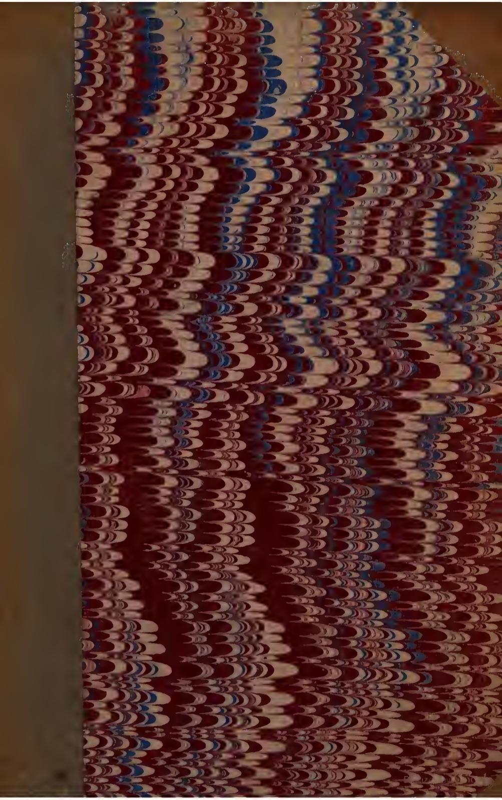



253
7 C
4

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME QUATRIÈME.

A Paris,

DE L'IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE-RUSAND,

IMPRIMEUR DE S. A. R. M. LE DUC DE BORDEAUX,

rue de Sèvres, n. 2.

ABRÉGÉ

DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

VOYAGES

PAR J. F. DE LA HARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée et augmentée d'un extrait des voyages les plus récens

Par M. le Baron de Roujoux,

AUTEUR DE LA TRADUCTION DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DE LINGARD, D'UN DICTIONNAIRE DE GÉOGRAPHIE, D'UN PRÉCIS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE.

A l'usage des Maisons d'Education.

AFRIQUE.—TOME IV.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE DE RUSAND ET Cie,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N. 8.

A LYON,

CHEZ RUSAND ET Cie, LIBRAIRES,

rue Mercière, n. 26.

1830.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE VIII.

Observations sur l'Etat actuel des Maures. Jugemens sur quelques Voyageurs qui en ont parlé.

Quoique par l'activité et par les progrès de nos recherches nous soyons instruits quelles sont les productions et les richesses particulières à tous les climats, ainsi que des lois, des mœurs et des intérêts politiques de presque tous les peuples, il est encore des nations répandues sur la terre dont nous n'avons que des idées vagues et imparfaites : si elles n'ont pas excité l'attention et la curiosité des voyageurs c'est par le peu d'intérêt qu'elles ont eu aux grands événemens; par

le peu d'utilité qu'on peut retirer de leur législation, de leur culte et de leurs coutumes, ou par la difficulté qu'il y a de vaincre les obstacles qui tiennent aux climats qu'elles habitent et à la férocité de leurs mœurs. Tels sont les peuples concentrés dans l'intérieur de l'Afrique : les déserts arides qu'ils habitent les rendront toujours étrangers pour nous, puisque nous avons à peine une idée des Maures, qui ne sont que sur ses bords septentrionaux. Quelques anecdotes, quelques traits isolés ne suffisent pas pour instruire de l'histoire naturelle d'un pays et du gouvernement politique d'une nation ; on ne saurait d'ailleurs trop se défier de ces relations éphémères, auxquelles l'avidité que nous avons pour la nouveauté et pour l'extraordinaire donne quelque crédit, et où des auteurs anonymes, plus jaloux d'amuser que d'instruire, présentent comme des tableaux fidèles les rêveries de leur imagination. Il vaudrait mieux, ce me semble, qu'on ignorât entièrement les usages des peuples inconnus que d'en concevoir de fausses impressions, sur lesquelles on a de la peine à revenir, ou qui peuvent tout au moins répandre des doutes sur des notions exactes qui méritent plus de confiance.

Un livre qui a paru à la fin de 1785 sous le titre de *Voyage dans les états barbaresques* renferme quelques lettres sur les usages et le gouvernement de Maroc, qui prouvent que l'auteur

n'a aucune connaissance ni des faits ni des lieux qu'il cite, et qu'il ignore entièrement la religion et les usages des peuples dont il parle. Ce tissu d'incidens romanesques n'inspire pas à la vérité assez de confiance pour qu'on en relève les absurdités.

C'est sur l'empire de Maroc, qui n'est qu'à deux pas de nous et que nous ne connaissons pas assez, qu'un voyageur français et consul en même temps a rassemblé des notions exactes pour pouvoir réunir avec une sorte de suite ce qu'il a vu par lui-même à ce que nous avons déjà sur ces peuples, qui après une succession de siècles nous retracent encore le tableau des premières générations.

On ne voit rien de suivi sur l'empire de Maroc dans les auteurs anciens. Léon l'Africain, que les modernes ont copié, est le seul écrivain qui au seizième siècle ait donné des détails circonstanciés sur les peuples et sur la position de ce royaume : ses relations qui sont très intéressantes le seraient encore davantage si elles étaient plus suivies, s'il y avait plus d'enchaînement, plus de liaison dans l'historique des faits, et plus de précision sur les lieux et sur les distances. On sait que Jean Léon, surnommé l'Africain, né mahométan d'une famille de Grenade, passa très jeune à Fez, où il reçut ces premières impressions qui s'effacent difficilement. Etant encore fort jeune il fut pris sur mer par un corsaire ita-

lien, qui le présenta au pape Léon X : ayant désiré d'être instruit dans la religion chrétienne il fut baptisé, et le pape lui donna son nom. Il composa à Rome son histoire d'Afrique, qui, tout imparfaite qu'elle est, a été citée par tous les auteurs qui en ont parlé.

Marmol, qui a écrit après Léon, et qui sans le citer en a copié les erreurs, n'ayant pas vu par lui-même, n'a pu mettre à ses rapports ni plus d'exactitude ni plus de fidélité. Tout ce que nous avons eu depuis n'est qu'une suite de compilations presque uniformes des révolutions que cet empire a éprouvées dans les derniers siècles, de sorte que ce sont moins des descriptions exactes du pays et des mœurs des habitans que le tableau des fureurs que quelques usurpateurs féroces ont exercées pour asservir les Maures sous le joug de l'oppression et de la tyrannie.

Nicolas Clénard, professeur de langue à Louvain, est le seul écrivain que le désir de s'instruire ait conduit à Fez en 1540 : il y resta quinze mois pour se perfectionner dans l'arabe, qu'il avait appris en Espagne, et pour avoir une idée des sciences qu'on professait dans les écoles de Fez, qui avaient encore quelque réputation. Le roi de Fez accueillit avec politesse et vit avec plaisir un Européen qui parlait arabe aussi correctement; ce prince lui permit même d'emporter quelques manuscrits dont il faisait grand cas : mais un Maure fit intervenir tant de diffi-

culté qu'il ne lui fut pas possible de rien emporter. Les Maures de ce temps-là et ceux d'aujourd'hui sont aussi les mêmes ; ce n'est pas le temps, c'est l'éducation qui polit les hommes et qui adoucit les mœurs des nations. Les relations de ce voyageur n'encouragèrent pas ; et les révolutions que cet empire a éprouvées dans cet intervalle ont mis un obstacle de plus à la curiosité puisqu'elles n'ont servi qu'à rendre ces peuples encore plus féroces. L'ouvrage de Clénard, écrit en latin, est devenu très rare : on le trouve dans la bibliothèque du roi.

On communique peu avec les Maures, et ce n'est que bien difficilement qu'on peut parcourir leur pays : éloignés des chrétiens par les préjugés d'une religion opposée à tous les autres cultes, on n'éprouve chez eux que des préventions, qu'ils ne déguisent jamais que par des motifs d'intérêt; opprimés sous un joug rigoureux, qui ôte à l'âme son énergie, à l'esprit sa liberté, ces peuples sont eux-mêmes dans une ignorance stupide sur leur propre existence. Le peu de connaissances qu'ils ont a été écrit par les talbes, qui, réunissant la science des lois à celle de la religion, ont eu moins d'intérêt à retracer les événemens qu'à séduire la crédulité des peuples, et entretenir leur superstition par un mélange de traits merveilleux. Les talbes parmi les Maures sont des espèces d'hypocrites qui pour capter la vénération des peuples ont un mépris religieux pour tout

ce qui n'est pas mahométan : ils regardent comme un péché d'apprendre à lire l'arabe à un chrétien ou à un juif, et d'avoir avec eux aucune liaison. Par talbe les Maures entendent un savant, un homme instruit dans la loi.

CHAPITRE IX.

Voyage d'un Consul français dans l'empire de Maroc et de Fez. Étendue du Royaume; description de ses villes maritimes.

L'empire de Maroc, qui touche presque à l'Europe, et qui n'en est séparé que par un détroit de cinq lieues, est peut-être moins connu de nous que ne le sont les peuples les plus éloignés. Il faut convenir que les révolutions qui ont bouleversé ces contrées après que les shérifs eurent usurpé l'autorité n'ont point encouragé la curiosité des voyageurs : quelque avides que soient les hommes de voir et de s'instruire un sentiment naturel les éloigne de ces gouvernemens despotiques où la liberté craint toujours d'être exposée aux caprices de l'oppression. Nous n'avions sur ce pays que des relations inexactes; Chénier est le seul voyageur qui nous l'ait bien fait connaître : appelé à Maroc par la confiance du ministère au moment où la France venait de former ses premières liaisons avec cette puissance, le séjour qu'il y fit le mit à portée de connaître les principes et les ressorts de ce gouvernement, d'en éprouver les variations, et d'observer les mœurs des peuples. Il aurait craint de

ne pas remplir ses obligations s'il n'avait rendu son séjour et son voyage aussi utiles que les circonstances pouvaient le permettre ; il nous a laissé dans ses recherches historiques les vraies notions sur cet empire, dont nous n'avions jusqu'à lui qu'une idée imparfaite. Il connaissait avant de voir les Maures les nations étrangères ; il avoue cependant que les premiers pas qu'il a faits dans les déserts de Maroc l'ont étonné : il ne concevait pas qu'une nation qui est à deux pas de l'Europe eût dégénéré au point d'être à plusieurs siècles de nous ; il ne concevait pas qu'un peuple éclairé déjà lorsque l'Europe a reçu les premières idées de civilisation fût revenu sur ses pas, et qu'il eût repris la façon de vivre des nations qui ont vécu quatre mille ans avant nous.

L'empire de Maroc est borné au nord par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée, à l'est par le royaume d'Alger, au sud par le désert, et à l'ouest par l'Océan. On ne peut pas donner une idée exacte de la position géographique de cet empire puisqu'on ne peut pas voyager dans les provinces de l'intérieur, où les Maures ne sont point habitués à voir des Européens ; d'ailleurs les recherches qui occupent notre curiosité deviennent suspectes à ces peuples. Indifférens sur tout ils connaissent à peine eux-mêmes l'étendue de leurs provinces, qui varie selon l'intérêt et la volonté du prince, la faveur des gou-

verneurs, ou telles autres circonstances qui tiennent au moment.

Les villes dans cét empire ne sont ni grandes, ni nombreuses, ni bien peuplées : les despotes, jaloux de leur autorité et toujours préoccupés d'un pouvoir sans bornes, regardent les villes et les places fortes comme des moyens plus propres à inviter à l'indépendance et à favoriser les rebellions que ne le sont les campemens.

L'empire de Maroc est séparé du royaume d'Alger par la rivière de Mulluvia, qui vient se jeter dans la Méditerranée. L'empereur n'a aucune place sur la côte septentrionale, connue sous le nom de Rif. A une lieue et demie de la rade, dans l'intérieur des terres, est la ville de Tétuan : cette ville est habitée par des Maures et des juifs, qui presque tous parlent espagnol; ils sont commerçans, doux et polis. Les environs de cette ville sont plantés de vignes et de jardins agréables et bien entretenus; les fruits y sont meilleurs et plus soignés que dans le reste de l'empire. Tétuan fut embelli, et sa population augmenta lorsque les Maures furent chassés d'Espagne. Les Européens dans ce siècle y faisaient quelque commerce, et plusieurs consuls y ont fait leur résidence jusqu'en 1770; mais l'empereur régnant les a fait retirer, et n'a pas voulu permettre qu'ils s'y établissent de nouveau. Cette place a conservé des relations avec Gibraltar, d'où les navires viennent prendre leurs rafraîchisse-

mens quand le vent souffle dans la partie de l'ouest, et qu'il ne permet pas d'aller à Tanger.

Après Tétuan vient Ceuta, qui appartient aux Espagnols : il y a un port pour de petits navires. La côte, habitée par les Maures et hérissée de rochers, n'est d'aucune ressource pour la navigation.

Tanger est à environ dix lieues de la rade de Tétuan, à l'embouchure occidentale du détroit. Les Anglais, à qui elle appartenait, l'ont abandonnée depuis 1684, après en avoir détruit le mole et les fortifications. La position de la ville de Tanger a été et sera toujours favorable à la piraterie des Maures, qui dans le plus rétréci du détroit peuvent avec facilité surprendre les navires marchands qui ne seraient pas en état de se défendre.

La ville de Tanger n'est susceptible d'aucun commerce, n'y ayant que peu de productions dans les environs : les Espagnols en retiraient des volailles et quelques légumes, et les Anglais en retirent aussi des rafraîchissemens pour Gibraltar.

A l'ouest de Tanger se trouve un cap qu'il faut doubler pour aller à l'Arrache : cette ville est sur une rivière ; son nom veut dire un lieu planté de jardins : peut-être que ses fondateurs ont voulu conserver le souvenir du jardin des Hespérides, qu'on a supposé dans cet emplacement. Les environs de cette place, coupés de bois et

de quelques marais, sont très agréables, et elle serait très propre au commerce, sa rivière ayant assez de profondeur, et ses environs pouvant fournir bien des retours pour l'Europe.

Les Français bombardèrent cette place en 1765, et entrèrent dans la rivière pour y brûler deux corsaires; mais cette entreprise, exécutée avec courage, ayant été contrariée par des obstacles qu'on n'avait pas assez prévus, n'eut pas à beaucoup près le succès qu'on s'en était promis.

Depuis l'Arrache jusqu'à la Mamore, sur environ vingt lieues de chemin par terre, la campagne est variée par divers lacs, par des forêts et par plusieurs vallons : dans le dernier on côtoie des lacs d'eau douce qui ont près de huit lieues d'étendue; ils rassemblent quantité de canards et de poules d'eau. On pêche dans ces lacs beaucoup d'anguilles : les bateaux dont les pêcheurs se servent sont des espèces de nacelles, faites de roseaux et de jonc, d'environ six pieds de long et deux de large, où un homme tient à peine. Il se sert d'une perche pour gouverner sa petite barque, et il darde les anguilles à mesure qu'il les aperçoit.

De la Mamore à Salé il y a cinq lieues. La rivière de Salé, formée par la réunion de deux petites rivières, formait autrefois un port assez considérable, où il entrait de gros navires; mais la barre et la rivière se sont fort ensablés depuis qu'il ne peut y entrer de navires de deux cents

tonneaux qu'après les avoir allégés de leur artillerie et de leur lest.

Au sud de la rivière de Salé est la ville de Rabat. Ces deux villes sont si voisines l'une de l'autre qu'on ne doit pas les séparer : réunies par le même intérêt elles ont formé pendant quelque temps une espèce de régence gouvernée par ses magistrats ; et ce n'est que depuis trente ans que l'empereur de Maroc a détruit cette forme de gouvernement. Il y a eu anciennement et par intervalle nombre d'établissemens européens à Rabat ; c'était aussi le séjour de plusieurs consuls : mais les difficultés de la navigation sur cette rivière et les entraves qui naissent de l'arbitraire du prince et du caractere des Maures ont rebuté les Européens.

On ne peut guère fréquenter la rade de Salé que dans la belle saison. A côté de l'enceinte de Rabat, dans la partie orientale, on voit une petite ville ruinée, appelée *Chella*, qui renferme plusieurs tombeaux de Maures en vénération : cette ville elle-même est considérée comme un hospice, et les mahométans seuls ont la liberté d'y entrer.

En suivant la même côte, à quinze ou vingt lieues, on voit dans une rade très vaste les ruines d'une ancienne ville appelée *Tite*. Dans la même rade dont je viens de parler on voit la ville de Mazagan qui a été bâtie par les Portugais, qui ne la possèdent plus.

La ville de Mazagan aujourd'hui est entièrement ruinée et presque inhabitée : les Maures ont enlevé les poutres et les planches des maisons dont les murs se soutiennent comme par artifice.

Lorsque cette ville appartenait aux Portugais les Maures du sud qui ne pouvaient faire le voyage de la Mecque suppléaient à cette dévotion en venant faire quelque décharge de mousqueterie sur Magazan, qui appartenait aux chrétiens. Un de ces fanatiques ayant été coupé en deux d'un coup de canon que tira la place ses camarades l'enterrèrent comme un saint; ils emportèrent le boulet comme un trophée de victoire, et eurent soin à l'avenir de tirer de plus loin.

A quinze lieues de Mazagan en prolongeant la côte, on trouve la ville de Valedia : elle est dans une plaine pierreuse, où l'on voyage avec peine, et n'est qu'une enceinte de murs qui contient peu d'habitations. A huit lieues de distance on trouve Saffi : cette ville est ancienne, et peut bien être du nombre de celles qui ont été bâties par les Carthaginois; elle a été pendant long-temps le centre d'un commerce suivi avec l'Europe.

Les environs de Saffi sont tristes et déserts, et ils manquent d'eau. Les Maures de cette ville sont grossiers, fanatiques et peu sociables : sous prétexte d'un nombre de tombeaux ou hospices de saints qui sont à l'entrée de cette ville les juifs

ne peuvent y entrer que nu-pieds, et on ne permettait pas aux chrétiens d'y entrer à cheval. Chénier est le premier qui en 1767, après le traité de paix, pendant un an de résidence à Saffi, a secoué avec quelque peine le joug ridicule auquel les Européens s'étaient asservis, et ce n'est que depuis ce temps-là qu'ils jouissent de la liberté d'entrer et de sortir de la ville à cheval.

A environ cinq lieues au sud de Saffi on trouve la rivière de Tansif, qui est la borne de la province d'Abda. Du Tansif à Mogodor il y a dix-huit lieues.

Cette ville, qui fut commencée en 1760, est entièrement achevée ; elle renferme une quantité de maisons solidement et assez proprement bâtics; les rues de cette ville sont alignées, et il n'y en a point dans cet empire qui soit construite avec autant de régularité.

L'empereur régnant a rassemblé à Mogodor tous les négocians européens; et c'est le seul port de la côte, tout éloigné qu'il est de l'Europe, qui ait avec elle des liaisons suivies de commerce. Cette ville est dans un sol si humide et si bas que dans les grandes marées elle forme une presqu'île. Les environs en sont tristes; ce ne sont partout que des sables accumulés, et quelques déserts sauvages, où tout respire la solitude et l'ennui. Les Européens en dédommagement ont une communication plus facile avec les provinces du sud, qui par l'échange de leur production

contre les importations d'Europe entretiennent l'activité du commerce de cette place.

En suivant la côte dans la partie du sud on trouve, à environ trente-cinq lieues de Mogodor, dans la province de Sus la ville de Sainte-Croix: ce port est une vaste et grande baie très sûre, qui peut contenir un grand nombre de navires, et qui est à l'abri de tous les vents. Après Sainte-Croix il n'y a point de port fréquenté sur la côte de Maroc.

Le pays de Vled-Nun, qui est immédiatement après la province de Sus, en est séparé par des déserts sablonneux. L'empereur de Maroc s'arroge bien la souveraineté du Vled-Nun, mais il n'a sur les peuples qui l'habitent qu'une faible souveraineté. Cette province vaste, mais déserte, est peuplée d'Arabes de différentes tribus, dont les campemens sont répandus dans l'intérieur des terres susceptibles de quelque culture. L'on est quelquefois entraîné sur cette côte par des courans rapides qui se forment entre la terre et les îles Canaries; des navires espagnols, des anglais et des français y ont souvent fait naufrage: dans ces cas malheureux le sort des équipages ne saurait être plus déplorable; ils sont enlevés et dépouillés par les Arabes de ces cantons. Ces malheureux sont exposés à la faim, à la soif, aux caprices des maîtres et à toutes les humiliations de la misère; à la honte de l'humanité ils sont vendus et revendus, et plus souvent troqués

contre des chameaux ou autres bestiaux dans les marchés de ces déserts. L'empereur de Maroc emploie bien quelques offices pour faire entrer ces infortunés en son pouvoir; mais la lenteur et les difficultés que ces recherches et ces négociations éprouvent occasionnent toujours des retards qui répandent la plus grande incertitude sur le sort de ces malheureux.

Dans ces climats méridionaux le mahométisme est mêlé de plus de superstitions encore qu'il ne l'est parmi les Marocains : l'imagination plus exaltée, en raison d'une plus grande chaleur, y multiplie le nombre des fanatiques, qui sous le nom de saints trompent la dévotion et la crédulité des peuples. Ils n'ont ni mosquées ni lieux fixes pour faire la prière; ils prient dans leurs tentes ou en tel lieu où ils se trouvent; et quand ils manquent d'eau ils suppléent aux ablutions avec du sable, ainsi que cela leur est permis par la loi. L'esprit de pillage tient les peuples de ces climats en mouvement; ils courent les déserts pour aller dans la Nigritie, où ils enlèvent même des noirs : ils règlent leur route et jugent des approches des rivières par le vol de certains oiseaux.

CHAPITRE X.

Villes de l'intérieur. Climat et Terroir de l'Empire.

La côte de Maroc étant ce qu'il y a de plus utile à connaître le voyageur est bien aise de trouver des détails plus suivis sur cet objet. Les villes qui sont dans l'intérieur de l'empire ne sont pas en grand nombre : celle de Tasudant, qui est dans la province de Sus et à l'extrémité de l'empire, était autrefois la capitale d'un petit royaume; c'est aujourd'hui le séjour d'un gouverneur de confiance ou de quelque shérif parent du roi.

Maroc est devenue la capitale de l'empire, et lui en a donné le nom; elle est à vingt lieues de la mer. Elle n'a été bâtie que dans le onzième siècle : ses murs, très épais, sont construits d'un ciment composé de terre, de chaux et de sable, que l'on met dans des formes, où on le bat avec des battoirs; ce ciment se durcit avec le temps et se pétrifie, surtout quand le mélange est bien fait, et qu'on n'y épargne pas la chaux. La ville de Maroc est dans une plaine agréable, plantée de palmiers, ayant à l'est le mont Atlas, qui fait un très bel effet. Cette plaine fertile, et susceptible d'une grande culture par l'abondance des eaux, était autrefois divisée en un nombre infini

de jardins clos, enrichis par de belles plantations d'oliviers, qui ont survécu à la barbarie des hommes : ces enclos, qui renfermaient les maisons de campagne des particuliers et leurs plantations, étaient arrosés par plus de dix mille sources, qui du mont Atlas venaient rafraîchir et féconder cette plaine. Ces riches propriétés ont été dévastées dans les révolutions qui ont précédé le règne de Muley-Ismaël; il n'en reste plus que les ruines, et à peine en 1768 avait-on rétabli le cours de mille deux cents sources, qu'on voit serpenter dans cette fertile campagne. La ville de Maroc, exposée elle-même à la dévastation de plusieurs conquérans, successivement pillée et ravagée, n'a conservé que sa forme; ses murs extérieurs, qui existent en entier, à quelques dégradations près, représentent une ville qui a pu contenir trois cent mille âmes. L'intérieur de cette capitale n'est aujourd'hui qu'un désert inhabité; les ruines des maisons, entassées les unes sur les autres, y forment presque des vallons. Les quartiers qu'on a rétablis sont éloignés les uns des autres; les maisons y sont basses, malpropres et peu logeables; elle ne renferme pas trente mille habitans, même lorsque la cour s'y trouve.

Il y a dans l'intérieur de Maroc plusieurs mosquées assez grandes, qui n'ont rien de magnifique. Cette ville renferme plusieurs enclos, presque isolés, embellis par des jardins remplis

d'orangers : ces enclos contiennent quelques pavillons où logent les princes, et qui sont couverts de tuiles vernissées en couleur; elles sont d'autant plus remarquables que leur gaîté contraste davantage avec la misère des environs.

A l'extrémité de la ville de Maroc, et tout près du palais, il y a un faubourg muré d'environ deux milles de tour, qu'on appelle la Juiverie : c'est là qu'habitent les juifs sous la garde d'un alcaïde pour empêcher qu'on ne les insulte. C'est dans le même faubourg où ont logé anciennement les seigneurs et autres particuliers espagnols qui, par mécontentement ou par d'autres motifs, étaient passés au service des rois de Maroc; et il y a encore un quartier qu'on appelle des Andalous.

Le palais de l'empereur, à l'extrémité de la ville de Maroc, en face du mont Atlas, est une enceinte très vaste et solidement bâtie : cette enceinte réunit différentes cours et renferme plusieurs jardins très bien entretenus par des jardiniers européens; dans chacun de ces jardins il y a une coupe où l'empereur se rend pour se reposer, ou pour s'entretenir avec les personnes de sa cour. L'intérieur de chaque coupe forme une salle; ces salles sont peintes en dedans en couleur et en or dans ce même goût que nous appelons arabesques; ces ornemens forment des cartouches, où il y a des passages de l'Alcoran ou autres sentences arabes. Les meubles de ces ap-

partemens sont très simples; ils se réduisent à un lit de repos ou un canapé, quelques fauteuils, des tables avec des porcelaines et autres ornemens, tout ce qu'il faut pour le thé, des pendules, des armes suspendues aux murs, une aiguière et des tapis pour la prière. Le pavillon qui renferme les appartemens où l'empereur loge avec ses femmes est dans un des jardins. La distribution de ces appartemens est assez bien entendue. Il n'y a dans ce palais aucun ornement ni aucune recherche en meubles; tout annonce la simplicité: on ignore dans ces climats cette foule de jouissances et de fantaisies que l'Europe a adoptées, et que son industrie, son luxe et son inconstance multiplient tous les jours.

A peu de distance de Maroc, sur la chute occidentale du mont Atlas, on voit la ville d'Agner, qui a été un instant le sejour des premiers rois de Maroc; celle d'Aminey et plusieurs mauvais villages habités par des juifs qui ont abandonné la capitale pour se dérober aux avanies et à la vexation.

Après que Muley-Ismaël eut ruiné les petits royaumes qui forment l'empire de Maroc il désira d'avoir deux villes impériales pour pouvoir plus aisément contenir les peuples en passant alternativement du sud au nord. Maroc fut la ville impériale du sud, et Miquenès, que ce prince fit agrandir, fut la ville impériale du nord.

La ville de Miquenès est à quatre-vingts lieues au nord de la ville de Maroc : elle est entourée de vallons et de coteaux bien cultivés et arrosés par des ruisseaux et des eaux abondantes. L'hiver y est à la vérité fort incommode par la quantité de boue qu'il y a dans cette ville et dans les environs parce que les rues ne sont pas pavées et que la terre est glaiseuse.

La ville de Miquenès est entourée de murs ; le palais même est fortifié de deux bastions. Les empereurs ont souvent résisté dans cette ville aux efforts des Brèbes, conjurés contre leur tyrannie.

A l'extrémité de la ville on voit le palais de l'empereur : l'emplacement de ce palais est très vaste ; il renferme plusieurs jardins très bien entretenus, et arrosés par des eaux abondantes. Chénier parcourut ce palais par ordre de l'empereur ; car on n'y entre pas autrement : les palais des rois maures sont d'autant plus spacieux que leurs appartemens ne sont composés que d'un rez-de-chaussée ; ce sont de grandes pièces longues et étroites qui ont dix-huit à vingt pieds de haut ; elles sont très peu ornées, et reçoivent le jour par de grandes portes à deux battans, qu'on ouvre plus ou moins selon le besoin. Les appartemens sont toujours éclairés par une cour carrée qui est dans le centre, et presque toujours entourée d'une colonnade.

Les Maures de Miquenès sont plus lians que

ceux de la partie du sud : ils font politesse aux étrangers, et les invitent dans leurs jardins, qui sont assez bien entretenus.

Outre les villes de Maroc et de Miquenès, qui sont deux villes impériales, celle de Fez est encore une des principales de l'empire; elle devrait même précéder ces deux capitales en ce qu'elle est plus ancienne : c'est la seule ville de l'empire d'ailleurs qui a été distinguée par son goût pour les sciences et par l'industrie de ses habitans.

La ville de Fez, capitale du royaume de même nom, fut bâtie à la fin du huitième siècle par un descendant de Mahomet et d'Ali, dont le père, après s'être dérobé à Médine aux proscriptions, se retira dans l'extrémité de l'Afrique, et fut proclamé souverain par les Maures. Son fils, lui ayant succédé, fit bâtir en 793 la ville de Fez; il y construisit une mosquée, où le corps de son père fut enterré. Cette ville dès lors fut pour les Maures un asile et un objet de dévotion. Dans ces premiers momens de ferveur on éleva une mosquée plus grande encore, qu'on appela *Carabin* parce qu'elle fut bâtie par les Arabes de Carouan : c'est un des plus beaux édifices qu'il y ait dans l'empire et peut-être en Afrique. On bâtit successivement plusieurs autres mosquées à Fez, auxquelles on joignit, selon l'usage des mahométans, des colléges et des hôpitaux; et cette ville fut dans une si grande vénération que lorsque le pélerinage de la Mecque fut interrompu,

dans le quatrième siècle de l'hégire, les mahométans occidentaux y suppléaient en allant à Fez, tandis que les orientaux allaient à Jérusalem.

Après que les Arabes se furent étendus dans l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Europe ils portèrent à Fez le peu de connaissances qu'ils avaient acquises des sciences et des arts; et cette capitale réunit aux écoles de religion des académies où l'on recevait des leçons de philosophie, de médecine et d'astronomie. Cette dernière dégénéra insensiblement; l'ignorance accrédita l'astrologie, compagne fidèle de la superstition, qui enfanta à son tour l'art de la magie et de la divination.

Fez, où l'on accourait de presque toute l'Afrique, et où les mahométans allaient par dévotion, fut bientôt le rendez-vous des provinces voisines: l'affluence des étrangers y introduisit le goût du plaisir, qui est un attrait de plus pour le voyageur. Le libertinage suivit de près, et comme ses progrès sont plus rapides dans les pays chauds Fez, qui était l'école des sciences et des mœurs, fut bientôt l'asile de tous les vices. Les bains publics, que la santé, la propreté et l'usage rendaient nécessaires, respectés partout comme des lieux sacrés, étaient devenus les rendez-vous du crime.

C'est à cette corruption que la ville de Fez doit son premier éclat et une partie de ses richesses: comme le sang était beau, et que ses habitans y

étaient attrayans, les Africains y couraient en foule; et par le renversement des lois et des mœurs le vice lui-même y était devenu une ressource politique. Le même esprit, les mêmes goûts, les mêmes dépravations existent encore dans le cœur de tous les Maures : mais le libertinage n'y va plus tête levée; il porte là comme ailleurs une empreinte de honte quand il se montre à découvert.

On fabrique à Fez des gazes, des étoffes de soie, de belles ceintures brochées or et soie; et l'on s'aperçoit par le peu qui s'y fait qu'on y ferait encore mieux si l'industrie était encouragée.

On a conservé à Fez quelque goût pour l'étude, et on y parle mieux arabe que dans le reste de l'empire. Les Maures riches envoient leurs enfans aux écoles de Fez, où ils sont mieux instruits qu'ils ne le seraient ailleurs. Léon l'Africain rapporte qu'il y avait de son temps un prix attaché à la meilleure pièce de vers que les écoliers faisaient à la louange de Mahomet, et l'on concourait pour ce prix le jour de la naissance du prophète.

Clénard, que nous avons déjà cité, passa à Fez pour s'y perfectionner dans l'arabe. Il dit qu'il y avait nombre de gens de lettres; que dans les écoles on donnait des leçons de grammaire, et que le reste des études avait rapport à la religion et aux cérémonies. Il ajoute qu'il n'y a pas de marchands de livres à Fez; mais que le vendredi dans certains temps de l'année on en faisait un

encan à la grande mosquée, et que les Maures les marchandaient sans avoir envie d'en acheter.

Léon l'Africain a donné dans le seizième siècle une description trop brillante de la ville de Fez, que Marmol a fidèlement copiée, et il semble que c'est d'après ces écrivains que les faiseurs de relations et des personnes qui voyagent de leur cabinet en ont parlé. Cette ville est une des plus agréables de l'empire; mais ses détails ne sauraient fixer l'attention d'un observateur : la mosquée de Carabin est le seul monument remarquable, et on ne peut pas le voir en liberté. Les maisons n'ont en dehors aucune apparence; les rues sont mal pavées, et si étroites que deux cavaliers dans bien des endroits ne sauraient passer de front; les boutiques, mal ornées, ne sont pas plus grandes que des échoppes; il y a de la place autant qu'il en faut pour un Maure sédentaire, toujours assis avec ses paquets autour de lui, qu'il fait voir aux passans. Cette ville, qui dans les siècles reculés a pu fixer l'attention des voyageurs, n'est préférable aux autres villes de cet empire que par sa situation, par ses écoles, par son industrie et par un peu plus d'urbanité. Les Maures de Fez cependant quoique plus polis que les autres sont vains, superstitieux et intolérans; les saints qu'ils disent être enterrés dans son enceinte sont pour eux un prétexte pour prohiber aux chrétiens et aux juifs l'entrée de cette

ville, et il faut un ordre du souverain pour y être admis.

La situation de Fez est remarquable par sa singularité : elle est dans le fond d'un vallon, entouré de coteaux, qui a la forme d'un entonnoir aplati par le bas. Le vallon, qui borde la hauteur, est divisé en jardins plantés d'arbres de haute tige; une rivière qui serpente dans ce vallon, et qui l'arrose en divers sens, fait aller dans sa pente un nombre de moulins, et donne de l'eau abondamment à tous les jardins et presque à toutes les maisons.

Les jardins de Fez vus du bas de la ville forment un amphithéâtre des plus gracieux. Chaque jardin avait autrefois sa maison, où les habitans allaient passer l'été; ces habitations ont été détruites dans le temps des guerres civiles et dans les révolutions dont les environs de Fez ont été le théâtre, et il y a peu de particuliers qui les aient rebâties. La situation de la ville de Fez cependant ne saurait être saine; des vapeurs humides y rendent l'air pesant en été, et les fièvres y sont assez communes.

Toujours prêts à changer de maître, les habitans de Fez dans les révolutions se rendent au premier conquérant qui s'approche de leur ville : ils prétendent avoir reçu ce privilége de leur fondateur. Sur la hauteur du vieux Fez, dans une plaine susceptible d'une riche culture, un empereur fit bâtir dans le treizième siècle le nouveau

Fez, qui est contigu au vieux, et qui par sa situation le tient en respect. Le nouveau Fez est habité par quelques familles de Maures; mais il y a encore un plus grand nombre de juifs qui trafiquent dans le vieux Fez à travers les humiliations que les habitans leur font éprouver, et dont ils se dédommagent dans le commerce qu'ils font avec eux.

La communication entre Fez et Miquenès est établie avec plus de commodité qu'il n'y en a dans bien des pays policés : on trouve à toutes les heures du jour des mules sellées et bridées, qu'on remet en arrivant au lieu du dépôt.

A l'extrémité occidentale de la plaine de Fez, et à la vue de Miquenès, qui n'en est qu'à neuf lieues, on voit la montagne de Zaaron, où il y a un village consacré à la dévotion des mahométans : il renferme le sanctuaire de Sidi Edsir, le même qui vint de Médine à la fin du huitième siècle, qui introduisit le mahométisme, et fut le premier souverain dans cette partie de l'Afrique. Ce sanctuaire est un asile assuré pour les malfaiteurs, et les souverains de Maroc l'ont toujours respecté.

Après Maroc, Miquenès et Fez, qui sont les villes principales de l'intérieur de l'empire, il ne reste à parler que de la ville d'Alcassar Quibir.

Alcassar Quibir est une petite ville à trois lieues à l'est de l'Arrache, sur la rivière de Lucos. Cette

ville, bâtie dans le douzième siècle, doit son origine à un événement intéressant. L'empereur Jacob Almonsor, qui étendit sa puissance en Afrique et jusque sur les états mahométans d'Espagne, était campé dans les plaines de cette ville pour prendre le plaisir de la chasse : une nuit, s'étant égaré, il attendait le retour du jour au pied d'un arbre quand il vit venir un pêcheur qui se rendait à sa cabane. Le roi s'annonça à lui comme un écuyer du prince qui s'était égaré ; il le pria de le conduire au camp. Le pêcheur s'excusa sur le mauvais temps et sur le risque qu'il y avait à courir dans un lieu coupé de marais, et pria sans façon l'écuyer de partager avec lui sa cabane et un mauvais repas. Le lendemain ils se mirent en chemin, et ayant rencontré les gardes qui étaient à la découverte, Almonsor se fit connaître, et demanda à son hôte quelle récompense il désirait : « Sire, lui dit le pêcheur, je voudrais « au lieu d'une cabane avoir une maison, que je « pusse offrir à un chasseur égaré si l'occasion « s'en présentait. » L'empereur fit bâtir dans le même lieu un beau palais, où il allait passer le temps de la chasse, et le pêcheur en fut le concierge. Les grands de la cour s'empressèrent de faire bâtir des maisons auprès, et ce fut bientôt une petite ville ; elle contient aujourd'hui près de mille familles.

Outre ces quatre villes de l'intérieur de l'empire il y a quelques autres places du côté du sud,

qu'on n'est pas à portée de voir, et dont on ne saurait déterminer les positions.

Il y a dans presque toutes les provinces des châteaux murés, sans artillerie, où logent les bachas du gouverneur des provinces; il en est beaucoup plus encore qui sont inhabités et qui tombent en ruines.

Un des plus remarquables par sa situation, par la résistance dont il serait susceptible, et par la recherche qu'on y a mis, est le château de Sulubsaan, dans la province de Duquella, sur les bords du Morbeya : ce château est dans un emplacement aride et sauvage, sur le sommet d'une élévation imposante de plus de deux cents pieds de haut : cette pyramide forme un angle arrondi, bordé par cette grande rivière, qui par sa profondeur et sa rapidité inspire une sorte d'horreur. Le prince qui le fit bâtir fit ménager à grands frais des souterrains pour aller prendre de l'eau à la rivière; mais comme on ne pouvait se mettre à l'abri de la mousqueterie il fit venir de l'eau des montagnes voisines par des conduits dont on voit encore les ruines. Auprès de ce château il y a un village, et un autre avant de passer la rivière, qui contiennent chacun environ deux cents maisons, ou masures couvertes en chaume. Ces deux villages, habités par les Maures, sont exempts d'impôts et sont assujettis à donner les secours nécessaires au passage de la rivière, où l'on n'a pour tout bac qu'un radeau qu'on compose

à l'instant d'outres pleines de vent, attachées à des roseaux avec des cordonnets faits de feuilles de palmistes. Plusieurs Maures à la nage soutiennent et aident de leurs épaules ce frêle radeau, que la rapidité des courans entraîne d'environ un mille dans un instant : on transporte sur ce radeau les voyageurs et leurs effets; et les bestiaux, chassés par les muletiers, passent à la nage.

Les empereurs de Maroc passent ordinairement le Morbeya dans un lieu moins rapide sur un pont qu'on établit à l'instant : il est formé de deux gros câbles d'osier qui sont arrêtés par de gros piquets aux deux bords de la rivière; on passe dans ces câbles plusieurs pieux, fort près les uns des autres, d'environ cinq pieds de long, et on répand ensuite sur ces pieux six pouces de terre ou de gazon. Ce pont par son propre poids s'appuie dans le centre sur le courant de l'eau, et ne fait qu'un faible effort, d'autant plus que l'empereur n'y passe qu'avec peu de monde.

Il reste à parler du royaume de Tafilet, dont on ne saurait donner une idée exacte parce que les Européens n'y vont pas : ce royaume s'étend le long du mont Atlas, du côté de l'est; ses habitations se réduisent à environ quinze cents maisons isolées, dont plusieurs ont une tour pour se défendre; chaque maison est dans un enclos qui renferme des jardins, des terres cultivées et des plantations de palmiers; l'ensemble forme une campagne variée et agréable, coupée de plusieurs

rivières et ruisseaux, qui viennent de l'est du mont Atlas, et qu'on emploie aux arrosages. Les dattes, qui sont d'une petite espèce, mais très délicates, sont la richesse et la nourriture des gens du pays; ils en donnent même à leurs chevaux. Par un ancien usage peut-être, et malgré les préceptes de la loi, on fait à Tafilet de l'eau-de-vie de dattes très forte, dont bien des shérifs font un usage si immodéré que le vin ne fait sur eux aucune sensation.

Tafilet est le séjour d'une population de shérifs, dont le plus grand nombre sont pauvres: ils s'occupent de leurs terres et de leurs jardins, et sont toujours divisés entre eux; l'esprit de pillage y arme sans cesse le fort contre le faible.

Le climat de l'empire de Maroc est en général assez tempéré; il est sain et n'est pas aussi chaud que sa position pourrait le faire supposer. La chaîne de montagnes que forme l'Atlas du côté de l'orient défend cet empire des impressions du vent d'est, qui embraserait la terre s'il était fréquent. Le sommet de ces montagnes est toujours couvert de neiges : les sources abondantes qui en découlent répandent la fraîcheur dans le voisinage, ce qui rend les hivers sensibles, tandis que du côté de l'ouest la mer, que prolonge la côte du nord au sud, rafraîchit également les terres par des brises régulières, qui ne varient presque jamais dans la belle saison. Dans l'intérieur des terres, à quelque distance de la mer,

la chaleur est si grande que les petites rivières tarissent en été; mais comme dans les pays chauds les rosées sont abondantes les nuits sont toujours fraîches.

Les pluies sont assez régulières en hiver dans le climat de Maroc : en janvier la campagne est couverte de verdure et émaillée de fleurs; en mars on moissonne les orges; mais on ne moissonne les blés que dans le courant de juin. Tous les fruits sont précoces dans ce climat; les vendanges sont faites au commencement de septembre.

Les sauterelles font quelquefois dans l'empire de Maroc des ravages affreux : elles y viennent de la partie du sud; elles s'étendent dans les campagnes, et s'y multiplient à l'infini lorsque les pluies du printemps ne sont pas assez abondantes pour détruire les germes qu'elles déposent sur la terre; elles ne laissent pas un brin d'herbe sur leurs traces, et le bruit qu'elles font en la dévorant les annonce même à quelque distance. Les dévastations des sauterelles font augmenter le prix des comestibles, et occasionnent souvent des famines; mais les Maures s'en dédommagent en quelque façon en se nourrissant eux-mêmes de ces insectes; on en porte des quantités prodigieuses dans les marchés, salées et fumées comme des harengs-saurs; elles ont un goût huileux et rance, auquel on a de la peine à s'accoutumer; mais les gens du pays les mangent avec plaisir.

Les hivers dans l'empire de Maroc ne sont point rigoureux, et l'on peut se dispenser de se chauffer. Les plus longs jours ne sont que de quatorze heures, et les plus courts par conséquent de dix.

Le terroir de Maroc est très fertile. On brûle tous les ans avant les pluies de septembre les chaumes qu'on laisse assez longs : cette préparation et les excrémens des bestiaux qui sont tous les jours au pâturage sont le seul engrais que la terre reçoive; elle exige peu de travail, et son labour se réduit à la gratter si superficiellement que le soc de la charrue enfonce à peine de six pouces.

L'empire de Maroc peut se suffire à lui-même autant par l'abondance et la nature de ses productions que par le peu de besoins qu'exigent la température de son climat et l'éducation des Maures. C'est dans la fécondité de son sol que consistent ses richesses : ses grains, ses fruits, ses troupeaux, ses lins, ses sels, ses gommes et ses cires suffisent non seulement à ses besoins, mais leur superflu pourrait être encore un objet immense de commerce et d'échange avec les nations. Cette masse de productions serait un trésor inépuisable pour cet empire si son gouvernement était fondé sur des lois stables, et si les sujets y jouissaient du droit de leurs propriétés et du fruit de leur travail.

Le blé rend souvent à Maroc soixante pour

un; quand il ne rend que trente c'est une récolte médiocre. Comme l'exportation de cette denrée est gênée par la loi du prince, et par leur religion qui ne permet pas de céder aux infidèles son superflu, et que les propriétés d'ailleurs sont entièrement précaires, chaque particulier n'ensemence guère qu'en raison de ses besoins : il résulte de là que quand les récoltes sont insuffisantes par le ravage des sauterelles, ou par l'intempérie des saisons, ces peuples sont exposés à une misère dont l'Europe n'est jamais atteinte, parce que l'administration chez elle obvie avec prévoyance à tous ses besoins.

Les Maures, naturellement paresseux, s'occupent peu de la culture de leurs fruits; les oranges, citrons et fruits à écorce, dont les arbres exigent peu de soins, viennent en plein champ, et il y en a des plantations magnifiques. Les vignes produisent de très bon raisin; les figues sont très bonnes dans une partie de cet empire; les melons sont rarement mangeables; ils n'ont qu'un instant de maturité, qui passe si rapidement qu'on a de la peine à le saisir. Les abricots, les poires, les pommes ont en général peu de jus et de goût, et les pêches n'y mûrissent pas.

Les oliviers abondent dans presque toute la côte, mais plus particulièrement au sud; les plantations en sont alignées, et forment des allées d'autant plus agréables que les arbres sont gros,

bien arrondis et élevés en proportion. On a soin de les arroser parce qu'ils conservent mieux leur fruit.

On trouve dans la province de Duquella l'arbre qui produit la gomme sandaraque, ainsi que la gomme transparente; mais ce dernier produit plus de gomme, et de plus belle qualité. A mesure qu'on avance dans le sud, où la chaleur des jours et les rosées de la nuit rendent peut-être la sécrétion des végétaux plus pure et plus abondante, il n'y a guère de bonnes dattes que dans la province de Sus et du côté de Tafilet.

Du côté de Salé et de la Mamore il y a des forêts de chênes qui produisent des glands de près de deux pouces de long; ils ont le goût des châtaignes; on en envoie à Cadix, où les dames espagnoles en font beaucoup de cas.

L'empire de Maroc produit encore beaucoup de cire : le sel y est si abondant qu'il est des lieux sur la côte où il ne coûte que le soin de le ramasser.

Comme les Maures ne connaissent pas la source des richesses que leurs ancêtres ont possédées dans les anciens temps ils prétendent qu'il y a dans cet empire des mines d'or et d'argent, que les empereurs ne permettent pas d'exploiter pour ôter à leurs sujets le moyen de secouer la dépendance. Il est assez probable que les montagnes de l'Atlas renferment des richesses qu'on ne connaît pas; mais il n'y a aucune notion qui constate

qu'on en ait retiré de l'or et de l'argent en nature : on connaît quelques mines de fer dans la partie du sud; mais leur exploitation est exposée à tant de dépenses que ces peuples aiment encore mieux employer le fer étranger malgré l'impôt énorme qui en double le prix. Il y a aux environs de Sainte-Croix des mines de cuivre qui non seulement suffisent à la consommation bornée qu'on peut en faire dans un empire où l'on a peu de besoins, mais on en exporte même dans l'étranger; et l'extraction en serait plus considérable si les droits en étaient modérés.

CHAPITRE XI.

Gouvernement de l'Empire de Maroc : Lois et Administration de la Justice. Économie intérieure du pays.

Le gouvernement de Maroc est le plus absolu qu'on puisse imaginer ; il n'est subordonné à aucun principe invariable qui gêne la volonté du souverain et qui puisse servir de base à la confiance publique : assuré de la soumission aveugle des peuples le despote y réunit tous les pouvoirs ; il fait la loi, il la change et la fait varier suivant son caprice, sa convenance et son intérêt.

Le sujet dans cet empire n'a rien à lui, pas même son opinion, ni son existence ; son maître le dépouille de son bien et de sa vie quand il lui plaît : il n'en est que le dépositaire. La fortune et le sort des hommes dans un gouvernement aussi despotique n'ont rien d'assuré ; la richesse y est elle-même un crime capital, dont le despote punit le possesseur au gré de son avarice et de sa volonté.

Le grand-seigneur, que l'on regarde comme un prince absolu, ne l'est pas à tous égards ; gêné lui-même par les lois de l'état il n'a de droit sur la vie et sur le bien d'un particulier que par le concours de ces mêmes lois : elles servent de fondement en Turquie à la puissance sou-

veraine; mais ce sont aussi les bornes où elles viennent échouer. Le corps des gens de loi à Constantinople, qui réunit le sacerdoce à la jurisprudence, oppose une barrière insurmontable à l'arbitraire du souverain; c'est la balance du pouvoir : ce corps législatif influe sur les opérations civiles et politiques; il décide de la guerre et de la paix, et le sort du sultan a quelquefois dépendu de ses résolutions et de ses caprices. A Maroc la volonté du souverain ne connaît point de bornes; le despote fait à son gré la guerre et la paix : ses décisions ne sont point subordonnées à un conseil ou à un divan; elles dépendent de sa convenance et de sa volonté; il fait ce qu'il lui plaît.

Dans ce gouvernement rigoureux le sujet, qui compte pour rien, aime à être ignoré, et se dérobe à la présence du maître. L'empereur de Maroc n'a point de ministres chargés de l'administration de ses états; ce prince croirait affaiblir son pouvoir s'il transmettait à quelqu'un de ses esclaves une portion de son autorité; il voit tout par lui-même : toutes les personnes qui sont au service du despote ne sont à Maroc que les organes et les instrumens de ses volontés; leurs emplois n'ont rien de fixe ni de suivi : l'un achève ce que l'autre a commencé; l'on expédie dans le même jour des ordres souvent contradictoires, et celui qui les reçoit ne sait lequel il faut exécuter.

Les secrétaires et les agens du prince, qui sont en grand nombre, n'ont ni état, ni émolumens; les voyages et les déboursés qu'ils font pour le service sont entièrement gratuits, et le souverain s'en remet à leur adresse sur les moyens de s'en dédommager.

Les princes maures n'ont pas les mêmes idées que les princes d'Europe sur l'observation de leur parole; ils regardent peut-être ce respect que les hommes doivent à leurs engagemens comme une borne à l'autorité suprême. « Me « prends-tu pour un infidèle, répliquait un em- « pereur de Maroc à un étranger, pour être « esclave de ma parole? Ne suis-je pas le maître « d'en changer quand il me plaît? » C'est avoir de la souveraineté une idée bien abusive que de supposer qu'on puisse la dépouiller de ce qu'elle a de plus sacré!

Ce qu'on appelle en Europe la cour, c'est à dire le centre de l'administration de l'état, s'exprime à Maroc par *magasin*. Les principaux officiers attachés au service du souverain, qu'il distingue par le nom d'ami ou compagnon, ont les charges domestiques du palais, comme c'était du temps de Mahomet : Abdallah, son beau-père, avait soin de son oreiller, de son cure-dent et de ses souliers. Ces charges à la cour de Maroc ne sont qu'honorifiques; elles rapprochent ceux qui en sont revêtus de la personne du prince, et les grâces qu'ils en obtiennent en sont tout le revenu.

En quelque lieu de l'empire que l'empereur de Maroc se trouve il donne quatre fois la semaine des audiences publiques pour rendre la justice. Dans ces fonctions, dont l'institution est respectable, ce prince est à cheval à l'ombre d'un parasol porté par un de ses écuyers, et c'est à Maroc la seule marque distinctive de la royauté : il est entouré des principaux officiers qui approchent de sa personne et d'un nombre de soldats armés.

Tous les sujets sans exception qui ont à se plaindre ou à représenter ont la liberté d'assister à l'audience publique : on annonce dans ces mêmes fonctions les courriers qui sont expédiés au souverain ; on lui rend compte des dépêches ; il sait dans un instant ce qui se passe dans ses états, et il donne les ordres nécessaires aux officiers qui sont toujours à sa suite pour exécuter ses volontés. La justice dans ces audiences s'administre promptement et toujours en présence du maître, dont les arrêts sont sans appel. Chénier était à l'audience publique à Miquenès en 1775 lorsque l'empereur fit assommer à coups de bâton un gouverneur de la province du Rif; après il lui fit couper les mains, et fit jeter son corps dans la campagne. Ce prince, tout agité, descendit de son cheval pour baiser la terre, et faire honneur à Dieu de cet acte de justice : quand il fut remonté à cheval il fit approcher Chénier, et lui donna une audience assez longue.

Comme l'empereur de Maroc reçoit dans ces audiences publiques les visites des ministres, des consuls, des négocians ou autres étrangers, les affaires s'y traitent publiquement. Personne n'est admis aux audiences publiques sans un présent proportionné à ses facultés ou à la nature des commissions et des circonstances : les gouverneurs des provinces présentent de l'argent, des esclaves, des chevaux et des chameaux ; les particuliers donnent des haïques, des tapis, des toiles ou autres effets ; tel pauvre Maure offre un vieux cheval, un chameau, deux moutons, une chèvre, trois poules et une douzaine d'œufs.

L'usage respectable où est le souverain d'admettre tout le monde à son audience, et d'y rendre publiquement la justice, est un tempérament à la rigueur du gouvernement, et une consolation pour des sujets toujours exposés à l'oppression ; il sert de frein aux abus d'autorité qu'ils pourraient éprouver de la part des gouverneurs des provinces et des villes.

Il n'y a point dans l'empire de Maroc un code de lois, et le code religieux supplée au code civil ; la science de la jurisprudence s'y réduit à l'application des principes réunis dans l'Alcoran et dans ses commentateurs. Il y a dans les villes et dans les campagnes des cadis et des gouverneurs pour administrer la justice, et des notaires ou talbes pour passer les actes.

Les parties plaident elles-mêmes, ou plus souvent par procureur. Les procédures ne sont point embrouillées par des formes : le cadi, assisté de quelques gens de loi, confère sur le fond et les circonstances de la discussion, et juge d'après les avis. Si les parties ne sont point satisfaites du jugement elles sont libres d'en appeler pardevant l'empereur, ce qui arrive très rarement. Les Maures préfèrent la sentence du cadi, quelle qu'elle soit, au jugement arbitraire qui résulte de l'autorité; d'ailleurs la politique de ces peuples est de dérober autant qu'ils le peuvent leurs facultés à la connaissance d'un maître absolu, qui pour concilier les parties pourrait au gré de sa volonté garder l'huître sans leur en rendre les écailles. La juridiction des gouverneurs ne s'étend que sur la police; leurs jugemens sont toujours arbitraires; ce sont en général quelques bastonnades, distribuées à tort et à travers au coupable et à l'innocent; quelques jours de prison, qu'on rachète avec de l'argent, et enfin des peines pécuniaires. Les Maures riches sont rarement punis avec éclat quand ils sont compromis dans quelque mauvaise affaire; et l'on voit assez en parcourant le monde qu'on a partout la même indulgence.

On voit parmi les Maures des gouverneurs très adroits, et on ne peut rien ajouter à la subtilité avec laquelle ils veillent à tout ce qui concerne leur administration. On raconte un trait d'un

gouverneur de Fez qui mérite d'être cité puisqu'il ajoute quelques nuances au caractère national : ce gouverneur ayant fait appeler chez lui trois jeunes gens accusés d'avoir volé des pigeons d'une espèce rare, en leur faisant signe de s'asseoir, « Quand on nie d'avoir volé des pigeons, « leur dit-il, il faudrait du moins avoir l'attention de n'en pas porter les plumes sur la tête. » Un des trois accusés, qui était dans cet âge où l'on ne sait pas dissimuler, porta la main sur son bonnet pour en secouer les plumes, et ce mouvement fut un indice du vol qu'il ne désavoua pas.

La cour de l'empereur de Maroc n'impose pas par une grande magnificence; ami ordinairement de la simplicité, et sans aucun goût pour le luxe, ce prince n'est distingué de ses courtisans que parce qu'il est presque toujours à cheval et à l'abri d'un parasol, qui est à Maroc la marque distinctive de la souveraineté. Une suite nombreuse d'officiers, de soldats, de pages et de secrétaires attachés à la cour annonce la présence du souverain. Ce prince ne paraît en public qu'à cheval ou dans une calèche; on ne le voit à pied que dans son palais, à la prière et dans ses jardins; il est rare qu'il voyage en voiture parce que les chemins ne sont pas entretenus.

Ce n'est que les jours de cérémonie ou quand il tient son audience ou conseil que l'empereur de Maroc paraît avec un grand cortége, plus im-

posant par le nombre que par le brillant. Quand ce prince sort pour s'amuser ou pour visiter ses travaux il marche sans pompe; on le voit même quelquefois en chaloupe dans la rivière de Salé, n'ayant que peu de personnes à sa suite.

Les usages de la cour de Maroc et ceux de la cour ottomane ne se ressemblent pas : cette dernière impose par un grand faste, et l'autre par une rustique simplicité. A la cour du grand-seigneur l'administration du gouvernement et celle du palais sont confiées à un grand nombre de ministres, qui ont eux-mêmes un grand éclat et un grand pouvoir; à Maroc le despote n'accorde à ses sujets qu'une confiance passagère et momentanée : ils ne sont auprès de lui que pour exécuter ses ordres, sans avoir d'ailleurs aucune autorité fixe et permanente.

Des esclaves négresses sont chargées du service intérieur ainsi que de la cuisine du palais. Le dernier souverain fit venir des cuisiniers et des boulangers d'Europe; mais, privés des commodités auxquelles ils sont habitués, étrangers aux usages des Maures, n'entendant pas la langue et ne pouvant pas s'accoutumer à une vie presque errante, ces Européens n'ont jamais pu se fixer à cette cour. Ces princes d'ailleurs sont naturellement sobres; ils font peu de cas de la bonne chère; ils n'ont pas même d'heure fixe pour manger. La table du palais est très uniforme : les

Maures ne mangent que pour vivre, ne connaissent point cette multitude de plats, cette variété de ragoûts qui sont en Europe un objet de recherche et de dépense. L'empereur mange presque toujours seul, et de sa table on porte aux officiers attachés à sa personne. Chaque dame du palais, épouse de l'empereur, est servie séparément et dans des plats assez abondans pour suffire aux personnes de sa suite. Le courcousson est le fonds de la cuisine des Maures chez l'empereur comme chez les sujets; on en fait même des plats si copieux qu'il faut un brancard pour les porter.

Le palais de l'empereur renferme un nombreux domestique de l'un et de l'autre sexe, qu'on habille tous les ans. On appelle tous les tailleurs de la ville, qui sont ordinairement juifs; ils sont obligés de travailler gratis; c'est une corvée dont ils se paient quand ils peuvent par leurs mains. Presque toutes les professions doivent travailler gratuitement pour le prince : le propriétaire d'un four à chaux donne une fournée sur dix; tous les objets d'industrie qui sont assujettis à la même charge enchérissent à proportion de cet impôt, et le particulier paie de plus ce que le prince ne paie pas. Ce souverain, étant servi par des esclaves, qu'il ne récompense qu'en leur donnant des commissions lucratives; n'ayant d'autres dépenses que celles des habits et de l'entretien, qu'il prend sur le produit des dîmes et des doua-

nes, n'est presque jamais dans le cas de rien débourser.

Il y a dans le palais de l'empereur une garde en femmes avec leur commandante, qu'on appelle *harriffa;* c'est une espèce de prevôté destinée au châtiment des femmes. Ces harriffa sont expédiées aussi dans les provinces pour y mettre à la torture les femmes des grands quand ils sont arrêtés, et leur faire avouer tout ce qu'elles connaissent des richesses de leur mari.

Le luxe des dames du palais n'est pas bien somptueux; elles reçoivent tout de la générosité du souverain, et elles dépendent entièrement des circonstances qui déterminent son affection. On voit assez souvent à Maroc que celles des dames qui n'ont pas fixé le cœur du prince sont négligées et oubliées dans une ville impériale quand l'empereur va dans une autre. Les femmes chez le grand-seigneur sont l'objet et l'occasion d'un grand faste; on leur marque plus de considération que dans les pays méridionaux.

Les femmes de l'empereur de Maroc, épouses selon la loi, ne sont point des esclaves; ce sont presque toujours ou des princesses, filles de shérifs, ou des filles de gouverneurs de province, ou d'autres particuliers. La grande reine (tel est le titre qu'on donne à la première épouse) a par sa primauté la préséance sur les autres dames du palais.

Les filles de l'empereur sont mariées à des

schérifs, ont des apanages, et du vivant de leur père elles logent dans le palais, où elles sont maîtresses de leurs actions. Pour faire un état aux enfans mâles dès qu'ils sont mariés l'empereur leur donne des gouvernemens de provinces ou de villes, où ces jeunes princes, livrés au feu de la jeunesse, à leurs caprices, aux conseils et à la rapacité de leurs domestiques, exercent toutes sortes de vexations sans que les sujets aient le courage ni la liberté de se plaindre. C'est dans l'administration de ces gouvernemens qu'ils se forment dans l'art d'opprimer les peuples; et quand leurs extorsions occasionnent des mécontentemens qu'on ne peut dissimuler elles sont punies par des confiscations, qui sont toujours au bénéfice du trésor; après ces démonstrations de justice les oppressions recommencent, le trésor grossit, et le peuple malheureux est toujours la victime.

La succession à l'empire n'est établie à Maroc ni par la loi ni par l'usage; elle dépend entièrement des circonstances. Il est bien reçu parmi les Maures que l'aîné des enfans doit hériter de la couronne parce que son expérience le rend plus propre au gouvernement; mais comme il n'y a point de loi fixe sur ce point, et qu'il n'y a à Maroc ni divan ni conseil pour délibérer sur les affaires de l'état, l'élection du souverain y dépend entièrement du hasard, du caractère des esprits, de l'opinion des peuples, de l'influence

des soldats, de l'appui des provinces, et essentiellement de la possession du trésor, parce qu'avec de l'argent on a des soldats et on se fait craindre.

CHAPITRE XII.

Religion. Ses Abus. Pratiques superstitieuses.

La religion des Maures est le mahométisme, observé avec plus de rigidité peut-être, ou altéré par des usages superstitieux, que ces peuples auront conservés de leurs anciens cultes, ou qu'ils peuvent avoir reçus des autres nations.

L'Afrique a produit plus de réformateurs et d'enthousiastes que les autres états mahométans : il en est résulté parmi les Maures une infinité de superstitions que l'ignorance et la crédulité des peuples ont confondues avec la religion. Quoique les Mahométans occidentaux et les Turcs observent le même culte quant au fond ils diffèrent un peu quant à la pratique : outre la mosquée, où les Maures font leurs prières, ils ont des chapelles ou confréries, consacrées à des dévotions particulières, où ils se rendent régulièrement tous les soirs, et psalmodient des passages de l'Alcoran, ou des prières qu'ils ont composées. Ils chantent en enterrant les morts, et ont à leurs saints la dévotion la plus superstitieuse.

On voit dans tous les états mahométans des religieux ou derviches, consacrés par quelque voeu, qui sous un voile de perfection et sous des

décorations bizarres se répandent partout, et abusent de la crédulité publique. La sainteté dans cette partie de l'Afrique est une profession des plus distinguées; c'est un héritage de famille, qui passe du père au fils et quelquefois du maître au valet. Un saint dit avec confiance qu'il est saint comme un tailleur dit qu'il est tailleur. Le nombre en est d'autant plus grand que les idiots, les imbéciles et les fous sont reconnus pour saints; il est vrai cependant qu'à l'égard de leurs prétendus miracles ce ne sont jamais les sots qui les font. La maison, l'hospice, le territoire d'un saint accrédité est un asile inviolable : ces asiles, connus dans tous les temps, qui n'ont été dans l'origine qu'une retraite contre la tyrannie et l'oppression, ont insensiblement étendu leurs priviléges. Les despotes de Maroc, n'écoutant qu'un pouvoir arbitraire, les ont quelquefois violés; mais, intéressés à entretenir les peuples dans leurs préjugés, ils les respectent presque toujours.

Ces saints, dont les hospices sont infiniment multipliés, n'ont pas tous le même don : les Maures invoquent les uns pour des maladies; ils adressent leurs vœux à d'autres pour la fertilité de leurs terres ou pour le succès de leurs entreprises. Il en est auxquels les femmes font des neuvaines pour avoir des enfans; ce sont même ceux qui sont le plus invoqués, et qui font le plus de miracles; d'autres ont des charmes contre les sorciers, contre les piqûres des serpens et autres

insectes venimeux; ils jouent avec eux; il y en a qui mangent des scorpions. Il est une secte dans le sud, descendans de Josué, qui dans leur dévotion farouche s'agitent, dansent, sautent, et dans l'ivresse de leurs extases, qui dégénèrent en fureur, ils se jettent écumans sur ce qu'ils trouvent, et le mettent en pièces. La vénération des peuples pour ces forcenés est incroyable : ils les caressent et les amadouent pour les tranquilliser dans ces momens de frénésie; cependant ce sont les saints les plus tranquilles qui inspirent le plus de dévotion. Il en vient souvent dans les villes qui font leur entrée à cheval, précédés d'un drapeau et suivis d'une multitude de gens à pied, qui courent en foule à leur rencontre, c'est à qui pourra en approcher : le saint porte la main sur la tête des Maures, qui viennent baiser ses habits, et qui par là se croient absous de leurs péchés.

On conçoit aisément combien un gouvernement rigoureux, qui inspire toujours l'agitation et la crainte, contribue à accréditer la superstition parmi les Maures, aussi les voit-on aller avec des offrandes, à cinq et six journées loin de leurs habitations, invoquer quelque saint accrédité pour mériter par son intercession les grâces du souverain, sa confiance ou quelques biens temporels. Les Maures de la campagne ne manquent jamais après la récolte d'aller en pélerinage visiter le saint auquel ils ont le plus de dévotion; ils lui

portent les prémices de leurs fruits comme un hommage de leur reconnaissance.

Les prêtres, les juges, tous les savans dans la loi, toutes les personnes instruites, ainsi que les shérifs et les nobles, sont parmi les Maures en opinion de sainteté. Les sots, les idiots, les imbéciles passent dans l'esprit de ces peuples pour être agités de l'esprit divin : il en est qui, profitant adroitement de ce préjugé, ont l'attention de faire les sots pour être mieux soignés. La sainteté étant une profession parmi les Maures tout son art consiste dans la recherche des moyens d'abuser de la crédulité des peuples.

« Dans le nombre de saints que j'ai connus, dit Chénier, (car il faut autant qu'on peut avoir des amis dans tous les états) il y en avait un très sensé et très judicieux en société, qui en public affectait de se livrer à toutes les extravagances d'une imagination déréglée, et l'on regardait les saillies qu'il se permettait comme des inspirations : il passait souvent les jours et les nuits à imiter le bruit du canon et le sifflement des bombes, ce que les Maures regardaient comme des présages en bien et en mal; et la moindre altération dans les saisons, dans le temps et dans le cours des événemens les plus ordinaires justifiait ces ridicules prédictions. Cet imposteur adroit, qui avait d'ailleurs des vertus morales, faisait quelque bien, et les Maures de la campagne, qui le regardaient comme un inspiré, lui réser-

vaient une partie de leurs profits, et lui portaient scrupuleusement les prémices de tous leurs fruits. Quoique je n'eusse aucune part à ses miracles il partageait quelquefois avec moi ses aubaines, et je l'ai souvent plaisanté sur l'art et la sagesse qu'il mettait à faire le fou.»

On ne finirait pas si l'on voulait raconter toutes les supercheries d'un nombre d'imposteurs que les Maures vénèrent; la plupart mériteraient d'être punis par l'abus qu'ils font de la crédulité des peuples.

Dans la partie du sud, où l'imagination des hommes est plus disposée à l'enthousiasme, ces hospices sont encore plus multipliés: on y a pour les saints une plus grande vénération, et on porte l'austérité jusqu'à ne pas permettre aux chrétiens et aux juifs d'approcher de leurs sanctuaires: cette dévotion superstitieuse y a même tant d'ascendant qu'il était d'usage dans le temps des révolutions d'y voyager sous la sauvegarde d'un saint; on était protégé et à l'abri de toute insulte. C'est par le même préjugé qu'il s'en glisse toujours quelqu'un à la suite des caravanes: on les considère comme un préservatif contre tout fâcheux accident, et ils vont d'une partie de l'empire à l'autre sans qu'il leur en coûte rien.

Dans la montagne d'Askrou, à quelque distance de Fez, il y a un saint que les Brèbes et les juifs réclament avec la même dévotion: l'opinion commune est que c'est un juif qui fut enterré dans

cette partie de l'Afrique, long-temps avant le mahométisme. Les femmes des Brèbes et des juifs qui veulent avoir des enfans ont la dévotion d'aller à pied au haut de cette montagne, où est l'hospice du saint : auprès de ce sanctuaire il y a un laurier qui depuis plusieurs siècles renaît de sa propre tige, ce qui persuade facilement à des peuples superstitieux que ce saint a le pouvoir d'obtenir de Dieu des descendans pour ceux qui se recommandent à lui.

La disposition où sont ces peuples de se laisser séduire par des idées superstitieuses leur donne non seulement de la dévotion pour leurs saints, mais encore elle leur inspire de la dévotion pour les Maures qui ont fait le pélerinage de la Mecque, et qui par là semblent avoir acquis quelque perfection. A leur retour ils vont au-devant d'eux avec empressement, et le jour de l'entrée d'un pélerin est même une fête pour la famille de l'hagi : c'est ainsi qu'on appelle les mahométans qui font le voyage de la Mecque parce que cette ville consacrée à leur dévotion est dans la province d'Agias. Lorsqu'un Maure qui vient de la Mecque rentre dans la ville où il fait sa résidence, précédé de quelques tambours et hautbois, et suivi de ses parens et amis, il donne l'accolade à tous ceux qu'il rencontre : quoique ce ne soit souvent qu'un manant il prend ce jour-là un air de gravité hypocrite qui impose au peuple, avide de merveilles, qui court en foule pour l'embrasser et participer

à ses vertus. La vénération pour les hagis est si grande chez les Maures qu'elle s'étend même aux animaux : un chameau qui a fait le pélerinage de la Mecque est fêté et entretenu sans travail, ayant le pâturage franc partout où il veut aller.

Comme les fêtes ont un rapport intime avec la religion, il faut dire un mot de celles des Maures. Les mahométans occidentaux les ont multipliées, et en sont plus zélés observateurs que les Ottomans : on voit en général partout que les peuples qui jouissent le moins d'aisance et de moins de liberté sont ceux qui par une sorte de compensation sont les plus avides de fêtes. Les Turcs ne solennisent que trois jours la pâque du Beyram : ils célèbrent cette fête, qui veut dire oblation ou fête des sacrifices, en immolant un ou plusieurs moutons par famille, qu'ils ont le soin de distribuer aux pauvres. L'empereur de Maroc la célèbre hors la ville pour qu'il y ait plus de monde rassemblé, et conserve l'usage où étaient les Maures de prier en rase campagne quand ils embrassèrent le mahométisme : il envoie par un cavalier le mouton égorgé à son palais, et s'il palpite encore en arrivant on l'interprète à bon augure. Les Maures célèbrent cette fête huit jours : ils en usent de même à l'anniversaire de Mahomet et à la fête du nouvel an, qu'ils célèbrent dix jours après son renouvellement : cette dernière est consacrée parmi eux aux aumônes, comme elle l'est

parmi nous aux étrennes. On voit ce jour-là chez les Maures beaucoup de gens empressés de recevoir; mais ceux qui sont en état de donner se tiennent enfermés par économie.

Les mahométans sont moins sensibles que les autres hommes anx vicissitudes de la fortune, à la perte de leurs biens et de leurs places. Cette modération dans les peines prend sa source dans la persuasion intime où ils sont que tous les événemens de la vie sans exception sont déterminés par ses décrets invariables. Malgré cette doctrine, qui semble devoir être un préservatif contre les superstitions, les mahométans, et particulièrement les Maures, y sont entièrement livrés; il est de l'intérêt même de leurs derviches d'entretenir ces faiblesses pour augmenter leur considération, et accréditer leurs amulettes contre les maladies, les maléfices et l'influence des êtres et des esprits : ces amulettes sont des passages de l'Alcoran cousus entre deux morceaux de maroquin et de forme ronde, carrée ou triangulaire, qu'ils portent sur eux, qu'ils font porter à leurs enfans et même à leurs bestiaux pour prévenir les mauvais présages ou les fâcheux accidens. Ces peuples peuvent avoir adopté ces superstitions avant ou après le mahométisme, auquel elles sont étrangères; mais elles paraissent même incompatibles avec la loi de la prédestination telle qu'ils l'entendent, c'est à dire de la fatalité : l'opinion des hommes est variée par tant de nuances qu'il est impossible

de les démêler toutes et d'en expliquer les contradictions.

Le pélerinage de la Mecque est un précepte de la religion de Mahomet, duquel on peut se dispenser sous le plus léger prétexte; mais comme les mahométans attribuent à ce voyage religieux la rémission de tous les péchés les plus scrupuleux sont empressés de le faire. Ce voyage est encore plus méritoire pour les mahométans occidentaux que pour les autres par les peines auxquelles ils sont exposés en traversant l'Afrique dans toute sa longueur : la caravane se rassemble à Fez avec beaucoup d'apprêt; c'est de là qu'elle fait son départ; elle traverse le petit Atlas pour se rendre à Tunis, où elle renouvelle ses provisions; elle en fait de même à Tripoli, et elle y prend quelque repos. La caravane s'achemine ensuite par les déserts de Barca, à travers des sables mouvans qui changent à tous les vents, et qui ne laissent aucune trace. Quand les vents soufflent dans la partie du sud ou de l'ouest la caravane est exposée à souffrir parce que ces vents, qui parcourent des plaines brûlantes donnent une chaleur étouffante : forcée de s'arrêter elle fait de ses chameaux une espèce de barrière, à l'abri de laquelle les voyageurs, couchés par terre, se garantissent de ce vent dangereux. Les chameaux sont les seuls animaux qui puissent résister à ce pénible voyage par la facilité avec laquelle ils supportent le travail, la faim et la soif:

on en a toujours de surnuméraires pour suppléer à ceux qui périssent en chemin. Ces accidens sont des aubaines pour quelques Maures peu à leur aise, qui sont toujours à la suite de la caravane; car les pauvres qui ont aussi des péchés à expier courent à la Mecque pour en être absous. Quand un chameau ne peut plus aller on l'abandonne à ces parasites, qui le tuent, l'éventrent tout de suite pour boire avec avidité l'eau qui se trouve encore dans les vessies de son estomac, le font cuire et le mangent.

L'aumône et l'hospitalité, dont Mahomet a fait un point de religion, ne s'observent pas avec la même générosité parmi les Maures que parmi les Turcs : on ne voit que très peu de mendians chez les Turcs, et l'on y distribue l'aumône de façon à ne pas les multiplier; l'exercice de l'hospitalité y est si régulièrement observé que leur maison est ouverte à l'heure du repas à ceux qui veulent en profiter. On en use bien de même chez les Maures parmi les gens un peu distingués, mais cet usage n'est pas si général, parce que dans le vrai les moyens et les besoins ne sont pas les mêmes.

CHAPITRE XIII.

Habitans de l'Empire de Maroc; Caractère, Mœurs et Usages des Maures.

Les habitans de l'empire de Maroc, connus sous le nom de *Maures*, sont composés de la réunion des nations africaines et arabes, formées en tribus, dont on ne connaît qu'imparfaitement l'origine : ces tribus, étrangères l'une à l'autre et toujours divisées par des haines ou des préventions, s'allient rarement entre elles.

On doit diviser les différentes tribus qui forment la population de cet empire en deux classes principales, qui sont les Brèbes et les Maures.

Les Brèbes ainsi que les Maures lors de l'invasion des Arabcs mahométans auront adopté la religion de Mahomet, analogue à leurs mœurs et à leurs principaux usages ; mais ils sont peu instruits, et ils n'observent fidèlement de cette religion que l'aversion qu'elle inspire contre les cultes étrangers.

Isolés dans leurs montagnes les Brèbes y entretiennent leur ressentimeut contre les Maures; confondus avec les Arabes ils les regardent comme des usurpateurs. Ils contractent aussi dans ces asilcs une férocité de caractère et une force de corps qui les rcnd plus propres à la guerre et à

tout genre de travail que ne le sont en général les Maures de la plaine; l'indépendance dont ils font profession donne même à leur physionomie plus de caractère : soumis aux empereurs de Maroc par préjugé de religion ils secouent le joug de son autorité quand il leur plaît; retranchés dans leurs montagnes il est difficile de les attaquer et de les vaincre.

Les Brèbes ont une langue particulière, et ils ne s'allient absolument qu'entre eux : il y a parmi ces peuples des tribus très puissantes par leur nombre et par leur courage. L'empereur de Maroc tient auprès de lui les enfans des principaux de ces tribus comme des otages de leur fidélité.

Les Brèbes ne sont point distingués par leurs habits; ils sont toujours habillés de laine comme les Maures, et quoiqu'ils habitent les montagnes ils portent rarement des bonnets. Ces montagnards ainsi que leurs femmes ont de très belles dents, et annoncent une vigueur qui les distingue des autres tribus : ils vont assez ordinairement à la chasse des lions et des tigres; les mères sont même en usage de faire porter à leurs enfans un ongle de tigre ou un morceau de cuir de lion sur la tête; elles croient qu'ils acquièrent par là de la force et du courage. C'est par la même superstition sans doute que les jeunes femmes ont attention de faire porter ces amulettes à leurs maris.

Après les Brèbes, dont la population est très considérable, il faut parler des Maures, dont le plus grand nombre sont répandus dans la campagne et les autres habitent les villes.

Les Maures de la campagne vivent sous des tentes; ils déplacent tous les ans leurs campemens pour laisser reposer leurs terres, et aller chercher des pâturages plus frais; mais ils ne peuvent se déplacer sans en prévenir le gouvernement : ces campagnards, semblables aux anciens Arabes, sont entièrement tournés du côté de la vie champêtre. Leurs campemens, qu'on appelle *douhars*, composés de plusieurs tentes, forment un croissant un peu fermé par les bouts, ou bien ils sont sur deux lignes parallèles; leurs troupeaux au retour du pâturage occupent le centre; on ferme quelquefois avec des fagots d'épines l'entrée du douhar, qui n'a pour toute garde qu'un nombre de chiens qui aboient sans cesse à l'approche d'un étranger; chaque douhar a un chef subordonné à un officier de plus haut grade, qui a sous son administration un nombre de campemens, et plusieurs de ces divisions en sous-ordre sont réunies sous le gouvernement d'un bacha, qui aura souvent mille douhars dans son département.

Les tentes des Maures sont d'une figure conique; elles n'ont guère plus de huit à dix pieds d'élévation dans le centre sur vingt à vingt-cinq pieds de long. Ces tentes sont fabriquées d'un cordonnet composé de poil de chèvre, de laine de chameau

et de feuilles de palmier sauvage, ce qui fait qu'elles rejettent l'eau; mais de loin elles font un très mauvais effet à cause de leur couleur noire.

Les Maures qui sont campés vivent dans la plus grande simplicité; c'est le tableau fidèle des habitans de la terre dans les premiers siècles du monde : l'éducation, la température du climat et la rigueur du gouvernement y diminuent les besoins des peuples, qui trouvent dans leurs tentes le lait et la laine de leurs troupeaux, tout ce qu'il faut pour leur nourriture et leur vêtement. Ces campagnards sont en usage d'avoir plusieurs femmes. Leur manger ordinaire est le couscoussou; c'est une pâte faite avec leur farine en forme de petits grains, dans le goût des pâtes d'Italie : on fait cuire ce couscoussou à la vapeur du bouillon dans un plat profond, troué par le fond comme une passoire, et ce plat s'emboîte dans la marmite où l'on fait bouillir la viande. Le couscoussou, qui est dans ce plat profond, se ramollit et se cuit lentement à la vapeur du bouillon, avec lequel on a soin de l'humecter et de le nourrir de temps en temps. Ce manger très simple est en même temps nourrissant et agréable. Les personnes qui sont à leur aise le font nourrir d'un bouillon succulent, et arroser ensuite avec du beurre frais. Les Maures reçoivent les étrangers dans leurs campemens avec cette cordialité qu'Abraham et les autres patriarches marquaient

à leurs hôtes; à leur arrivée ils font tuer un mouton, qu'on met tout de suite à la broche; si l'on n'en a pas à portée on en fait une de bois, et ce rôti, cuit à un feu très vif, servi dans un plat de bois, a une belle couleur et très bon goût. Je me suis trouvé souvent, dit Chénier, à de pareils repas, dont je respectais la simplicité; je me croyais transporté en songe sous la tente des patriarches. Les femmes sous leurs tentes préparent les laines, les filent et en font des étoffes sur des métiers suspendus dans la longueur des tentes: chaque pièce, qu'on appelle *haïque*, a environ cinq aunes de long sur une aune et demie de large; on ne lui donne ni foulage, ni teinture, ni apprêt. Cet haïque, qui fait tout l'habillement des Maures campagnards, n'a point de couture; il n'est susceptible ni de façon ni de mode; on le lave quand il est sale: le Maure en est enveloppé nuit et jour; c'est le modèle vivant des draperies des anciens.

Les Maures de la campagne ne s'habillent que de leurs lainages, et ne portent ni chemises ni caleçons; la toile parmi ces peuples est un usage de luxe qu'on ne connaît qu'à la cour et à la ville. Toute la garde-robe d'un Maure de la campagne qui est à son aise consiste en un haïque pour l'hiver, un autre pour l'été, une cape, une calotte rouge et une paire de pantoufles.

L'habit des femmes de la campagne se borne également à un haïque assujetti par une ceinture;

les plis de l'haïque, qui couvrent la gorge et les épaules, sont attachés avec des agrafes d'argent. Le seul luxe dont les femmes sont très jalouses ce sont des boucles pour les oreilles, des bracelets et des anneaux pour le bas des jambes : elles portent ces joyaux dans toutes leurs occupations, moins par vanité que parce qu'elles ne connaissent point l'usage des caisses ni des armoires pour les enfermer. Les femmes portent aussi des colliers en petits grains de verre de couleur, ou bien en clous de girofle, enfilés à un cordon de soie.

Outre ces ornemens les femmes de la campagne pour être plus belles font imprimer sur leur visage, sur leur cou et sur presque tout leur corps des fleurs et des ornemens : on fait ces empreintes avec des modèles garnis de pointes d'aiguilles dont on pique légèrement la peau, et on passe dessus une couleur bleue, ou bien de la poudre à canon pulvérisée, dont l'impression ne s'efface plus.

Les Maures de la campagne regardent moins leurs femmes comme des compagnes que comme des esclaves destinées au travail; au labourage près elles sont occupées de tout, encore peut-on dire à la honte de l'humanité que dans des quartiers pauvres on voit une femme à côté d'une mule, d'un âne ou d'un autre animal traîner la charrue pour labourer la terre. Quand les Maures déplacent leurs douhars tous les hommes, assis par terre, formant un cercle et accoudés sur leurs

genoux, font la conversation, tandis que les femmes démontent les tentes, en font des fardeaux, les chargent sur leurs chameaux ou sur leurs bœufs : les vieilles emportent ensuite quelques paquets avec elles, et les jeunes portent leurs enfans sur leurs épaules, suspendus avec des langes qu'elles ceignent autour de leur corps. Dans la partie la plus méridionale les femmes sont chargées encore de soigner les chevaux, de les seller, de les brider : le mari dans ces climats, toujours despote, commande, et ne semble fait que pour être obéi.

Les femmes de la campagne marchent sans être voilées : elles sont hâlées, et n'ont pas précisément de prétentions à la beauté; il est cependant des quartiers où elles mettent un peu de rouge. Elles teignent partout leurs cheveux, leurs pieds et le bout de leurs doigts avec une herbe appelée *henna*, qui fait une couleur de safran foncé : cet usage doit être ancien parmi les peuples d'Asie; Abubécre teignait ses sourcils et sa barbe de la même manière, et plusieurs de ses successeurs l'ont imité.

Les mariages des Maures qui vivent sous des tentes et ceux des Maures des villes se ressemblent assez : ceux des douhars sont en général plus gais et plus brillans; on a même soin d'inviter les étrangers qui passent pour les faire contribuer à la fête : c'est moins une politesse qu'une affaire d'intérêt.

Les enfans, quelque nombreux qu'ils soient, ne sont pas à charge; on les occupe jeunes aux détails domestiques : le soir au retour du travail tous les enfans du douhar se rassemblent dans une tente commune, où l'iman, qui sait à peine lire, leur fait épeler quelques leçons de l'Alcoran, transcrites sur des planches, et les instruit de leur religion à la lueur d'un feu de paille, de broussailles et de bouse de vache desséchée au soleil.

Les douhars répandus dans la campagne, et toujours voisins de quelque ruisseau ou de quelque source, sont les hôtelleries où les voyageurs viennent prendre asile; il y a ordinairement une tente pour les recevair s'ils n'en portent pas avec eux.

Il y a pour les chemins une police très judicieuse, adaptée au caractère des Maures et à leur façon de vivre; les douhars sont responsables d'un vol qui aura été fait dans leur voisinage et à la vue de leurs tentes : pour tempérer la rigueur de cette loi les douhars ne sont tenus que des vols qui se font de jour; ceux qui se font après le soleil couché ne sont pas à leur charge puisqu'ils ne peuvent ni les voir ni les empêcher. Il résulte de cette police que l'on ne se met en route qu'au soleil levé, et qu'on doit s'arrêter avant qu'il se couche.

Pour faciliter l'échange des besoins respectifs il y a tous les jours dans la campagne, excepté le

vendredi, qui est le jour de la prière, un marché public dans les divers quartiers de chaque province : ce marché ressemble à nos foires de village; le mouvement des gens qui vont et qui viennent donne une idée plus juste de la façon de vivre des Maures que ce qu'on voit dans les villes. Les bords de ces marchés sont occupés ordinairement par des bateleurs, des chanteurs, des danseurs et autres baladins, qui font danser des singes pour amuser les badauds : on voit d'un côté des barbiers ou chirurgiens, à qui on mène les malades de la campagne pour les guérir des foulures et autres accidens. On s'amuse souvent de ces tableaux en voyageant. On voit des hommes, des jeunes femmes qui pour des engorgemens d'humeurs, maux de tête ou autres incommodités se font faire des scarifications légères et symétriques, les hommes à la tête, et les femmes autour de l'ovale de la figure, et fort près des cheveux, ou bien sur les épaules, sur les bras ou sur les jambes : ces cicatrices légères ne déparent pas, mais il faut du temps pour qu'elles se dissipent. Ce traitement serait incompatible avec les usages et l'éducation de l'Europe, où l'on sacrifie souvent la santé aux agrémens et aux plaisirs.

Les Maures de la campagne n'ont aucune idée des usages des autres nations; on croit voir les hommes dans les premiers siècles de leur origine : bornés à la vie rurale ils s'occupent de leurs terres et de leurs moissons, et passent le

reste du temps à ne rien faire. Habitués à la fatigue il en est beaucoup parmi eux qui servent de courriers, et malgré leur avarice ils sont assez fidèles. On ne peut se faire une idée de la stupidité de ces campagnards. Chénier raconte qu'il en a vu un attendre ses dépêches dans un appartement où il y a avait une glace; et voyant sa propre figure à travers il crut que c'était un courrier qui attendait aussi des lettres dans un autre appartement : ayant demandé où allait ce courrier on lui répondit en badinant qu'il allait à Modogor : hé bien ! dit-il, nous irons ensemble. Il en fit la proposition au camarade qui gesticulait comme lui dans le miroir, et qui ne répondait pas. Il était prêt à se fâcher quand il vit figurer dans la même glace une personne qui entrait dans l'appartement : étonné de son erreur il eut bien de la peine à se persuader malgré ses yeux et ses doigts qu'on pût se voir, disait-il, à travers une pierre.

Il n'en est aucun parmi ces gens-là qui soit susceptible d'aucune idée de peinture ou de dessin; ils ne voient dans un tableau que la variété des couleurs sans en apercevoir l'ordre et le plan : ils sont à cet égard dans le cas où serait un aveugle de naissance à qui on montrerait un tableau au moment qu'il pourrait jouir de la vue.

Les Maures qui habitent les villes ne diffèrent des autres que par un peu plus d'urbanité et un extérieur qui annonce plus d'aisance ; ils ont

avec ceux de la campagne une même origine : les habitans des villes cependant tirent vanité de n'avoir aucun mélange avec eux; mais les révolutions et les bouleversemens qu'a éprouvés cet empire détruisent toutes ces idées. De tous les habitans de la Mauritanie les Brèbes sont les seuls à ce qu'il paraît qui ne se soient pas mêlés ; mais parmi les habitans des villes et des campagnes on ne peut pas plus discerner un Arabe d'un Maure que si après le mélange des nations qui ont succédé à l'empire de Rome on voulait distinguer en France un Franc d'un Romain, d'un Gaulois ou d'un Goth.

Les maisons des Maures ont en général peu de commodités parce que leurs besoins ne sont pas multipliés par les fantaisies : ces maisons n'ont guère qu'un rez-de-chaussée; presque toutes sont d'une forme carrée; elles ont dans le centre une cour souvent ornée de colonnes, qui donne l'entrée et le jour à quatre principales chambres. Ces maisons n'ont point de fenêtre puisqu'elles ne prennent jamais jour sur la rue; n'ayant guère plus de seize pieds d'élévation elles sont à l'abri du vent, et en été elles sont assez fraîches. Les appartemens des Maures sont médiocrement meublés; ils ne connaissent point les tapisseries; leurs meubles se réduisent à des nattes, des tapis, quelques chaises, une caisse, une table et un lit, qui est caché par un rideau. Les maisons des Maures sont toutes couvertes de terrasses.

Les habitans des villes, par économie et par esprit de paix, n'ont qu'une femme, et il est rare qu'ils en augmentent le nombre.

Les Maures sont peu recherchés en habits; la rigueur du gouvernement éloigne tout esprit de mode, et ne donne au luxe aucune liberté : ne pouvant conserver leurs richesses qu'en les cachant ils sont attentifs à ne faire aucune démonstration d'aisance qui pût éclairer l'avidité du gouvernement. «Il faut que tu sois bien riche,» disait un shérif à un Maure, qui pour conserver les murs de son jardin les avait blanchis avec de l'eau de chaux.

Comme les Maures sont dans la nécessité de déguiser leur aisance ils ne font aucun usage de bijoux; il en est peu qui aient une bague, une montre ou une tabatière d'argent. Il est assez ordinaire de leur voir à la main un chapelet, auquel ils n'attachent aucune dévotion; ils s'en servent cependant pour réciter un nombre de fois dans le jour le nom de Dieu. Après ces momens de prière ils jouent avec leur chapelet; il leur sert de contenance comme l'éventail à nos dames.

Les femmes des Maures qui habitent les villes sont là comme ailleurs plus occupées de leur parure que celles de la campagne; mais comme elles ne sortent guère qu'un jour de la semaine elles se parent rarement : ne pouvant recevoir d'hommes en visite elles sont dans leurs maisons,

occupées de leur ménage, dans le déshabillé le plus libre, n'ayant souvent que leur chemise, et une autre chemise plus grossière pardessus, avec une petite ceinture, leurs cheveux tressés, un bonnet sur la tête, et souvent rien. Lorsqu'elles s'habillent elles ont une ample et belle chemise de toile brodée, un caftan riche en étoffe, en drap ou en velours brodé en or; leur tête est entourée d'un ou deux bandeaux de gaze rayée, or et soie, que l'on noue par derrière, et dont les pointes, confondues avec les tresses des cheveux, tombent jusqu'à la ceinture; il en est qui mettent pardessus un ruban d'environ deux pouces de large, brodé en or ou en perles, qui ceint le front en forme de diadème. Elles portent sur leur caftan une ceinture en velours cramoisi, brodé en or, avec une boucle d'or ou d'argent, ou bien des ceintures en étoffe brochée. Les femmes portent des pantoufles jaunes: elles sont dans l'usage de porter des espèces de bas de toile fine, un peu larges, qui sont attachés au-dessous du genou et à la cheville du pied, sur lequel ils retombent en se plissant. Ces bas sont moins faits pour parer la jambe que pour la grossir, car l'embonpoint est une des règles de la beauté parmi les femmes des Maures; elles se donnent des soins infinis pour devenir grasses : on les nourrit quand elles sont nubiles de mets préparés en ballotes, dont on leur donne une quantité chaque jour : enfin on prend le

même soin parmi les Maures pour engraisser une jeune femme qu'on se donne dans nos climats pour engraisser les volailles. Ce qu'on appelle en Europe une taille svelte, une jambe fine seraient des imperfections dans cette partie de l'Afrique, et peut-être dans l'Afrique entière, tant il y a de contraste dans le goût et les préjugés des nations!

Les Maures donnent à leurs femmes des bijoux en or, en argent et en perles : il en est peu qui aient des pierreries ; c'est un luxe qu'on ne connaît pas ; elles ont des bagues, des boucles d'oreilles en or, en argent, en forme de croissant, de cinq pouces de circonférence et de la grosseur du bout du petit doigt. Pour habituer l'oreille à cet usage après qu'elle a été percée on y introduit un petit rouleau de papier qu'on grossit tous les jours, et on parvient enfin à y loger un noyau de datte, qui est de la rondeur de la boucle ; elles ont des bracelets en or et en argent massifs, qu'elles mettent au bas des jambes. L'Europe qui a reçu ces bijoux de l'Asie les a embellis des richesses de la nature et des ornemens de l'art au point que les boucles d'oreilles et les bracelets, qui ont été d'abord des marques de dépendance, n'ont servi qu'à mieux prouver ensuite l'empire que les dames ont pris sur nous.

On ne connaît pas l'usage du fard parmi les femmes des Maures, et il en est peu qui mettent

du rouge ; il est plus ordinaire de leur voir teindre les sourcils et les paupières, ce qui donne à leur physionomie un peu de dureté, et aux yeux beaucoup plus de feu. Elles peignent avec symétrie leurs pieds, la paume de la main et le bout de leurs doigts avec de l'henna, qui fait une couleur de safran. Le jour qu'elles vont se promener ou faire des visites elles s'enveloppent dans un haïque propre et fin, qui remonte sur la tête, et elles s'en entourent le visage de façon à voir sans être vues. Quand elles voyagent elles mettent des chapeaux de paille pour se garantir du soleil. Toutes ces coutumes sont anciennes, car les Maures ne changent point les usages qu'ils ont une fois adoptés; ils ne sont nullement susceptibles de cette mobilité de modes qui se succèdent avec rapidité en Europe, et qui sont particulièrement en France un objet plus onéreux qu'utile peut-être d'industrie et de circulation.

On ne peut considérer le joug rigoureux sous lequel les Maures gémissent sans avoir pour eux quelque commisération; mais quand on les observe de plus près on sent refroidir le sentiment qu'inspire l'idée de servitude. La nature du gouvernement à la vérité, qui sans changer totalement le caractère des nations influe infiniment sur leur façon de penser, est une des causes morales de la férocité de ces peuples, de leur ignorance et de leur lâcheté. Un despotisme rigoureux avilit trop l'âme pour qu'elle soit sus-

ceptible de courage, ni d'aucune élévation : ces esclaves ne connaissent que la volonté du maître ; ils n'ont aucune idée de liberté, et ils n'ont pas même l'usage des mots pour exprimer sentiment et honneur. Moins sensibles que les autres hommes ils ne sont ni parens ni amis fidèles ; ils ont en général les défauts qui contrastent avec la bonne foi ; il ne s'aiment point entre eux, et sont encore moins portés pour les étrangers.

Il semble que les Maures, ainsi que tous les peuples des climats chauds, soient plus disposés à la servitude que les peuples septentrionaux : éloignés du travail par l'influence du climat et par le défaut de besoins ils manquent en général de vigueur, et n'ont point cette énergie de caractère qui conduit aux grandes idées, aux grands crimes, aux grandes vertus.

Les Maures, que la nature du sol ou par la qualité des alimens, sont naturellement maigres ; le libertinage, auquel ils se livrent de bonne heure, contribue beaucoup à les énerver : ils ont de l'agilité et point de vigueur ; ils supportent plus constamment les fatigues de la course que les peines du travail. Ils sont assez bien de corps ; ils ont des traits réguliers, de beaux yeux, de belles dents ; mais ce sont des physionomies sans âme et sans expression. L'air mélancolique et triste qui leur est particulier, annonce chez eux l'empreinte de l'esclavage et de l'oppression.

Ces peuples, naturellement avares, sont portés à accumuler et à cacher leurs richesses : l'or et l'argent ne sont pas chez eux la mesure des besoins, ni l'emblème des passions, mais presque un objet de culte.

Il n'y a entre les Maures ni amitié ni confiance; ils sont insensibles à ces douces impressions que le sentiment fait sur les âmes honnêtes; ils ne connaissent que les passions féroces qui portent la division dans les familles et le trouble dans les sociétés. Toujours poussés par l'envie ils se rendent entre eux de mauvais offices, et cherchent à se dépouiller réciproquement de leurs biens : l'intérêt est le nœud secret de leurs liaisons et de leurs haines.

L'esprit d'avidité qui domine les Maures les rend souples, rusés et plus pénétrans que leur extérieur grossier ne paraît l'annoncer. Les gens du peuple, les campagnards surtout, se volent entre eux avec beaucoup d'adresse : ils profitent des nuits obscures et orageuses pour enlever ce qu'ils peuvent; ils quittent leurs habits, marchent nus, à quatre pates, et en cas de surprise ils s'échappent facilement.

Le vol à Maroc n'est point puni de mort : les punitions sont assez arbitraires, et dépendent du moment et des circonstances qui peuvent aggraver le délit; la punition ordinaire pour un voleur de grand chemin c'est de faire couper la main ou le pied.

Par esprit d'intérêt les Maures sont naturellement portés au jeu; mais comme il est défendu par la religion de Mahomet de jouer de l'argent la police a soin de surveiller les joueurs. Le seul jeu que les Maures jouent publiquement c'est celui des échecs.

On ne connaît parmi les Maures que les besoins de première nécessité, qui ne sont pas étendus dans les climats chauds; ce n'est que dans l'intérieur de leur maison et dans le secret du ménage que ces peuples peuvent se donner quelque aisance, qu'ils ont soin de cacher extérieurement.

Les arts que l'on professe chez les Maures sont encore dans l'enfance. Un orfèvre vient travailler au coin d'une cour, où il établit dans un instant son atelier; il porte dans un sac son enclume, son marteau, son soufflet, ses limes et ses creusets; son soufflet est une peau de bouc, à l'extrémité de laquelle il met un bout de roseau qu'il tient d'une main, et de l'autre il presse le sac par des mouvemens égaux, et par ce moyen il allume et entretient son feu.

Comme les professions des hommes sont subordonnées à leurs besoins on ne connaît chez les Maures que les professions utiles; celles de luxe et d'agrément y seraient entièrement superflues. Le peu de complication qu'il y a dans les ressorts de l'administration occupe peu de monde aux affaires publiques, et il y a dans l'état des

hommes une grande conformité. Ces peuples marient leurs enfans jeunes pour les fixer plus tôt au travail et les détourner de la dissipation. Le cadi et le gouverneur de la ville marient leur fille avec ce qu'on appelle un artisan sans rougir de cette alliance : le vendredi, qui est le jour de la prière, tous les habitans d'une ville, habillés de la même étoffe et de la même couleur, sont à peu près égaux; dans les gouvernemens absolus d'ailleurs, où le despote est tout, et où les sujets ne sont qu'un tas d'esclaves, les distances entre les hommes sont plus rapprochées; ce sont des nuances imperceptibles que la confiance momentanée du maître fait apercecevoir ou disparaître. L'empereur de Maroc d'un bacha fait un soldat, et d'un soldat un bacha; on voit un gouverneur de place déposé par le souverain, et condamné à balayer les rues dans la ville qu'il avait gouvernée.

Les Maures ont en général très peu d'amusemens; leur vie sédentaire dans les villes n'est guère distraite que par les soins de leurs jardins. On n'a pas dans ces climats comme en Turquie des cafés publics où l'on va s'entretenir des nouvelles du jour; les Maures au lieu d'aller dans les cafés vont chez les barbiers, qui dans tous les pays se sont arrogé le droit de débiter des nouvelles : leurs boutiques sont entourées de bancs, où s'asseient les chalands et les oisifs, et quand la place est prise ils s'accroupissent à terre comme

des singes. Il arrive souvent dans les villes des bateleurs et des danseurs, autour desquels le peuple s'assemble; il y a encore une autre espèce de charlatans, qui sont des historiens ambulans.

Les Maures par leur tempérament, ou par les circonstances morales ou physiques de leur éducation, sont moins sensibles que nous à la douleur : ces hommes, presque nus, toujours exposés aux impressions de l'air, acquièrent une raideur dans les fibres qui les rend moins délicats, et qui dégénère enfin en impassibilité. L'empereur de Maroc a fait souvent couper la main à des voleurs, qui renvoyés tout de suite ramassent leur main à terre et se mettent à courir. Ces exécutions, qui ne sont jamais annoncées ni préparées, se font avec le couteau du premier Maure qui se trouvera présent, qui exécute lui-même tout gauchement les volontés de son maître.

En général les Maures sont peu recherchés dans leur manger; leur cuisine est simple et frugale : ils font le matin un déjeûner avant que d'aller à leurs affaires; le véritable repas c'est celui qu'ils font le soir après le soleil couché. Ces peuples ne connaissent point l'usage du linge, ni des cuillers et des fourchettes : après le repas ils se lèchent les doigts et s'essuient à leurs habits, qu'ils font laver quand ils sont sales; ceux qui ont des esclaves noirs les font approcher, et se frottent les mains à leur tête; ou si dans le moment il se trouve quelque juif présent

ses habits servent d'essuie-main aux Maures.

Les Maures se marient jeunes : la pluralité des femmes n'étant qu'une affaire de calcul chacun en proportionne le nombre à son état et à son aisance. Comme les femmes ne participent pas à la société l'inclination ne détermine pas les mariages; ce ne sont jamais que des convenances de famille. Quand les parens sont d'accord on prépare la fête : peu de jours avant la noce on promène le fiancé à cheval dans la ville, au son de quelques tambours et hautbois, accompagnés de quelques amis qui par intervalle tirent des coups de fusil. Le jour de la noce on promène encore le marié à l'entrée de la nuit, mais avec plus de train et plus de cérémonie : il porte ce jour-là une cape rouge, un sabre en bandoulière; son visage est presque couvert par un voile pour le dérober aux mauvais préjugés; il a autour de lui plusieurs jeunes gens, dont un lui donne de l'air avec un mouchoir : il est comme l'empereur entouré de sa cour, et dans cette cérémonie on lui en donne même le titre. Pendant cette marche la mousqueterie redouble ses décharges jusqu'à ce qu'il soit rentré chez lui. Alors la mariée sort de la maison de son père dans le même ordre : elle est assise dans une espèce de cage carrée ou octogone, qui a environ douze pieds de tour, portée par une mule; cette cage, élevée en pyramide, est ornée de gazes et d'étoffes de différentes couleurs. La jeune mariée est escortée par

un nombre de parens et voisins, les uns avec des torches, les autres avec leurs fusils, dont ils font de fréquentes décharges : arrivée à la porte de l'époux les parens l'introduisent chez son mari en observant qu'elle ne touche point le seuil de la porte en entrant ; alors le père, la mère et les parens se retirent.

On ne se marie guère qu'après la récolte; et son abondance, qui décide du plus ou du moins de facultés, rend, à la campagne surtout, les mariages plus ou moins nombreux.

Les Maures sont dans l'usage de marier leurs noirs avec leurs négresses, et après quelque temps de service ils leur donnent la liberté : on voit par là que les peuples cultivateurs sont plus humains envers leurs esclaves que les peuples commerçans.

Le mariage des noirs qui habitent l'empire de Maroc ressemble assez à ceux des Maures : les cérémonies qui y ont rapport sont suivies de la musique, et précédées de quelques drapeaux, faits avec des mouchoirs de gaze, au bout d'un roseau. Ils se marient aussi après la récolte, et quand ils sont assurés de leur subsistance, qui dans les premiers âges du monde a dû être la base de l'institution des sociétés. La première cérémonie qui précède le mariage des nègres est de porter au moulin la provision de blé pour une année; on y va en chantant avec des tambours et des castagnettes; deux jours après on va rece-

voir la farine avec les mêmes cérémonies. Les noirs dans ces contrées observent la religion de Mahomet presque sans la connaître; mais ils y ajoutent régulièrement l'adoration du soleil, qui est le premier objet de leur culte.

Les Maures, de même que tous les mahométans, regardent comme une irrévérence contraire à l'esprit de religion d'ensevelir les morts dans les mosquées : les cimetières sont presque tous hors des villes. Les souverains ont leur sépulture dans des hospices isolés, dans le voisinage des mosquées; ces tombeaux sont de la plus grande simplicité.

Tous les mahométans enterrent les morts aux heures indiquées pour la prière : le mort, qu'on ne garde dans la maison que quand il expire après le soleil couché, est transporté de jour à la mosquée, d'où il est emporté par ceux qui s'y rendent pour prier : par esprit de piété chacun s'empresse de le porter à son tour. Les Maures chantent à leurs enterremens, usage qu'ils ont peut-être imité des chrétiens d'Espagne, car les mahométans orientaux ne chantent pas. Ces peuples n'ont aucune couleur consacrée au deuil; la douleur de la perte de leurs parens est un sentiment intérieur qui n'est exprimé par aucun signe. Les femmes vont régulièrement le vendredi pleurer et prier sur la sépulture des morts dont le souvenir intéresse leur tendresse.

On a dit que partout où il y avait de l'argent

on trouvait des juifs; lorsqu'ils furent proscrits en Espagne et en Portugal il en passa un nombre infini dans l'empire de Maroc; il en reste à peine aujourd'hui la douzième partie; le reste a changé de religion, a succombé à la misère, ou s'est éloigné de la vexation et de la tyrannie, des avanies et des impôts. Les juifs ne possèdent ni terres ni jardins; ils ne pourraient jouir tranquillement de leurs fruits; ils ne peuvent porter que des habits noirs, et il ne leur est permis de passer que nu-pieds auprès des mosquées, ou dans les rues où il y a des sanctuaires. Le moindre des Maures se croit en droit de maltraiter un Juif, et celui-ci ne peut se défendre parce que la loi et le juge sont toujours en faveur du mahométan. Malgré cet état d'oppression les juifs se tirent assez bien d'affaire devant les Maures; comme ils ont l'esprit tourné au commerce et au brocantage ils profitent de leur ignorance dans les marchés qu'ils font ensemble. L'empereur les emploie dans la perception des douanes, dans la fabrication des monnaies, dans toutes les affaires qui ont trait aux achats et ventes que ce prince contracte avec les Européens, ainsi que dans toutes ses négociations avec les cours de l'Europe.

Les juifs, qui à travers les persécutions ont porté partout leur culte et leurs usages, observent à Maroc plus scrupuleusement qu'ailleurs ceux qu'ils pratiquaient anciennement à la mort de leurs parens: le dernier instant chez eux est an-

noncé par des cris et des lamentations auxquels des pleureuses à gages viennent se joindre, et elles chantent avec une sorte de mesure, marquée par le battement des mains, qui met une gradation à la douleur. Les parentes du mort en s'arrachant les cheveux et en se soufletant s'unissent aux accords de ce lugubre concert, qu'on répète le jour de l'enterrement. Les juifs observent ensuite six jours de deuil rigoureux, où ils vont nu-pieds, et où ils n'osent ni se raser, ni changer d'habits; le septième jour les cris et la musique recommencent, ainsi que le premier du onzième mois, qui est le dernier du deuil. Dans ces cérémonies funèbres les pleureuses chantent des sentences analogues à la vie et à la mort, et quand elles sont en état d'improviser elles riment en chantant l'éloge du défunt.

Entre les Maures et les juifs qui partagent la population de l'empire de Maroc il y a une classe intermédiaire d'hommes qui comme les amphibies semblent tenir à deux élémens; je veux parler des renégats : les Maures n'ont pour eux aucune considération. Ces apostats ne s'allient qu'entre eux; et comme en Espagne un vieux chrétien se garde bien de donner sa fille à un nouveau converti, de même un Maure de vieille tige croirait se mésallier en prenant un renégat pour gendre. Les chrétiens qui embrassent le mahométisme sont en petit nombre; ce ne sont guère que des fugitifs ou des disgraciés d'Espagne, qui

par inconduite ou par désespoir passent d'un état malheureux à la situation la plus déplorable : il n'en est aucun qui ne se soit repenti de s'être fait Maure, et qui n'ait cherché à s'échapper, ce qui est difficile.

CHAPITRE XIV.

Sciences, Arts et Langage.

Les sciences et les arts ne peuvent avoir aucun encouragement dans un état despotique. Les Maures qui ont reçu la religion et la langue des Arabes semblent n'avoir participé à aucune de leurs connaissances; unis et confondus avec les Maures d'Espagne, qui ont cultivé les arts et ont vu naître grand nombre d'hommes savans; voisins, dépendans de la ville de Fez, dont on a vanté les académies, et qui a produit elle-même des écrivains, ils n'ont conservé aucune trace du génie de leurs ancêtres. Je ne sais si l'on doit s'en prendre à l'influence du climat ou aux effets qui résultent des vices du gouvernement; mais les Maures en général paraissent moins susceptibles d'énergie et de vertu que les autres hommes.

Les Maures n'ont aucune idée des sciences spéculatives : semblables aux anciens Arabes ceux qui lisent parmi eux, et c'est le très petit nombre, ne lisent guère que les livres de leur religion. Leur éducation se borne à apprendre à lire et à écrire, et comme c'est presque l'apanage des savans les prêtres et les talbes parmi eux sont les seuls dépositaires des connaissances

humaines. Dans les écoles les Maures occupent leurs enfans à lire et à réciter environ soixante leçons, prises de l'Alcoran, qui pour plus d'économie sont écrites sur des petites planches : ces leçons une fois dans la mémoire l'écolier est censé en savoir assez pour sortir de ses classes. On le promène alors dans la ville à cheval, suivi de ses camarades, qui chantent ses louanges; c'est pour lui un jour de triomphe, pour les écoliers un motif d'émulation, pour le maître un jour de fête, et pour les parens une occasion de dépense.

A Fez, où l'on a conservé quelques idées d'urbanité, on reçoit un peu plus d'instruction dans les écoles, et les Maures un peu à leur aise y envoient leurs enfans pour s'instruire dans l'arabe et dans la connaissance de la religion et des lois. Ils y prennent aussi quelque goût pour la poésie, que les anciens Arabes n'avaient pas seulement consacrée à célébrer les événemens, mais qu'ils étaient en usage d'employer dans leurs assemblées ou dans les visites de cérémonie : la langue arabe d'ailleurs par sa fécondité, par son énergie et par les sens figurés dont elle est susceptible est peut-être plus propre à la poésie qu'aucune langue vivante.

Les Maures sont assez dans le goût de rimer et de chanter tous les événemens : il est naturel de penser que dans l'origine on n'a eu d'autre but que d'instruire des événemens historiques une multitude d'hommes qui ne savaient pas lire,

Ceux d'entre les Maures qui sont un peu lettrés s'amusent entre eux à se proposer des énigmes, joliment versifiées : celui qui les devine doit employer les mêmes rimes dont s'est servi celui qui les compose, comme si c'était une réponse à une question.

De toutes les sciences qui ont été connues des Arabes la médecine et l'astronomie sont celles qu'ils ont le plus cultivées : elles ont mérité cette préférence en raison de leur utilité. L'art de conserver la santé et de régler la culture des terres selon l'ordre des saisons a dû déterminer partout les premières recherches de l'esprit humain : les Maures qui ont régné en Espagne se sont appliqués à cultiver ces connaissances, et ils ont laissé après eux bien des manuscrits, qui sont autant de monumens précieux de leur génie.

Les Maures modernes ont infiniment dégénéré; ils n'ont aucune disposition aux sciences : ils connaissent la propriété de quelques simples; mais comme ils n'agissent pas par principes, et qu'ils ignorent les causes et les effets des maladies, ils font presque toujours de leurs remèdes une fausse application. Leurs médecins ordinaires sont leurs talbes, leurs fakirs, leurs saints, auxquels ils ont une superstitieuse confiance. La fièvre, maladie habituelle des pays chauds, est mise par ces ignorans au nombre des maléfices; le démon selon eux est cause de ces crises de froid et de chaud : le délire, qui est une suite de l'agitation, ne sert

qu'à confirmer leur erreur; et le malade meurt parce qu'on ne lui donne que des secours qu'on suppose miraculeux, et qu'on ignore la marche de la nature.

La petite-vérole, qu'on dit nous être venue d'Asie ou d'Afrique, est la seule maladie peut-être pour laquelle les Maures n'invoquent pas les saints : elle vient tout naturellement, et fait très peu de ravages à cause de la température du climat et de la frugalité de ces peuples. On connaît l'inoculation dans l'intérieur du pays : dans les villes où le mahométisme s'observe avec plus de scrupule on ne prend aucune précaution contre les ravages de cette maladie; cette prévoyance est incompatible avec la religion de Mahomet, qui laisse au destin le soin d'agir et de prévoir.

L'astronomie, que les Arabes doivent aux habitudes d'une vie errante, est entièrement ou presque entièrement ignorée des Maures : ils interprètent toujours les éclipses à mauvais augure; celle qu'il y eut le 24 juin 1778 fut totale et centrale à Salé. Chénier eut soin de l'annoncer pour ménager la frayeur des peuples; et pour mieux en observer les circonstances il alla la voir à la campagne, où bien des gens le suivirent : à mesure que l'immersion s'avançait les curieux intimidés disparurent l'un après l'autre pour retourner en ville, et il ne resta qu'avec deux soldats de garde, qui pâlissaient, et dont la frayeur aug-

mentait à mesure que le soleil perdait de sa clarté. Au moment où l'immersion fut totale on entendit des cris lamentables des femmes et des enfans, qui croyaient que c'était la fin du monde; et ce ne fut qu'avec le retour de la clarté que les esprits reprirent quelque confiance. Il n'est pas extraordinaire que des peuples, qui n'ont aucune théorie du mouvement circulaire des astres, soient consternés d'un phénomène qui semble renverser l'empire de la nature : ils croient voir dans ces événemens le présage de quelque calamité. Comme les Maures sont hors d'état de raisonner sur les causes de ce phénomène ils croient que le soleil ou la lune est au pouvoir d'un dragon qui les engloutit, et ils font des prières pour que cet astre soit délivré de ce cruel ennemi.

L'astrologie, cet art chimérique qui a fait tant de progrès à Rome malgré les édits des empereurs, devait en faire de plus grands encore parmi des peuples stupides et ignorans, toujours agités par la crainte de maux présens ou à venir. Compagne de l'astrologie la magie s'est introduite dans ces climats, et les talbes dans la partie du sud en font une étude suivie; ils l'emploient avec succès pour séduire la crédulité des Maures, et les abuser par leurs rêveries et leurs propos artificieux.

Les Maures de l'empire de Maroc, ainsi que tous ceux des bords septentrionaux de l'Afrique, parlent arabe; mais cette langue est plus altérée

à mesure qu'on s'éloigne davantage de l'Asie, qui a été son berceau ; la prononciation des Africains cependant paraît plus douce à l'oreille, et moins gutturale que celle d'Egypte.

De toutes les langues vivantes l'arabe est sans contredit une des plus étendues ; depuis les bords occidentaux jusqu'aux bords orientaux de l'Océan, ce qui suppose environ deux mille lieues de continent de l'est à l'ouest, on ne parle pas d'autre langue, et on peut encore se faire entendre avec elle dans le Mogol et dans une partie de l'Inde. Le fond de l'écriture est le même à Maroc et au Caire.

Il y a une différence sensible parmi les Maures entre l'arabe des savans et des gens de la cour et celui que parle le commun du peuple. Les Brèbes parlent une langue que les Maures n'entendent pas, et qui semble n'avoir avec la leur aucune analogie : on n'ose dire si c'est la punique ou la numide; mais ces peuples écrivent leur langue en caractères arabes.

Les Brèbes comptent les jours de la semaine comme les Maures, et ainsi qu'eux ils se servent de mots arabes. L'alcoran et les livres de prières des Brèbes sont en langue arabe ; leurs actes, écritures et titres de propriété sont dans la même langue, écrits par leurs talbes ou gens de lettres.

CHAPITRE XV.

Animaux de l'empire de Maroc.

Il y a dans l'empire de Maroc des animaux domestiques; ce sont les mêmes espèces qu'on voit en Europe, et des animaux féroces qui sont particuliers à ces climats.

Comme les Maures sont des peuples pasteurs leurs richesses consistent dans leurs troupeaux; il y en a de nombreux dans cet empire, et ils le seraient encore davantage si les propriétés étaient respectées et si le commerce y jouissait de plus de liberté. La qualité des laines sur cette côte est généralement bonne; elle serait même susceptible de beaucoup de perfection si l'on mettait plus de choix dans les espèces ainsi que dans les pâturages. Les Maures emploient une partie de leurs laines aux étoffes dont ils font leurs vêtemens et leurs tapis, et vendent l'excédant aux étrangers. On ne voit presque pas de brebis noires dans l'empire de Maroc; c'est par cette raison peut-être que tous les Maures sont habillés de blanc : on en voit en Espagne par la raison contraire des populations entières à la campagne habillées de couleur fauve et obscure parce que les troupeaux sont plus variés, et que les brebis noires y sont en plus grand nombre.

Les bœufs abondent assez dans cette partie de l'Afrique; mais l'espèce en est petite : les Anglais, au milieu des entraves que la politique du roi de Maroc fait naître, en font une extraction suivie pour l'entretien de leur garnison de Gibraltar; et les Maures en font des salaisons pour leur ménage, qu'ils conservent d'une année à l'autre. Les cuirs de bœufs en poil sont pour eux un objet considérable de commerce, et il en passe des quantités prodigieuses à Marseille.

Des chameaux sont une partie des richesses des Maures : cet animal exige peu, et quoique lent il travaille beaucoup. Les Maures les font servir, ainsi que les bœufs, pour le labourage, mais plus ordinairement pour le transport de leurs denrées ou autres objets de commerce, d'un bout de l'empire à l'autre. Le chameau est un animal docile, que l'on fait agenouiller de ses quatre jambes pour le charger avec plus de facilité; il porte six à huit quintaux, suivant qu'il est plus ou moins vigoureux. Les campagnards s'en servent aussi pour voyager : son pas est lent et pesant, et son trot est insupportable. Un chameau emporte souvent une famille entière avec tout son déménagement : le calife Omar voyageait sur un chameau, portant avec lui ses provisions.

Les Maures de la campagne mangent volontiers du chameau : sa viande a un goût fade et fait un bouillon blanchâtre, qui ne plaît pas à l'œil; son lait est sain, frais et léger; on en boit

habituellement dans le sud, et les malades affectés de la poitrine en usent pour se rétablir. Cet animal est précieux dans les climats chauds et dans les terrains sablonneux : la sole de son pied est un cartilage endurci, qui ne saurait longtemps résister dans les pays humides et pierreux. D'ailleurs cet animal par sa conformation peut rester plusieurs jours sans boire ni manger : avant de partir pour un voyage on donne au chameau une portion d'orge abondante; il rumine cette nourriture chemin faisant; elle est dans son estomac comme un dépôt auquel il a recours dans le besoin : il conserve de même l'eau dans un récipient formé de plusieurs vessies, et ne fait regorger que ce qui lui est nécessaire pour se désaltérer.

Les chevaux abondent dans l'empire de Maroc, et l'espèce en est généralement bonne : ils sont élevés de façon à résister à la fatigue, au chaud, au froid, à la faim et à la soif; les beaux chevaux y sont cependant très rares : on n'est pas aussi curieux chez les Maures que chez les Arabes de conserver les races et de les améliorer. L'empereur a des haras dans différentes provinces, quelques gouverneurs, empressés de lui plaire, en ont aussi; mais ce genre d'industrie n'est pas généralement encouragé. La sortie des chevaux d'une part est prohibée, tandis que l'empereur de l'autre a un droit de propriété sur ce qu'il y de mieux, ce qui éloigne les particuliers de s'oc-

cuper d'un soin qui deviént infructueux. On monte les chevaux très jeunes dans cette partie de l'Afrique, et on les mène rudement; on les exerce à courir bride abattue, et on les arrête tout court, ce qui fait que la plupart sont estropiés, et qu'à l'âge de sept ans ils ont presque fait tout leur service.

Dans la partie du sud, où les Maures ont un peu plus de liberté parce qu'ils ne sont pas surveillés avec la même attention, on est plus jaloux de perfectionner les races, aussi les chevaux y sont-ils plus beaux : les Maures dans ces quartiers ne montent guère que des jumens; elles sont plus légères, elles ne hennissent pas, et sont plus propres à un coup de main pour des peuples toujours agités par des divisions. Les jumens et les poulains sont accoutumés à entrer la nuit dans les tentes; ils dorment pêle-mêle avec les enfans, et se tournent avec attention en évitant de leur faire du mal : cette façon d'élever ces animaux fait qu'ils contractent de l'affection pour leurs maîtres, et ils aiment beaucoup d'en être caressés.

Les Maures font un usage assez habituel des mules : ces animaux sont d'un usage journalier pour les voyages et pour les transports; ils sont plus forts que les chevaux, ils n'exigent pas les mêmes soins, et ils se contentent de peu de nourriture. La cavalerie parmi les Maures ne se sert que de chevaux; mais les particuliers montent les mules par préférence; ils y mettent même

beaucoup de choix, et les accoutument à un entre-pas qui ne fatigue point, et qui est très prompt. Celles de Fez sont les plus belles et les plus diligentes, et il en vient beaucoup du côté de Tunis.

La volaille abonde dans l'empire de Maroc; mais l'espèce en est très médiocre : les pigeons y sont excellens, et il y en a de fort gros : les perdrix sont communes; mais elles n'ont point de goût : on y voit très peu de bécasses; en revanche il y a beaucoup de bécassines dans la saisan : les lièvres y sont généralement bons et de moyenne grandeur; on ne voit de lapins que dans la partie du nord.

Il y a dans l'empire de Maroc des daims, des chevreuils, des gazèles, des renards et nombre d'animaux connus en Europe; mais en général ces espèces ne sont pas bien abondantes parce qu'on les chasse ou que les bêtes féroces les détruisent insensiblement.

Les lions et les tigres ne sont pas rares dans quelques parties de cet empire; ils se tiennent dans des forêts ou des valons voisins des rivières. Ces animaux ne s'éloignent guère de leurs repaires à moins qu'ils ne soient provoqués par la faim; mais ils trouvent toujours à vivre en détruisant les jeunes sangliers qu'on trouve dans ces forêts, ou en enlevant les vaches et les moutons qui viennent paître dans le voisinage de leurs retraites. Ce qu'on appelle tigres dans cette

partie de l'Afrique ne sont que des léopards; on n'y connaît pas le tigre royal.

Les Maures, et particulièrement ceux des montagnes, chassent volontiers aux lions et aux tigres, qu'ils vont attendre avec leurs fusils dans le voisinage des abreuvoirs : pour plus de sûreté ils montent sur des arbres pour le tirer au passage, portant avec eux des haches pour se défendre contre les tigres, qui grimpent avec facilité. Quand les Maures veulent prendre des lions en vie ils font des fosses profondes où ils mettent de la viande; ils couvrent la fosse avec de la feuillée répandue sur des roseaux; le lion, attiré par l'appât, tombe dans la fosse, et se prend dans des lacets : il est cependant plus ordinaire de les prendre dans des trapes de bois, qui se ferment d'elles-mêmes quand le lion y est entré. Lorsqu'on est forcé de camper dans des lieux où l'on voit paraître des lions on fait des feux pour les éloigner; il est souvent arrivé que ces animaux, approchant des campemens, ont enlevé des mules au pâturage.

Les Maures de la campagne font bien des contes qui confirment ce que l'on dit dans tous les pays de la générosité de cet animal. On assure qu'un Brèbe, qui était allé à la chasse du lion, s'étant enfoncé dans la forêt, rencontra deux jeunes lionceaux qui vinrent le caresser : ce chasseur s'arrêta avec ces petits animaux, et en attendant le père ou la mère il sortit son déjeû-

ner, qu'il partageait avec eux. La lionne étant arrivée sans que le chasseur s'en fût aperçu celui-ci n'eut ni le temps ni peut-être le courage de prendre son fusil : après avoir regardé quelque temps cet hôte qui fêtait ses petits la lionne s'en alla, et revint peu de temps après avec un mouton à sa gueule, qu'elle offrit à l'étranger. Le Brèbe, affilié dans cette famille, saisit l'occasion de faire un bon repas; il écorcha le mouton, fit du feu, en fit rôtir une partie, et donna les entrailles à manger aux petits. Le lion vint à son tour, et, respectant les droits de l'asile, il ne marqua aucune férocité. Le lendemain l'hôte, ayant achevé ses provisions, s'en alla, et renonça à la résolution de tuer ces animaux, dont il avait éprouvé l'hospitalité. Il caressa les petits pour prendre congé d'eux, et le père et la mère l'accompagnèrent généreusement jusqu'à la sortie de la forêt.

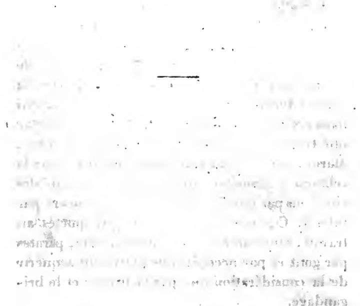
Cet animal, noble et fier, dont les anciens ont fait le roi des animaux, n'attaque point les hommes qui l'attendent et le regardent sans crainte à moins qu'il ne soit affamé; il peut se faire que par la température du climat, ou parce qu'ils sont libres, ces animaux soient moins féroces en Afrique qu'ils ne le sont en Europe dans les ménageries où ils sont renfermés; il est même des quartiers où, selon le rapport des Maures, les femmes et les enfans les éloignent des habitations en criant après eux.

L'empereur de Maroc conserve dans ses ménageries, qui ne sont que des fosses ouvertes, vastes et profondes, des tigres et des lions autant par magnificence que pour envoyer aux souverains de l'Europe. Les juifs qui sont chargés de leur porter journellement la nourriture entrent et sortent avec familiarité, et gouvernent ces fiers animaux avec un roseau.

De tous les animaux féroces le sanglier est celui qui abonde le plus dans les forêts de cet empire : cet animal fait plusieurs portées dans l'année, et fait nombre de petits qui servent de pâture aux lions. Quand le lion aperçoit dans la forêt une laie avec plusieurs marcassins il se traîne sur son ventre et décrit un gand cercle, où il ne laisse qu'un petit passage, et il se tapit tout auprès. La laie avec ses petits voulant se retirer fait le tour du cercle que le lion a décrit, et, repoussée par l'odeur qu'il a répandue, elle sort enfin avec précipitation par le seul intervalle qui n'en est point infecté; et le lion, qui est tout prêt, s'empare de la proie. Il y a des exemples que des vieux sangliers ont éventré des lions; mais on doit regarder ces cas particuliers comme des exceptions, et non pas comme une règle qui puisse donner au sanglier aucune supériorité.

Les habitans de la campagne et ceux des montagnes ne font aucune difficulté de manger du sanglier quoiqu'il soit défendu par la loi, ainsi

que du lion : la chair de ce dernier, qui est nerveuse, est très coriace; l'odeur en est si forte qu'un chien à qui on en présente recule d'horreur au moment qu'il la flaire.



CHAPITRE XVI.

Relations et Intérêts de Commerce entre les Nations européennes et l'empire de Maroc.

Avant la découverte de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, et même quelque temps après, l'Europe n'avait de communication avec l'Asie que par la mer Méditerranée : elle faisait dans cette mer un commerce assez étendu sur les bords septentrionaux de l'Afrique, qui dans ces momens mêmes avaient été envahis par une troupe de brigands : Tripoli, Tunis, Alger, Maroc, usurpés par cette foule de soldats que la religion mahométane avait armés; ennemis des chrétiens par fanatisme, le devinrent encore par intérêt. Ces peuples pauvres et peu portés au travail, sans commerce et sans industrie, pirates par goût et par nécessité, ne pouvaient acquérir de la considération que par la licence et le brigandage.

L'Europe, que le zèle de la religion avait autrefois armée contre ces ennemis communs, se trouva bientôt divisée par des intérêts politiques : les nations ambitieuses de pouvoir et de richesses, occupées de leur industrie et de l'échange de leurs productions, ne consultèrent

que leurs convenances particulières, et dans l'espoir d'acquérir plus d'ascendant par le commerce et la navigation elles se déterminèrent à ménager avec ces usurpateurs des bords de l'Afrique des traités qui ont été plus ou moins observés selon l'opinion qu'inspirent leurs forces et la réciprocité de leurs intérêts.

Tels ont été dans le principe les motifs des liaisons entre les puissances européennes et les régences de Barbarie. C'est de la rivalité ou de la faiblesse des nations commerçantes que ces régences ont acquis ensuite ces moyens de puissance dont elles ont si souvent fait sentir les inconvéniens et le poids, et qu'elles ont mis insensiblement à leur amitié des conditions qui ne servent qu'à la rendre plus fragile, plus onéreuse et plus humiliante.

C'est moins par les avantages qu'elles retirent de leurs échanges sur les bords septentrionaux de l'Afrique que pour favoriser l'accroissement de leur navigation et de leur commerce extérieur que les puissances européennes ont fait des traités d'amitié avec les régences et l'empire de Maroc : cet empire lui-même quoique riche par ses productions n'est pas susceptible d'un commerce bien étendu; l'instabilité de ses lois d'une part est un obstacle à l'industrie des sujets et à la confiance des étrangers, tandis que de l'autre les besoins des peuples ne sont pas multipliés, tant par les circonstances de leur éducation et par la

température d'un climat peu exigeant que par l'oppression du gouvernement, qui, ne donnant au luxe aucune liberté, ralentit nécessairement l'activité du commerce, dont le luxe lui-même est le premier mobile. A quelque modique échange près la franchise du pavillon est le seul lien qui ait rapproché les nations européennes de l'empire de Maroc.

L'Angleterre est la première puissance qui ait fait avec les empereurs de Maroc des traités d'amitié et de commerce : maîtresse de Tanger, que la cour de Portugal lui céda en 1762, elle éprouva de temps en temps l'inquiétude des Maures, qu'elle dissimula, et fit même des sacrifices pour pouvoir entretenir avec plus de facilité la garnison de cette place, qui par son éloignement devint enfin un fardeau pour la nation. La paix fut conclue pour quatre ans avec Muley-Ismaël en 1681; mais cette trève n'arriva pas à son terme; le prince maure prétendit que la paix n'ayant été faite qu'avec la garnison de Tanger elle ne s'étendait pas sur l'immunité du pavillon britannique. Cette distinction, particulière à un climat consacré à la mauvaise foi, fit intervenir des explications : Muley-Ismaël envoya des ambassadeurs à Londres au commencement du siècle; ce fut un prétexte à de nouveaux présens, et le traité de paix fut enfin renouvelé.

La navigation et le commerce immense des Anglais étaient des motifs assez puissans pour

les engager à ménager leur paix avec l'empereur de Maroc; ils y furent encore excités par un motif politique pour pouvoir approvisionner et rafraîchir plus facilement la place de Gibraltar. Sidi-Mahomet, plus clairvoyant que ses prédécesseurs, a tiré tout le parti possible de cette position délicate; et la nation anglaise, fière, jalouse et toujours prête à s'offenser, a dissimulé et dissimule encore toutes les inégalités que l'esprit d'intérêt lui fait éprouver de la part de la cour de Maroc; l'Angleterre ne fait cependant avec Maroc qu'un commerce borné, et souvent passif, en ce qu'elle n'a pas assez de débouchés pour les retours : les convenances de commerce entre les nations ne dépendent jamais que de la réciprocité de leurs besoins et des facilités qu'elles ont dans l'échange de leurs productions.

La république de Hollande renouvela sa paix avec l'empereur de Maroc en 1755 pour pouvoir tirer meilleur parti de sa neutralité pendant la guerre. L'empereur de Maroc ayant été informé que cette république traitait la régence d'Alger avec plus de générosité s'en plaignit aux états-généraux : malgré les ménagemens qu'ils marquèrent à ce souverain à la fin de 1774 il leur déclara la guerre sous prétexte qu'un présent extraordinaire qu'ils venaient de lui faire, et qu'il garda, n'était pas assez riche. La république fit passer des armemens considérables dans le détroit pour la protection de son commerce et

de sa navigation : mais en renouvelant la paix en 1778 elle y mit de la générosité ; elle pourra la prolonger par les mêmes moyens. La Hollande fait avec la côte de Maroc un commerce assuré, et l'habitude y a presque rendu ses importations nécessaires. Les négocians hollandais ont presque toujours profité de la facilité que leur donnent les ports français pour faire passer à Marseille des huiles, des laines et des cuirs en poil, qui s'y consomment plus facilement que dans le nord. Si la Hollande n'avait pas tiré parti de cette tolérance elle aurait été insensiblement forcée de renoncer à un commerce qui lui deviendrait désavantageux dès qu'elle ne pourrait pas en réaliser le produit.

La cour de Danemarck entama ses négociations avec Sidi-Mahomet en 1755 : cette cour, éloignée de Maroc, n'avait pas de ce gouvernement une juste idée. Trompée par un Juif, qui fut l'organe et l'interprète de ses négociations, elle avait cru pouvoir sans inconvénient faire construire un fort à Sainte-Croix pour y protéger un comptoir de commerce qu'elle se proposait d'y établir : le Juif, agent de ce traité, déguisa les intentions de la cour de Danemarck, et on n'eut connaissance du fort qu'elle devait construire qu'au débarquement des matériaux. L'empereur de Maroc, offensé de se voir assimilé aux princes du Sénégal, fit arrêter l'ambassadeur de Danemarck avec sa suite, et prétendit les gar-

der comme esclaves. Il se passa du temps pour débrouiller ce malentendu : la cour de Danemarck reprit ses négociations en 1757; elle convint d'une rançon, fit de nouveaux présens et une nouvelle paix.

Le roi de Danemarck, occupé de projets de commerce, établit une compagnie d'Afrique, qui sous une redevance annuelle de cinquante mille piastres fortes obtint de l'empereur de Maroc le commerce exclusif de sa côte pour dix ans par les ports de Salé et de Saffi, où elle forma deux établissemens. Cette compagnie n'eut que de mauvais succès par les avances et les embarras que cette exclusion lui suscita : son commerce d'autre part, qui n'était exclusif que par les ports de Saffi et de Salé, perdit de son activité par l'établissement des ports de Mogodor et de l'Arrache ou par une diminution sur les droits. Le prince avait attiré les productions de son empire qui formaient les retours du commerce d'Europe, et la compagnie danoise vit absorber en peu de temps ses capitaux par des opérations faites à contre-temps, par les générosités que la facilité de ses directeurs et le besoin de plaire au roi de Maroc ne firent que multiplier.

La cour de Suède fit sa paix avec l'empereur de Maroc en 1763 : elle fit alors des présens distingués en canons, matières et bois de construction, et se soumit en outre à un présent annuel de vingt mille piastres fortes. Gustave III en 1771

se refusa à toute redevance, se réservant la liberté de faire des présens à sa volonté sans en déterminer le temps ni la valeur : il fut enfin convenu comme un moyen de cimenter la bonne harmonie que le roi de Suède enverrait tous les deux ans à l'empereur de Maroc un ambassadeur et un présent. Les Suédois ne font aucun commerce avec la côte de Maroc.

La république de Venise conclut sa paix avec l'empereur de Maroc en 1765 : elle fit en argent un présent considérable, et se soumit à une redevance annuelle d'environ cent mille livres. Cette république ayant marqué à la régence d'Alger plus de magnificence l'empereur de Maroc s'offensa de cette distinction, et envoya à Venise un Génois qui était à son service pour s'en plaindre ; cet émissaire, ayant été froidement accueilli par le sénat, et n'ayant point porté une réponse satisfaisante, Sidi-Mahomet en 1780 marqua son mécontentement à la république, et sous des imputations arbitraires il fit sortir son consul de ses états : mais en 1781, la république ayant acquiescé aux désirs de l'empereur de Maroc, son consul revint, et fut très bien accueilli de ce prince. La république de Venise n'a aucun commerce avec la côte de Maroc, et ainsi que le Danemarck et la Suède la sûreté de leur navigation est le seul fruit que ces cours retirent de la paix.

L'Espagne fit sa paix avec l'empereur de

Maroc en 1767, en même temps que la France. Ce prince, après avoir reçu les témoignages les plus marqués de la générosité de la cour d'Espagne, et avoir presque disposé de ses arsenaux pour réparer ses navires, fit naître l'occasion de détruire la bonne harmonie qui existait avec cette cour : sans entendre rompre la paix, qui selon lui se bornait à la liberté de la navigation, il alla avec une armée à la fin de 1774 mettre le siége devant Mélille, qu'il crut que l'Espagne lui céderait au lieu de la défendre. Le prince maure, ayant échoué dans son entreprise, employa tous les moyens possibles pour rétablir la paix; mais la cour de Madrid, grièvement offensée, se contenta de rester dant un état de trève.

La rupture entre la France et l'Angleterre ayant changé la situation politique de l'Europe la cour de Madrid crut le moment favorable pour s'assurer des dispositions de l'empereur de Maroc : ce prince renouvela la paix en 1780, et se prêta avec empressement à tout ce que l'Espagne désira de lui. L'empereur consentit non seulement à refuser des rafraîchissemens pour la place de Gibraltar, dont l'Espagne méditait de faire le siége, mais les Espagnols furent en quelque façon maîtres de Tanger, d'où ils approvisionnaient leur armée, et qui servait d'asile à ceux de leurs armemens qui étaient en station dans ces parages : leurs postes d'observation, au-

dessus du château et jusque sur le cap Spartel, étaient si bien établis que leurs signaux de proche en proche se communiquaient avec toute la côte de l'Andalousie.

Il ne peut y avoir entre la côte d'Espagne et celle de Maroc aucun commerce suivi parce que la traite des grains, qui dépend des besoins et des circonstances, ne doit être considérée que comme un commerce d'occasion : les retours de Maroc aux denrées près n'ont aucun cours en Espagne; et l'Espagne n'a par elle-même que bien peu d'objets propres à la consommation de cette côte, à l'exception de la cochenille, qu'on emploie à la teinture des maroquins, et dont l'empereur s'est réservé le commerce exclusif.

La cour de Portugal perdit en février 1769 la ville de Mazagan, qu'elle avait conservée sur la côte occidentale de Maroc, où les armes et le commerce des Portugais eurent de si heureux succès au commencement du seizième siècle : cette place, au centre d'une province abondante, fournissait furtivement au Portugal quelques denrées et quelques bestiaux. Après la perte de Mazagan la cour de Lisbonne, désirant se ménager les mêmes ressources, donner à son pavillon plus de liberté et se garantir des corsaires maroquins que la paix avec l'Espagne pouvait rapprocher de ses côtes, se détermina en 1773 à faire son traité avec l'em-

pereur de Maroc. Le Portugal et Maroc n'ont aucun commerce suivi, et les liaisons entre ces deux cours se bornent à de simples politesses : l'empereur de Maroc fait passer des complimens et quelques chevaux à la cour de Lisbonne, qui répond à ces démonstrations avec plus de magnificence.

L'empereur de Maroc a envoyé à la fin de 1782 un ambassadeur en Toscane, qui de là s'est rendu à Vienne pour conclure la paix avec ces deux cours : il n'y a entre ces nations aucun commerce suivi, et ce traité n'a d'autre utilité que d'assurer la navigation des navires impériaux et toscans, et donner cette consistance de plus au commerce maritime que ces puissances ont voulu encourager dans leurs états.

La république de Gênes n'était avec le roi de Maroc que dans un état de trève : un noble génois en 1769 forma des liaisons avec l'empereur de Maroc, à qui il envoya ses agens avec des présens distingués et une suite nombreuse; la compagnie de commerce qu'il établit eut un instant d'éclat, et n'a eu ensuite que peu de succès: telle est la lumière d'un éclair qui paraît dans une nuit obscure.

L'empereur de Maroc étant en paix avec les principales nations commerçantes, et désirant la faire avec toutes les puissances chrétiennes dans l'espoir d'étendre le commerce de ses états, et de tirer meilleur parti de la rivalité des na-

tions, fit manifester par des lettres en 1777 « qu'il accordait à tous les pavillons la liberté de trafiquer et de communiquer dans ses ports, voulant avoir la paix avec tout le monde. » Cette notification ne produisit aucun effet parce que les nations qu'elle pouvait intéresser n'eurent pas assez de confiance, ou parce qu'elles n'avaient pas elles-mêmes ni navigation ni productions propres à entretenir des liaisons avec cette côte.

Les États-Unis de l'Amérique septentrionale, après avoir conclu des traités de commerce avec les puissances de l'Europe, voulurent procurer à leur industrie et à leur navigation de nouveaux moyens d'accroissement; en conséquence ils profitèrent, dans le courant de 1786, des dispositions pacifiques que l'empereur de Maroc avait montrées à toutes les nations commerçantes, et firent un traité de paix avec ce souverain.

La France au commencement de ce siècle avait des colonies, des manufactures, des établissemens chez l'étranger et un commerce maritime qui dans sa naissance annonça tout l'accroissement dont l'industrie de la nation devait le rendre susceptible. Les premiers mouvemens de notre navigation excitèrent la cupidité des régences de Barbarie, voisines de nos ports méridionaux : après avoir successivement châtié leur témérité la France fit enfin la paix avec

Alger, Tunis et Tripoli. Elle fut un instant en négociation avec Muley-Ismaël; mais il ne fut pas possible de fixer l'inconstance de ce prince, et d'obvier aux inconvéniens que l'on devait craindre de son peu de bonne foi. Après la mort de ce souverain l'empire de Maroc, en proie aux révolutions, changea à tout instant de maître; les ports d'autre part se gouvernant par une administration particulière il était d'autant plus difficile de traiter de la paix que dans cet état d'anarchie on ne pouvait donner aux traités aucune stabilité. Tout changea de face lorsque Sidi-Mahomet fut maître de l'empire: la France profita des dispositions personnelles de ce souverain pour entamer des négociations, et la paix fut conclue au printemps de 1767.

La France est la seule puissance peut-être qui par une parité d'intérêts puisse entretenir avec l'empire de Maroc des relations de commerce réciproquement utiles puisqu'elle a par elle-même tout ce qui peut satisfaire les besoins de cet empire, dont les productions ont à Marseille un débit plus assuré qu'elles n'ont ailleurs. D'après les notions les plus exactes il est démontré que notre commerce sur la côte de Maroc serait non seulement susceptible d'accroissement, mais encore les convenances que les deux états doivent trouver dans l'échange de leurs productions respectives pourraient être

considérées comme un moyen politique d'entretenir la paix avec cet empire. On doit convenir cependant qu'il ne serait pas possible d'abord de donner aux opérations une sorte de stabilité par la difficulté de fixer les idées d'un despote, qui ne se décide jamais que sur les convenances du moment : mais le temps peut remédier à ces abus; ce sont les besoins et les circonstances qui partout dictent les lois, et prescrivent tôt ou tard la nécessité de les observer.

La France ferait insensiblement le commerce exclusif de la côte de Maroc si, se prévalant de ses avantages, elle l'assujettissait aux mêmes lois qui lui assurent exclusivement, et avec le plus heureux succès, le commerce du Levant et celui de la Barbarie. Des vues d'amélioration, et l'esprit de nouveauté peut-être, ont élevé en leur temps la voix contre ces lois prohibitives qui peuvent avoir quelque vice dans des cas particuliers, qu'on ne doit pas confondre par une fausse application; mais elles peuvent convenir en général à une nation qui, ayant des productions et des colonies, une marine à conserver, des manufactures à entretenir, et un peuple d'ouvriers à occuper, est intéressée à s'assurer exclusivement les branches d'industrie et de commerce qui lui sont propres : elle agirait contre ses intérêts en partageant les avantages de ses exploitations avec ses concurrens dès

qu'elle ne jouit pas chez eux de la même réciprocité.

Quoique la balance avec la côte de Maroc paraisse à notre désavantage on ne doit pas regarder le commerce que nous y faisons comme passif puisque nous n'en retirons pas des fabrications ni des jouissances de luxe, mais des matières propres à alimenter nos manufactures et à ranimer l'industrie de la nation en lui procurant de nouvelles occasions de réexportation, de commerce et d'échanges.

Après avoir exposé les relations de commerce des nations européennes avec l'empire de Maroc, et les entraves qui résultent de la nature du gouvernement et des circonstances locales il ne faut pas passer sous silence l'usage où sont les empereurs de Maroc d'admettre au commerce de la côte les navires des nations qui sont en guerre avec cet empire; cette tolérance politique dans le premier aspect fait honneur aux souverains de Maroc, mais elle n'en est pas moins fondée sur un intérêt bien entendu : l'empire de Maroc ne peut se suffire à lui-même, et fait avec l'Europe un commerce dont la balance est à son avantage; il ne se prête à la franchise de sa côte que par nécessité et pour déboucher des productions dont il ne saurait que faire, et recevoir des effets dont il ne peut se passer. Il serait de la politique des nations européennes de renoncer à ces avantages pour contraindre l'empereur de

Maroc au maintien de la bonne harmonie : en facilitant à une nation avec laquelle on est en guerre un commerce qui n'est avantageux que pour elle c'est pour ainsi dire lui payer un tribut sans avoir la paix.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Norden en Égypte : conseils qu'il donne aux voyageurs sur la conduite qu'ils doivent tenir : objet principal de ses observations.

L'Egypte, fameuse par tant de merveilles de l'antiquité, n'a pu s'attirer l'attention des voyageurs, et devenir un des objets favoris de leur étude. Cette grande contrée est bornée à l'est par la mer Rouge, au sud par la Nubie, à l'ouest par les déserts de Barca ou par la Libye, au nord par la Mediterranée : sa longueur du nord au sud est d'environ deux cent douze lieues; un banc de rochers et une chaîne de montagnes, qui suivent à peu près la même direction, ne lui laissent que six ou sept lieues de large jusqu'au Caire. Depuis cette capitale jusqu'à la mer le pays décrit un triangle, dont la base est de cent lieues : ce triangle en embrasse un autre, célèbre sous le nom de *Delta,* et formé par deux bras du Nil, qui vont se jeter dans la Méditerranée, l'un à deux lieues de Rosette, et l'autre à deux de Damiette.

Ce fleuve, qui prend sa source dans l'Ethiopie, doit son accroissement à des nuages qui, retombant en pluie, occasionnent sa crue périodique : elle commence avec le mois de juin, et augmente jusqu'à la fin de septembre pour baisser ensuite graduellement. Après avoir parcouru de vastes espaces sans se diviser ses eaux se séparent cinq lieues au-dessous du Caire en deux branches qui ne se rejoignent plus.

Cependant un pays où rien n'est si rare qu'une source, où rien n'est plus extraordinaire que la pluie ne pouvait être fécondé que par le Nil, aussi creusa-t-on dans les temps les plus reculés à l'entrée du royaume quatre-vingts canaux considérables, et un plus grand nombre de petits, qui distribuèrent ses eaux dans toute l'Egypte.

La saison la plus favorable pour aller d'Europe en Egypte est l'été; les vents de nord et d'ouest, qui sont alors presque continuels, rendent les voyages courts : c'est au printemps, c'est en automne que doit se faire le retour; pendant l'hiver la navigation est très dangereuse sur des côtes si basses qu'on n'y découvre pas la terre de deux lieues pour peu que le temps soit obscur ou le ciel chargé de nuages.

On divise l'Egypte en haute et en basse : la première n'est qu'une longue vallée qui commence à Syené, et finit au grand Caire; deux chaînes de montagnes, qui partent de la dernière cataracte, en forment les vastes contours :

leur direction est du midi au nord jusqu'à la hauteur du Caire, où, se séparant à droite et à gauche, l'une va gagner le mont Colzoum vers la Libye, l'autre se termine en collines de sables près d'Alexandrie. Au-delà de ces montagnes sont des déserts qui ont pour bornes la mer Rouge à l'orient, et à l'occident l'étendue de l'Afrique. C'est dans cette vallée célèbre que le Nil promène ses eaux entre deux barrières insurmontables : tantôt, fleuve tranquille, il suit lentemeut le cours que la nature et l'art lui ont tracé; tantôt, torrent impétueux, rougi des sables de l'Ethiopie, il se gonfle, franchit ses bords, domine sur les campagnes, et couvre de ses flots un espace de deux cents lieues. C'est là que les hommes allumèrent le flambeau des sciences, dont la lumière se répandit dans la Grèce, et éclaira successivement le reste de la terre. Cette vallée est toujours aussi féconde que dans les beaux jours de Thèbes; mais elle est bien moins cultivée, et ses villes fameuses sont renversées dans la poussière; le despotisme et l'ignorance, assis à la place des lois et des arts, les y tiennent ensevelies.

La basse Egypte comprend tout le pays qui se trouve entre le Caire, la Méditerranée, l'isthme de Suès et la Libye; au milieu de cette plaine, d'une immense étendue, est l'île triangulaire à laquelle les Grecs donnèrent le nom de Delta : elle est formée par les deux branches du Nil. Cette île, la plus fertile du monde, a beaucoup perdu

de son étendue; les canaux qui y portaient les eaux et la fécondité se sont comblés ; ils sont à sec presque toute l'année. La terre, cessant d'être arrosée, et continuellement brûlée par l'ardeur du soleil, s'est convertie en sable stérile ; aux lieux où l'on voyait autrefois de riches campagnes, des villes florissantes on ne trouve aujourd'hui que quelques misérables hameaux, entourés de dattiers et de déserts.

Toute l'antiquité nous atteste que la formation du Delta est due aux couches de limon que le Nil porte à la mer : ce terrain, formé d'une matière étrangère, a pris une saillie demi-circulaire qui décèle que jadis ce fut un golfe que le temps a rempli. Ce comblement s'est exécuté par un mécanisme qui leur est également commun : ce n'est qu'avec lenteur que les dépôts et les limons s'élèvent; quand les grèves sont enfin à fleur d'eau la main des hommes s'en empare. C'est ainsi que le Delta a dû se former ; c'est ainsi que le Tygre et l'Euphrate, descendus des monts arméniens, entraînant dans leur cours les sables de la Mésopotamie, remplissent insensiblement le golfe Persique.

Ces derniers temps ont produit nombre de voyageurs et de savans de différentes nations de l'Europe, dont les relations et les recherches ont beaucoup plus contribué à nous faire connaître l'Egypte que tous les ouvrages publiés auparavant sur cette matière : les deux derniers, Savari et

Volney, semblent l'avoir épuisée ; mais ils avaient été précédés par les Maillet, les Pokoke, les Niébur, les Bruce, les Norden. Les détails particuliers que nous mettons sous les yeux du lecteur intéresseront d'autant plus qu'ils sont puisés dans les relations de ces célèbres voyageurs.

Norden est le premier et jusqu'à présent le seul Européen qui ait entrepris un voyage pittoresque de la basse et de la haute Egypte : cent cinquante-neuf planches, soigneusement exécutées, offrent alternativement le nom détaillé d'un fleuve fameux, ses effroyables et bruyantes cataractes, des ruines imposantes, des édifices de la plus haute antiquité, des cités nombreuses, de riches plantations de palmiers, des champs fertiles sans culture, d'arides déserts que se disputent les bêtes féroces et des hommes non moins sauvages qu'elles, enfin les points de vue les plus piquans de cette romantique contrée.

Ce fut en 1737 que Norden reçut du roi de Danemarck l'ordre de passer en Egypte : il désirait que l'on eût une relation circonstanciée de ce pays si éloigné et si célèbre, mais une relation faite par un homme intelligent, et dont on ne pût révoquer en doute la fidélité. Personne n'était plus en état que Louis Norden de remplir toutes ces vues ; il était à la fleur de son âge, vif, sage, éclairé, observateur habile, grand dessinateur et bon mathématicien. Il s'embarqua à Livourne pour Alexandrie, où il mit pied à terre après une

navigation de trente jours. Il vit ce qu'il y avait de plus curieux à Alexandrie et dans le voisinage, et poursuivit sa route jusqu'au Caire : après un séjour de plus de quatre mois il s'y embarqua sur le Nil. Pour continuer son voyage il traversa la haute Egypte, vit sur sa route Girgé, capitale de cette contrée, et aborda à Syené, d'où il se fit conduire jusqu'à la première cataracte, où des obstacles insurmontables l'empêchèrent d'avancer plus loin.

Il reprit la route du Caire le 6 janvier 1738, toujours en naviguant sur le Nil : en descendant le fleuve il ne négligea point de rectifier et d'augmenter les observations qu'il avait faites en le remontant, et revint en Europe muni de bons mémoires sur tout ce qui lui avait paru intéressant et digne d'attention dans les pays qu'il avait parcourus.

Mais ce qui rehaussait extrêmement le prix de ces mémoires c'était un ample recueil de dessins et d'esquisses faits sur les lieux mêmes, auxquels se trouvaient jointes les explications et les remarques nécessaires ; partout l'auteur avait pris des dimensions, dessiné des vues et levé des plans. De retour dans sa patrie tous ces secours le mirent en état de rendre un compte exact et circonstancié des recherches qu'il avait faites dans son voyage, et d'entrer dans les plus grands détails pour éclaircir les articles qu'il croyait les plus susceptibles d'intérêt : parmi ses mémoires on en trouve un, peut-être le plus utile de tous,

sur la manière dont un voyageur doit se conduire en Egypte.

Il commence par dire qu'il s'est aperçu que dans l'Egypte encore plus qu'ailleurs on a besoin d'un bon banquier qui serve d'hôte, et en quelque sorte de protecteur.

Après s'être pourvu d'un bon banquier, qui est à son avis la chose la plus nécessaire, si on veut avancer dans le pays et satisfaire sa curiosité il conseille fort de s'habiller à la turque, car quoiqu'on puisse paraître à Alexandrie en habit à l'européenne il vaut beaucoup mieux se mettre comme les Francs, à la vue desquels on est déjà fait : ce vêtement vous met à l'abri des regards et des réflexions du passant. Une paire de moustaches et un air grave et imposant sont encore fort bien placés ici; on en a plus de conformité avec les naturels du pays.

Un voyageur prendra ensuite un janissaire à son service, et s'il est possible il en choisira un qui soit accoutumé à servir les Francs : les janissaires savent ordinairement ce qu'on appelle *lingua franca;* ils accompagnent un voyageur partout où il lui est permis d'aller; leur présence le met à l'abri de toute insulte : s'ils rencontrent un homme de distinction ils savent lui rendre compte de la personne qu'ils escortent, et s'ils voient accourir les gens du peuple ils les écartent par des menaces. Un janissaire est accoutumé à fumer sa pipe et à ne rien faire; il trouve ces

deux sortes d'agrémens avec le voyageur qu'il accompagne; ainsi il ne s'ennuie jamais, et se soucie peu du temps qui se passe à s'arrêter dans un endroit. Un voyageur prudent ne doit pas pousser sa curiosité jusqu'à vouloir pénétrer dans les lieux dont les Turcs ne permettent pas l'entrée, comme sont les forteresses et les mosquées : peut-être pourrait-il persuader à son janissaire de l'y conduire; l'intérêt a beaucoup de prise sur ces gens-là; mais il y aurait toujours de la témérité à s'exposer à moins qu'on ne soit assuré d'avance d'une permission de nature à garantir des hasards.

On n'a pas besoin de drogman ou d'interprète tant qu'on ne sort point d'Alexandrie. Si l'on a intention d'aller plus loin il convient de se pourvoir au moins d'un domestique qui sache l'arabe : une dispute qui s'éleverait entre les gens du bateau sur lequel on s'est embarqué serait capable d'alarmer si l'on n'avait pas quelqu'un qui pût vous dire de quoi il s'agit.

On ne doit pas manquer l'occasion quand on la trouve de voyager en compagnie : parmi ceux qui la composent il y en a ordinairement qui entendent la langue que vous parlez; d'ailleurs on doit toujours faire plus de fond sur le rapport de ces honnêtes gens que sur celui d'un domestique juif ou grec, qui souvent a l'effronterie de supposer quelques dangers afin de se rendre plus nécessaire.

Une règle qui doit être exactement observée dans toute l'Egyte c'est de ne jamais faire creuser au pied de quelque antiquité, ni rompre aucun morceau de pierre de quelque monument que ce soit; il faut se contenter de voir ce qui est exposé à la vue et les endroits où l'on peut grimper, ou auxquels on peut parvenir en rampant : quelque plaisir qu'il puisse y avoir à considérer un monument antique dans son entier il faut y renoncer; les suites en seraient trop dangereuses.

Un consul de France essaya de faire creuser auprès de l'obélisque de Cléopâtre à Alexandrie afin d'en avoir les justes dimensions : il avait eu soin d'en demander la permission, qu'il n'avait obtenue qu'avec beaucoup de difficulté; malgré cela il ne lui fut pas possible de venir à bout de son dessein : à mesure qu'il faisait creuser le jour on comblait la nuit le trou qu'il avait fait faire. Cette opposition opiniâtre vient de ce que tout le peuple, tant grands que petits, est persuadé que tous les monumens antiques renferment quelques trésors cachés : ils ne sauraient s'imaginer qu'une pure curiosité engage les Européens à passer en Egypte uniquement pour y creuser la terre. Si l'on s'avise de le faire en cachette, et qu'ils viennent à s'en apercevoir, ils nous regardent comme des voleurs; ils soutiennent qu'on s'est emparé du trésor qu'ils supposent être dans cet endroit.

Plusieurs grands du pays, infatués de cette opinion, ont fouillé dans la terre, et ont détruit ainsi plusieurs monumens d'antiquité; mais comme ils n'ont rien trouvé ils sè sont à la fin lassés de la dépense. Ils ne se sont pas défait pour cela de leur folle imagination; au contraire ils y ont joint une autre idée encore plus insensée en supposant que tous ces trésors sont enchantés; qu'à mesure qu'on en approche ils s'enfoncent de plus en plus dans la terre, et qu'il n'y a que les Francs qui soient capables de lever ces charmes, car ils passent généralement en Egypte pour être de grands magiciens.

Il n'est pas nécessaire d'avertir un étranger des dangers auxquels il s'expose s'il a la faiblesse de s'engager dans quelque intrigue; enfin dans l'Egypte encore plus qu'ailleurs on doit éviter les occasions d'être insulté par les gens du pays : mais si malheureusement le hasard voulait qu'on y fût exposé il est prudent et sage de faire la sourde oreille, et de fermer les yeux. Qu'on se garde bien surtout de frapper un musulman : si l'on était assez heureux pour échapper à la mort il en coûterait tout le bien qu'on aurait, et, ce qui serait aussi fâcheux, les amis de celui qui aurait frappé seraient engagés dans l'affaire, et ne s'en tireraient qu'à force d'argent. Si absolument on veut avoir satisfaction il faut la demander aux juges; mais elle coûtera si cher qu'on n'aura pas envie de la demander une seconde fois.

Une aventure que Norden éprouva pendant son séjour au Caire fait sentir la justesse de ces observations; elle survint à l'occasion d'une procession publique ou fête de circoncision, qui, à ce qu'on prétendait, devait être plus solennelle que la plupart des autres qu'on y rencontre si souvent : il n'en fallut pas davantage pour exciter la curiosité de quelques domestiques d'un seigneur avec qui Norden se proposait de faire le voyage de la haute Egypte, et dont il avait fait la connaissance en Italie. Ils s'avisèrent pour voir cette cérémonie de monter sur une terrasse située vis-à-vis de quelques appartemens du palais d'Omer-Bey. Ce palais n'était point ordinairement habité; mais l'envie de voir cette procession y avait attiré ce jour-là une des femmes d'Omer, qui, choquée selon l'usage du pays de se voir exposée à la vue de ces étrangers, leur fit d'abord jeter des pierres par ses eunuques. Ces domestiques s'aperçurent bien de l'insulte; mais ne sachant de quelle part elle venait, étourdis d'ailleurs par le bruit qui se faisait dans la rue, ils ne s'alarmèrent point de ce premier assaut. Ils en eurent bientôt un plus vif à essuyer : la femme d'Omer, irritée de leur obstination, leur fit tirer quelques coups de pistolet dans le dessein de leur faire abandonner la place; et comme ce second avis ne fut pas mieux entendu que le premier elle prit leur ignorance pour un si grand affront qu'aussitôt la procession finie

elle envoya huit janissaires pour se saisir de ces spectateurs indiscrets.

Norden était malade, et gardait le lit; il ne savait rien de cette aventure. Il vit quatre de ces janissaires traverser sa chambre pour entrer dans une autre qui menait à la terrasse; il vit de même deux de ces janissaires qui repassèrent par sa chambre pendant que les deux autres étaient restés pour garder les domestiques. Leur maître fut bientôt informé de ce qui se passait : les quatre autres janissaires entrèrent tout d'un coup dans son apartement; deux se jetèrent sur lui; les deux autres se saisirent de son épouse, et lui mirent un drap sur la tête dans le dessein de la conduire dans une espèce de cave qui était voisine.

Le mari et la femme s'arment de courage : celle-ci renverse d'un coup de pied un de ses agresseurs; enfonce en même temps la pointe de ses ciseaux dans le sein de l'autre, et les force ainsi tous deux à la quitter. Le mari dans le même instant se dégage des mains des deux hommes qui s'étaient jetés sur lui; saute sur une carabine bien chargée, la tient d'une main, de l'autre il saisit un sabre, et menace de les tuer s'ils ne le laissent en repos.

En ce moment les deux janissaires qui avaient été appeler du secours parurent avec cinquante hommes bien armés. Il fallut recommencer le combat : un coup de pistolet fut tiré; effrayé

par ce bruit Norden se lève de son lit, et ouvre la porte de sa chambre précisément dans l'instant où la dame se trouvait le plus en peine pour retirer son mari du péril qui le menaçait : elle ne balance pas long-temps sur le parti qu'elle avait à prendre; elle le pousse adroitement dans la chambre, verrouille aussitôt la porte, et se retourne pour faire face à l'ennemi, non à la vérité avec plus de modération, mais toutefois avec moins de péril. Un des ennemis se retira en déplorant une partie de sa barbe qu'elle lui avait arrachée; un autre, ayant reçu un coup de pied, se sauva; elle fit sentir à un troisième la pointe de ses ciseaux; un quatrième reçut un soufflet bien appliqué; la crainte d'en recevoir en écartait plusieurs : enfin, fortifiée de l'appui d'un janissaire, qui d'ennemi qu'il était se déclara son défenseur, dans un espace de moins d'une demi-heure elle vint à bout de jeter hors de l'hôtellerie plus de cinquante hommes armés, qui étaient venus pour se saisir d'elle et de son mari.

Le pacha, informé de l'innocence des domestiques, et admirant la bravoure de cette dame, empêcha que cette affaire eût aucune suite, ce qu'on n'aurait jamais pu obtenir si quelque Turc avait été tué dans la mêlée.

CHAPITRE II.

Voyage de Savari en Égypte. Description d'Alexandrie, de ses Monumens. Route d'Alexandrie à Rosette. Détails sur cette ville.

Savari partit en 1776 pour l'Egypte, où il séjourna près de trois ans. Trois choses occupèrent sans relâche le jeune voyageur; l'étude de la langue arabe, la recherche des monumens antiques et l'examen des mœurs nationales. Après avoir étudié l'Egypte en savant et en philosophe il se rendit aux îles de l'Archipel, qu'il parcourut pendant dix-huit mois en observateur intelligent et curieux. De retour en France il publia ses *Lettres sur l'Egypte :* l'auteur observe avec soin, peint avec vivacité, et répand de l'intérêt sur tout ce qu'il raconte; ses tableaux sont fidèles. On lui a reproché avec quelque raison de peindre les Egyptiens et l'Egypte moderne trop en beau; malgré ce défaut ces lettres furent enlevées par le public curieux, et lues avec empressement et avec fruit : on y trouve dans le plus grand détail tout ce qui concerne l'état physique et politique de l'Egypte; toutes les observations de ses prédécesseurs y sont réunies aux nouvelles qu'il a faites, et qui annoncent un esprit vif et cultivé, un cœur sensible et bon, une imagination

riante, une mémoire heureuse et le talent de raconter.

Savari arriva à Alexandrie en 1777. Le nom de cette ville qui rappelle le génie d'un homme si étonnant; le nom du pays qui tient à tant de faits et d'idées; l'aspect du lieu qui présente un tableau si pittoresque; ces palmiers qui s'élèvent en parasol; ces maisons à terrasse qui semblent dépourvues de toit; ces flèches grêles des minarets qui portent une balustrade dans les airs, tout avertit le voyageur qu'il est dans un autre monde. Descend-il à terre, une foule d'objets inconnus l'assaille par tous ses sens; ce sont des habillemens d'une forme bizarre, des figures d'un caractère étrange. Il regarde avec surprise ces visages brûlés, armés de barbe et de moustaches; ces pipes de six pieds qui sortent de toutes les bouches; ces longs chapelets dont toutes les mains sont garnies; ces hideux chameaux qui portent l'eau dans des sacs de cuir; ces ânes sellés et bridés qui portent légèrement leur cavalier en pantoufle; cette foule innombrable de chiens errans dans les rues; ces espèces de fantômes ambulans qui sous une draperie d'une seule pièce ne montrent d'humain que deux yeux de femme; ce peuple maigre et noirâtre qui marche nu-pieds, et n'a pour tout vêtement qu'une chemise bleue, ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge; l'air général de misère qu'il voit sur les hommes, et le mystère qui enveloppe les maisons, lui font

déjà soupçonner la rapacité de la violence et la défiance de l'esclavage.

L'ancienne Alexandrie a été sujette à tant de révolutions, et si souvent ruinée qu'on aurait aujourd'hui de la peine à la retrouver si la situation de ses ports et quelques monumens antiques ne nous en indiquaient pas la véritable place.

Le vieux et le nouveau port sont présentement à Alexandrie, ce qu'on appelait autrefois les ports d'Afrique et d'Asie : le premier est réservé pour les Turcs ; le second est abandonné aux Européens : ils diffèrent l'un de l'autre en ce que le vieux est bien plus net et bien plus profond que le nouveau, où on est obligé de mettre de distance en distance des tonneaux vides sur les cables afin qu'ils ne soient pas rongés par le fond, qui est pierreux.

L'entrée du nouveau port est défendue par deux châteaux d'une mauvaise construction turque, et qui n'ont rien de remarquable que leur situation, puisqu'ils ont succédé à des édifices très renommés dans l'histoire.

Celui qu'on appelle le Grand-Pharillon a au milieu une petite tour dont le sommet se termine par une vaste lanterne qu'on allume toutes les nuits, mais qui n'éclaire pas beaucoup parce que les lampes y sont mal entretenues : ce château a été bâti sur l'île de Phare. L'autre château est connu sous le nom du Petit-Pharillon.

Les pharillons et leurs môles, l'un à la droite,

l'autre à la gauche du port, conduisent insensiblement à terre. Rien n'est plus beau que de voir de là ce mélange de monumens antiques et modernes qui de quelque côté qu'on se tourne s'offrent à la vue. Quand on a passé le Petit-Pharillon on découvre une file de grandes tours jointes l'une à l'autre par les ruines d'une épaisse muraille. Un seul obélisque debout a assez de hauteur pour se faire remarquer dans un endroit où la muraille est abattue. La nouvelle Alexandrie figure ensuite avec ses minarets, et au-dessus de cette ville, mais dans le lointain, s'élève la colonne de Pompée, monument des plus majestueux.

« Après avoir mis pied à terre, dit Norden, nous traversâmes la ville neuve, et nous prîmes la route de l'obélisque, où nous n'arrivâmes qu'après avoir grimpé sur des murailles ruinées, qui offrent à travers une tour de maçonnerie un passage libre jusqu'au pied de cet antique monument; et à peine s'en est-on approché qu'on en voit à côté un autre, qui a déjà depuis long-temps été obligé de plier, et qui se trouve presque tout enterré. »

L'obélisque, qui est debout et qu'on appelle encore aujourd'hui l'obélisque de Cléopâtre, indique que c'est l'endroit où a été le palais de cette reine, auquel on donne aussi le nom de palais de César. C'est là que Cléopâtre, célèbre par ses talens et ses artifices, enchaîna son indomptable activité, et, l'endormant au sein des plaisirs, le

conduisit à sa suite dans un voyage sur le Nil quand il aurait dû faire voile pour Rome, dont cette complaisance pouvait lui fermer à jamais l'entrée. Près de ces colonnes l'orgueilleuse reine d'Egypte, assise sur un trône d'or, reçut aux yeux de l'univers le titre d'épouse d'Antoine, qui lui sacrifia sa gloire. Ayant perdu dans les plaisirs le temps de vaincre elle se fit mordre par une vipère; il se perça de son épée, et leur mort offrit à la postérité un grand exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Cet obélisque de Cléopâtre est situé presqu'au milieu entre la nouvelle ville et le Petit-Pharillon; sa base, dont une partie est enterrée, se trouve élevée de vingt pieds au-dessus du niveau de la mer. Entre ce monument et le port règne une épaisse muraille, flanquée à chaque côté de l'obélisque d'une grande tour; tout le devant de cette muraille, jusque bien avant dans le port, est rempli d'une infinité de débris de colonnes, de frises, ou d'autres pièces d'architecture qui ont appartenu à un édifice superbe.

Quant à l'obélisque il est d'une seule pièce de marbre de granit : il n'y a que deux de ses faces qui soient bien conservées; les deux autres sont si rongées qu'on voit à peine les hiéroglyphes dont elles ont été couvertes anciennement.

Ce qui attire le plus l'attention des voyageurs est la colonne de granit rouge, appelée communément la colonne de Pompée : elle est placée

sur une hauteur d'où l'on a deux belles vues, l'une qui donne sur Alexandrie, l'autre sur le terrain bas qui s'étend le long du Nil, et qui environne le canal creusé au-dessus de Rosette pour porter l'eau du Nil à Alexandrie.

Cette colonne n'est pas proprement un monument égyptien; mais c'est la plus grande et la plus magnifique colonne qu'ait produit l'ordre corynthien. Le fût et le tore supérieur de la base de cette colonne sont d'un seul morceau, de quatre-vingt-dix pieds de long, et de neuf de diamètre; la base est un carré d'environ quinze pieds sur chaque face; le chapiteau est corynthien à feuilles de palmier unies et sans dentelure; il a neuf pieds de haut. La colonne entière a cent quatorze pieds d'élévation; elle est parfaitement bien polie, et seulement un peu éclatée du côté du levant. Rien n'égale la majesté de ce monument : de loin il domine sur la ville et sert de signal aux vaisseaux; de près il cause un étonnement mêlé de respect. On ne peut se lasser d'admirer la beauté du chapiteau, la longueur du fût, l'imposante simplicité du piédestal.

A une demi-lieue au midi de la ville on descend dans des catacombes, ancien asile des morts; des allées tortueuses conduisent à des grottes souterraines où ils étaient déposés. On ne peut voir tant de décombres sans se rappeler que cette ville fut l'asile des sciences : maintenant l'ignorance et la barbarie ont couvert la patrie

des beaux arts ; il faudrait une grande révolution pour leur rendre la vie.

L'ancienne Alexandrie, dont la fondation remonte à trois cent trente-trois ans avant notre ère, fut soumise successivement aux Ptolémées, aux Romains et aux empereurs grecs : vers le milieu du sixième siècle Amrou, général d'Omar, l'emporta d'assaut après un siége de quatorze mois, qui lui coûta vingt-trois mille hommes. Le vainqueur, étonné de sa conquête, écrivit au calife : « J'ai pris la ville de l'occident; elle est d'une immense étendue; je ne puis vous décrire combien elle renferme de merveilles : il s'y trouve 4,000 bains, 12,000 vendeurs de légumes, 4,000 juifs qui paient tribut, 4,000 comédiens, etc. »

La bibliothèque, où les soins des Ptolémées avaient rassemblé plus de quatre cent mille manuscrits, excita l'attention du conquérant; il demanda les ordres du calife : « Brûlez ces livres, « répondit le féroce Omar; s'ils ne renferment « que ce qui est dans le coran ils sont inutiles, et « dangereux s'ils contiennent autre chose. » Arrêt barbare qui réduisit en cendre une grande partie des travaux de la docte antiquité. Combien de connaissances, combien d'arts, combien de chefs-d'œuvre ce fatal incendie a fait disparaître de la terre! Si les trois quarts des ouvrages que possède l'Europe étaient anéantis tout à coup, que l'imprimerie n'existât pas, et qu'un peuple sans lettres s'emparât de cette belle partie du

monde, elle retomberait dans la barbarie, d'où tant de siècles ont eu tant de peine à la tirer. Tel a été le sort de l'Orient.

La moderne Alexandrie est une bourgade de peu d'étendue, contenant à peine six mille habitans, mais très commerçante, avantage qu'elle doit uniquement à sa situation. Elle est bâtie sur le terrain qu'occupait le grand port, et que la mer en se retirant a laissé à découvert. L'ancien môle, qui joignait le continent à l'île de Pharos, s'est élargi et est devenu terre ferme. En arrivant à la ville on aborde à la douane, où le voyageur paie quelques droits pour ses ballots : on les visitera peut-être, mais il n'y a rien à craindre ; on ne connaît point à Alexandrie de contrebande pour un voyageur.

Le canal de Faoué, le seul qui communique maintenant avec Alexandrie, et sans lequel cette ville ne pourrait subsister puisqu'elle n'a pas une goutte d'eau douce, est à moitié rempli de limon et de sable : l'eau du Nil n'y coule que vers la fin d'août, et y reste à peine assez de temps pour remplir les citernes de la ville. Les campagnes dont il entretenait l'abondance sont désertes : les bosquets, les jardins qui environnaient Alexandrie ont disparu avec l'eau qui les fertilisait ; hors des murs on aperçoit seulement quelques arbres clair-semés, des sycomores, des figuiers, dont le fruit est délicieux, des dattes, des capriers et la soude, qui tapis-

sent les sables brûlans, dont la vue est insupportable.

Les voyageurs qui vont d'Alexandrie à Rosette par terre laissent à droite le canal de Faoué. Durant l'espace de deux lieues ce ne sont que monceaux de décombres qui couvrent des restes précieux d'antiquités : on côtoie ensuite le rivage de la mer; la vue s'étend d'un côté sur les flots, et de l'autre sur des campagnes sablonneuses. Des dattiers épars çà et là interrompent la triste uniformité de ces plaines arides.

Après avoir passé le lac de la Madié on trouve un caravansérail, seul asile contre les feux d'un ciel brûlant pendant une marche de quatorze lieues. Au-delà s'étend une plaine stérile, où l'on n'aperçoit ni arbres, ni buisson, ni verdure : les yeux y sont fatigués par un torrent de lumière; la peau est brûlée par l'ardeur du soleil. Onze colonnes, placées de distance en distance, servent à diriger le voyageur à travers ce désert, dont le vent fait mouvoir les monticules de sable comme les vagues de l'océan : malheur à celui qu'un tourbillon du midi surprend au milieu de cette solitude! s'il n'a pas une tente pour se mettre à l'abri il est assailli par des flots de poussière embrasée qui, lui remplissant les yeux et la bouche, lui ôtent la respiration et la vie. Le parti le plus sage est de faire cette route la nuit : on découvre au point du jour les palmiers et les sycomores qui couronnent les bords

du Nil, et l'on arrive à Rosette baigné de sueur et de rosée.

Quand après un long séjour au milieu des ruines et un voyage très fatigant on se trouve dans une ville riante, entourée de bosquets et de verdure, l'âme se dilate, et l'on est plus disposé à jouir de toutes les beautés de la nature. Telle est la situation du voyageur qui vient de quitter Alexandrie pour habiter Rosette. Sa fondation remonte au huitième siècle. Les ensablemens continuels du Nil ne permettant plus aux navires d'arriver jusqu'à Faoué on bâtit cette nouvelle ville à l'embouchure du fleuve; elle en est déjà éloignée de deux lieues : aujourd'hui c'est une des plus belles villes de l'Egypte; elle s'étend sur la rive occidentale du Nil, et a près d'une lieue de long sur un quart de large. On n'y voit point de place remarquable, point de rue parfaitement alignée; mais toutes les maisons, bâties en terrasse, bien percées, bien entretenues, ont un air de propreté et d'élégance qui plaît. Les seuls édifices publics qui se fassent remarquer sont les mosquées accompagnées de hauts minarets, construits avec beaucoup de légèreté et de hardiesse : ils produisent un effet pittoresque dans une ville où tous les toits sont à surfaces planes, et jettent de la variété dans le tableau. La plupart des maisons ont la vue du Nil et du Delta; c'est un magnifique spectacle. Le fleuve est toujours couvert de bâtimens qui

montent et qui descendent à la rame et à la voile : le tumulte du port, la joie des mariniers, leur musique bruyante offrent une scène mobile et animée.

Au nord de la ville on trouve des jardins où les citronniers, les orangers, les dattiers, les sycomores sont plantés au hasard : ce désordre n'a pas de grâce; mais le mélange de ces arbres, leur voûte impénétrable aux rayons du soleil, des fleurs jetées à l'aventure dans ces bosquets en rendent l'ombrage charmant. C'est là que le Turc tenant dans ses mains une longue pipe de jasmin, garnie d'ambre, froid, tranquille, pensant peu, fume un jour entier sans ennui : vivant sans désir, sans ambition jamais il ne porte un regard curieux sur l'avenir. Cette activité qui nous tourmente, cette activité, l'âme de tous nos talens, lui est inconnue : content de ce qu'il possède il n'invente et ne perfectionne rien. Sa vie nous paraît un long sommeil; la nôtre lui semble une continuelle ivresse.

Le commerce fait la principale richesse des habitans de Rosette; le transport des marchandises étrangères au Caire et des productions de l'Egypte dans le port d'Alexandrie occupe un grand nombre de mariniers. La barre qui se trouve à l'embouchure du Nil est pour eux un écueil formidable : nuit et jour un batelier la sonde à la main indique aux navigateurs la route qu'il faut tenir; mais souvent tout leur art ne peut maî-

triser les vents et les flots ; ils manquent le passage, s'ensablent, et dans quelques minutes tout s'abyme dans un tourbillon de flots et de limon. Chaque année est marquée par un grand nombre de naufrages.

Rosette est une habitation curieuse pour un Européen : mille objets nouveaux y frappent ses regards; il se croit transporté dans un autre univers. Dans la ville règne un vaste silence, qui n'est interrompu par le bruit d'aucun carrosse : les chameaux y servent de voiture; les habitans marchent posément sans qu'aucun événement puisse déranger leur gravité; de longues robes tombent jusque sur leurs talons; leur tête est chargée d'un lourd turban; ils se coupent les cheveux et laissent croître leur barbe : la ceinture est commune aux deux sexes; le citoyen est armé d'un couteau, le soldat d'un damas et de deux pistolets. Les femmes du peuple, dont le vêtement consiste en une ample chemise bleue et un long caleçon, ont le visage couvert d'un morceau de toile percé vis-à-vis des yeux; celles qui sont riches portent un grand voile blanc avec un manteau de soie noire qui leur enveloppe tout le corps; on les croirait en domino. Un étranger ose à peine les regarder; ce serait un crime de leur adresser la parole.

La campagne diffère autant des environs de Paris que Rosette diffère d'une ville de France; c'est une surface immense, sans montagne, sans

colline, coupée de canaux innombrables et couverte de moissons, peuplée d'arbres que l'hiver ne dépouille point de leurs feuilles, et parée toute l'année comme aux jours du printemps. La terre est en limon noir, dont la fécondité paraît inépuisable; elle produit sans jamais se reposer. Le vin des environs de Rosette est très recherché; destiné à l'approvisionnement de Constantinople des défenses rigoureuses en empêchent l'exportation chez l'étranger.

La ville de Rosette a des manufactures de toiles: le lin du pays, long, doux, soyeux, serait de très beau linge si l'on savait l'employer; mais les fileuses sont très peu expertes dans leur art.

L'histoire ancienne parle des psilles, ces célèbres mangeurs de serpens qui se faisaient un jeu de la morsure des vipères et de la crédulité des peuples: Cyrène, ville située à l'occident d'Alexandrie, en comptait beaucoup parmi ses habitans; on sait qu'Octave, dont la vanité eût voulu attacher Cléopâtre à son char de triomphe, fâché de voir cette femme orgueilleuse lui échapper par la mort, fit sucer par un psille la plaie de l'aspic qui l'avait mordue. La précaution fut inutile; le poison avait corrompu la masse du sang; le psille ne la rendit point à la vie. Ces mangeurs de serpens n'en existent pas moins encore de nos jours en Egypte; un fait récent en convaincra.

On célèbre tous les ans à Rosette la fête de Sidi-

Ibrahim, c'est à dire seigneur Abraham; elle attire un grand concours de peuple. Un Turc permit à Savari d'aller chez lui voir passer la procession : assis à la fenêtre il observa avec attention ce nouveau spectacle : les différens corps d'artisans défilèrent fort gravement chacun sous sa bannière; l'étendard de Mahomet que l'on portait en triomphe attirait une grande foule; tous voulaient le toucher, le baiser, se l'appliquer sur les yeux : ceux qui avaient eu cette faveur s'en retournaient contens. Le tumulte se renouvelait sans cesse. Venaient ensuite les cheiks, (ce sont les prêtres du pays) coiffés de longs bonnets de cuir en forme de mitre : ils marchaient à pas lents, et chantaient les hymnes du Coran; à quelques pas derrière eux on voyait une troupe de forcenés, les bras nus, le regard farouche, tenant à la main d'énormes serpens qui formaient des replis autour de leurs corps, et faisaient des efforts pour s'échapper. Ces psilles, les empoignant fortement auprès du cou, évitaient leur morsure, et malgré les sifflemens les déchiraient avec les dents, et les mangeaient tout vivans : le sang coulait de leur bouche impure. D'autres psilles s'efforçaient de leur arracher leur proie; c'étaient des combats à qui dévorerait un serpent.

La populace les suivait avec étonnement. Ces gens passent pour des inspirés, possédés d'un esprit qui détruit l'effet de la morsure des serpens. Ce tableau tracé d'après la vérité est ef-

frayant; il fait réfléchir sur l'homme, cet être étrange pour lequel le poison devient un aliment, cet être crédule auquel un spectacle renouvelé tous les ans n'ouvre point les yeux, et qui dans son aveugle ignorance est prêt d'adorer comme un dieu son semblable quand il a l'art de le tromper.

Ce n'est qu'à Rosette que l'on entre vraiment en Egypte : là on quitte les sables qui sont l'attribut de l'Afrique pour entrer sur un terrain noir, gras et léger qui fait le caractère distinctif de l'Egypte. Alors aussi pour la première fois on voit les eaux de ce Nil si fameux : son lit, encaissé dans deux rives à pic, ressemble assez bien à la Seine entre Auteuil et Passy. Les bois de palmiers qui le bordent, les vergers que ses eaux arrosent, les orangers, les bananiers, les pêchers et d'autres arbres donnent par leur verdure perpétuelle un agrément à Rosette, qui tire surtout son illusion du contraste d'Alexandrie. Ce que l'on rencontre de là au Caire est encore propre à le fortifier.

Dans ce voyage, qui se fait en s'embarquant sur le fleuve, on commence à prendre une idée générale du sol, du climat et des productions de l'Egypte : rien n'imite mieux son aspect que les marais de la Basse-Loire ou les plaines de la Flandre. A mesure qu'on avance on aperçoit une multitude de bateaux qui remontent à la ville; d'autres qui descendent et qui se laissent entraî-

ner au torrent : les mariniers y font entendre leur musique bruyante; ils marient leurs voix rauques au son du tambour de basque et de la flûte sauvage formée de roseaux. Ces concerts ne charment pas l'oreille; mais la joie qui les inspire passe dans l'âme de ceux qui les entendent. Cependant des troupeaux de bœufs mugissent dans la prairie; les laboureurs se répandent dans la plaine pour arroser leurs moissons; les femmes descendent du village pour laver leur linge et puiser de l'eau.

Le cours du Nil est très tortueux, et chaque coude offre un nouveau tableau : partout on découvre des colombiers de forme pyramidale, où se rassemblent des vols innombrables de pigeons : leur chair est grasse et d'un goût délicat. Les Egyptiens fument avec leur fiente les endroits où ils plantent leurs melons d'eau.

En avançant on vogue entre des îles dont l'herbe est très haute, et où l'on mène paître les buffles : un berger, assis sur le cou du premier, descend dans le fleuve, fait claquer son fouet et dirige la marche; tout le troupeau suit à la file et nage en meuglant vers le lieu du pâturage. Ces animaux vivent dans le Nil pendant les chaleurs; ils s'y plongent jusqu'aux épaules, et paissent l'herbe tendre le long de ses bords : les femelles donnent en abondance un lait gras avec lequel on fait d'excellent beurre.

Devant tous les villages où l'on passe les enfans

des deux sexes s'exercent à la nage : ils se couvrent le corps de boue, se plongent dans les eaux, remontent sur le rivage et s'y précipitent de nouveau. Nager est un plaisir dont la nécessité leur fait une loi; en effet toute l'Egypte est coupée de canaux larges et profonds qui sont pleins d'eau pendant l'inondation : pour aller d'un village à l'autre il faut souvent en traverser plusieurs; alors on se met à la nage faute d'autre moyen plus commode.

On arrive enfin à la pointe du Delta : c'est là que le Nil se sépare en deux branches; il a deux milles en cet endroit. On aperçoit pour la première fois le sommet des deux grandes pyramides, qui sont à huit lieues : elles ressemblent à deux pointes de montagnes qui se perdent dans les nues; leur vue inspire un respect religieux. Combien de générations ont disparu de la terre depuis que ces masses énormes reposent sur le pied de la montagne où elles sont assises! Les mariniers allument alors le fanal qui doit les empêcher d'être heurtés et peut-être coulés à fond par les bateaux innombrables qui montent et qui descendent; bientôt on jette l'ancre devant Boulac, le port du grand Caire.

CHAPITRE III.

État actuel du grand Caire; de ses Monumens. Du Mékias, autrement le Nilomètre. Ruines d'Héliopolis, l'ancienne ville du Soleil.

Le grand Caire est une immense cité où les Européens rampent dans la poussière, et où le nom de Franc est un opprobre. Le fanatisme de la religion mahométane y triomphe : c'est là que le musulman, rongé d'ignorance, se croit l'être le plus sublime de l'univers. Pour n'être pas insulté par la populace et pour mieux remplir le but de son voyage il faut prendre l'air et les habits d'un Turc : le voyageur n'est véritablement à l'abri des avanies que lorsqu'un schall couvre sa tête et cache ses cheveux, et qu'une longue moustache ombrage ses joues.

Le grand Caire a une lieue et demie du nord au sud, et trois quarts de lieue d'orient en occident; pour en découvrir l'étendue il faut monter au château; il domine la ville, qui forme à l'entour un immense croissant : au milieu de cette multitude de maisons qui paraissent entassées dans un espace de trois lieues il est impossible de suivre l'alignement des rues, qui sont étroites et tortueuses; on distingue seulement des grands vides où sont des places qui deviennent lacs pen-

dant la crue du Nil, et jardins le reste de l'année : au mois de septembre on s'y promène en bateau ; au mois d'avril elles sont couvertes de fleurs et de verdure. Parmi les temples nombreux dont la ville est remplie on distingue la mosquée du sultan Hassan, où les rebelles se retiraient dans les temps de sédition, et du sommet de laquelle ils battaient le château avec du canon. Actuellement les portes en sont murées, et une garde de janissaires en défend l'entrée.

Dans l'enceinte du grand Caire on aperçoit près de trois cents mosquées, dont la plupart ont plusieurs minarets ; ce sont des clochers très hauts, construits avec beaucoup de légèreté et entourés de galeries ; ils varient agréablement l'uniformité d'une ville dont tous les toits sont en terrasse : c'est de là que les crieurs publics invitent le peuple à prier aux heures prescrites par la loi ; environ huit cents voix se font entendre au même instant dans tous les quartiers de la ville. Le bruit des cloches est odieux aux Turcs ; ils prétendent qu'il blesse les oreilles, qu'il ne dit rien au cœur, et qu'il n'est fait que pour les bêtes de somme : ils doivent cette opinion à Mahomet.

Le château du Caire, placé sur un rocher escarpé, était très fort avant l'invention de la poudre : on y monte par deux escaliers taillés dans le roc ; il renferme les palais des sultans d'Egypte, presque ensevelis sous leurs ruines. Des dômes

renversés, des monceaux de décombres, des dorures et des peintures, dont les couleurs ont bravé l'injure du temps; de superbes colonnes de marbre encore debout, mais la plupart sans chapiteau, voilà ce qui reste de leur ancienne magnificence. C'est dans une des salles de ces édifices ruinés que l'on fabrique le riche tapis que l'émir Haggi porte tous les ans à la Mecque : on enlève l'ancien, dont les pélerins s'arrachent les morceaux pour en faire des reliques, et le nouveau sert à couvrir la cauba, ou le temple d'Abraham.

Le pacha habite un bâtiment qui n'a rien de remarquable. La salle d'audience où se tient le divan est teinte du sang des beys massacrés depuis quelques années par ordre de la Porte : aujourd'hui ils sont souverains de l'Egypte; le représentant du Grand-Seigneur n'est qu'un vain fantôme dont ils se jouent; ils le gardent pour servir leurs desseins, et le renvoient honteusement aussitôt que leur intérêt le demande : constitué prisonnier dans son propre palais il ne peut en sortir sans leur permission.

Un des monumens les plus curieux est le puits de Joseph, taillé dans le roc; il a deux cent quatre-vingts pieds de profondeur sur quarante-deux de circonférence; un escalier, dont la pente est extrêmement douce, règne à l'entour. Arrivé à moitié on trouve une esplanade avec un bassin : c'est là que des bœufs tournent la roue qui fait

monter l'eau du fond du puits; d'autres bœufs placés en haut l'y élèvent de ce réservoir par le même mécanisme.

La capitale de l'Egypte est située sur la rive orientale du Nil, à un quart de lieue de ce fleuve, ce qui la prive d'un grand avantage : le canal qui l'y joint ne saurait l'en dédommager puisqu'il n'a d'eau courante que pendant l'inondation. A entendre parler du grand Caire il semblerait que ce dût être une capitale au moins semblable aux nôtres; mais si l'on observe que chez nous-mêmes les villes n'ont commencé à se décorer que depuis cent ans on jugera que dans un pays où tout est encore au dixième siècle elles doivent participer à la barbarie commune, aussi le Caire n'a-t-il pas de ces édifices publics ou particuliers, ni de ces places régulières, ni de ces rues alignées où l'architecture déploie ses beautés; les environs sont masqués par des collines poudreuses, formées des décombres qui s'accumulent chaque jour, et près d'elles la multitude des tombeaux et l'infection des voiries choquent à la fois l'odorat et les yeux. Dans l'intérieur les rues sont étroites et tortueuses, et comme elles ne sont point pavées la foule des hommes, des chameaux, des ânes et des chiens qui s'y pressent élèvent une poussière incommode: souvent les particuliers arrosent devant leurs portes, et à la poussière succèdent la boue et des vapeurs mal odorantes. Contre l'usage ordinaire de l'orient les maisons sont à deux ou trois étages,

terminées par une terrasse pavée ou glaisée. Toutes ces maisons ont un air de prison parce qu'elles manquent de jour sur la rue : il est trop dangereux en pareil pays d'être éclairé; l'on a même la précaution de faire la porte d'entrée fort basse. L'intérieur est mal distribué; cependant chez les grands on trouve quelques ornemens et quelques commodités; on doit surtout y priser de vastes salles, où l'eau jaillit dans des bassins de marbre. Le pavé, forme d'une marqueterie de marbré et de faïence colorés, est couvert de nattes, de matelas, et pardessus le tout d'un riche tapis sur lequel on s'assied les jambes croisées. Autour du mur règne une espèce de sopha, chargé de coussins mobiles propres à appuyer le dos ou les coudes. A sept ou huit pieds de hauteur est un rayon de planches garnies de porcelaines de la Chine et du Japon. Les murs, d'ailleurs nus, sont bigarrés de sentences tirées du Coran et d'arabesques en couleur dont on charge aussi le portail des beys. Les fenêtres n'ont point de verres ni de châssis mobiles, mais seulement un treillage à jour, dont la façon coûte quelquefois plus que nos glaces. Le jour vient des cours intérieures, d'où les sycomores renvoient un reflet de verdure qui plaît à l'œil. Enfin une ouverture au nord, ou au sommet du plancher, procure un air frais, pendant que par une contradiction assez bizarre on s'environne de vêtemens et de meubles chauds, tels que les draps de laine et les fourrures. Les

riches prétendent par ces précautions écarter les maladies; mais le peuple avec sa chemise bleue et ses nattes dures s'enrhume moins et se porte mieux.

Boulak est le nom du port où aboutissent toutes les marchandises qui viennent de Damiette et d'Alexandrie au grand Caire; il n'en est éloigné que d'une demi-lieue : cette ville moderne a deux milles de long, mais peu de largeur; elle renferme de superbes bains publics et de vastes okals; ce sont des bâtimens carrés, construits autour d'une grande cour, avec un portique qui soutient une galerie tournante. Le rez-de-chaussée est composé de spacieux magasins; au-dessus règne un étage qui contient des appartemens nus et sans ornemens. Les étrangers habitent ces okals et y déposent leurs marchandises : ces kans sont les seules hôtelleries que l'on trouve en Egypte; on est obligé de les meubler et d'y préparer sa nourriture, car dans ce pays on ne trouve point un dîner pour de l'argent.

Le long des maisons de Boulak on voit à l'ancre des milliers de bateaux de toute forme et de toute grandeur : les uns sont employés au transport des marchandises; les autres à transporter le peuple d'une rive à l'autre du fleuve. Ceux dont on fait usage dans les voyages d'agrément sont peints et sculptés avec art; ils renferment de jolis appartemens que l'on couvre de tapis, et où l'on est à l'abri du soleil : c'est là que, couchés mol-

lement sur des coussins, les gens riches vont respirer la fraîcheur qu'entretient sans cesse le courant d'air qui règne sur le Nil; c'est de là qu'on peut admirer à son aise la variété des paysages qu'offrent ses bords toujours verts.

Une demi-lieue au nord-est de Boulak est le vieux château de Hellé, qui tombe en ruine : c'est là que les beys, entourés d'un cortége brillant, vont recevoir le nouveau pacha pour le conduire en pompe à la prison, d'où ils viennent de chasser son prédécesseur. Les environs de Hallé offrent de spacieux enclos, où les orangers, les citronniers, les grenadiers, plantés sans ordre, croissent fort hauts et fort touffus; leurs branches entrelacées forment de rians berceaux, au-dessus desquels les sycomores et les palmiers élèvent leur feuillage d'un vert foncé.

En se rembarquant à Boulak on remonte le Nil jusqu'à l'île de Raouda, située entre le vieux Caire et Gizé : arrivé à la pointe de l'île on voit le nilomètre, que les Arabes nomment Mékias; c'est une haute colonne de marbre qui s'élève du milieu d'un bassin, dont le fond est de niveau avec le lit du Nil; elle est graduée dans toute sa longueur, et divisée en coudées et en pouces; un chapiteau corinthien, sur lequel repose une poutre qui soutient une galerie, la couronne. Lorsque l'inondation commence les eaux entrent dans le bassin par un conduit; alors des crieurs publics examinent tous les matins la colonne, et

publient dans les rues du grand Caire la crue de chaque jour : quand elle est montée à seize coudées on coupe avec un grand appareil la digue qui ferme le canal du Prince des Fidèles, et le Nil coule à travers la ville au bruit des acclamations de tout un peuple.

Un usage qui subsiste encore aujourd'hui paraît prouver le reproche que l'on fait aux Egyptiens d'avoir sacrifié autrefois une jeune fille au dieu du Nil : en effet sur la digue du calig du Prince des Fidèles ils font actuellement une statue de terre à laquelle ils donnent la forme d'une fille, et qu'ils nomment la *fiancée*; ils la précipitent dans le fleuve avant d'ouvrir le canal. Ne sont-ce pas les restes de ce culte barbare que les Ottomans, malgré l'horreur qu'ils ont pour toute espèce d'idolâtrie, n'ont pu abolir entièrement parce que c'était la vieille erreur d'un peuple superstitieux?

Avant que les Arabes fissent la conquête de l'Egypte le nilomètre était placé dans le bourg d'Halouam, cinq lieues au midi de Fostat, en face de l'ancienne Memphis : ce nilomètre subsiste encore de nos jours. Un prince arabe, charmé de la beauté de cette situation, fit élever un palais près du Mékias : aujourd'hui ce palais tombe en ruine; mais le bassin, construit avec solidité, et la colonne fortement appuyée, ne paraissent pas depuis neuf cents ans avoir souffert des outrages du temps.

Après avoir visité le Mékias et les débris du palais Savari se promena dans l'île, qui n'est qu'un vaste jardin entouré des eaux du Nil : il s'avançait insensiblement sous un bois de tamarins, d'orangers et de sycomores pour y jouir sous leur ombrage d'une fraîcheur agréable ; tout à coup une voix effrayante lui cria : Où vas-tu ? Tu es mort si tu fais un pas ! C'était un esclave qui veillait à l'entrée du bosquet pour qu'aucun téméraire ne vînt troubler les dames qui reposaient sur la verdure. Je retournai en arrière, dit ce voyageur, heureux de n'avoir pas été reconnu pour un Européen. J'ai su que les beys venaient quelquefois avec leur harem dans cette île, et qu'un étranger que la curiosité y conduirait dans ces momens risquerait d'avoir la tête coupée sur-le-champ. Combien il faut être circonspect dans un pays où la moindre indiscrétion peut conduire à la mort !

A deux lieues au nord-est du grand Caire, et à trois de la division du Nil, se voit encore la levée couverte de décombres sur laquelle était bâtie l'ancienne Héliopolis : cette ville possédait un temple du Soleil, où l'on nourrissait dans une enceinte particulière le bœuf sacré. Les temples d'Héliopolis étaient déjà délabrés sous le règne d'Auguste. Strabon rapporte qu'on y voyait partout empreintes les marques de la fureur de Cambyse, qui les avait dévastés par le fer et par le feu. Des quatre obélisques élevés

dans cette ville deux furent transportés à Rome, un autre a été détruit par les Arabes, et le dernier reste encore debout sur son piédestal; il a soixante-huit pieds de hauteur sans compter la base, et environ six pieds et demi de largeur sur chaque face. Cet obélisque s'est bien conservé excepté du côté du sud-ouest, où le granit est écaillé jusqu'à une certaine élévation. Ce beau monument, et un sphinx de marbre jaunâtre, renversé dans la boue, sont les seuls restes d'Héliopolis, célèbre autrefois par la culture des hautes sciences et par les grands hommes qui sortirent de son école, tels qu'Hérodote, Platon, et Eudoxe, un des plus fameux astronomes de son temps.

CHAPITRE IV.

Description des Bains chauds du grand Caire. Détails particuliers sur la vie intérieure des Egyptiens, leurs occupations, leurs amusemens, leurs goûts. Détails sur les Almé, autrement les improvisatrices, ainsi que sur la vie retirée, les occupations et les plaisirs des femmes égyptiennes.

Les bains chauds, connus dès la plus haute antiquité, ont conservé dans l'Egypte, et surtout au grand Caire, leur agrément et leur salubrité; le besoin d'être propre dans un climat où l'on transpire abondamment les a rendus nécessaires; le bien-aise qu'ils procurent en conserve l'usage.

Le premier appartement que l'on trouve en allant au bain est une grande salle qui s'élève en forme de rotonde; elle est ouverte au sommet afin que l'air pur y circule librement : une large estrade, couverte d'un tapis et divisée en compartimens, règne à l'entour; c'est là qu'on dépose ses vêtemens : au milieu de l'édifice un jet-d'eau qui jaillit d'un bassin récrée agréablement la vue.

Quand on est déshabillé on se ceint les reins d'une serviette, on prend des sandales, et l'on entre dans une allée étroite où la chaleur commence à se faire sentir : la porte se referme; à

vingt pas on en ouvre une seconde, et l'on suit une allée qui forme un angle droit avec la première. La chaleur augmente : ceux qui craignent de s'exposer subitement à une plus forte dose s'arrêtent dans une salle de marbre qui précède le bain proprement dit : ce bain est un appartement spacieux et voûté; il est pavé et revêtu de marbre. Quatre cabinets l'environnent : la vapeur sans cesse renaissante d'une fontaine et d'un bassin d'eau chaude s'y mêle aux parfums qu'on y brûle.

Les personnes qui prennent le bain ne sont point emprisonnées comme en France dans une espèce de cuvier, où l'on n'est jamais bien à son aise; couchées sur un drap étendu, la tête appuyée sur un petit coussin, elles prennent librement toutes les postures qui leur conviennent; cependant un nuage de vapeurs odorantes les enveloppe, et pénètre dans tous les pores.

Lorsqu'on a reposé quelque temps, qu'une douce moiteur s'est répandue dans tout le corps, un serviteur vient, vous presse mollement, vous retourne, et quand les membres sont devenus souples et flexibles il fait craquer les jointures sans effort; il masse et semble pétrir la chair sans que l'on éprouve la moindre douleur.

Cette opération finie il s'arme d'un gant d'étoffe et vous frotte long-temps. Pendant ce temps il détache du corps du patient tout en nage des espèces d'écailles, et enlève jusqu'aux saletés

imperceptibles qui bouchent les pores : la peau devient douce et unie comme le satin. Il vous conduit ensuite dans un cabinet, vous verse sur la tête de l'écume de savon parfumé, et se retire.

Le cabinet où l'on a été conduit offre un bassin avec deux robinets ; l'un pour l'eau froide, l'autre pour l'eau chaude ; on s'y lave soi-même.

Quand on est bien lavé, bien purifié on s'enveloppe de linges chauds, et l'on suit le guide à travers les détours qui conduisent à l'appartement extérieur : ce passage insensible du chaud au froid empêche qu'on n'en soit incommodé. Arrivé sur l'estrade on trouve un lit préparé ; à peine y est-on couché qu'un enfant vient presser de ses doigts délicats toutes les parties du corps afin de les sécher parfaitement. On change une seconde fois de linge, et l'enfant rape légèrement avec la pierre ponce les calus des pieds. Il apporte la pipe et le café moka.

Sorti d'une étuve, où l'on était environné d'un brouillard chaud et humide, et où la sueur ruisselait de tous les membres, transporté dans un appartement spacieux et ouvert à l'air extérieur, la poitrine se dilate, et l'on respire avec volupté : le sang circule avec facilité, et l'on se trouve dégagé d'un poids énorme ; on éprouve une souplesse, une légèreté jusqu'alors inconnues ; il semble qu'on vient de naître, et que l'on vit pour la première fois.

Tels sont ces bains dont les anciens recommandaient si fort l'usage, et dont les Egyptiens font encore leurs délices : c'est là qu'ils se défont du malaise si ordinaire aux autres nations, qui n'ont pas autant de soin d'entretenir la propreté de leur corps.

Les femmes aiment passionnément ces bains; elles y vont au moins une fois par semaine, et mènent avec elles des esclaves accoutumées à les y servir. Plus sensuelles que les hommes après avoir subi les préparations ordinaires elles se lavent le corps, et surtout la tête, avec l'eau rose : c'est là que des coiffeuses tressent leurs longs cheveux noirs, où au lieu de poudre et de pommade elles mêlent des essences précieuses; c'est là qu'elles se noircissent le bord des paupières, et s'allongent les sourcils avec du cobel; c'est là qu'elles se teignent les ongles des mains et des pieds avec le henné, qui leur donne une couleur aurore. Le linge et les habits qui servent à les vêtir sont passés à la vapeur suave du bois d'aloès : lorsque leur toilette est finie elles restent dans l'appartement extérieur, et passent le jour en festins.

Je ferai observer ici en passant que la laine de cachemire est la plus belle qu'il y ait au monde; elle surpasse en finesse la soie même. Les ceintures qui en sont faites coûtent environ six cents livres : elles sont ordinairement brodées aux extrémités, et quoiqu'elles aient une aune de large

sur trois de longueur on peut les faire passer dans l'anneau que l'on porte au doigt.

Au grand Caire la vie est plus passive qu'active : le corps pendant neuf mois est accablé sus le poids de la chaleur ; l'âme se ressent de cet état d'inertie. Sous un ciel tempéré l'inaction est une peine ; ici le repos est une jouissance : la mollesse naît avec l'Egyptien ; elle croît à mesure qu'il avance en âge, et le suit jusqu'au tombeau : c'est un vice du climat ; il influe sur ses goûts et commande à ses actions. Le Français, né sous un climat dont la température varie sans cesse, reçoit à chaque instant des impressions nouvelles, qui tiennent son âme toujours éveillée : il est actif, impatient et mobile comme l'air qui l'environne. L'Egyptien, qui pendant les deux tiers de l'année éprouve presque continuellement le même degré de chaleur, la même sensation, est paresseux, grave et patient.

Le matin il se lève avec le soleil pour jouir de la fraîcheur ; il se purifie et fait la prière suivant le précepte. On lui présente la pipe et le café ; il reste mollement assis sur un sopha. Des esclaves, les mains croisées sur la poitrine, se tiennent en silence à l'extrémité de l'appartement, les regards attachés sur leur maître ; ils cherchent à prévenir ses moindres volontés. Ses enfans, debout en sa présence, à moins qu'il ne leur permette de s'asseoir, montrent dans tout leur extérieur la tendresse et le respect : il les caresse gravement ;

les bénit et les renvoie au harem : lui seul interroge, et on lui répond avec décence ; il est encore le chef, le juge de la famille, et elle respecte ses droits.

Lorsque le déjeuner est fini il se livre aux soins de son commerce ou de sa place. S'il survient des visites le maître du logis les reçoit sans beaucoup de complimens, mais d'une manière affectueuse : ses égaux vont s'asseoir auprès de lui, les jambes croisées, posture qui n'est point fatigante avec des vêtemens qui ne gênent aucunement la souplesse des membres.

Ses inférieurs se tiennent à genoux, le derrière appuyé sur leurs talons. Les personnes de haute distinction occupent un sopha exhaussé, d'où elles dominent sur l'assemblée. Aussitôt que chacun est placé les esclaves apportent la pipe, le café, et posent au milieu du salon une cassolette avec des parfums, dont la vapeur suave remplit l'appartement; ils présentent ensuite les confitures et le sorbet.

Vers la fin de la visite un esclave, tenant à la main un plat d'argent où brûlent des essences précieuses, l'approche du visage des assistans ; chacun à son tour s'en parfume la barbe. Il verse ensuite de l'eau rose sur la tête et sur les mains : c'est la dernière des cérémonies après laquelle ils est permis de se retirer.

Vers midi on dresse la table; un grand plateau de cuivre étamé reçoit les plats : la variété

n'y brille point; mais les mets sont abondans. Les convives s'asseient sur un tapis autour de la table. Un esclave, tenant un bassin et une aiguière, donne à laver : c'est une cérémonie indispensable dans un pays où chacun porte la main au plat, et où l'usage des fourchettes est inconnu; on la réitère à la fin du repas.

Après dîner les Egyptiens se retirent dans le harem, où ils sommeillent pendant quelques heures au milieu de leurs enfans et de leurs femmes. Les pauvres, qui n'ont ni sopha, ni harem, se couchent sur la natte où ils ont dîné. Le soir on va promener en bateau, ou respirer la fraîcheur sur les rives du Nil. On soupe une heure après le coucher du soleil.

Telle est la voie ordinaire des Egyptiens. Nos spectacles, nos plaisirs bruyans leur sont inconnus. Cette monotonie, qui serait le supplice d'un Européen, leur paraît délicieuse : ils passent leurs jours à faire la même chose, à suivre les coutumes établies sans jamais désirer au-delà, sans porter plus loin leurs pensées.

Chaque famille est un petit état dont le père est le souverain : les membres qui la composent lui sont attachés par les liens du sang; ils reconnaissent son pouvoir et s'y soumettent. Les enfans, élevés dans l'appartement des femmes, ne descendent point dans le salon, surtout quand il s'y trouve des étrangers : lorsque les jeunes gens y paraissent ils gardent le silence. Les hommes

faits peuvent se mêler à la conversation ; mais dès que le cheik (le vieillard) parle ils se taisent et écoutent attentivement. On se lève lorsqu'il entre dans une assemblée; on lui cède le pas dans les places publiques, et partout on lui marque de la considération et du respect. Ce peuple dans son ignorance a conservé la simplicité des mœurs anciennes.

Parmi les peuples policés, où l'on vit moins en famille, la vieillesse n'est point aussi respectée, souvent même elle est un opprobre; souvent il faut que le barbon en cheveux blancs se taise devant le jeune homme orgueilleux, et joue comme un enfant pour être supporté dans un cercle : à mesure que le poids des années se fait sentir, et que les plaisirs de son existence diminuent il voit qu'il devient un fardeau pour ceux mêmes qui lui doivent le jour : quand il a plus besoin de consolation on lui refuse des égards, et les cœurs se ferment devant lui.

Les femmes jouent un rôle brillant en Europe; elles paraissent en souveraines sur la scène du monde : en Egypte elles ne se montrent que chargées des fers de l'esclavage; confinées au sein de la famille le cercle de leur vie ne s'étend pas au-delà des occupations domestiques.

L'éducation des enfans est leur premier devoir; leur vœu le plus ardent est d'en avoir un grand nombre, parce que de là dépendent la considération publique et la tendresse de leurs époux :

le pauvre même, qui mange son pain à la sueur de son front, demande au ciel une nombreuse postérité.

L'être faible qui vient de naître n'y est point empaqueté dans un triste maillot; étendu sur une natte, exposé à l'air pur dans un vaste appartement il respire sans gêne, et déploie à volonté ses membres délicats; baigné tous les jours, élevé sous les yeux maternels il croît avec vitesse.

Les femmes ne s'occupent pas seulement de l'éducation des enfans; tous les soins domestiques sont de leur ressort; elles président au ménage. Soumises à la coutume dont les lois immuables gouvernent les contrées de l'Orient les femmes ne font point société avec les hommes, pas même à table : lorsque les grands ont envie de dîner avec quelqu'une de leurs épouses ils la font avertir; elle dispose son appartement, le parfume d'essences précieuses, prépare les mets les plus délicats, et reçoit son seigneur avec respect et avec les attentions les plus recherchées. Les femmes du peuple restent ordinairement debout, ou assises dans un coin de la chambre, tandis que le mari dîne : souvent elles lui présentent à laver, et le servent à table.

Les soins domestiques laissent aux Egyptiennes bien des momens de loisir; elles les emploient au milieu de leurs esclaves à broder une cein-

ture, à faire un voile et à tourner le fuseau. La joie n'est point bannie de l'intérieur du harem ; on chante; les esclaves accompagnent la voix avec le tambour de basque et les castagnettes : les almés viennent quelquefois égayer la scène par leurs danses et leurs accens; elles récitent avec grâce des romans passionnés. Un goûter, où les parfums, les fruits exquis sont prodigués, termine la scène journalière. C'est ainsi que les Egyptiennes tâchent de calmer l'ennui de leur captivité.

Elles ne sont cependant pas entièrement prisonnières; on leur permet une ou deux fois par semaine d'aller au bain, et de visiter leurs parens et leurs amies. Un autre devoir qu'on ne leur défend pas de remplir est de pleurer sur les morts ; on voit souvent des mères désolées réciter des hymnes funèbres autour des tombeaux qu'elles avaient couverts de plantes odoriférantes.

Les Egyptiennes se traitent d'une manière affectueuse dans leurs visites : lorsqu'une femme entre dans le harem la maîtresse de la maison se lève, lui présente la main, la porte sur son cœur, l'embrasse et la fait asseoir à ses côtés ; des esclaves présentent le café, le sorbet, les confitures : on cause, on rit, on folâtre. Un large plateau est posé sur le sopha ; on le couvre d'oranges, de grenades, de bananes et de melons excellens. Une esclave, tenant une aiguière rem-

plie d'eau, mêlée d'eau rose, avec un plat d'argent, donne à laver. On mange, et la gaîté bruyante et les propos joyeux assaisonnent les mets. Le bois d'aloès brûle dans une cassolette, et parfume l'appartement. Après le goûter les esclaves dansent au bruit des cymbales; souvent les dames se mêlent à leurs jeux. Avant de se quitter on se répète plusieurs fois : « Dieu vous maintienne en santé! le ciel vous accorde une nombreuse postérité! le ciel conserve vos enfans, la joie et la gloire de votre famille! ».

Pendant tout le temps qu'une étrangère est dans le harem il est défendu au mari d'en approcher; c'est l'asile de l'hospitalité, et il ne pourrait le violer sans occasionner des suites funestes.

Les femmes turques vont aussi se promener sur le Nil : leurs bateaux, richement décorés, sont sculptés avec art, et agréablement peints; on les reconnaît aux jalousies abaissées sur les fenêtres et à la musique qui les accompagne.

L'Egypte ainsi que l'Italie possède des improvisatrices; on les appelle *almés* (savantes.) Une éducation plus soignée que celle des autres femmes leur a mérité ce nom : elles forment une société célèbre dans le pays; pour y être reçu il faut avoir une belle voix, bien posséder sa langue, en connaître les règles, et pouvoir sur-le-champ composer et chanter des couplets

adaptés aux circonstances. Les almés savent par cœur toutes les chansons nouvelles; leur mémoire est meublée des plus jolis contes. Ils n'est point de fêtes sans elles; point de festins dont elles ne fassent l'ornement : on les place dans une tribune, d'où elles chantent pendant le repas; elles descendent dans le salon et y forment des danses qui ne ressemblent point aux nôtres; ce sont des ballets pantomimes par lesquels elles représentent des actions de la vie commune. La souplesse de leur corps est inconcevable; on est étonné de la mobilité de leurs traits, auxquels elles donnent à volonté l'expression convenable aux rôles qu'elles jouent; les regards, les gestes, tout parle, mais d'une manière si expressive qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. Une longue robe de soie très légère descend sur leurs talons; de longs cheveux noirs, tressés et parfumés, flottent sur leurs épaules. A mesure qu'elles se mettent en mouvement le son de la flûte, des castagnettes, du tambour de basque et des cymbales règle leurs pas, ralentit ou précipite la mesure : des paroles propres à ces sortes de scènes les animent encore; elles paraissent dans l'ivresse. C'est alors qu'oubliant toute retenue elles s'abandonnent entièrement au désordre de leurs sens! c'est alors qu'un peuple peu délicat redouble ses applaudissemens!

Les almés sont appelées dans tous les harems; elles apprennent aux femmes les airs nouveaux,

Comme leur esprit est cultivé elles ont une conversation agréable; elles parlent leur langue avec pureté; l'habitude de se livrer à la poésie leur rend familières les expressions les plus douces, les plus sonores; elles récitent avec beaucoup de grâce. Dans le chant la nature est leur seul guide; mais c'est dans le pathétique que se déploie leur talent. Les Turcs eux-mêmes, les Turcs, ennemis de tous les arts, passent les nuits à les entendre.

Les almés assistent aux cérémonies de mariage, et marchent devant la mariée en jouant des instrumens. Elles figurent aussi dans les enterremens, et accompagnent le convoi en chantant des airs funèbres : elles poussent des gémissemens, se répandent en lamentations, et offrent tous les signes de la douleur et du désespoir. Ces femmes se font payer fort cher, et ne vont guère que chez les grands seigneurs et les gens riches.

Le peuple a aussi ses almés; ce sont des filles du second ordre, qui tâchent d'imiter les premières : elles n'ont ni leur élégance, ni leurs grâces, ni leurs connaissances. On en trouve partout; les places publiques et les promenades qui environnent le grand Caire en sont remplies. Comme la populace a besoin d'images encore plus fortement empreintes la décence ne permet pas de dire jusqu'où elles portent la licence de leurs gestes et de leurs postures; il est impossible de

s'en former une idée sans en avoir été témoin : les bayadères de l'Inde sont des modèles de pudeur en comparaison de ces danseuses égyptiennes. Voilà le principal spectacle des Egyptiens; ils en font leurs délices.

CHAPITRE V.

Voyage de la grande Caravane, qui part tous les ans du Caire pour la Mecque; détails sur sa marche et sur son retour.

Les caravanes ne sont autre chose que des associations de plusieurs personnes, marchands ou voyageurs, qui, voulant tous arriver au même terme, se réunissent pour faire ensemble la même route : sur cette seule idée on conçoit d'abord que l'agrément a été le premier principe de ces sortes d'associations; il y a peu de personnes en Europe qui n'aient quelquefois éprouvé l'ennui que l'on trouve à voyager seul, et le plaisir que l'on goûte au contraire lorsque dans une longue route on a le bonheur de rencontrer des compagnons de voyage. Que serait-ce si ces sortes de personnes avaient jamais été obligées de voyager en Asie ou en Afrique! En Europe les routes sont diversifiées et toujours bordées de prairies ou de campagnes cultivées, de collines fertiles, de villages et de hameaux très peuplés; tant d'objets divers dissipent l'esprit, et amusent du moins un moment; on peut même se flatter qu'au bout de deux ou trois jours de marche on rencontrera quelque ville : en orient au contraire rien ne dissipe les regards; rien ne réjouit l'ima-

gination; jamais pays ne fut plus propre à favoriser la plus légère disposition qu'on pourrait avoir à la méditation ou à la mélancolie; ce ne sont de toutes parts que montagnes arides, que plaines stériles et à perte de vue, que campagnes inhabitées; à peine au bout de plusieurs journées de chemin peut-on se flatter de rencontrer quelque misérable cabane. Conçoit-on bien l'ennui mortel auquel se livrerait un voyageur qui au milieu de ces vastes déserts pourrait avec quelque fondement se regarder comme le seul être vivant qui fût sur la terre!

Cependant on peut dire que l'agrément n'est pas la plus forte raison qui engage les voyageurs à se réunir pour traverser ensemble ces pays incultes et inhabités; les secours dont ils peuvent avoir besoin dans ces solitudes, la nécessité de s'aider réciproquement les uns les autres dans les dangers extraordinaires auxquels ils peuvent être exposés, tels que sont ceux de manquer d'eau ou de vivres, est sans doute le principal motif qui les oblige de s'associer de la sorte.

Outre ces avantages on en trouve encore un très considérable dans les caravanes; c'est d'être en état de se défendre des entreprises des voleurs. On sait que dans l'orient les voyageurs ne sont point exposés à de plus grand danger que celui d'être attaqués par les Arabes; ces peuples vagabonds courent sans cesse la campagne et les déserts; ils font rarement quartier à quiconque

ne se trouve pas en état de leur faire tête : combien de voyageurs et de marchands ont perdu par leurs mains les biens et la vie! On conçoit facilement quel avantage on a dans les caravanes pour se préserver de ces périls.

Il en vient tous les ans plusieurs en Egypte pour y faire le commerce; mais la plus célèbre de toutes est celle qui part tous les ans du Caire pour la Mecque. Personne n'ignore la vénération profonde que toutes les nations soumises à la loi de Mahomet ont pour cette ville; on sait que les vœux les plus ardens de tous ces peuples sont d'en faire le pélerinage; que l'Alcoran leur en a fait même un précepte; que dans la vue d'accomplir ce commandement formel de leur prophète on voit partir chaque année de l'Asie et de la Turquie européenne des troupes nombreuses de pélerins, qui s'estiment trop heureux d'exposer leur vie aux dangers des routes les plus périlleuses pour pouvoir jouir une fois avant la fin de leurs jours de la vue d'un lieu que la superstition mahométane a rendu si respectable. Les Turcs en Afrique, et particulièrement en Egypte, ne sont pas moins zélés qu'ailleurs pour ce pélerinage; tous les ans on voit arriver au Caire de Fez, de Maroc, de Tunis, d'Alger, de Tripoli et des autres régions les plus reculées de la Barbarie des peuples nombreux, qui ne traversent des pays immenses que dans le désir de faire ce voyage. A ces pélerins se joignent ceux

que fournit l'Egypte, dont le nombre n'est pas moins considérable.

Quoique le pélerinage de la Mecque ait pour objet principal l'accomplissement d'un précepte absolu imposé à tous les peuples mahométans l'intérêt y a aussi une grande part : la dévotion sert de voile à ce motif si puissant sur les hommes; il n'y a aucun négociant qui n'entreprenne volontiers un voyage dont il espère retirer un très grand profit.

Quoi qu'il en soit il est bon de faire observer que la route par où la fameuse caravane du Caire se rend tous les ans à la Mecque est précisément la même que les Musulmans d'Afrique suivaient autrefois pour arriver à cette ville et pour repasser en Egypte, mais qu'elle n'a pas toujours été fréquentée.

Cette caravane emploie précisément cent jours à ce voyage; mais comme l'année des Turcs est plus courte de onze jours que la nôtre, et n'est composée que de douze lunes, il arrive que dans l'espace de trente-trois ans, qui n'en font que trente-deux des nôtres, le départ de la caravane, qui est fixé à un certain jour, tombe dans toutes les saisons. Elle est toujours divisée en deux campemens : les pélerins du Caire, ceux de Constantinople et de divers autres endroits forment le premier corps; l'autre est composé de tous les Barbaresques depuis Maroc jusqu'à Tripoli : ces derniers ne partent du Caire qu'un jour après

les autres, et forment à la première caravane une espèce d'arrière-garde, qui tous les soirs occupe le même camp d'où l'autre est partie le matin. Au contraire dans le retour la caravane des Barbaresques fait l'avant-garde, et devance toujours d'une journée ce qu'on appelle la grande caravane. On prétend que cette pratique des Turcs d'arriver à la Mecque un jour avant ces Barbaresques, et de n'en sortir qu'un jour après leur départ est fondée en raison, et que c'est une précaution qu'ils prennent pour empêcher ces peuples de se rendre maîtres de cette ville. Les Barbaresques se servent d'escorte à eux-mêmes; ils sont tous armés avantageusement; ne traînent après eux que peu d'équipage, et ne se chargent que de ce qui est absolument nécessaire pour une si longue et si pénible route, aussi leur camp présente-t-il une image de guerre qu'on ne remarque point dans l'autre. Les Arabes ont osé autrefois les attaquer; mais ils y ont si peu trouvé leur compte qu'aujourd'hui ils les laissent aller et revenir sans en exiger les présens qu'ils tirent régulièrement de la grande caravane, et qu'on peut avec raison appeler un tribut.

Ce n'est pas que cette caravane n'ait une escorte considérable que lui fournit le grand-seigneur : chaque année il se fait un détachement de toutes les troupes que sa hautesse entretient en Egypte; il est commandé par un bey, qu'on nomme émir-hage, ou prince des pélerins, qui a

encore à sa suite quatre ou cinq cents cavaliers de ses propres gens, qu'il entretient à ses frais. Le grand-seigneur lui donne cent mille sequins pour cette dépense; mais il en retire beaucoup davantage soit des provisions de bouche qu'il fait suivre dans la route sur un nombre infini de chameaux, qu'on recharge au retour d'autres denrées semblables, soit du louage de ces mêmes chameaux, dont les négocians se servent pour transporter leurs marchandises. Il a outre cela tous les biens de ceux qui meurent dans la route sans laisser d'héritiers, et la dixième partie de ce que possèdent ceux qui en laissent: ce revenu seul monte souvent à des sommes immenses, car il y a des années si rudes qu'il meurt quelquefois jusqu'à dix mille personnes dans le voyage. Ajoutez à cela qu'il n'y a pas de marchands ni de pélerins, tant soit peu aisés dans la caravane, qui ne lui fassent des présens. C'est à la faveur de toutes ces ressources qu'il fournit aux dépenses prodigieuses qu'il est obligé de faire pour ses équipages, pour l'entretien d'environ mille personnes et trois mille chameaux qui sont à sa suite, et pour contenter l'avidité des Arabes. Au reste cet officier a tout le pouvoir d'un bacha dès qu'il a mis le pied hors des murs du Caire jusqu'à ce qu'il y soit rentré, en sorte qu'il a droit de vie et de mort sur toutes les personnes qui composent la caravane sans être sujet à rendre compte de sa conduite.

Quelques jours avant le départ de la caravane

l'émir-hage sort de son logis, et se rend au château suivi d'un nombreux cortége : outre ses parens et ses amis il est encore accompagné par tout ce qu'il y a de beys et autres grands seigneurs au Caire, et a pour escorte non seulement sa maison, qui est toujours fort nombreuse, mais même les troupes qui doivent faire le voyage avec lui. Il est reçu dans le grand divan par le bacha, au milieu de tous ceux qui ont droit d'assister à cette cérémonie. Après que chacun a pris sa place on commence par faire à haute voix la lecture du commandement du grand-seigneur par lequel l'officier présent a été établi l'émir-hage; on lit de même l'ordonnance du bacha donnée en conséquence de ce commandement; et enfin un troisième acte, qui fait foi que ce gouverneur a remis à l'émir-hage dans le divan même le pavillon de la Mecque, le nombre de bourses que sa hautesse envoie à cette ville, et celles qui sont accordées à cet officier tant pour les frais du voyage que pour l'entretien des troupes qui doivent escorter le trésor, le pavillon et les pélerins. Le bacha se fait apporter ensuite une veste de drap, doublée de samour, qu'il lui présente; il en distribue plusieurs autres de moindre valeur aux officiers de la maison de ce seigneur et aux chefs des troupes destinées à faire le voyage. Outre ces présens, qui sont de droit et dont le grand-seigneur fait lui-même la dépense, le bacha ne manque jamais d'en faire

un en son particulier à l'émir, qui ne manque pas à son retour d'en faire un plus considérable au bacha par reconnaissance ou plutôt par politique.

Aussitôt que la cérémonie est terminée l'émir-hage sort du château avec la même suite qui l'y avait accompagné; mais alors on porte devant lui le riche pavillon qui vient de lui être remis, et qu'il doit conduire à la Mecque. Il traverse ainsi tout le Caire revêtu de la pelisse de samour, suivi de tous les officiers des troupes qui doivent l'escorter dans le voyage, de tous ses amis et de la plupart des grands qui cherchent à lui faire honneur. De là il va se rendre à trois lieues de la ville dans une plaine où la caravane est campée, autour d'un petit lac que forme le Nil dans ses inondations : là aussitôt qu'il arrive sous ses tentes, sur la principale desquelles le pavillon d'émir-hage est sur-le-champ arboré, il donne un grand repas aux seigneurs qui l'ont suivi, et sur le soir il retourne au Caire sans aucune cérémonie pour y rester jusqu'à la veille du départ de la caravane, qu'il va rejoindre vers la fin du jour, et coucher sous ses tentes. Pendant le séjour qu'il fait dans cette capitale avant son départ il n'y a aucune des personnes riches ou qualifiées du Caire qui ne lui fasse un présent. Il garde un registre exact de tous les présens qu'on lui fait afin d'en rendre à son retour la valeur précise à ceux de qui il les a reçus.

Tous ceux qui entreprennent le voyage de la

Mecque se trouvent au rendez-vous général au plus tard le 26 de la lune qui suit celle du ramadan, accompagnés de tous leurs parens et amis, qui passent au moins cette dernière nuit avec eux. Ce jour est très favorable aux dames, car elles ont la liberté d'y accompagner leurs maris, et de profiter des fêtes continuelles dans lesquelles on passe cette journée et toute la nuit suivante. A voir ces vastes plaines, couvertes au moins de cent mille tentes, toutes diversifiées d'une infinité de couleurs pendant le jour, et brillantes de lumières au milieu de la nuit; un monde presque entier répandu dans les longues rues que l'on a formées de ces maisons portatives; à entendre les cris d'allégresse dont l'air retentit de toutes parts on croit avoir sous les yeux ces superbes armées asiatiques que les rois de Perse traînaient autrefois après eux. Il est certain que cette caravane ainsi campée est un des plus grands et des plus magnifiques spectacles que l'univers puisse fournir.

Le nombre des personnes qui composent la caravane est plus ou moins grand selon les années et les dispositions de la Mecque : il est ordinairement de quarante ou cinquante mille âmes. Cette caravane traîne à sa suite un grand nombre de vivandiers et d'autres personnes de cette espèce qui étalent chaque soir leurs denrées et leurs marchandises dans un quartier qui leur est assigné.

Le voyage de la Mecque est, comme on l'a

déja dit, un devoir de religion pour les mahométans : les pères et les mères, prévenus de l'obligation de ce précepte, l'inspirent à leurs enfans dès l'âge le plus tendre; on ne leur parle d'autre chose, et on leur exagère sans cesse les avantages de ceux qui sont assez heureux pour accomplir un si saint pélerinage, ou pour finir leurs jours dans une entreprise si salutaire. Ils s'estiment d'ailleurs si honorés de l'avoir fait qu'aussitôt après leur retour ils prennent la qualité d'agis : ainsi on dit Agi-Mehemet, Agi-Mustapha. C'est dans la vue de mériter l'estime publique et le prétendu bonheur attaché à ce voyage qu'ils travaillent sans cesse pour se mettre en état de l'entreprendre, et ils l'entreprennent aussitôt qu'ils ont ramassé de quoi le faire avec distinction, ne craignant point de sacrifier les épargnes de plusieurs années à une action dont les récompenses sont si éclatantes.

Les personnes aisées mènent leurs femmes avec eux dans ce voyage; quelques femmes l'entreprennent même sans être accompagnées de leurs maris. Les dames de quelque considération ont des litières; d'autres sont assises dans des chaises, faites en forme de cages couvertes, suspendues aux deux côtés du chameau qui les porte. A l'égard des femmes du commun elles sont simplement montées sur des chameaux, et se défendent comme elles peuvent à la faveur de leur voile des ardeurs du soleil.

Lorsqu'une personne tombe malade, et qu'elle n'a point de litière qui lui appartienne, on la met dans une des cent fondées par la libéralité des sultans : mais cette fondation et une infinité d'autres aussi utiles ne s'exécutent guère bien ; ceux à qui le soin en est remis s'approprient la plus grande partie des sommes qui y sont destinées, et se mettent peu en peine du reste.

La caravane passe du Caire à la Mecque en trente-huit journées de route : les campemens en sont certains et déterminés d'avance, et sans une raison très forte elle ne retarde ni ne précipite jamais sa marche. On y porte sur six chameaux autant de petits canons qui ne servent qu'à donner le signal pour décamper, et quelquefois aussi à épouvanter les Arabes lorsqu'ils approchent la caravane de trop près. Elle décampe ordinairement quatre ou cinq heures avant le jour, et marche jusqu'à deux heures après midi.

Tant que dure l'été il règne dans ce climat pendant tout le jour un vent de nord assez frais qui tempère beaucoup la chaleur : pour en profiter on exhausse extrêmement le côté des tentes qui est exposé à ce vent, et beaucoup moins celui qui lui est opposé, en sorte qu'y passant avec vitesse il rafraîchit non seulement les personnes qui y reposent, mais encore certains vases suspendus dans ces tentes et remplis d'eau, qui en un instant contracte une fraîcheur agréable. Mais si ce vent du nord vient à manquer, et que

celui du midi lui succède, ce qui est cependant assez rare; alors toute la caravane est si remplie de maladies et d'abattement qu'il y périt communément par jour trois à quatre cents personnes; on en a même vu mourir jusqu'à quinze cents, dont la plupart étaient étouffés sur-le-champ d'un air de feu et de poussière, dont ce vent funeste semble être composé.

Les caravanes séjournent à la Mecque huit ou neuf jours afin de s'attendre les unes les autres et de se réunir ensemble; car il en vient par terre de Damas, de Bagdad, de Bassora et de quelques autres endroits de l'Asie. Les pélerins des Indes font le voyage plus commodément, et arrivent par mer.

Pendant le séjour que ces différentes caravanes font à la Mecque il y a un jour désigné pour aller sacrifier sur une montagne éloignée de huit lieues de cette ville. C'est, disent-ils, dans ce lieu-là même qu'Abraham voulut sacrifier son fils Isaac. Toutes les caravanes arrivent précisément un jour ou deux avant celui-ci afin que les pélerins puissent le solenniser en ce lieu, comme il se célèbre dans tous les pays où règne le mahométisme: c'est la fête du petit Beiram, infiniment plus considérable parmi ces peuples que celle du grand, qui arrive à la fin de leur ramadan. Les pélerins sacrifient sur cette montagne, ou du moins au pied, pendant trois jours consécutifs que dure cette fête, un bœuf, un mouton, une chèvre,

une poule ou un pigeon, chacun selon ses facultés ou la ferveur de son zèle; les victimes sont ensuite distribuées aux pauvres. Après ce préliminaire les pélerins, parfaitement lavés et n'ayant la plupart qu'un linge pour se couvrir, d'autres même n'ayant rien du tout, font leurs prières dans ce même lieu, d'où ils retournent à la Mecque visiter la maison du même Abraham.

Cette maison d'Abraham, que les Turcs disent aussi avoir été celle d'Adam et le lieu où il fut formé, est appelée par excellence la maison de Dieu : elle n'est composée que d'une petite chambre d'environ douze à quinze pieds en carré, élevée à proportion, et dont les dedans et les dehors sont également revêtus de marbre : l'entrée n'en est pas à ras de terre; elle est élevée de cinq à six pieds au-dessus du sol, en sorte que pour y monter il est nécessaire d'en approcher une espèce d'escalier de bois porté sur des roulettes: la porte, qui n'est pas grande, est d'argent; la couverture de la même maison est aussi de même métal, et la gouttière, qui est fort large et fort longue, est de pur or. Cette chambre est absolument vide, et les seules personnes de considération y entrent pour faire leurs prières. Au haut de cette chambrette et en dehors on voit de gros anneaux auxquels est attaché un magnifique pavillon qu'on travaille au Caire pendant une année entière, et que l'on change aussitôt que la caravane est arrivée : l'ancien doit être envoyé au grand-

seigneur; mais ordinairement il est mis en pièces par la dévotion des pélerins, qui s'estiment heureux lorsqu'ils en obtiennent la moindre parcelle. Cette maisonnette carrée est environnée, à douze ou quinze pieds de distance, d'une espèce de balustrade faite de canons plantés dans la terre, et auxquels sont attachées des chaînes de fer où pendent une infinité de lampes qui brûlent jour et nuit. A quelque distance de cette espèce de balustrade on aperçoit quelques chaires de pierre, destinées aux prédicateurs des diverses sectes mahométanes; tout proche est un puits ouvert, où l'on descend par plusieurs escaliers. Les Turcs assurent que c'est le même qui fut montré par un ange à Agar lorsque son fils était près de mourir de soif.

La maison, la balustrade, les chaires et le puits sont environnés d'une superbe galerie, ou d'un vaste cloître qui compose l'enceinte de la mosquée : tout autour règnent divers petits dômes égaux, dont cette galerie, soutenue en dedans par des colonnes et revêtue de belles pierres en dehors, se trouve couverte et embellie : on entre dans cette galerie par trente-neuf portes, l'une des quatre façades n'en ayant que neuf, et les trois autres en ayant dix chacune. A l'extrémité du mur de celle de ces façades qui regarde l'occident on voit deux grandes pierres, et vis-à-vis deux élévations, ou buttes élevées, disent les mahométans, en mémoire de la douleur que res-

sentit Agar dans l'extrémité où se trouva son fils Ismael; l'une de ces pierres et la butte qui y répond s'appellent *consolation*; l'autre est nommée *désespoir*. Ils disent qu'Agar dans son affliction se promenait à grands pas entre ces deux élévations; qu'elle allait fort vite lorsqu'elle approchait de la pierre qu'ils nomment *désespoir;* qu'au contraire elle marchait très lentement lorsqu'elle retournait vers celle qu'ils appellent *consolation*, et qu'elle ressentait en effet ces affections opposées à mesure qu'elle arrivait à l'un ou à l'autre de ces deux termes.

C'est là tout ce que la religion mahométane a consacré à la Mecque, qui du reste est une ville d'assez médiocre grandeur : il ne faut pas croire qu'elle puisse contenir ce nombre prodigieux de pélerins qui y abondent en même temps; ces caravanes restent aux environs de cette ville pour leur propre commodité et pour celle des marchands dont elles sont composées; et pendant neuf à dix jours qu'elles passent dans ce lieu il s'y fait un commerce prodigieux; c'est peut-être la plus riche foire du monde : ce qu'il y a d'admirable dans ce commerce c'est la facilité extraordinaire et le silence surprenant avec lequel il se fait.

La caravane de la Mecque passe à son retour par Médine, située dans une plaine admirable, arrosée de divers canaux et ombragée d'une verdure d'autant plus agréable qu'elle est de toutes

parts environnée d'affreux déserts de sable. C'est dans ce lieu qu'au coin d'une grande mosquée, et sous un dôme assez vaste, on voit un dôme plus petit sous lequel reposent les cendres de Mahomet, justement à l'endroit où était située la maison dans laquelle ce fameux imposteur mourut d'un poison lent qui lui avait été donné plusieurs années avant sa mort. Ce petit dôme, bâti de marbre précieux, n'a qu'une porte fort étroite et des fenêtres qui le sont encore davantage : ces fenêtres sont garnies de trois ou quatre grilles les unes sur les autres, en sorte que la vue la plus perçante ne peut pénétrer au dedans, où d'ailleurs on ne tient jamais de lumière Outre cela ce dôme est enveloppé d'une tapisserie, ou pavillon superbe que le grand-seigneur y envoie à son avénement à l'empire, et qu'on ne change qu'à cette occasion : il y fait aussi présent d'un tapis magnifique dont on couvre la tombe du prétendu prophète, qui n'est élevée de terre que de deux ou trois pieds, et non point suspendue en l'air comme quelques auteurs l'ont écrit fabuleusement. Les seuls kislers-agazirs, ou chefs des eunuques noirs, ont le privilége d'entrer dans ce lieu, dont la garde est commise à quarante de ces eunuques.

Dès que la caravane est en chemin pour revenir on dépêche divers convois à sa rencontre pour tâcher de la soulager : il en part un du Caire le jour même qu'elle sort de la Mecque ; on lui en

envoie un second quinze jours après; un troisième ensuite au bout de vingt-deux jours; enfin un quatrième lorsqu'elle n'est plus qu'à dix journées du Caire; après quoi il en sort tous les jours jusqu'à son arrivée. Rien surtout ne fait tant de plaisir aux pélerins que la bonne eau du Nil; il faut l'entendre vanter à ceux qui reviennent de ces terribles déserts pour comprendre les délices qu'ils y trouvent. On va recevoir ses amis et ses parens au même endroit où l'on est allé prendre congé d'eux : c'est encore le même concours du peuple et la même abondance; mais les cris de réjouissance dont le camp retentit de toutes parts sont alors mêlés des pleurs et des gémissemens de ceux qui ne retrouvent plus les personnes qui leur étaient chères. L'entrée des maisons de ceux qui ont fait le voyage est parée et embellie de mille ornemens différens; celle des autres au contraire n'a rien que de triste et de lugubre. Il est d'usage lorsque les premiers rentrent chez eux de faire un second sacrifice : on coupe la gorge à un bœuf ou à un mouton; on tâche de faire rejaillir quelques gouttes de sang sur les nouveau venus à mesure qu'ils mettent pied à terre, et on distribue ensuite aux pauvres la chair de ces animaux. Les chrétiens du pays en usent de même à l'égard de leurs parens à leur retour du voyage de Jérusalem.

On doit ajouter que les pélerins sont à peine reconnaissables lorsqu'ils rentrent chez eux, tant

ils sont défigurés par la fatigue du voyage et brûlés des ardeurs du soleil. Il en est de même des animaux de la caravane; ils n'ont d'apparence que par les richesses dont ils sont chargés. Les chameaux qui ont eu l'honneur de porter et de rapporter les pavillons saints ne sont plus obligés à aucun service le reste de leurs jours, et ils n'ont plus d'autre occupation que celle de se repaître tranquillement dans le lieu que la libéralité des empereurs leur a bâti et fondé avec des personnes pour les servir : il est vrai qu'ils ne jouissent pas long-temps d'une vie si douce; les bachas qui sont chargés de leur entretien, et qui n'osent ni les donner ni les vendre, les font empoisonner secrètement afin d'épargner la dépense de les nourrir. Sans cet expédient ces animaux pourraient leur coûter considérablement : un chameau vit jusqu'à cinquante ans, en sorte qu'il pourrait s'en trouver facilement une quarantaine ensemble.

Tels sont à peu près ces deux endroits fameux que les mahométans vont visiter des trois parties de l'univers, pour lesquels ils ont tant d'estime et de vénération, et où ils croient que Dieu est si particulièrement présent qu'en quelque lieu du monde qu'ils fassent leurs prières ils sont toujours tournés vers cette prétendue chambre d'Abraham. Les histoires arabes ne sont qu'un tissu perpétuel des magnificences que divers califes, résidant à Bagdad, et plusieurs rois de Damas ou

d'Egypte, ont fait paraître dans leurs pèlerinages de la Mecque : elles vantent beaucoup les libéralités qu'ils ont exercées sur la route à l'égard de ceux qui avaient le bonheur de faire le voyage dans le même temps, et les riches présens dont ils ont comblé les mosquées des deux villes saintes. Un de ces califes entre autres fit construire autant de palais de charpente qu'il y a de journées de Bagdad à la Mecque : des chameaux en grand nombre, chargés de ces palais ambulans et pliés en fagot, précédaient le prince; et leur marche était si bien concertée que tous les soirs un de ces palais se trouvait monté dans l'endroit où la cour devait s'arrêter, afin que le calife y pût passer commodément la nuit.

CHAPITRE VI.

Les Pyramides et la Plaine des Momies.

« Les pyramides ne sont point fondées dans des plaines, mais sur le roc, au pied des hautes montagnes qui accompagnent le Nil dans son cours, et qui font la séparation entre l'Egypte et la Libye.

Elles ont toutes été élevées dans la même intention, c'est à dire pour servir de sépulture; mais leur architecture, tant intérieure qu'extérieure, est bien différente soit pour la matière, soit pour la grandeur, soit pour la distribution.

Quelques-unes sont ouvertes, d'autres ruinées, et la plus grande partie est fermée; mais il n'y en a point qui n'ait été endommagée dans quelqu'une de ses parties.

On conçoit aisément qu'elles n'ont pu être élevées dans le même temps; la prodigieuse quantité de matériaux qu'il fallait employer en démontre l'impossibilité : la perfection avec laquelle les dernières sont fabriquées le démontre pareillement; car elles surpassent de beaucoup les premières et en grandeur et en magnificence. Tout ce qu'on peut avancer de plus positif c'est que leur fabrique est de l'antiquité la plus reculée;

on avait déjà perdu l'époque de leur commencement dans le temps que les premiers philosophes grecs voyagèrent en Egypte.

Il règne parmi le peuple qui habite aujourd'hui l'Egypte une tradition qui veut qu'il y ait eu anciennement dans le pays des géans, et que ce furent eux qui élevèrent sans beaucoup de peine les pyramides, les vastes palais et les temples dont les restes causent notre admiration. Cette fable ne mérite guère d'être réfutée.

Les principales pyramides, situées auprès du Caire, sont à l'est-sud-est de Gize, village situé sur la rive occidentale du Nil; et comme plusieurs auteurs ont prétendu que la ville de Memphis était bâtie dans cet endroit cela est cause qu'on les appelle communément les *pyramides de Memphis*.

Il y en a quatre qui méritent la plus grande attention des curieux, car quoiqu'on en voie sept à huit autres aux environs elles ne sont rien en comparaison des premières, surtout depuis qu'elles ont été ouvertes et presque entièrement ruinées : les quatre principales sont sur une ligne diagonale, et distantes l'une de l'autre d'environ quatre cents pas; leurs quatre faces répondent précisément aux quatre points cardinaux ; le nord, le sud, l'est et l'ouest.

Les deux pyramides les plus septentrionales sont les plus grandes, et ont cinq cents pieds de hauteur perpendiculaire. Les deux autres sont

bien moindres; mais elles ont quelques particularités qui sont cause qu'on les examine et qu'on les admire.

Les pyramides sont élevées sur le roc au pied des montagnes : le roc ne s'étant pas trouvé partout égal on l'a aplani avec le ciseau, comme on le découvre en plusieurs endroits. Cette plaine artificielle a un talus du côté du nord et du côté de l'orient : quoiqu'elle soit un roc continuel elle est pourtant presque partout couverte d'un sable volant, que le vent y apporte des hautes montagnes des environs.

La plus septentrionale de ces grandes pyramides est la seule qui soit ouverte : il faut en être bien près, et pour ainsi dire mesurer sa propre grandeur avec elle, pour pouvoir discerner l'étendue de cette masse énorme. Elle est ainsi que les autres, tant grandes que petites, sans fondemens artificiels; la nature les lui fournit par le moyen du roc, qui en lui-même est assez fort pour supporter ce poids, qui véritablement est immense.

L'extérieur de la pyramide est pour la plus grande partie construit de grandes pierres carrées, taillées dans le roc qui est le long du Nil, et où l'on voit encore aujourd'hui les grottes d'où on les a tirées : la grandeur de ces pierres n'est pas égale; mais elles ont toutes la figure d'un prisme.

Ces pierres ne sont pas à beaucoup près si

dures qu'on pourrait l'imaginer : puisqu'elles ont subsisté si long-temps elles doivent proprement leur conservation au climat où elles se trouvent, qui n'est pas sujet à des pluies fréquentes : malgré cet avantage on observe principalement du côté du nord qu'elles sont vermoulues. Leurs diverses assises extérieures ne sont jointes que par le propre poids des pierres, sans chaux, sans plomb et sans âncres d'aucun métal; mais quant au corps de la pyramide, qui est rempli de pierres irrégulières, on a été obligé d'y employer un mortier mêlé de chaux, de terre et d'argile. On le remarque clairement à l'entrée du second canal de cette première pyramide, qu'on a forcée pour l'ouvrir.

Celle que je décris est à trois heures de chemin du vieux Caire; son entrée est du côté du nord : cette ouverture conduit successivement à cinq différens canaux, qui, quoique courant en haut et en bas et horizontalement, vont pourtant tous vers le midi, et aboutissent à deux chambres, l'une au-dessous et l'autre au milieu de la pyramide.

Tous ces canaux, à l'exception du quatrième, sont presque d'une même grandeur; savoir, de trois pieds et demi en carré; ils sont tous aussi d'une même fabrique, et revêtus des quatre côtés de grandes pierres de marbre blanc, tellement polies qu'elles seraient impraticables sans l'artifice dont on s'est servi. Quoiqu'on y trouve

présentement de pas en pas de petits trous où l'on peut placer les pieds ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'on avance : celui qui fait un faux pas doit s'attendre qu'il retournera à reculons malgré lui jusqu'à l'endroit d'où il est parti.

Quand on a passé les deux premiers canaux on rencontre un reposoir, qui a à main droite une ouverture pour un petit canal ou puits, dans lequel on ne rencontre que des chauves-souris.

Le troisième canal mène à une chambre d'une grandeur médiocre, remplie de pierres qu'on a tirées de la muraille pour y ouvrir un autre canal qui aboutit près de là à une niche.

Le quatrième canal est pourvu de banquettes de chaque côté; il est très haut, et a une voûte presque en dos d'âne.

Le cinquième canal conduit jusqu'à la chambre supérieure, revêtue et couverte, comme la précédente, de grandes pierres de granit : on trouve au côté gauche une grande urne; cette pièce est fort bien creusée, et sonne comme une cloche quand on la frappe avec une clé.

Les trois autres grandes pyramides sont situées presque sur la même ligne que les précédentes, et sont à environ cinq ou six cents pas l'une de l'autre.

Environ trois cents pas à l'orient de la seconde pyramide on remarque le grand et célèbre sphynx, dont tout le corps est enterré dans le sable; on

ne voit que le sommet du dos, qui a plus de cent pieds de long; il est d'une seule pièce, qui fait partie du rocher où les pyramides sont assises; la tête s'élève d'environ vingt-sept pieds au-dessus du sable. Les Arabes, auxquels Mahomet a inspiré de l'horreur pour toutes les représentations d'hommes ou d'animaux, en ont défiguré le visage à coups de flèche et de lance. Ces sphynx, composés du buste d'une femme entée sur le corps d'un lion, étaient un hiéroglyphe qui apprenait au peuple le temps où devait arriver l'événement le plus important de l'année : on les voit devant tous les monumens remarquables. C'est sous le signe du lion et de la vierge que le Nil croît, se déborde et féconde l'Egypte.

Hérodote nous apprend qu'on avait écrit en caractères égyptiens sur le marbre de la grande pyramide la dépense qu'il en avait coûté seulement en légumes pour nourrir les ouvriers employés à sa construction. En ôtant le revêtement on a détruit ces hiéroglyphes; mais quand ils subsisteraient encore comme ils subsistent en mille endroits de l'Egypte ces caractères ne peignent plus la pensée à notre esprit; ce sont aujourd'hui des traits muets, insensibles comme la pierre qui les a reçus.

La grande pyramide n'est pas la seule qui ait été ouverte; depuis quelque temps un bey a tenté d'ouvrir la troisième en grandeur pour en retirer le trésor supposé : il l'a attaquée par le même

côté et à la même hauteur que la grande est ouverte ; mais après avoir arraché deux ou trois cents pierres avec des peines et une dépense considérables il a quitté sans succès son avaricieuse entreprise.

La main du Temps et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monumens de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides ; la solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré ; rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on éprouve en les approchant : la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leurs pieds, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect.

Tandis que nous admirions, dit Savari, les merveilles de l'Egypte, et que M. Adanson, mon compagnon de voyage, était occupé à les dessiner, nous vîmes venir au galop dix Arabes la lance à la main : ils s'approchèrent à la portée du pistolet dans l'intention de nous attaquer ou d'exiger un tribut. Nous étions armés de fusils et de pisto-

lets, et fort en état de les repousser ; mais au premier feu toute une tribu serait venue fondre sur nous. Nous chargeâmes nos deux cheiks de leur parler : ils leur représentèrent que nous étions leurs hôtes, et qu'ils nous avaient pris sous leur sauve-garde. Ce seul mot les désarma, car ils respectent infiniment les droits de l'hospitalité. Ils descendirent de cheval, et nous offrirent de nous accompagner partout où nous désirerions aller. Cependant comme ils n'aiment pas à prendre de la peine en vain ils nous demandèrent poliment quelques pièces de monnaie, que nous leur donnâmes de même. Après que ce léger présent eut cimenté la paix entre nous je les entendis se dire à demi-voix : Allons visiter le saint. Et ils y allèrent. Je les suivis : ils passèrent le long de la seconde pyramide, et s'arrêtèrent à la porte d'une grotte taillée dans le rocher ; ils quittèrent leur chaussure, et y descendirent. Seul des Européens je les imitai. La grotte était spacieuse, propre et jolie ; on y respirait une fraîcheur agréable : à l'une des extrémités était une niche haute de six pieds, devant laquelle pendait un mauvais rideau, troué en plusieurs endroits. Les Arabes se tenaient auprès d'un air respectueux ; chacun à son tour se mettait à genoux, et baisait un pied qui s'allongeait par-dessous le rideau. J'aperçus à travers les ouvertures que c'était un homme nu qui donnait son pied à baiser. Lorsque mon tour fut venu je m'approchai de lui, et je lui dis : O

grand saint! découvrez-moi votre face. Il prit mon compliment pour une insulte, et, jugeant à ma prononciation que je n'étais pas Arabe, il me répondit brusquement : *Retire-toi de moi, chien!* A ces mots tous les Musulmans lancèrent sur moi un regard furieux. Je sortis précipitamment, heureux que mon indiscrétion ne m'eût coûté qu'une injure; et je promis de n'avoir jamais de conversation avec les santons égyptiens.

Ces hommes sont des vagabonds qui affectent un détachement entier des biens de ce monde, et qui vivent des aumônes du public : ils se livrent à mille extravagances qui les font passer pour des inspirés.

Lorsque nous fûmes rassasiés de voir nous retournâmes à Gizé, où nous passâmes quelques jours à parcourir les environs. Nous rencontrâmes dans notre route plusieurs chakals qui couraient d'une grande vitesse vers les montagnes : ces animaux fauves, de la grandeur d'un chien, ont la queue traînante et le museau pointu; ce sont les loups d'Afrique.

Gizé est environnée d'immenses plaines, où les légumes, le lin, le blé croissent en abondance : cette petite ville possède une manufacture de sel ammoniac; c'est un article considérable du commerce des Egyptiens avec les Européens : les étameurs, les orfèvres, les fondeurs et les chimistes l'emploient dans leurs préparations.

Les négocians français établis au grand Caire

ont une maison de campagne à Gizé avec un petit jardin planté d'orangers, de citronniers et de dattiers; c'est là qu'ils viennent se délasser de leurs occupations, et se réfugier contre les chaleurs et la réverbération des sables embrasés du grand Caire; c'est à Gizé qu'ils viennent recouvrer la santé, et respirer la vie avec un air pur, frais et chargé des exhalaisons aromatiques des plantes et des fleurs.

Les uns prétendent que la ville de Memphis était située sur le terrain qu'occupe Gizé; les autres la placent cinq lieues plus loin du côté du midi. N'est-il pas étonnant que la position de l'ancienne capitale de l'Egypte, d'une ville qui, selon Diodore de Sicile, avait plus de sept lieues de circonférence, qui renfermait des temples magnifiques et des palais que l'art s'était efforcé de rendre indestructibles, soit aujourd'hui un sujet de dispute entre les savans. La gloire de Memphis subsista pendant des siècles; elle se maintint jusqu'aux jours où Cambyse, à la tête d'une armée formidable, ravagea l'Egypte : ce féroce conquérant détruisit autant qu'il fut en son pouvoir ses temples et ses édifices fameux; il s'efforça surtout d'éteindre le flambeau des sciences, que ce peuple, environné des ondes et des déserts, avait allumé dans sa fertile vallée. Cependant Memphis, défigurée par un barbare, avait conservé tant de restes de sa magnificence qu'elle était encore la

première ville du monde : pendant plus de deux cents ans elle s'efforça de secouer le joug odieux de la Perse. Alexandre, auquel elle se livra, la vengea des outrages qu'elle avait essuyés : ce conquérant, s'abandonnant à un coupable délire, renouvela dans les murs de Persépolis les horreurs que Cambyse avait exercées à Thèbes et à Memphis. Cependant Memphis se dépeuplait de jour en jour ; ses habitans passèrent dans la nouvelle capitale de l'Egypte. Sous Auguste c'était encore une cité grande, peuplée et remplie d'étrangers; mais elle n'était plus que la seconde de l'Egypte. Six cents ans après elle devint la première conquête des Arabes : ils mirent le siége devant ses murailles; il fut long et sanglant; mais enfin ils l'emportèrent d'assaut et la détruisirent.

C'est avec une sorte de respect religieux qu'on jette les regards sur cette étendue immense, voisine des pyramides qu'on nomme la plaine des Momies. Les sépulcres des anciens Egyptiens subsistent encore à présent : ces sépulcres sont dans des campagnes couvertes d'un sable mouvant, jaunâtre et très fin ; les entrées des tombeaux sont remplies de sable; il y en a plusieurs qui ont été ouvertes; mais il en reste encore de cachées : il est question de les trouver dans des plaines à perte de vue. Les habitans de Saccara n'ont pas d'autre ressource et d'autre commerce dans leurs déserts que de chercher des momies

dont ils font un commerce en les vendant aux étrangers qui se trouvent au grand Caire.

Lorsqu'on a détourné le sable on rencontre une petite ouverture carrée, profonde de dix-huit pieds, et faite de façon qu'on y peut descendre en mettant les pieds dans des trous qui se trouvent les uns vis-à-vis les autres : cette sorte d'entrée a fait donner à ces tombeaux le nom de puits; ils sont creusés dans une pierre blanche et tendre, qui est dans tout ce pays sous quelques pieds d'épaisseur de sable; les moins profonds ont quarante-deux pieds; quand on est descendu au fond on y voit des ouvertures carrées dans des chambres de quinze ou vingt pieds en carré : tous ces espaces sont sous des voûtes à peu près comme celles de nos citernes parce qu'ils sont taillés dans la carrière; chacun des puits a plusieurs chambres et plusieurs grottes qui communiquent les unes aux autres. Tous ces caveaux occupent l'espace d'environ trois lieues et demie sous terre; c'est à peu près comme les vides des carrières qui ont été fouillées aux environs de Paris, et même sous plusieurs endroits de la ville.

Il y a des chambres dont les murs sont ornés par des figures et des hiéroglyphes; dans d'autres les momies sont renfermées dans des tombeaux creusés dans la pierre tout autour de la chambre, et taillés en forme d'homme dont les bras sont étendus. On trouve d'autres momies, et c'est le

plus grand nombre, dans des coffres de bois ou dans des toiles enduites de bitume : ces coffres ou ces enveloppes sont chargés de plusieurs sortes d'ornemens; il y a des figures, même celle du mort, et des sceaux de plomb sur lesquels on voit différentes empreintes; il y a de ces coffres qui sont sculptés en figure d'homme; mais on n'y reconnaît que la tête; le reste du corps est tout uni et terminé par un piédestal. D'autres figures ont les bras pendans : on reconnaît à ces marques les momies des gens distingués; elles sont posées sur des pierres autour de la chambre : il y en a d'autres au milieu, posées simplement sur le pavé et moins ornées; il paraît que ce sont celles des gens d'une condition inférieure ou des domestiques. Enfin dans d'autres chambres les momies sont posées pêle-mêle dans le sable.

On trouve des momies qui sont couchées sur le dos, la tête du côté du nord, les deux mains sur le ventre; les bandes de toile de lin qui les enveloppent ont plus de mille aunes de longueur, aussi elles font un très grand nombre de circonvolutions autour du corps en commençant par la tête, et en finissant aux pieds; mais elles ne passent pas sur le visage : lorsqu'il est resté à découvert il tombe en poussière dès que la momie est à l'air; pour que la tête se conserve en entier il faut que le visage ait été couvert d'une petite enveloppe de toile, qui est appliquée de façon qu'on peut reconnaître la forme des yeux, du

nez et de la bouche. On a vu des momies qui avaient une longue barbe, des cheveux qui descendaient jusqu'à moitié de la jambe et des ongles fort grands; quelquefois on en a trouvé qui étaient dorés, ou simplement peints de couleur orangée. Il y a des momies qui ont sur l'estomac des bandes avec des figures hiéroglyphiques d'or, d'argent ou de terre verte, et de petites idoles de leurs dieux tutélaires, et d'autres figures de jaspe ou d'autre matière dans la poitrine. On leur trouve aussi assez ordinairement sous la langue une pièce d'or qui vaut environ deux pistoles : c'est pour avoir cette pièce que les Arabes gâtent toutes les momies qu'ils peuvent rencontrer.

On reconnaît que la matière de l'embaumement n'a pas été la même pour toutes les momies; il y en a qui sont noires, et qui paraissent n'avoir été enduites que de sel, de poix et de bitume; d'autres ont été embaumées de myrrhe et d'aloès: les linges de celles-ci sont plus beaux et plus propres.

Les Egyptiens entouraient de bandelettes les cadavres embaumés, et ils les renfermaient dans des cercueils : peut-être qu'avec toutes ces précautions ils ne se seraient pas conservés pendant tant de siècles si les caveaux ou les puits dans lesquels on les renfermait n'avaient pas été dans un sol de matière bolaire et crétacée, qui n'était pas susceptible d'humidité, et qui d'ail-

leurs était recouvert d'un sable aride de plusieurs pieds d'épaisseur.

Les Egyptiens sont les premiers que nous sachions qui aient fait embaumer les corps des morts : le plus ancien des historiens, Hérodote, est entré dans le détail de cette pratique. Diodore de Sicile a aussi fait mention du procédé que suivaient les Egyptiens pour embaumer les morts: il y avait, selon cet auteur, plusieurs officiers qui travaillaient successivement à l'opération; le premier, que l'on appelait l'écrivain, marquait sur le côté gauche du corps l'endroit où on devait l'ouvrir; le coupeur faisait l'incision, et l'un de ceux qui devaient le saler tirait tous les viscères, excepté le cœur et les reins; un autre les lavait avec du vin de palme et des liqueurs odoriférantes; ensuite on l'oignait pendant plus de trente jours avec de la gomme de cèdre, de la myrrhe, du cinnamome et d'autres parfums. Tous ces aromates conservaient le corps dans son entier pendant très long-temps, et lui donnaient une odeur très suave; il n'était défiguré en aucune manière par cette préparation, après laquelle on le rendait aux parens, qui le gardaient dans un cercueil posé debout contre la muraille.

Il était assez naturel après la mort des personnes que l'on chérissait, ou de celles qui avaient été célèbres ou fameuses, de chercher les moyens de conserver leurs tristes restes : une mo-

mie chez les Egyptiens, ou des cendres dans une urne chez les Romains, étaient un objet d'affection ou de respect; chacun devait même être flatté dans l'espérance qu'il resterait après sa mort quelques parties de son propre corps qui conserveraient le souvenir de son existence, et qui entretiendraient en quelque façon les sentimens qu'il aurait mérités des autres hommes.

CHAPITRE VII.

Voyage du grand Caire à Damiette sur le Nil. Détails particuliers sur les fours à poulets de Mansoure. Description de Damiette, de ses environs, de son commerce.

Un canjé est un petit bateau destiné aux voyages d'agrément : Savari en loua un pour se rendre à Damiette; il contenait un cabinet et une jolie chambre; on avait élevé sur l'avant une natte en forme de daîs, d'où l'on pouvait voir la campagne sans être incommodé du soleil. Un janissaire éprouvé qui avait fait les campagnes du fameux Ali-Bey, et un domestique arabe l'accompagnaient; ils étaient tous bien armés, précaution nécessaire sur le canal de Damiette, où l'on est presque toujours attaqué. Les laboureurs qui en habitent les rives viennent à la faveur des ténèbres assaillir les bateaux, et lorsqu'ils ne trouvent point de résistance ils égorgent les passagers et s'emparent de leurs richesses. Un étranger doit s'assurer et des domestiques qu'il emmène et de la fidélité du patron, qui souvent est d'intelligence avec les voleurs, et partage avec eux.

Nous quittâmes, dit Savari, le port de Boulak vers une heure après midi : nous voguions à la rame; nous avancions lentement : mais le spec-

tacle continuel d'un grand nombre de barques qui remontaient et descendaient le fleuve, la vue d'une campagne enrichie de productions variées, et couverte de troupeaux, amusaient nos regards. Parvenus à la division du Nil nous laissâmes à la gauche la branche de Rosette, et nous entrâmes dans celle de Damiette.

Le soleil baissait; nos mariniers craignaient de passer la nuit devant le bourg de Dagoué, ancienne retraite de brigands; ces considérations nous déterminèrent à nous arrêter et à jeter l'ancre devant le petit hameau de Zoufcti. Pendant que le domestique préparait le souper, et j'allai me promener avec le janissaire dans un bois peu éloigné; nous marchâmes jusqu'aux cabanes des laboureurs : les femmes qui étaient alentour rentrèrent aussitôt; les hommes restèrent seuls, et, nous prenant à notre costume pour les officiers de quelque bey qui venaient les mettre à contribution, ils parurent alarmés. Nous les rassurâmes en leur disant que nous leur demandions seulement des œufs frais et du lait : ces paroles ayant dissipé leurs craintes ils s'empressèrent de nous satisfaire, et nous reconduisirent jusqu'au bateau.

Nous apercevions sur la rive droite du Nil divers hameaux qui se perdaient dans le lointain; souvent nous passions entre des îles nombreuses dont son lit est parsemé. Nous vîmes le gros bourg de Tanta, où se tient chaque année une

foire considérable : l'appât du gain y conduit partie des Egyptiens; beaucoup d'autres y sont entraînés par l'appât du plaisir.

Le vent continuant d'être contraire, les rameurs étant fatigués, et la nuit approchant, nous jetâmes l'ancre près d'une petite île. Nous dormions tranquillement lorsque vers minuit deux nageurs s'approchèrent du bateau à la faveur des ténèbres : le janissaire qui les aperçut à la clarté des étoiles cria, et tira un coup de fusil : ils disparurent. Ces voleurs sont si adroits que lorsqu'ils trouvent les passagers endormis ils enlèvent une partie de leurs effets, et même de gros ballots, qu'ils emportent à la nage : lorsqu'on les surprend ils se précipitent dans le fleuve, et se dérobent à toute poursuite.

A la pointe du jour nous mîmes à la voile; nous eûmes bientôt atteint le village de Bousir : c'était autrefois un des pélerinages d'Egypte les plus fréquentés. Une lieue au-dessous de Bousir on découvre un petit bois, qui n'est éloigné que d'une lieue et demie de Kébiré, capitale de la Garbié, la résidence d'un bey : le Delta n'a pas de ville plus considérable.

Pendant que nous reposions tranquillement sur le bord du fleuve le vent souffla avec violence : devenu bientôt ouragan furieux il éleva des nuages de poussière fine et brûlante qui obscurcirent le ciel, et répandirent sur toute la nature une sombre pâleur. Lorsque de pareils tour-

billons surprennent le voyageur au milieu du désert il y demeure enseveli s'il n'a le temps de se mettre à l'abri sous une tente; mais si la tempête dure long-temps cet asile devient son tombeau; une colline de sable s'élève à l'entour, et il y est étouffé.

Le vent s'étant calmé nous remontâmes dans notre barque, et nous allâmes descendre à Sennemoud : elle est de médiocre grandeur, peuplée et commerçante. A une lieue et demie de cette ville on trouve une grande levée de terre couverte de ruines. Pokoke et Sicard appellent ce lieu *Bha-Beit,* maison de beauté. Quoi qu'il en soit ces débris sont ceux d'un grand temple tout bâti de marbre : ces belles ruines sont abandonnées à la barbarie des Turcs, qui viennent chaque jour enlever des blocs de marbre pour en faire des meules de moulin.

En revenant de nos courses à l'entrée de la nuit nous entrâmes dans un café, où nous entendîmes de la musique. Nos armes, notre habit militaire, nous firent prendre pour des officiers de janissaires : les bourgeois de Sennemoud se levèrent, et nous cédèrent la place d'honneur; ils étaient accroupis sur des estrades couvertes de nattes. Nous nous assîmes sur un sopha élevé : le maître du café nous présenta lui-même le moka, et alluma nos pipes. Aussitôt une danseuse qui amusait l'assemblée vint sauter devant nous, et nous eûmes bientôt occasion de la combler d'é-

loges et d'applaudissemens. Voyant que nous avions généreusement payé sa danse et son chant elle offrit de nous accompagner pendant le voyage : nous la remerciâmes de sa bonne volonté, et nous retournâmes passer le reste de la nuit dans notre bateau.

Nous partîmes au lever du soleil; après deux heures de navigation nous aperçûmes les minarets de Mansoure; bientôt nous y abordâmes.

Mansoure est une ville moderne; elle est assez grande, mais sans aucune fortification; elle est fameuse par le courage et les malheurs de S. Louis. Les rues en sont étroites, les maisons bâties de brique comme dans le reste du Delta. Des chrétiens de Syrie en font presque tout le commerce. On y voit de vastes fours où l'on fait éclore les poulets. Comme l'Egypte est le seul pays où l'incubation artificielle des œufs soit pratiquée en voici la description :

Qu'on se représente un bâtiment à deux étages, dont le premier est enterré, et le second fort peu élevé : un corridor étroit, qui sépare chaque étage en deux parties égales, règne dans la longueur; à droite et à gauche sont de petites cellules où l'on dépose les œufs. L'étage supérieur est voûté avec un œil de bœuf au sommet; le plancher a une semblable ouverture par où la chaleur se communique en bas; l'un et l'autre ont une petite fenêtre que l'on bouche avec soin; la porte d'entrée est fort basse, et sert pour la

communication de tout l'édifice. On arrange d'abord les œufs en monceaux dans l'étage inférieur; on allume ensuite le feu dans la partie supérieure, une heure le matin et une heure le soir; la bouse de vache séchée au soleil lui sert d'aliment. Cette opération dure huit jours. Lorsque l'édifice a reçu le degré de chaleur convenable on éteint le feu, on bouche toutes les ouvertures, et l'on porte dans la partie supérieure une partie des œufs amoncelés en bas. L'homme qui veille au succès de l'entreprise entre de temps en temps pour examiner et conserver la même chaleur ou de la diminuer. Le dix-neuvième jour de l'incubation les poussins commencent à se mouvoir dans leur coque; le vingtième ils y appliquent le bec et s'efforcent de rompre leur prison; tous éclosent ordinairement le vingt-unième. C'est alors qu'on voit des monceaux d'œufs, auparavant immobiles, s'agiter et rouler sur le plancher; c'est alors que des milliers de petits volatiles de couleurs variées sautillent dans l'appartement. Ce spectacle est vraiment divertissant. Le lendemain on les porte par la ville dans des paniers, et on les crie par les rues : chaque ménage en achète sa provision. Plusieurs auteurs ont écrit que ces poulets ne formaient jamais d'aussi bonnes volailles que ceux qui sont éclos sous le sein de la mère; c'est une erreur.

Après que nous eûmes parcouru Mansoure nous remîmes à la voile vers le soir. La nuit en

Egypte a mille charmes que nous éprouvons rarement en Europe; jamais d'épaisses ténèbres ne couvrent son front; le vent tombe ordinairement avec le soleil; la nature demeure dans un calme parfait. Tandis que nous descendions, et que des lumières errantes sur le fleuve nous avertissaient de l'approche des bateaux qui remontaient, il y en eut un qui dans un tournant nous heurta rudement et faillit à nous abymer. Nous gagnâmes promptement le rivage pour examiner si nous ne faisions pas eau, et nous résolûmes d'y passer le reste de la nuit : notre barque n'ayant reçu qu'un léger dommage vers le bord nous partîmes de grand matin. Nous approchions de Damiette, et deux heures après nous découvrîmes cette jolie ville, qui forme un vaste croissant sur la rive orientale du Nil. Une multitude de bateaux et de petits bâtimens y étaient à l'ancre; nous allâmes descendre devant la douane.

Cette ville, plus grande que Rosette et non moins agréable, s'arrondit en demi-cercle sur la rive orientale du Nil, à deux lieues et demie de son embouchure : on y compte environ quatre-vingt mille âmes; elle a plusieurs places. Les bazars sont remplis de marchands : des okah ou khans très spacieux, rassemblant sous leurs portiques les étoffes de l'Inde, les soies du Mont-Liban, le sel ammoniac et des pyramides de riz, annoncent qu'elle est commerçante. Les maisons,

surtout celles qui bordent le fleuve, sont fort élevées; la plupart ont de jolis salons construits sur le haut des terrasses. Plusieurs grandes mosquées, ornées de hauts minarets, sont répandues dans la ville. Les bains publics, revêtus de marbre, offrent la même distribution que ceux du grand Caire : le linge qu'on y sert est propre, et l'eau très pure; la chaleur et le traitement qu'on y éprouve, loin de nuire à la santé, servent à l'entretenir, à la rétablir même lorsqu'on en use modérément. Cette opinion, fondée sur l'expérience, est générale en Egypte. Des observations de plusieurs années, des effets étonnans dus à leur fréquentation forcent de les regarder comme très salutaires.

Une multitude de barques et de petits navires remplissent sans cesse le port de Damiette; depuis plusieurs siècles les chrétiens de Damas et d'Alep, établis dans cette ville, en font le principal négoce : l'indolence turque, contente de les pressurer de temps en temps, les laisse s'enrichir. Par quelle fatalité le plus beau pays de la terre est-il destiné à servir de proie à un petit nombre de brigands, pour qui l'utilité publique n'est rien, et la vie des hommes qu'un jeu !

La langue de terre où Damiette est située, resserrée d'un côté par le fleuve, et de l'autre par l'extrémité occidentale du lac Menzalé, n'a que depuis deux milles jusqu'à six de largeur d'orient en occident : des ruisseaux sans nombre

la coupent en tout sens, et la rendent la partie la plus féconde de l'Egypte. Nulle part la verdure n'est aussi fraîche; nulle part les arbres ne se couvrent d'autant de fruits : c'est là qu'on trouve en abondance le roseau calamus, dont les orientaux se servent pour écrire ; c'est là qu'on voit des forêts de papyrus, avec lequel les anciens Egyptiens faisaient le papier.

Les villages sont très multipliés autour de Damiette; la plupart possèdent des manufactures où l'on fabrique les plus belles toiles du pays. Le lac est sans cesse couvert de bateaux occupés à la pêche, ou à tendre des filets aux oiseaux innombrables qui viennent y chercher une nourriture abondante et un climat tempéré.

CHAPITRE VIII.

Voyage dans la Haute-Egypte. Route du vieux Caire à la Province du Faïoum. Description de la mosquée nommée *Athar-Ennabi;* Pélerinage qui s'y fait. Situation du labyrinthe et du lac *Mœris.* Détails sur la ville capitale et son gouvernement.

En partant du port du vieux Caire et remontant le fleuve on passe devant l'île d'Or, qui présente aux regards une prairie couverte de troupeaux avec un petit village. On laisse à gauche une grande mosquée située sur le bord du Nil : ce temple, très fréquenté des habitans du Caire, est l'objet d'un pélerinage fameux; il possède une pierre où les Musulmans croient que sont empreintes les marques d'un des pieds de Mahomet. Le scheik qui le dessert a soin d'accréditer cette pieuse croyance, et de publier les merveilles qui s'y opèrent. Comme cette prétendue relique fait toute sa richesse il la conserve précieusement ; elle est couverte d'un voile très riche, qu'il lève en faveur des dévots, dont il espère un léger présent. Voici ce qu'en a raconté à Savari une dame du Caire, qui avait épousé un négociant français établi depuis quarante ans dans le pays.

« J'avais souvent entendu parler d'Atar-En-

« nabi et des miracles qu'on en publiait; je fus « curieuse de voir cette pierre renommée; mon « habit, absolument semblable à celui des mu- « sulmanes, me permettant de me confondre avec « elles sans craindre d'être reconnue, je me rendis « à la mosquée aux heures où je devais trouver « peu de monde. Je priai le scheik de me montrer « la relique; deux Turques de considération, en- « trées au même instant, témoignèrent le même « désir. Il la découvrit : après y avoir brûlé des « essences précieuses en récitant quelques passa- « ges du Coran il nous dit : Voyez cette empreinte « sacrée! admirez les vestiges du plus grand des « prophètes! Ah! c'est bien là le pied de Maho- « met! Les deux femmes répétaient avec enthou- « siasme : Oui, c'est bien là le pied de Mahomet, « le plus grand des prophètes! Pour moi, ajou- « tait la dame française, je vous assure que « malgré l'attention la plus scrupuleuse je ne vis « qu'une pierre lisse imbibée de parfums, où je « ne pus découvrir ni traces de pied, ni rien de « semblable. »

A peu de distance d'Atar on aperçoit des villages placés sur des éminences artificielles : les cabanes occupent le sommet; les hommes et les animaux s'y retirent pendant l'inondation. Des tribus d'Arabes errans dressent leurs tentes sur le penchant des collines sablonneuses pour profiter des bienfaits du fleuve après qu'il est rentré dans son lit. Ces peuples indomptables, martyrs de

la liberté, qu'ils aiment avec passion, préfèrent à tous les avantages de la société l'horreur de leurs déserts : l'ombre de l'esclavage les fait fuir; toujours en garde contre la tyrannie au moindre mécontentement qu'on leur donne ils plient leurs tentes, les chargent sur des chameaux, ravagent le plat pays, et, chargés de butin, s'enfoncent dans les sables brûlans, où l'on ne peut les poursuivre, et qu'eux seuls osent habiter. Ces Bédouins, le fléau de l'Egypte, qu'ils regardent comme leur patrimoine, sont les ennemis irréconciliables des Turcs, qui les craignent et les abhorrent.

En avançant on découvre le bourg d'Halouan : le mékias y était établi lorsque les Arabes conquirent l'Egypte. Memphis se trouvait sur la rive opposée dans l'emplacement du village de Menph, qui en a conservé le nom : on y voit encore des monceaux de décombres; mais les Arabes en ont transporté au Caire les colonnes et les pierres remarquables, qu'ils ont placées sans goût et sans ordre dans leurs édifices et leurs mosquées. Cette ville s'étendait jusque vers Saccara, et était presque entourée de lacs, dont une partie subsiste encore; il fallait les traverser pour porter les morts dans la sépulture de leurs pères. Les tombeaux creusés dans le rocher, fermés avec une pierre d'une grandeur proportionnée, étaient recouverts de sable. Ces corps, embaumés avec tant de soins, conservés avec tant de respect, les

habitans de Saccara les arrachent des monumens où ils reposent, et les vendent sans pudeur aux étrangers. Ce lieu est nommé la plaine des Momies : on y rencontre le puits des Oiseaux, où l'on descend à l'aide d'une corde; il conduit à des galeries souterraines remplies de vases de terre qui renferment des oiseaux sacrés : rarement on en trouve d'entiers parce que les Arabes les cherchent pour y chercher des idoles d'or.

Le long des montagnes qui bornent Saccara du côté du couchant on distingue plusieurs pyramides, dont la plus grande paraît aussi élevée que celles de Gizé.

A sept lieues au-dessus du vieux Caire le Nil, repoussé par les rochers qui s'avancent du côté de l'orient, fuyait vers l'occident et se répandait dans les sables de la Libye. Un Pharaon la ferma d'une digue, et le força de reprendre son cours entre les montagnes. On suit encore actuellement la trace de l'ancien lit, que les Arabes nomment *mer sans eau :* il est parsemé dans toute sa longueur des débris des bateaux qui y naviguaient, et qui sont pétrifiés; on en voit au Caire de superbes morceaux. Après quelques jours d'une navigation assez monotone on entre enfin dans la fertile province d'Arsinoé, aujourd'hui le Faïoum : c'était le pays des merveilles.

Cette province renferme les restes du lac Mœris et les débris du Labyrinthe. La ville de Faïoum est moderne; mais à une lieue au nord-

est de ses murs des monceaux de décombres font reconnaître les vestiges d'Arsinoé. Les Arabes enlèvent les sables qui couvrent ces débris, et les sassent pour y trouver des cachets et des médailles. On rencontre à quelque distance un obélisque posé sur son piédestal; c'est le seul monument qui ait bravé les injures du temps et les ravages des Barbares : il a vingt-deux pieds de circonférence à sa base, et environ cinquante d'élévation; ses faces sont chargées d'hiéroglyphes divisés en colonnes, et effacés en plusieurs endroits.

Le voyageur en quittant Faïoum et marchant vers l'occident traverse le grand canal nommé le fleuve Joseph; après deux heures de marche il entre dans une plaine sablonneuse où règne la stérilité; bientôt il découvre des montagnes de ruines qui ont près d'une lieue d'étendue : au milieu des décombres s'élève un grand bâtiment, dont il reste encore plusieurs salles remplies de tronçons de colonnes; un portique à moitié démoli règne à l'entour; on reconnaît des escaliers par où l'on montait à divers appartemens, et d'autres par où l'on descendait dans des souterrains. Ce qui fixe surtout l'attention sont plusieurs cellules basses, étroites et très longues, qui ne paraissent avoir eu d'autre destination que de contenir les corps des crocodiles sacrés que l'on y apportait de Crocodilopolis, où les prêtres les nourrissaient, et où le peuple les honorait d'un culte particulier.

Ces débris, placés vers la Libye, ne peuvent convenir qu'au Labyrinthe ; car les anciens lui assignent cette position. Hérodote et Strabon en ont décrit les allées tortueuses, les routes variées, dont l'art avait tellement ménagé les dédales que sans guide il était impossible d'entrer dans un seul des palais qui étaient au nombre de douze, ou d'en sortir quand on y était entré : ils disent que de magnifiques colonnes entouraient les principaux appartemens ; que les murs étaient construits de quartiers de rochers, et que du haut du toit on apercevait une plate-forme immense qui semblait une plaine de pierres, et dont l'aspect étonnait l'imagination. Peut-être qu'un jour, quand l'Europe aura rendu à l'Egypte les sciences qu'elle en a reçues, on enlevera les sables et les décombres qui ont enseveli l'étage inférieur du Labyrinthe, et qu'on en retirera des antiquités précieuses : qui sait si les découvertes des savans n'étaient pas gardées dans cet asile impénétrable au peuple et aux étrangers ? Si les fouilles d'Herculanum, ville peu célèbre, ont retiré de l'oubli tant de raretés, tant de monumens instructifs pour les arts et l'histoire, que ne doit-on pas attendre de quinze cents appartemens qui pouvaient être le dépôt des archives de l'Egypte, puisque toutes les préfectures s'y rassemblaient pour traiter les affaires les plus importantes de l'état et de la religion !

Hérodote et Strabon désignent aussi le terrain

qu'occupait le lac Mœris, et fixent le Labyrinthe sur ses bords. En jetant les regards sur la carte on voit que la chaîne de montagnes qui suit la gauche du Nil, depuis les cataractes jusqu'au Faïoum, s'écarte tout à coup du côté de la Libye, puis, revenant vers l'est, forme dans ses contours un immense bassin : quoique plus bas que le lit du fleuve ce terrain était autrefois couvert d'un sable stérile, parce que les eaux arrêtées par des dunes et des rochers ne pouvaient y pénétrer. Un Pharaon, nommé Mœris, connaissant parfaitement la disposition des lieux, conçut un des plus beaux projets que l'esprit humain ait enfantés, et eut la gloire de l'exécuter; il résolut de changer ce désert en un lac utile : après que des milliers d'hommes rassemblés eurent nettoyé et creusé le sol il fit tirer un canal de quarante lieues de long et de trois cents pieds de large pour y conduire une partie des eaux du Nil. Ce grand canal, qui subsiste encore aujourd'hui dans son entier, est connu sous le nom de fleuve de Joseph. Cet ouvrage a dû coûter des sommes immenses, car dans plusieurs endroits il est taillé dans le rocher; il est le plus grand et le plus utile que l'on ait fait sur la terre, car il réunissait tous les avantages; il suppléait aux années d'une crue médiocre en retenant des eaux précieuses qui auraient inutilement coulé à la mer : ses bienfaits étaient encore plus marqués dans les temps d'une forte inondation; il en recevait le superflu nuisible, qui au-

rait empêché d'ensemencer les terres. De peur que cette mer artificielle ne rompît les barrières qu'on lui avait opposées, et ne causât d'affreux ravages dans les campagnes, on avait percé un canal de décharge à travers la montagne, par lequel on versait dans les sables de la Libye les eaux surabondantes. Voilà un des travaux les plus glorieux dont l'histoire des nations ait jamais fait mention : il n'est pas étonnant que l'histoire l'ait mis au-dessus des pyramides et du Labyrinthe; il réunissait à la grandeur de l'entreprise la félicité des peuples.

Si Strabon revenait dans le Faïoum il y trouverait de grands changemens : il y verrait le Labyrinthe détruit, des masures à la place des palais, des bourgades bâties de boue aux lieux qu'occupaient des villes florissantes, les canaux presque comblés, et la mer de Mœris réduite aux deux tiers de son étendue; mais il y reconnaîtrait les productions qu'il a décrites, et la même abondance partout où l'on peut conduire les eaux. Toute la campagne est couverte au temps de la moisson de blé, d'orge et de millet d'Inde, qui se succèdent sans interruption pendant sept à huit mois. Le lin superbe, les cannes à sucre, toutes les espèces de légumes y croissent presque sans culture. Le voyageur rencontre près de tous les villages des bois de rosiers : l'eau-rose que l'on distille forme une branche précieuse de commerce; le Faïoum en fournit toute l'Egypte : il

s'en fait une très grande consommation ; dans les visites de cérémonie on la répand à flots sur le visage et sur les mains des assistans ; au bain les femmes s'en lavent tout le corps, et leur toilette ne se fait pas sans eau-rose. Ces bosquets de rosiers, entourés quelquefois d'orangers fleuris, produisent un charmant effet pour la vue, et plus délicieux encore pour l'odorat : l'air des environs en est embaumé ; et dans ce climat chaud, sous ce beau ciel on sent plus vivement encore le plaisir de respirer les parfums de la rose mêlés aux suaves émanations de la fleur d'orange.

Aux trésors d'un sol fertile le Faïoum joint les avantages de la pêche : les canaux et le grand lac sont remplis de poissons ; on en prend une quantité prodigieuse que l'on consomme sur les lieux, et que l'on porte au marché des îles voisines.

Quand l'hiver souffle la neige et les frimas sur les contrées septentrionales des troupes innombrables d'oiseaux viennent hiverner sur le lac Mœris et les canaux du Faïoum : les habitans y prennent abondamment des oies au plumage doré et d'un goût très fin ; des canards, dont la chair est grasse et délicate ; des sarcelles, des cygnes, dont ils apprêtent la peau pour faire des fourrures, et des pélicans, remarquables par leur large bec en forme de spatule : ces derniers, les rois des oiseaux aquatiques, naviguent en familles nombreuses sur la surface du lac Mœris, et la blan-

cheur de leur plumage contraste agréablement avec l'azur foncé des eaux. Les Egyptiens modernes ont conservé un reste de l'antique vénération que l'on avait pour l'ibis, la grue et la cigogne; ils ne tendent point pour elles leurs filets, et ces oiseaux, se confiant à la clémence des hommes, sont presque apprivoisés.

Il semble qu'un peuple devrait être heureux au milieu de cette terre d'abondance; mais, hélas! l'anarchie d'un gouvernement monstrueux, ennemi de l'ordre et des lois, éteint le génie, et, semblable à un vent pestilentiel, dépeuple les villes et dévore les campagnes et leurs habitans. Des hommes qui sous un ciel pur, sur un sol fécond auraient des mœurs douces et aimables, jouiraient des trésors de la nature prodigue et des bienfaits des arts deviennent barbares, superstitieux et misérables sous le joug de vingt-quatre tyrans insatiables qui s'engraissent de leur substance. L'agriculture languit, et chaque année les sables de la Libye lui enlèvent une portion de son domaine. Les belles provinces d'Héraclée et d'Arsinoé sont réduites aujourd'hui au tiers de leur étendue si l'on considère seulement les terres labourables : en rétablissant les digues et les canaux elles reprendront leurs anciennes limites et l'état florissant dont elles jouissaient, car le climat, la terre, les eaux sont les mêmes; les hommes seuls et les lois ont changé.

De nos jours Faïoum n'a qu'une demi-lieue de circuit; elle est située sur la rive orientale du canal : les maisons, bâties de briques durcies au soleil, offrent le tristc aspect d'un assemblage de chaumièrcs : le peuple qui les habite est pauvre et sans énergie; tous ses arts se réduisent à quelques manufactures de nattes, de tapis grossiers et et à la distillation de l'eau-rose. Un cachef gouverne cette ville au nom d'un bey du grand Caire : plusieurs scheiks arabes qui possèdent des terres aux environs composent son conseil; ils se rendent au divan deux ou trois fois par semaine suivant l'invitation du gouverneur. Leur chef jouit d'une grande considération. L'harmonie ne saurait régner long-temps parmi les membres de l'administration; les guerres toujours renaissantes au grand Caire influent sur la tranquillité des provinces : le parti victorieux ôte les gouvernemens et les terres à leurs possesseurs. Les Arabes dépouillés s'unissent aux Bédouins, toujours prêts à favoriser les mécontens par l'appât du pillage : ils descendent en torrent des montagnes, et portent la désolation dans les plaines. Les troupes indisciplinées qu'on envoie contre eux n'y causent pas moins de désordre; les laboureurs sont également pillés par leurs ennemis et par leurs défenseurs. Si les Arabes sont repoussés ils s'enfoncent dans les déserts chargés de butin : leur haine contre les Turcs y fermente avec le feu du soleil, et lorsqu'ils se sentent assez forts ils reviennent causer

de nouveaux ravages. Tel est le sort de l'Egypte; tels sont les maux qu'entraîne le despotisme des Turcs.

Ce voyage dans la province de Faïoum rappelle un trait que rapporte Strabon, et qui prouve jusqu'à quel point les soins que l'on prend pour les animaux les plus cruels peuvent triompher de leur férocité : « La préfecture d'Arsinoé, « dit-il, révère le crocodile et le regarde comme « sacré. Les prêtres en conservent un dans un lac « particulier; ils le nourrissent avec du pain, « de la chair et du vin, qu'ils lui donnent en pré- « sence des étrangers que ce spectacle ne manque « pas d'attirer. Notre hôte, un des personnages « respectables qui nous montraient les choses « sacrées, nous conduisit après dîner au lac, « portant avec lui des petits gâteaux, de la viande « rôtie et un vase rempli de vin. Le crocodile « reposait sur le rivage : les prêtres s'approchè- « rent; un d'eux lui ouvrit la gueule; un autre y « introduisit les gâteaux, la chair et le vin. Après « le repas le monstre descendit tranquillement « dans l'eau, et nagea vers l'autre rive. »

Les Egyptiens honoraient le crocodile parce qu'il était consacré à Typhon, mauvais génie dont ils redoutaient la fureur : ils croyaient pouvoir calmer son indignation, et détourner les calamités dont il les affligeait en honorant un animal qui était son image symbolique.

CHAPITRE IX.

Voyage dans le Désert du côté de la mer Rouge. Description des montagnes qu'on traverse pour arriver au monastère de Saint-Antoine et de Saint-Paul. Description des villes et villages qui bordent les deux rives du fleuve.

En continuant de remonter le Nil on rencontre le bourg de Bouch : il n'offre rien de remarquable ; les maisons y sont bâties de briques, et les toits s'élèvent en forme de colombier. Les Egyptiens habitent le rez-de-chaussée et les pigeons le premier étage : cet usage s'observe dans le reste de la Thébaïde. De loin ces maisons ont quelque apparence ; en y entrant on reconnaît partout les signes de la misère au milieu de l'abondance d'une riche contrée.

Pendant plusieurs lieues la chaîne de montagnes qui borne le fleuve à l'orient s'en approche de très près, et ne laisse qu'une petite étendue de pays propre à l'agriculture : cette bande de terres, qui se prolonge au pied des rochers stériles, est entrecoupée de villages entourés de bosquets, de moissons, de légumes et d'arbres fruitiers : c'est la nature parée de ses trésors à la porte du désert.

En remontant on trouve à l'occident du Nil Bénisouef. Cette ville a une demi-lieue de cir-

cuit. Les mosquées, les hauts minarets qu'on découvre à travers les sommets des arbres offrent un coup d'œil agréable; mais les autres édifices ne sont que des masures de terre ou de brique, bâties sans goût et sans élégance. Bénisouef est la résidence d'un bey qui, ainsi que les autres gouverneurs de l'Egypte, lève à main armée des tributs arbitraires : pendant plusieurs mois de l'année il campe avec ses soldats auprès des villages de sa domination; lorsqu'il a épuisé la subsistance des laboureurs il va près d'un autre bourg exiger de pareilles contributions. On ne saurait peindre toutes les vexations qu'exercent ces tyrans : les troupes qu'ils commandent sont entièrement composées de brigands, que des crimes ont bannis de leur patrie : la pitié, tous les sentimens de la nature sont bannis de leurs cœurs.

C'est d'ici qu'on se rend aux monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul, situés dans le mont Colzum. Ces lieux sauvages méritent l'attention des naturalistes : les autruches, les chamois, les gazelles et les tigres, qui leur font une guerre continuelle, habitent les antres des rochers; on y voit çà et là des grottes d'ermites, que la ferveur des premiers siècles du christianisme avait conduits dans cette solitude affreuse.

Des blocs de marbre, rouge, blanc, noir, à moitié coupés dans le rocher, d'autres répandus alentour, annoncent les travaux des hommes.

C'était là que les Pharaons faisaient tailler ces pierres dures et polies dont ils formaient le revêtement et les canaux de leurs superbes mausolées : on les voiturait sur des chars jusqu'au Nil, et des radeaux les conduisaient au pied des pyramides. Plus loin sont des grottes de solitaires, qui dans le monde entier n'auraient pu choisir un séjour plus sauvage, et où ils fussent plus éloignés du commerce des humains.

Lorsqu'on a franchi une partie du mont Colzum on arrive au monastère de Saint-Antoine : il n'a point de porte; on y entre par une fenêtre, où les religieux enlèvent les voyageurs à l'aide d'une poulie. Ces précautions sont nécessaires pour se mettre à l'abri du pillage des Arabes. Une muraille haute et épaisse, d'un quart de lieue de circuit, en forme l'enceinte; un grand jardin, où l'on cultive des arbres fruitiers, en occupe une partie. On voit dans l'autre les cellules des moines et une petite église. Un canal qui reçoit les eaux des montagnes les porte dans le monastère. Les religieux cophtes qui l'habitent s'y livrent à la pratique d'une austère pénitence; ils observent un jeûne continuel, et ne boivent du vin qu'aux quatre grandes fêtes de l'année; cependant ils croient avoir un empire absolu sur les démons, les serpens et les bêtes féroces. Leur supérieur lorsque le P. Sicard alla les visiter travaillait à la pierre philosophale : au sein de l'abnégation de tous les biens

que procure la vie sociale il s'occupait à la recherche de l'or.

Ces religieux conservent une grande vénération pour la grotte de Saint-Antoine : c'est un réduit obscur creusé dans la montagne, où ce père de la vie monastique vivait comme dans un tombeau, environné des ombres et des déserts. Une montagne d'une lieue de diamètre, haute et escarpée, sépare ce couvent de celui de Saint-Paul : l'impossibilité de la franchir oblige de faire un circuit autour de la montagne, et il faut deux jours pour y arriver. Ce monastère, construit sur le côté oriental du mont Colzum, est pareillement habité par des religieux cophtes, aussi misérables et aussi ignorans que les premiers.

Assis au sommet du Colzum on a sous ses yeux la mer Rouge. L'aspect de ces lieux porte aux graves méditations : combien les pays, les montagnes, la mer qu'on contemple de cette élévation ont été féconds en merveilles ! L'histoire des nations en est remplie, et les peuples barbares de ces contrées en conservent encore la mémoire.

Après cette course on retourne volontiers au Nil : le vent du nord, qui y souffle pendant plus de neuf mois, favorise les voyageurs qui voguent vers la haute Thébaïde. On voit bientôt à l'orient le commencement du mont des Oiseaux : il doit son nom à la multitude de milans, d'éperviers, d'aigles, de poules de Pharaon et de cor-

morans qui s'y reposent pour se précipiter sur leur proie; les tourterelles et les petits oiseaux peuplent les bois qui bordent les pieds des rochers; les troupes d'ibis, de grues, de cygnes et de cicognes descendent le long des rivages, et couvrent le Nil pendant l'hiver. Les volées de pigeons obscurcissent les airs : ils sont plus nombreux en Egypte qu'en aucun autre pays de la terre; les hameaux et les villes forment de vastes colombiers : on ramasse leur fiente avec grand soin pour en fumer les melonnières. Des Arabes indépendans habitent cette côte; ils pillent les bateaux qu'ils peuvent surprendre, et lorsqu'on envoie des troupes contre eux ils s'enfoncent dans les déserts, dont ils connaissent les défilés, et où les Turcs n'osent les poursuivre : quand l'orage est passé ils reviennent à main armée reprendre leurs possessions. Le voyageur doit toujours être sur ses gardes, marcher armé, faire sentinelle, tirer de temps en temps des coups de fusil pendant la nuit, et ne point laisser approcher un bateau du sien; autrement il court risque d'être volé et massacré.

On arrive au port de Minich, ville assez considérable : elle est jolie, peuplée et commerçante; on y trouve des colonnes renversées et des restes d'anciens édifices. Les habitans de cette ville avaient autrefois une grande vénération pour les chiens; les prêtres en nourrissaient un avec des mets sacrés en l'honneur d'Anubis. La plaine qui

l'environne est d'une grande beauté : le tableau de l'abondance y récrée sans cesse la vue; mais il est défiguré par l'aspect du laboureur couvert de haillons, et des huttes de terre où il s'enferme tristement après avoir arrosé de sueurs la riche moisson qu'il ne recueille pas pour lui. Il est donc bien vrai que les lois sages font plus pour le bonheur des peuples que tous les trésors de la nature!

On voit plus haut le bourg de Saouadi : c'est ici que commencent les grottes de la Thébaïde, fameuses par l'austérité des anachorètes; elles s'étendent l'espace de vingt lieues; ce sont des carrières creusées par les Egyptiens; et les hiéroglyphes qu'on y remarque mettent le sceau à leur antiquité.

Les villages se suivent à peu de distance; leur continuité, la variété de leur aspect, le nombre de leurs habitans rendent les paysages très vivans et très diversifiés.

En descendant le canal de Radda, dont les rives sont charmantes, à une lieue au midi, on traverse les ruines d'une ville ancienne : à quelque distance de là un monument curieux fixe les regards; c'est un rocher uni à la pointe du ciseau, dans l'épaisseur duquel on a taillé une grotte de cinquante pieds de diamètre et de six de profondeur. Le fond représente un sacrifice offert au soleil : cet astre y est sculpté en demi-relief; à droite deux prêtres, coiffés de bonnets pointus,

lèvent vers lui leurs bras, et touchent des doigts l'extrémité des rayons; derrière eux deux enfans, coiffés de la même manière, tiennent dans leurs mains des coupes remplies, destinées aux libations. Trois bûchers, soutenus par sept vases avec des anses, et placés au-dessous du soleil, portent au sommet des agneaux égorgés; à gauche on reconnaît deux jeunes filles, attachées seulement à la pierre par les pieds et le dos : les Arabes leur ont abattu la tête et les ont défigurées à coups de lance. Divers hiéroglyphes composent sans doute l'histoire de ce sacrifice, qu'on croit offert à Jupiter-Ammon, divinité symbolique par laquelle les anciens Egyptiens désignaient le soleil entrant dans le signe du bélier.

Le village d'Acmounain est remarquable par les ruines magnifiques qu'il possède : parmi les monceaux de décombres qui l'environnent on admire un portique superbe, que le temps n'a point endommagé; il a cent pieds de long, vingt-cinq de large, et est soutenu par douze colonnes, qui ont chacune soixante pieds d'élévation et vingt-quatre de circonférence; dix pierres énormes couvrent toute l'étendue du portique. On reste dans l'étonnement à la vue de ces quartiers de rochers, que la main des hommes a pu élever à soixante pieds de haut. Le portique était peint en rouge et en bleu : ces couleurs sont effacées en plusieurs endroits; mais le dessous de l'architrave qui entoure la colonnade a conservé une cou-

leur d'or d'une vivacité surprenante. Il en est de même du plafond, où les étoiles d'or brillent sur un ciel d'azur d'un éclat éblouissant. On est bien surpris de trouver au milieu des chaumières turques et arabes des édifices qui semblent l'ouvrage des génies! Leur vétusté ajoute encore à leur prix; ils imposent une sorte de vénération au voyageur qui les contemple. La superstition et l'ignorance font croire aux Egyptiens qu'ils renferment des trésors, aussi ne permettent-ils pas aux étrangers d'en lever un plan fidèle; en les dessinant on s'expose à perdre la vie. Les Egyptiens modernes regardent tous les Européens comme des magiciens; ils s'imaginent qu'en prenant seulement les dimensions de leurs antiquités ils sont en état d'enlever leurs trésors, aussi ne les voient-ils pas écrire ou dessiner sans inquiétude, et ils les en empêchent de tout leur pouvoir.

En traversant le Nil on visite les restes d'Antinoé : *Ensiné* est le nom que lui donnent maintenant les Arabes. Adrien ayant perdu Antinoüs, son favori, dans un voyage d'Egypte, voulut élever à sa mémoire un monument durable; il fonda une ville de son nom; il en tira le plan sur un terrain uni, et la fit bâtir avec une magnificence royale. Dans plusieurs quartiers de la ville on voit des monceaux de décombres, des débris de corniches, d'entablemens qui annoncent des temples ou des palais détruits. Une des places

était ornée de quatre grandes colonnes d'ordre corinthien; trois ont péri; les bases seules subsistent : la quatrième est parfaitement bien conservée; elle a environ cinquante pieds d'élévation. On lit sur le piédestal une inscription grecque à moitié effacée, qui la dédie à l'empereur Alexandre-Sévère. Le sénat d'Alexandrie, comblé de ses bienfaits, lui érigea ces quatre colonnes après son triomphe sur les Perses; car le feuillage de chêne qui couronne le bas de celles qui subsistent était chez les Romains un signe de victoire. Quand les inscriptions et les témoignages des historiens ne feraient pas connaître le fondateur de cette ville les voûtes des portes, les chapitaux des colonnes, le défaut des hiéroglyphes diraient que ce n'est point l'ouvrage des Egyptiens : on y admire ce goût, cette élégance que les Romains apprirent des Grecs; mais on n'y remarque point cette majesté, cette solidité, cette grandeur merveilleuse que le peuple d'Egypte savait imprimer à ses monumens.

Près de cette ville sont les débris de l'antique Abydus, où l'on allait consulter l'oracle du dieu Bésa; un couvent de derviches en occupe la place. Sur la fin du quatrième siècle Antinoë était peuplée de chrétiens; l'historien Pallade assure qu'on y comptait douze couvens de vierges, et beaucoup d'autres habités par des moines.

On trouve encorc dans les environs plusieurs

monastères cophtes, dont les religieux croupissent dans la misère et l'ignorance.

En remontant toujours le grand fleuve on voit dans la montagne du côté de l'orient cette suite de grottes habitées autrefois par de pieux anachorètes : l'histoire célèbre leur abstinence; les fruits, le pain et l'eau composaient leur nourriture, et toute leur vie se passait dans la contemplation des célestes vérités, dans la pratique des vertus les plus pures.

Le bourg de Salaem s'annonce de loin par ses hauts colombiers de forme carrée. Un peu plus loin on côtoie une longue île, et l'on entre dans un tournant qui conduit à Siout : cette ville est grande, bien bâtie et fort peuplée : sa situation sur une éminence artificielle nous enseigne qu'elle occupe l'emplacement d'une ville ancienne, aussi y reconnaît-on les vestiges de Lycopolis, où le loup était regardé comme un animal sacré.

Aboutig se trouve du même côté à une demi-lieue du fleuve : c'est une petite ville fort riante. Les Turcs y cultivent le pavot dont ils font l'opium : les gens riches en prennent avec délices pour se procurer des songes agréables; le peuple se contente d'avaler à jeun de petites boules faites de la feuille du chanvre hachée, qui produisent les mêmes effets.

Au-dessus d'Aboutig est le bourg de Settefé. Pendant les voyages du P. Sicard on y forma

contre lui une accusation bien singulière. Deux cophtes vinrent trouver le gouverneur, et lui dirent que cet étranger se préparait à clouer les bords du Nil avec des clous magiques, et à détourner l'inondation par ses enchantemens. Cette déclaration embarrassa fort le prince arabe : il allait faire arrêter le savant missionnaire si un janissaire, qui avait voyagé avec lui, n'eût répondu de sa personne, et soutenu que les cophtes étaient des calomniateurs. Ce trait suffit pour donner une idée de l'ignorance et de la superstition des Egyptiens modernes.

Parmi les nombreux villages qui bordent le Nil on remarque celui qui est bâti sur les débris d'Antéopolis. Cette ville possédait le temple magnifique que les Egyptiens, au rapport de Diodore de Sicile, élevèrent en l'honneur d'Antée, qui fut vaincu par Hercule; il n'en reste que le portique, soutenu par de grosses colonnes et couvert de grandes pierres : le plafond, peint d'or et d'azur, a conservé la vivacité de ses couleurs.

On découvre ensuite au bord de l'horizon les hauts minarets d'Achmim. Quoique cette ville soit déchue de son ancienne splendeur elle est encore une des plus belles de la Haute-Egypte : un prince arabe y commande; la police y est bien observée; les rues sont larges et propres; le commerce et l'agriculture y fleurissent. Elle a perdu ses anciens édifices; il n'en reste que quelques pierres, si grandes que les temps n'ont pu

les mouvoir; elles sont chargées d'hiéroglyphes, et l'une d'elles offre une sculpture extraordinaire. On y a tracé quatre cercles concentriques renfermés dans un carré : celui du milieu contient un soleil; les deux suivans, divisés en douze parties, renferment l'un douze oiseaux, l'autre douze animaux presque effacés, qui paraissent être les signes du zodiaque; le quatrième est sans division, et présente douze figures humaines. Les quatre saisons occupent les angles du carré, à côté duquel on distingue un globe ailé. Il est vraisemblable que cette pierre appartenait à un temple dédié au soleil; que l'ensemble de ces hiéroglyphes marque son passage sur les signes du zodiaque et son cours, dont la révolution forme l'année. Cette pierre est un témoignage que les Egyptiens avaient des connaissances astronomiques.

On ne peut quitter Achmim sans parler d'un serpent qui fait la merveille du pays. Il y a plus d'un siècle qu'un derviche mourut ici : il passait pour un saint parmi les mahométans; on lui éleva un tombeau, surmonté d'une coupole, au pied de la montagne. Les peuples vinrent de toutes parts lui adresser des prières. Un derviche, profitant adroitement de leur crédulité, leur persuada que Dieu avait fait passer l'esprit du saint dans le corps d'un serpent.

On en trouve beaucoup dans la Thébaïde qui ne font point de mal. Il en avait stylé un à obéir

à sa voix : il parut avec son serpent, éblouit le vulgaire par des tours surprenans, et prétendit qu'il guérissait toutes les maladies. Quelques succès heureux, dus à la nature seule, et quelquefois à l'opinion des malades, lui donnèrent une grande célébrité. Bientôt il ne fit plus sortir le serpent Haridi que pour les princes et les personnes capables de le bien récompenser. Les successeurs de ce derviche, élevés dans les mêmes principes, n'eurent pas de peine à accréditer une erreur qui leur était si avantageuse : ils ajoutèrent à la persuasion que l'on avait de sa vertu celle de son immortalité; ils osèrent même en faire l'essai publiquement : le serpent fut coupé par morceaux en présence de l'émir, et déposé pendant deux heures sous un vase. A l'instant où ils levèrent le vase les prêtres eurent sans doute l'adresse d'en substituer un semblable : on cria miracle, et l'immortel Haridi acquit un nouveau degré de considération. Cette fourberie leur procure de grands avantages : on va de tous côtés prier auprès du tombeau, et si le serpent sort de dessous la pierre et s'approche du solliciteur c'est un signe que le malade guérira. On juge bien qu'il ne paraît qu'après qu'on a fait une offrande proportionnée à la qualité et à la richesse des personnes. Tous les raisonnemens humains ne persuaderaient point aux Egyptiens ignorans et crédules qu'ils sont la dupe de quelques charlatans; ils croient au serpent Haridi autant qu'au prophète.

Les chrétiens du pays ne doutent pas plus de sa vertu que les Turcs; mais ils soutiennent que ce serpent est le démon Asmodée, qui tua les sept maris de l'épouse de Tobie; que l'ange Raphael le porta dans cet endroit après l'avoir métamorphosé, et que Dieu s'en sert pour tromper des infidèles. Ce serpent était de l'espèce de ceux que décrit Hérodote, et qui étaient sacrés dans l'ancienne Egypte.

CHAPITRE X.

Route depuis Achmin jusqu'à Dendera.

Laissons la ville d'Achmim et le serpent Haridi; passons de l'autre côté du Nil : on y voit en avançant vers l'occident deux monastères cophtes, situés à l'entrée du désert; leur architecture se ressent de la décadence du goût chez les Grecs; on croit qu'ils ont été bâtis par l'impératrice Hélène. Dans l'espace qui les sépare la terre est semée de marbres antiques.

En remontant vers le sud-est on traverse une plaine ombragée d'arbres divers; elle conduit au bourg de Menchié, décoré d'une grande mosquée : il s'y tient un marché considérable; on s'y procure une conserve de froment très estimée dans le pays; elle est composée de blé trempé dans l'eau pendant deux jours, séché ensuite au soleil, et bouilli jusqu'à ce qu'il soit épaissi en gelée. Cette pâte ainsi préparée est fondante, sucrée et très nourrissante. Si cette espèce de confiture desséchée au four se conservait en mer elle pourrait être d'une très grande ressource dans les voyages de long cours.

On aborde enfin au port de Girgé, capitale de la haute Egypte. Cette ville, d'une lieue de cir-

cuit, a plusieurs mosquées, des bazars et des places publiques, mais point d'édifices remarquables : elle est environnée de jardins bien cultivés; un bey la gouvèrne; les soldats qu'il commande exercent des vexations sans nombre. En marchant pendant une heure vers l'occident on trouve les débris d'Abydus, où Ismandès bâtit un temple magnifique en l'honneur d'Osiris. C'était le seul de l'Egypte où les chanteurs et les musiciens eussent défense d'entrer. Cette ville, réduite en un simple village sous l'empire d'Auguste, ne présente de nos jours que des monceaux de ruines sans habitans; mais à l'occident de ces ruines on retrouve encore le monument célèbre d'Ismandès.

On entre d'abord sous un portique élevé d'environ soixante pieds, et soutenu par deux rangs de grosses colonnes : la solidité inébranlable de l'édifice, les grandes masses qui le composent, les hiéroglyphes dont il est chargé font reconnaître l'ouvrage des anciens Egyptiens. Au-delà est un temple qui a trois cents pieds de long sur cent quarante-cinq de largeur : en y entrant on remarque une salle immense dont le toit porte sur vingt-huit colonnes de soixante pieds de haut, et dix-neuf de circonférence à la base; elles sont espacées de douze pieds. Les pierres énormes qui forment le plafond, parfaitement peintes et comme incrustées les unes dans les autres, ne présentent à l'œil qu'un seul plateau de marbre,

qui a cent vingt-six pieds de longueur et soixante-six de largeur. On y voit une multitude d'animaux, d'oiseaux, de figures humaines, coiffées de bonnets pointus avec un morceau d'étoffe qui pend par derrière, et habillées de robes ouvertes qui ne descendent que jusqu'à la ceinture. La grossièreté de la sculpture en annonce l'antiquité; c'est l'art au berceau. Les formes du corps, les attitudes, les proportions des membres y sont mal observées. Parmi ces représentations diverses on distingue des femmes allaitant des enfans, et des hommes qui leur présentent des offrandes.

Au fond de la première salle s'ouvre une grande porte qui conduit à un appartement de quarante-six pieds de long sur vingt-deux de largeur; six piliers carrés en soutiennent l'entrée. Une dernière salle de soixante-quatre pieds de long sur vingt-quatre de large offre un escalier par lequel on descend dans les souterrains de ce grand édifice. Les Arabes en y cherchant des trésors y ont entassé des monceaux de terre et des débris. Il serait dangereux de s'enfoncer dans ces souterrains parce que l'air en est très infect, et si chargé de mofètes qu'on a peine à y tenir une bougie allumée.

Six têtes de lions, placées aux deux côtés du temple, servent de gouttières pour écouler les eaux. On monte au sommet par un escalier d'une forme singulière; il est construit de pierres in-

crustées dans le mur, et saillantes de six pieds en-dehors, de manière que ne portant que d'un côté elles paraissent suspendues en l'air. Les murailles, les colonnes, le toit de cet édifice n'ont point souffert des injures du temps; si les hiéroglyphes, rongés en plusieurs endroits, n'en marquaient la vétusté il semblerait qu'on vient de le construire.

La domination des Turcs depuis Girgé jusqu'à Siène est bien précaire : des Arabes, la plupart indépendans, possèdent une partie des terres; ceux qui habitent les montagnes à l'orient de Girgé ne paient aucun tribut, et donnent asile à tous les mécontens du gouvernement.

L'île de Doum n'est pas éloignée de Girgé : on trouve au-dessus le port de Bardis, petite ville qui dépend du grand Scheik. Le village de Béliené en dépend aussi : sa situation entre deux canaux en rend le séjour agréable. On voit en face quelques hameaux habités par des Arabes qui infestent le fleuve de leurs pirateries, surtout pendant la nuit.

Quelques lieues plus haut les rochers s'écartent de la rive orientale; on y remarque quelques villages, où l'on fabrique un grand nombre de vases de terre que l'on transporte dans le reste de l'Egypte. La rive occidentale du Nil, plus riante, mieux peuplée, offre aux regards de riches plaines de froment et des pâturages couverts de troupeaux. Le bourg de Dendéra n'a rien de remar-

quable; mais environ une lieue à l'occident on trouve les débris de l'ancienne Tentyra : des monceaux de décombres et de ruines, qui s'étendent fort loin, marquent la grandeur de cette ville. Après avoir traversé ces débris on admire sur une petite éminence deux temples antiques; on y remarque la même solidité que dans ceux d'Abydus; mais ils ont moins de grandeur et de magnificence.

Strabon parle de l'aversion que les Tentyrites conservaient pour le crocodile, révéré dans plusieurs autres villes : « Les autres hommes, dit-il, « le regardant comme pernicieux, l'évitent; les « Tentyrites au contraire le cherchent avec soin, « et le tuent partout où ils le rencontrent. » On trouve encore en Egypte des hommes déterminés qui osent attaquer les crocodiles : ils nagent vers cet animal formidable, et lorsqu'il ouvre sa gueule pour les engloutir ils y enfoncent une planche de sapin à laquelle une corde est attachée. Le crocodile en serrant fortement les mâchoires y enfonce tellement ses dents aigües qu'il ne peut plus les retirer : alors l'Egyptien, tenant d'une main la corde, regagne le rivage. Plusieurs hommes tirent le monstre à bord et le tuent. Cette attaque a ses dangers; car si le nageur manque d'adresse il est dévoré sur-le-champ.

CHAPITRE XI.

Description de Giené, Cophtos, Cous et de la route qui conduit de ces villes à Cosseir sur la mer Rouge. Voyage de Cous à Thèbes, depuis Thèbes jusqu'à Esné. Arrivée à Siène, aujourd'hui *Assouan*. Détails sur les îles de Philé et d'Eléphantine.

A l'opposé de Dendéra on découvre Giené, bâtie sur une hauteur : on n'y remarque aucun monument mémorable; elle ne jouit pas d'un état florissant quoiqu'elle soit le rendez-vous des caravanes qui partent pour Cosseir. Un canal coule auprès ; il était autrefois navigable; la négligence des Turcs l'a laissé combler, et il ne reçoit des eaux que pendant l'inondation. Si Giené ne possède aucun édifice digne de fixer les regards ses environs méritent l'attention des voyageurs : ils sont occupés par des jardins qui produisent des fruits excellens; les arbres qu'on y rassemble forment des ombrages dont on sent vivement le prix sous un ciel en feu.

Au-dessus de Giené sont les ruines de Cophtos. Cette ville, placée sous une éminence que le Nil environnait de ses eaux, était avantageusement située pour faire le commerce de la mer Rouge: les richesses qu'elle retirait du commerce de l'Inde la rendirent très florissante; elle devint

une ville célèbre; sa prospérité dura jusqu'au règne de Dioclétien. Ses habitans ayant embrassé le christianisme furent exposés aux cruelles persécutions de cet empereur : il fit marcher des troupes contre eux, et leur ville fut renversée de fond en comble uniquement parce qu'ils refusaient d'abjurer le christianisme. Aujourd'hui on n'y voit plus d'habitans. Les marbres et les beaux restes des monumens répandus parmi les sables qui couvrent l'ancienne cité attestent la barbarie de Dioclétien. Le grand bassin qui lui servait de port subsiste encore avec deux ponts jetés sur les canaux qui l'entouraient.

Cous, autrefois la ville d'Apollon, s'enrichit du désastre de Cophtos. Cette ville, qui devait sa puissance au commerce de l'Inde, jouit d'une grande opulence pendant la domination des Arabes : depuis que les Turcs se sont emparés de l'Egypte sa gloire s'est éclipsée; on n'y voit de nos jours qu'un assemblage de chaumières, habitées par un petit nombre de Cophtes et d'Arabes. Giené, qui a remplacé ces deux villes, n'a rien de leur magnificence parce que les avantages de sa situation et la fertilité de son terroir ne sauraient balancer les obstacles que le despotisme du gouvernement et le pillage des Bédouins opposent à son commerce.

Après avoir fait connaître ces villes anciennes il convient de donner des détails sur cette partie intéressante et peu connue de l'Egypte : en exa-

minant la carte de ce pays on voit que le Nil en se précipitant de la dernière cataracte prend son cours du côté de la Libye, suivant la direction des montagnes; repoussé bientôt par ces barrières insurmontables il revient vers l'orient, et se rapproche de la mer Rouge. L'intervalle qui les sépare n'étant que de trente-trois lieues Giené et Cosseir sont placées aux extrémités; une vallée profonde, où l'on reconnaît à chaque pas les traces de la mer, conduit de l'une à l'autre : elle est stérile, dépouillée de verdure, mais très praticable; on y trouve de l'eau, et quelques acacias qui produisent la gomme arabique : les Arabes la mangent sans doute pour se désaltérer. Les mines d'émeraudes et de métaux précieux dont parlent les anciens écrivains subsistent encore dans les montagnes qui bordent le chemin; la crainte d'être exposé aux vexations des beys, et l'ignorance des Egyptiens modernes empêchent qu'elles ne soient exploitées.

Le port de Cosseir est peu considérable : les gros bateaux y abordent; mais les vaisseaux sont obligés de rester en rade, où ils trouvent un bon mouillage. Cet avantage le fit choisir par les Grecs et les Romains pour y entretenir une marine. La ville, ou plutôt la bourgade actuelle, ne contient qu'environ deux cents cabanes construites de terre : elle est dominée par un château flanqué de quatre tours, dont le feu suffirait à sa défense; mais on le laisse tomber en

ruine ; et aujourd'hui il a pour toute garnison un portier, qui a soin d'ouvrir et de fermer une antique porte de fer. Les habitans sont un mélange de Turcs et d'Arabes, gouvernés par un cachef. Les droits énormes de dix pour cent que l'on prélève en nature sur toutes les marchandises qui abordent à Cosseir n'encouragent pas les négocians : la tyrannie des beys, les vexations du commandant, la crainte des Bédouins sont des entraves bien plus terribles; cependant la situation de ce port est si favorable pour l'échange des productions de l'Egypte contre celles de l'Arabie et de l'Inde que ce commerce, quoique bien diminué, subsiste toujours.

Si l'Egypte tombait au pouvoir d'un peuple éclairé il rendrait la route de Cosseir sûre et commode. Si les vingt-quatre beys qui dévorent les richesses de ce pays pouvaient s'occuper un instant du bonheur des peuples ils construiraient trois édifices publics où les caravanes trouveraient des rafraîchissemens et le repos ; mais régner quelques jours, se livrer sans mesure à leurs passions, s'enivrer de tous les plaisirs, se détruire mutuellement sont toute leur ambition : on en a vu onze dans l'espace de trois ans passer du sein des voluptés à la mort ; ils ont péri par le fer de leurs collègues, qu'un sort semblable attend ; un plus grand nombre s'est sauvé par la fuite. Que peuvent attendre le commerce et l'agriculture d'un pareil gouvernement !

En partant de Cous pour remonter vers Assouan on laisse à droite la ville de Néquadé, où réside un évêque cophte, et où les mahométans ont plusieurs mosquées. L'île de Mataré en est fort proche et deux lieues au-delà on découvre les ruines de Thèbes, dont les poètes et les historiens ont à l'envi célébré la magnificence : on y trouve encore les débris d'un des quatre principaux temples dont parle Diodore de Sicile ; il faut en lire la description dans le voyage de Norden. Trois obélisques restent debout ; un seul est renversé : deux ont soixante pieds de haut sur vingt-un de circuit à la base, et un peu plus loin deux autres de soixante-douze pieds d'élévation sur trente de circonférence. Ces superbes monumens, formés chacun d'un globe de granit rouge, rendent hommage au génie et aux connaissances des anciens Egyptiens. Si l'on mesure avec justesse l'espace qu'occupaient les vestibules, les portiques et les cours du temple on verra que leur ensemble avait au moins une lieue de circuit. La campagne des environs était couverte des maisons des Egyptiens, et quoiqu'elles fussent construites avec solidité elles n'ont pu résister aux ravages du temps et des conquérans ; elles sont entièrement détruites. Aujourd'hui, que le sol s'est beaucoup élevé, que les alluvions annuelles du fleuve les ont couvertes de plusieurs pieds de limon, on laboure sur leurs ruines ; le blé, le lin, les légumes croissent aux mêmes

lieux où l'on admirait il y a trois mille ans des places publiques, des palais et des édifices nombreux habités par un peuple éclairé.

A l'extrémité de cette campagne est un village, près duquel on parcourt les avenues et les débris d'un temple plus dégradé que le premier; il occupait un terrain spacieux. Rien n'en donne une idée plus grande que deux obélisques qui lui servaient d'ornement, et qui sembleraient avoir été posés là par les géans ou les génies fabuleux : formés chacun d'un seul bloc de granit ils ont soixante-douze pieds de haut au-dessus du sol et trente-deux de circonférence; mais comme ils sont enfoncés fort avant dans le sable et le limon on peut croire qu'ils ont quatre-vingt-dix pieds depuis la base jusqu'au sommet. Rien n'est plus majestueux que ces obélisques : l'Egypte est le seul pays où l'on ait exécuté de semblables ouvrages, et il n'y a point de ville dans l'univers dont ils ne devinssent le plus bel ornement; mais les Turcs et les Cophtes, rampant sous le joug de fer qui pèse sur leurs têtes, les voient sans admiration, et construisent à l'entour des huttes de terre qui peuvent à peine les mettre à l'abri du soleil. Ces barbares lorsqu'ils ont besoin d'une meule de moulin ne rougissent pas d'abattre la colonne qui soutenait un temple et un portique, et de la scier par tronçons.

Le terrain qu'occupait la partie occidentale de Thèbes est environné de grandes ruines : c'est

là qu'on voit des grottes, nommées les portes des rois; on y enterrait les anciens souverains de la Thébaïde. Aujourd'hui la plupart de ces tombeaux sont bouchés, et il ne s'en trouve que neuf où l'on puisse pénétrer.

La seconde grotte, spacieuse et bien décorée, offre aux yeux un plafond couvert d'étoiles d'or, des oiseaux peints avec des couleurs dont la fraîcheur et la vivacité n'ont rien perdu de leur éclat. Ces galeries, ces appartemens, qui se prolongent fort loin sous les montagnes, sont ornés de figures innombrables d'hommes, d'oiseaux et d'animaux divers. On ne marche dans ces dédales qu'à la lueur des flambeaux, car la lumière du jour n'y pénètre point : en les parcourant on se sent frappé d'une crainte religieuse comme si la présence des vivans devait troubler les morts dans les asiles du repos et de la paix!

En retournant de ces lieux ténébreux le voyageur rencontre bientôt les débris d'un temple dont les piliers carrés portent des statues qui ont toutes la tête rompue : elles tiennent d'une main un sceptre, et de l'autre un fouet. L'édifice n'est presque qu'un monceau de ruines. On demeure stupéfait à la vue d'un colosse couché par terre, et brisé vers le milieu : on compte vingt-un pieds de largeur d'une épaule à l'autre; sa tête a onze pieds de long et dix-huit de circonférence.

En continuant sa route et une demi-lieue plus

loin le voyageur est frappé d'étonnement à la vue de deux colosses qui, semblables à des rochers, reposent assis à côté l'un de l'autre : leurs piédestaux sont à peu près égaux, et formés de blocs de granit de trente pieds de long sur dix-huit de largeur. Le plus petit de ces colosses est pareillement d'un seul bloc de marbre; l'autre, le plus grand de l'Egypte, est formé de cinq assises de granit, et rompu par le milieu. Pour donner une idée de la taille gigantesque de ce colosse il suffit de dire que son pied seul a près de onze pieds delong. Cette statue, dont la moitié est demeurée sur sa base, et que Strabon appelle la statue de Memnon, rendait, dit-il, un son au lever du soleil.

On s'arrache avec peine des ruines de Thèbes aux cent portes; les monumens qui y frappent les regards du voyageur remplissent l'âme de grandes idées : à la vue des colosses et des obélisques superbes qui semblent surpasser les bornes de la puissance humaine il dit : *l'homme a fait cela!* et ce sentiment semble ennoblir son existence. Il est vrai que lorsque ses yeux s'abaissent sur les masures placées au pied de ces magnifiques ouvrages; lorsqu'il aperçoit un peuple ignorant à la place d'une nation savante il s'afflige sur l'anéantissement des générations et sur la perte des arts; mais cet attendrissement même a du charme pour les cœurs sensibles.

Ici le voyageur touche presque aux bornes de

l'Egypte : il contemple avec plaisir les richesses qui bordent les deux rives du Nil; il voit en passant les ruines d'Hermantis. Cette ancienne ville, qui honorait d'un culte particulier Apollon et Jupiter, avait élevé deux temples en leur honneur; le temps les a respectés : celui d'Apollon est petit, mais bien conservé. L'édifice est divisé en plusieurs salles : cinq faucons, les ailes déployées, ornent le plafond de la première; des étoiles d'or brillent sur la voûte de la seconde; on y remarque deux béliers qui se regardent avec des hiéroglyphes artistement sculptés; deux bœufs de marbre occupent l'extrémité de cet appartement. On voit alentour des femmes qui allaitent leurs enfans.

A quatre lieues dans l'intérieur des terres on rencontre le village d'Oksor; on y fabrique beaucoup de poterie : les habitans transportent leurs vases au bord du Nil, les attachent sur un lit de branches de palmier, la bouche en bas, mettent dessus un second lit semblablement disposé, ensuite un troisième. Cette espèce de radeau surnage soutenu par l'air, qui, renfermé dans la capacité des vases, y fait le même office que dans la cloche du plongeur : deux hommes assis dessus le conduisent de ville en ville jusqu'à ce qu'ils aient vendu toutes leurs marchandises.

Depuis Thèbes jusqu'à Syène on aperçoit fréquemment des crocodiles étendus sur les îles sablonneuses que le Nil laisse à découvert en se ré-

tirant : ils dorment au soleil, mais leur sommeil est très léger, car à l'approche des bateaux ils se précipitent dans l'eau. Ils descendent rarement dans la basse Thébaïde, et jamais au-dessous du Caire. Ces animaux voraces, quoique couverts d'écailles impénétrables, fuient les lieux trop fréquentés par les hommes, et se plaisent davantage vers les endroits où les barques sont plus rares. Les anciens ont écrit que l'icneumon entrait dans la gueule de ce monstre lorsqu'il était endormi, et lui dévorait les entrailles. L'icneumon recherche les œufs que la femelle du crocodile cache dans le sable, et les mange quand il les rencontre : voilà peut-être l'origine de cette fable.

On aborde ensuite au port d'Esné, ville considérable, gouvernée par un prince arabe et par un cachef dépendant du bey de Girgé : elle est placée au bord d'une riche campagne et ombragée par des bois d'orangers chargés de fleurs et de fruits. Elle renferme dans son sein un temple antique assez bien conservé : ce temple est souillé par les ordures entassées du bétail que les Turcs y renferment. Ces barbares ne rougissent pas de faire servir d'écuries les plus beaux monumens de l'ancienne Egypte.

Une lieue à l'occident d'Esné est un autre temple, sur les murs duquel on a sculpté en plusieurs endroits une femme assise : c'était là que Minerve était adorée et qu'on nourrissait le pois-

son Latus. Divers animaux peints sur le plafond ont conservé tout l'éclat de leurs couleurs : les Egyptiens employaient souvent dans leurs peintures l'or et le bleu d'outre-mer; mais si l'on peut juger par ce qui reste de leurs ouvrages ils ne connaissent point l'art des dégradations par lequel le peintre, passant insensiblement d'une nuance à l'autre, fait donner aux objets les formes et les contours qui leur conviennent. Leurs couleurs sont très brillantes, mais presque toujours uniformes, et simplement plaquées.

Au midi d'Esné on voit les débris d'un monastère fondé par Ste Hélène, et auprès le cimetière des martyrs, orné de tombeaux surmontés de coupoles soutenues par des arcades. Les habitans d'Esné ayant refusé d'abjurer le christianisme lors des persécutions de Dioclétien cet empereur détruisit leur ville, et les fit passer au fil de l'épée. Ce lieu est devenu un célèbre pélerinage parmi les Cophtes; ils s'y rendent des provinces les plus éloignées du royaume.

On trouve dans la chaîne des montagnes qui se prolonge à l'orient du Nil, et presque en face d'Esné, des carrières dont on tire une pierre tendre; on s'en sert pour faire des ustensiles de cuisine : elle durcit au feu et fournit d'excellentes marmites et des casseroles, qui ne donnent aucun goût aux alimens.

Au-dessus d'Esné on rencontre le village d'Edfore, bâti sur les ruines de la grande ville d'A-

pollon : il possède un temple antique, couvert d'hiéroglyphes, parmi lesquels on distingue des hommes à tête de faucon. A quelques lieues le lit du fleuve, resserré par des rochers qui s'avancent à droite et à gauche, n'a que cinquante toises de largeur; les rochers du côté de l'occident sont taillés en forme de grottes. On voit des colonnes, des pilastres, des hiéroglyphes avec une chapelle creusée dans l'épaisseur de la pierre. Les eaux, resserrées entre les montagnes, se précipitent avec une grande rapidité, et l'on ne peut remonter le courant qu'avec un vent favorable. Les crocodiles sont très communs vers cette hauteur; on les voit descendre par troupes des îles de sables, et nager en longs replis dans les eaux; mais ce qui les rend ici plus nombreux que dans les autres parties de l'Egypte c'est qu'en cet endroit les rives du Nil sont presque désertes.

Le voyageur arrive enfin au port d'Assouan, autrefois Syène, et la dernière ville de la haute Egypte. Assouan, située à l'orient du fleuve, n'est qu'une misérable bourgade avec un petit fort, où commande un aga de janissaires. Les restes de Syène sont sur la hauteur qui s'élève du côté du midi : on y remarque un ancien édifice avec des ouvertures au sommet, et des fenêtres qui regardent l'orient; c'était peut-être l'observatoire des Egyptiens. Le puits du solstice d'été dont parle Strabon pouvait correspondre à l'une de ces ouvertures : on reconnaissait ce jour lorsque les

styles des cadrans et les gnomons ne donnaient point d'ombre à midi; en cet instant le soleil vertical dardait ses rayons au fond du puits, et son image entière se peignait sur l'eau qui en couvrait le fond. Ce fait, attesté par toute l'antiquité, ne saurait être révoqué en doute; il prouve les connaissances astronomiques des Egyptiens. Il est bien étonnant que depuis huit cents ans aucun voyageur ne se soit arrêté à Syène quelques jours avant le solstice d'été pour chercher ce puits et constater une découverte aussi intéressante.

L'île Eléphantine a une demi-lieue de long sur la moitié de largeur. La ville que Strabon y décrit ne subsiste plus; un petit village est bâti sur ses ruines : on voit auprès les débris d'une porte superbe de granit, qui formait l'entrée d'un des portiques d'un temple; un rempart, élevé à la pointe de l'île, servait à la défendre contre l'inondation. Le nilomètre, si favorablement situé dans cet endroit pour reconnaître les premiers instans de la crue des eaux et régler les travaux de l'agriculture, ne paraît plus.

L'île Eléphantine est environnée de quatre autres plus petites, qui ne sont que des massifs de granit. C'est de l'une de ces îles qu'on enleva ce grand cube de pierre de soixante pieds sur chaque face, dans l'épaisseur duquel on tailla le sanctuaire du temple de Latone à Butis. L'histoire nous apprend que plusieurs milliers d'ouvriers employèrent trois ans à le conduire à sa

destination : c'est le poids le plus énorme qui ait jamais été mu par la puissance humaine.

L'île Philé n'a qu'une demi-lieue de circuit; les Ethiopiens et les Egyptiens y habitaient en commun : aujourd'hui elle est déserte; mais on y admire deux temples magnifiques.

La cataracte est encore de nos jours telle que Strabon l'a décrite. Le rocher qui barre le milieu du fleuve est à découvert pendant six mois de l'année; alors les bateaux descendent et remontent par les côtés. Durant l'inondation les eaux, amoncelées entre les montagnes, forment une seule nappe, et, franchissant l'obstacle, font un saut de onze pieds de haut; les bateaux ne peuvent plus remonter le courant, et l'on est obligé de transporter les marchandises par terre deux lieues au-dessus de la cataracte : cependant ils descendent comme à l'ordinaire, et se laissent entraîner dans le gouffre; ils s'y précipitent avec la rapidité d'un trait, et dans un instant ils sont à perte de vue. Il est nécessaire que les barques soient médiocrement chargées, et que les bateliers qui se tiennent à la poupe gardent un juste équilibre; autrement ils seraient engloutis dans l'abîme.

Tandis que nous sommes aux bornes de l'Egypte jetons un coup d'œil sur le pays que nous venons de parcourir. Dans un espace de deux cents lieues nous avons remarqué partout sur notre route les plus beaux restes de l'antiquité; mais ce

ne sont que des débris : à quel événement attribuer la destruction du goût et des arts, sous le même climat, sur le même sol, au milieu de la même abondance, sinon au gouvernement, qui abaisse ou élève à son gré le génie des nations? L'Egypte, devenue partie de l'empire des Perses, fut ravagée pendant deux cents ans par Cambyse et ses successeurs. Devenue province romaine sous le règne d'Auguste l'Egypte fut regardée comme le grenier de l'Italie, et l'agriculture et le commerce y furent seuls encouragés. Les monarques du bas-empire la gouvernèrent avec un sceptre de fer, et renversèrent quelques uns de ses plus plus beaux édifices. Les Arabes l'enlevèrent à Héraclius : ils y brûlèrent cette riche bibliothèque dont la perte sera un sujet de deuil pour les savans de tous les pays et de tous les âges. Les Turcs enfin, peuple ignorant et barbare, ont été ses derniers maîtres; ils y ont anéanti autant qu'ils l'ont pu le commerce, l'agriculture et les sciences. Après tant de fléaux, après tant de siècles révolus on ne peut refuser son admiration à un pays qui possède encore tant de monumens antiques; le globe entier n'en réunit pas autant que cette petite portion du monde : cette observation seule doit suffire pour donner une idée du peuple qui l'habita et du degré de perfection où il porta les arts.

CHAPITRE XII.

Description des Oasis, ou îles au milieu des sables, où était situé le Temple de Jupiter-Ammon, avec les routes qui y conduisent.

La description de l'Egypte ne serait pas complète si l'on passait sous silence les oasis, dépendans de la Thébaïde. Ces lieux remarquables ont été connus des géographes arabes; Abulféda, leur guide, les décrit de la manière suivante : les oasis dépendent du Saïd; ce sont des îles au milieu des sables; en partant des rives du Nil il faut trois jours de chemin à travers le désert pour y arriver. On en compte trois; on les place à l'occident de la Haute-Egypte, au-delà de la chaîne des montagnes, parallèle au fleuve. Il ajoute que la première est très cultivée, qu'elle possède des ruisseaux abondans, des sources d'eaux chaudes, des campagnes couvertes de moissons et d'autres choses surprenantes, mais que le peuple y est malheureux.

C'était près d'une de ces habitations que le fameux temple de Jupiter-Ammon était situé; la route que tint Alexandre lorsqu'il entreprit ce voyage ne permet pas d'en douter.

Alexandre, dit Quint-Curce, ayant pacifié la Haute-Egypte sans rien changer à l'ancienne cons-

titution du gouvernement, résolut d'aller au temple de Jupiter-Ammon. Le chemin qui y conduit est presque impraticable : la terre y est sans sources et le ciel sans pluies. On découvre de toutes parts d'immenses plaines de sables qui, frappés continuellement des rayons du soleil, exhalent des vapeurs suffocantes : dévorés par la sécheresse et la chaleur les voyageurs sont obligés de traverser un sable profond, qui, cédant sous leurs pas, rend la marche très pénible. Les Egyptiens exagéraient encore ces difficultés : mais rien ne pouvait arrêter Alexandre, qu'un désir ardent entraînait vers l'oracle de Jupiter; le faîte de la grandeur humaine ne pouvant rassasier son cœur avide de gloire il croyait ou voulait qu'on crût que ce dieu était son père.

Il descendit par le fleuve jusqu'au lac Maréotis avec ceux qu'il avait choisis pour l'accompagner; il en partit pour accomplir son dessein : les deux premiers jours la fatigue ne fut pas très grande; en effet quoiqu'on marchât sur un sol stérile on n'était pas encore entré dans les solitudes brûlantes. Lorsqu'ils y furent avancés ils n'aperçurent autour d'eux que des sables profondément entassés, sans arbres, sans plantes, sans aucune trace de culture : au milieu de ces campagnes arides, semblables aux navigateurs ils cherchaient la terre des yeux; l'eau que des chameaux portaient dans des outres fut bientôt épuisée, et l'on ne pouvait réparer cette perte sur un sol dépour-

vu de sources, et où tout était brûlé par le soleil. Dans cette extrémité, soit bienfait des dieux, soit effet du hasard, le ciel se couvrit de nuages épais, et la pluie tomba en torrent. Enfin après quatre jours de marche dans cette affreuse solitude ils arrivèrent sur le territoire consacré à Jupiter-Ammon : avec quel étonnement ils trouvèrent dans cette contrée entourée de déserts des forêts impénétrables aux feux du jour, des ruisseaux d'une eau excellente, et une température délicieuse qui faisait jouir toute l'année des charmes du printemps et du don précieux de la salubrité!

Les habitans de ces bois, nommés Ammoniens, demeurent dans des cabanes répandues çà et là sous l'ombrage : un triple mur, bâti au milieu, leur tient lieu de citadelle; la première enceinte enferme le palais de leurs anciens rois : la seconde, où se trouve le temple, est destinée aux femmes, aux enfans, aux esclaves; les guerriers chargés de défendre cet asile occupent la troisième. La fontaine du Soleil coule dans un autre bosquet, pareillement consacrée à l'oracle d'Ammon; l'eau en est tiède le matin, fraîche à midi, chaude le soir et brûlante à minuit.

La statue qu'on révère en ces lieux ne ressemble point à celles que fabriquent ordinairement les sculpteurs; faite d'émeraudes et de pierres précieuses elle a la forme d'un bélier. Quand on veut la consulter les prêtres la portent dans une na-

celle dorée, à laquelle sont suspendues de chaque côté des coupes d'argent : les femmes suivent le dieu en chantant un hymne dans la langue du pays afin de se rendre Jupiter favorable, et d'en recevoir un oracle certain.

Sous les monarques du bas-empire les oasis devinrent un lieu d'exil : ces princes, qui avaient la manie de discuter et de décider les questions théologiques, y envoyèrent tour à tour et les sectaires et les catholiques. L'oasis d'Ammon est peu connue des Egyptiens modernes : la grande oasis, la plus fréquentée de toutes parce qu'elle se trouve sur le chemin des caravanes d'Abyssinie, possède un petit nombre d'habitans : le bey de Girgé y envoie un cachef pour la gouverner et y lever des tributs. Lorsque les Abyssins, qui partent d'Egypte pour s'en retourner, ont pris des rafraîchissemens dans cette vallée féconde, située sous le tropique, ils marchent pendant sept journées avant de gagner la première ville d'Ethiopie : ils se conduisent le jour en fixant des signes de reconnaissance, et la nuit en observant les étoiles. Souvent des collines de sable que l'on avait remarquées dans le précédent voyage, ayant été emportées par le vent, trompent les guides ; pour peu que ces erreurs les écartent de leur route les chameaux, après avoir passé cinq ou six jours sans boire, succombent sous leur charge et meurent. Les hommes ne tardent pas à subir le même sort, et quelquefois d'une nombreuse

caravane il n'échappe pas un seul voyageur. D'autres fois les vents embrasés du midi élèvent des tourbillons de poussière qui étouffent les hommes et les animaux : une caravane qui passe ensuite voit la terre couverte de cadavres entièrement desséchés. Ce spectacle épouvantable, ces dangers terribles n'effraient point les Abyssins, qui de toute antiquité apportent en Egypte de la poudre d'or, de la civette et des dents d'éléphans, tant l'habitude a d'empire sur les hommes!

CHAPITRE XIII.

Gouvernement de l'Egypte. Puissance prépondérante des beys. Observations sur le peu d'autorité que la Porte-Ottomane conserve actuellement en Egypte.

Avant de parler du gouvernement de l'Egypte il importe d'offrir des idées claires et précises des mameluks : on donne ce nom, qui signifie *acquis*, à des enfans enlevés par des marchands ou des voleurs dans la Géorgie, la Circassie, la Natolie et dans diverses provinces de l'empire ottoman, et vendus ensuite à Constantinople et au grand Caire. Les grands de l'Egypte, qui ont une semblable origine, les élèvent dans leur maison, et les destinent à succéder à leurs dignités. Aujourd'hui ces étrangers sont les seuls qui puissent avoir le titre de bey et remplir les charges de l'état; la loi est si expresse que le fils d'un bey ne saurait être élevé à ce poste éminent : il embrasse ordinairement le parti des armes; le divan lui assigne un honnête revenu, et le nomme enfant du pays.

Les mameluks sont presque tous de familles chrétiennes : lorsqu'on les a achetés on les force à embrasser le mahométisme, et on les circoncit. Des maîtres de langue leur apprennent le turc et l'arabe; lorsqu'ils savent parfaitement lire et

écrire on leur enseigne le Coran, qui est le code de leur religion et de leurs lois.

Dès l'âge le plus tendre on apprend aux mameluks à monter à cheval, à se servir du sabre et des armes à feu; on les exerce continuellement aux évolutions militaires, à supporter avec constance la châleur du climat et la soif dévorante des déserts : ils doivent à ces exercices une forte constitution et un courage indomptable.

A quinze et dix-huit ans ces jeunes gens manient avec adresse des chevaux indomptés, parlent et écrivent plusieurs langues, et sont capables de remplir les emplois auxquels on les destine : ils passent successivement par les divers grades de la maison des beys, et c'est ordinairement le mérite qui les y élève. Parvenus au poste de cachef ils gouvernent les villes qui sont dans la dépendance de leurs patrons : il leur est permis alors d'acheter des mameluks, qui suivent leur sort et deviennent les compagnons et les artisans de leur fortune. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour monter au poste de bey, qui donne siége parmi les vingt-quatre membres du divan ou conseil de la république; mais quand ils y sont parvenus ils ne cessent pas de se regarder comme les serviteurs de leur premier maître, et de conserver pour lui une profonde soumission. Telle est l'origine des mameluks; telle est la carrière qu'ils ont à parcourir.

Sélim, sultan des Ottomans[1], ayant conquis

l'Égypte en 1517, mit fin à la dynastie qui régnait depuis deux cents ans, et fit pendre son dernier chef à l'une des portes du Caire.

Selon les principes de la politique turque Sélim devait exterminer tout le corps des mameluks; mais une vue plus raffinée le fit pour cette fois déroger à l'usage : il sentit en établissant un pacha dans l'Égypte que l'éloignement de la capitale deviendrait une grande tentation de révolte s'il lui confiait la même autorité que dans les autres provinces; pour parer à cet inconvénient il combina une forme d'administration telle que le pouvoir, partagé entre plusieurs corps, leur fît garder un équilibre qui les tînt tous dans sa dépendance; il établit donc un divan, qui fut composé du pacha et des chefs des sept corps militaires, composés des mameluks échappés à son premier massacre. L'office du pacha fut de notifier à ce conseil les ordres de la Porte; de faire passer le tribut; de veiller à la sûreté du pays contre les ennemis extérieurs; de s'opposer à l'agrandissement des divers partis. De leur côté les membres du conseil eurent le droit de rejeter les ordres du pacha en motivant les refus; de le déposer même, et de ratifier toutes les ordonnances civiles ou politiques.

Quant aux mameluks il fut arrêté qu'on prendrait parmi eux les vingt-quatre gouverneurs ou beys des provinces : on leur donna le soin de contenir les arabes, de veiller à la perception

des tributs et à toutes la police intérieure. Mais leur autorité fut purement passive, et ils ne durent être que les instrumens des volontés du conseil : l'un d'eux, résidant au Caire, eut le titre de gouverneur de la ville dans un sens purement civil, sans aucun pouvoir militaire.

Cette forme de gouvernement n'a pas mal répondu aux intentions de Sélim puisqu'elle a duré plus de deux siècles. Mais depuis cinquante ans la Porte s'étant relâchée de sa vigilance il s'est introduit des nouveautés dont l'effet a été de multiplier les mameluks; de reporter en leurs mains les richesses et le crédit, et enfin de leur donner sur les Ottomans un ascendant qui a réduit à peu de chose le pouvoir de ceux-ci.

Les beys sentent parfaitement les avantages de leur position, et ils en abusent à l'excès : un pacha ne reste en place qu'aussi long-temps qu'il favorise leurs desseins; s'il ose élever la voix pour les intérêts de son maître ou ceux des Egyptiens il devient criminel d'état; le divan s'assemble, et on le renvoie. Voici la manière dont on reçoit et dont on congédie ces lieutenans de l'empereur ottoman.

Aussitôt qu'un nouveau pacha est débarqué au port d'Alexandrie il donne avis de son arrivée au conseil de la république. Le scheik el-balad envoie les plus adroits des beys pour le complimenter : ils lui portent des présens, et lui marquent une grande soumission. Pendant

qu'ils environnent sa personne ils sondent adroitement ses dispositions, étudient son caractère, et tâchent d'apprendre de sa bouche ou de ses officiers quels sont les ordres dont il est porteur : s'ils les trouvent contraires à leur désirs ils expédient un courrier au scheik elbalad, qui assemble le divan, et défend au pacha d'avancer. On écrit à la Porte que le nouveau vice-roi vient avec des intentions hostiles propres à exciter une rebellion parmi ses fidèles sujets, et l'on demande son rappel, ce qui n'est jamais refusé. Lorsque les chefs de la république pensent n'avoir rien à craindre du lieutenant qu'on leur envoie ils l'invitent à se rendre au grand Caire : les députés le font monter sur une superbe galère, et l'escortent pendant la route. Tous les bateaux qui l'environnent sont agréablement pavoisés : il s'avance lentement à la tête de la petite flotte, et aucune barque ne peut dépasser la sienne. Malheur aux voyageurs qui remontent le Nil ! car ils sont obligés de grossir son cortége. Lorsqu'il est arrivé au Helle il s'arrête : le scheik elbalad députe plusieurs sangiaks pour le recevoir, ou il vient lui-même. A son débarquement les chefs de la république le félicitent de nouveau, et le janissaire aga lui présente les clefs du château, et le prie d'y faire sa résidence ; on le conduit en pompe dans la ville.

D'abord les divers corps d'infanterie, précédés de leur musique bruyante, défilent sur deux

lignes, enseignes déployées. La cavalerie suit : les cavaliers, au nombre de cinq à six mille, s'avancent en bon ordre; leurs habits sont formés des étoffes les plus éclatantes; des robes flottantes, d'énormes moustaches, de longues lances armées d'un fer luisant leur donnent un air majestueux et guerrier. Viennent ensuite les beys, superbement vêtus et accompagnés de leurs mameluks, montés sur des chevaux arabes pleins de feu, et couverts de housses brodées en or et en argent : les brides de ceux des chefs sont ornées de perles fines et de pierres précieuses; les selles étincellent d'or. Ces divers cortéges, car chaque bey a le sien, sont très élégans. La beauté des jeunes gens, la richesse de leurs habits, l'adresse avec laquelle ils manient leurs coursiers forment un coup d'œil fort agréable. Le pacha termine la marche; il s'avance gravement, précédé de deux cents cavaliers et d'une troupe de musiciens : quatre chevaux de main, conduits par des esclaves à pied, vont au petit pas devant lui; ils sont couverts de housses traînantes, chargées d'une broderie en or et en perles. Le vice-roi monte une barbe d'une grande beauté, et porte à son turban une grosse aigrette de diamans. La marche commence à huit heures du matin, et dure jusqu'à midi. Le lendemain le pacha assemble le divan, et invite les beys à s'y rendre. Il se tient dans un tribune, devant une fenêtre grillée comme le grand-seigneur : son lieutenant

lit les ordres de la Porte. Les sangiaks s'inclinent profondément, et promettent d'obéir à tout ce qui ne sera pas contraire à leurs priviléges. Lorsque la lecture est finie on sert une collation, et au départ de l'assemblée le vice-roi fait présent au scheik elbalad d'une riche fourrure et d'un cheval magnifiquement enharnaché, et aux autres beys d'un caftan. Telle est l'installation d'un pacha.

Le poste qu'il occupe est une espèce d'exil; il ne peut sortir de l'enceinte de son palais sans la permission du scheik elbalad : c'est véritablement un prisonnier d'état qui au milieu de la splendeur qui l'environne doit sentir le poids de ses fers. Ses revenus montent à près de trois millions de livres tournois. L'ambition des beys lui offre une source féconde de richesses. Lorsque la connaissance de sa position et une politique raffinée lui ont appris à semer la dissension parmi les chefs de la république et à s'y former un parti puissant chacun s'efforce de s'étayer de son crédit, et il reçoit l'or et l'argent à pleines mains. Les sangiaks, nommés par le divan, achètent aussi du pacha la confirmation de leurs dignités; les héritages des personnes qui meurent sans enfans grossissent encore ses trésors. C'est ainsi que le représentant du grand-seigneur peut se maintenir en place et s'enrichir prodigieusement dans un petit nombre d'années : mais la plus grande circonspection doit toujours diriger ses démar-

ches; dans le poste glissant qu'ils occupe la moindre faute peut le perdre; souvent même des événemens inattendus renversent tous les ressorts de sa politique. Si parmi les sangiaks quelque jeune audacieux détruit à force de courage et de forfaits le parti favorisé par le pacha; s'il parvient à la dignité de scheik elbalad il assemble le conseil, et le vice-roi est ignominieusement renvoyé. L'ordre de son départ est confié à un officier habillé de noir, qui le porte dans son sein, s'avance dans la salle d'audience, s'incline profondément, et, prenant un des coins du tapis qui couvre le sofa, dit en le relevant : *insel pacha*, descends pacha : il sort après avoir prononcé ces mots. Le vice-roi est obligé sur-le-champ de plier bagage, et de se retirer dans l'espace de vingt-quatre heures à Boulak, où il attend les ordres de Constantinople. Ordinairement sa personne est en sûreté; mais si les beys qui gouvernent ont des griefs contre lui ils lui font rendre un compte rigoureux de son administration, des présens qu'il a reçus, et partagent entre eux ses dépouilles. Pendant l'interrègne le conseil de la république élit un caïmacan pour remplir sa place jusqu'à l'arrivée du nouveau pacha.

Depuis la dernière révolution faite par Ali-Bek le pouvoir des Ottomans en Egypte est devenu encore plus précaire : cependant les beys dans la crainte de porter le divan à quelque parti vio-

lent n'osent déclarer leur indépendance; tout continue de se faire au nom du sultan; ses ordres sont reçus comme on dit *sur la tête et sur les yeux*, c'est à dire avec le plus grand respect. Mais cette apparence illusoire n'est jamais suivie de l'exécution; le tribut est souvent suspendu, et il subit toujours des défalcations considérables par les dépenses fausses et simulées : on trompe sur l'inondation des terres; on trouve le moyen de diminuer la contribution des riz et des blés en capitulant avec ceux qui les reçoivent. De son côté la Porte, fidèle à sa politique ordinaire, ferme les yeux sur tous ces abus; elle sent que pour les réprimer des efforts coûteux et peut-être même une guerre ouverte compromettraient sa dignité. Elle fomente les divisions des divers partis pour empêcher qu'aucun ne prenne consistance : d'ailleurs depuis plusieurs années des intérêts plus pressans l'obligent de rassembler vers le nord toutes ses forces; occupée de sa propre sûreté dans Constantinople elle laisse aux circonstances le soin de rétablir son pouvoir dans les provinces éloignées.

En s'emparant du gouvernement de l'Egypte les mameluks ont pris des mesures qui semblent leur en assurer la possession la plus efficace; sans doute c'est la précaution qu'ils ont eue d'avilir toutes les troupes turques au point qu'aujourd'hui les janissaires, les azabs et les cinq autres corps ne sont qu'un ramas d'artisans, de goujats

et de vagabonds, qui gardent les portes de qui les paie, et qui tremblent devant les mameluks comme la populace du Caire. C'est véritablement dans le corps de ces mameluks que consiste toute la force militaire de l'Egypte. D'après les supputations de personnes instruites leur nombre ne va pas à dix mille cavaliers: on ne doit pas compter d'infanterie; elle n'est ni connue ni estimée en Turquie, et surtout dans les provinces d'Asie les préjugés des anciens Perses et des Tartares règnent encore dans ces contrées : la guerre n'y étant que l'art de fuir ou de poursuivre l'homme de cheval qui remplit le mieux ce double but est réputé le seul homme de guerre; et comme chez les barbares l'homme de guerre est le seul homme distingué il en est résulté pour la marche à pied quelque chose d'avilissant qui l'a fait réserver au peuple. C'est à ce titre que les mameluks ne permettent aux habitans de l'Egypte que les mulets et les ânes, et qu'eux seuls ont le privilége d'aller à cheval : ils en usent dans toute son étendue; à la ville, à la campagne, en visite, même de porte en porte, on ne les voit jamais qu'à cheval.

CHAPITRE XIV.

Des diverses races des habitans de l'Egypte; les Cophtes les Arabes. Les chrétiens de Syrie; les Grecs et les Juifs. Les vrais Turcs sont en petit nombre. Observations sur le mariage des Egyptiens.

L'Egypte, enlevée depuis vingt-trois siècles à ses propriétaires naturels, a vu s'établir successivement dans son sein des Perses, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes, des Géorgiens et enfin cette race de Tartares connus sous le nom de Turcs ottomans. Parmi tant de peuples plusieurs y ont laissé des vestiges de leur passage; mais comme dans leur succession ils se sont mêlés il en est résulté une confusion qui rend moins facile à connaître le caractère de chacun.

Les vrais naturels de l'Egypte sont les Cophtes; ce sont les seuls descendans des Egyptiens, assujettis depuis plus de deux mille ans à des princes étrangers : ils ont perdu le génie et les sciences de leurs pères; mais ils ont gardé beaucoup de leurs usages, et l'ancienne langue vulgaire du pays. La connaissance qu'ils se sont transmise de père en fils de toutes les terres labourables, de leur valeur, de leur étendue les a fait choisir pour être les écrivains des beys et les intendans de tous les gouverneurs, afin de dérober à ces seigneurs

l'intelligence de leurs livres de compte la plupart les écrivent en cophte.

En considérant le visage de beaucoup d'individus de cette race on lui trouve un caractère particulier : tous ont un teint de peau jaunâtre et fumeux qui n'est ni grec ni arabe; tous ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, la lèvre grosse, en un mot une vraie figure de mulâtre. On en voit plusieurs familles dans le Delta; mais le grand nombre habite le Saïd, où ils occupent quelquefois des villages entiers.

Les Cophtes embrassèrent le christianisme dès sa naissance; mais ils mêlent dans leur culte une foule de pratiques superstitieuses qu'ils ont reçues de leurs ancêtres : au reste, ils sont doux et humains; tous les liens du sang y sont honorés et chéris. Le commerce intérieur, l'art de faire éclore les poulets et d'élever les abeilles forment presque toute leur science. Souvent les régies qu'on leur confie les enrichissent prodigieusement; mais ils ne jouissent pas tranquillement du fruit de leurs travaux; le bey qui les voit dans l'opulence les dépouille sans pitié de leurs richesses. Ces vexations ne les excitent jamais à la révolte; leur peu d'énergie les tient enchaînés dans l'avilissement et la misère, et ils les supportent sans murmurer.

Les Arabes sont après les Cophtes le plus ancien peuple de l'Egypte. Ceux qui, devenus laboureurs, vivent sous la domination des étrangers qui gouvernent ce pays offrent au philosophe

un exemple frappant de l'influence des lois sur les hommes; soumis à un gouvernement tyrannique ils ont perdu la bonne foi, la droiture qui caractérisent leur nation. Ces Arabes dégénérés, connus sous le nom de *Fellah*, rendent la navigation du Nil très dangereuse : ils attaquent les bateaux à la faveur des ténèbres, massacrent les voyageurs, s'emparent de leurs marchandises, et commettent toutes sortes de brigandages.

Une autre partie des Arabes vivent sous l'empire de leurs scheiks, qui possèdent diverses principautés dans la Thébaïde. Ce mot, qui signifie vieillard, est le signe glorieux de leur puissance : ils sont encore comme autrefois les juges, les pontifes les souverains de leurs peuples. Ces vénérables patriarches prennent ordinairement leurs repas à la porte de leurs maisons ou de leurs tentes, et y invitent tous ceux qui se présentent. Lorsqu'ils se lèvent de table ils crient à haute voix : *Au nom de Dieu que celui qui a faim approche et mange*. Cette invitation n'est point une politesse stérile; tout homme, quel qu'il soit, a droit de s'asseoir et de se nourrir des alimens qui s'y trouvent. L'Arabe vient exposer ses affaires à leur tribunal; elles ne sont pas compliquées, et les lumières de la raison leur suffisent pour les terminer sur-le-champ.

Ces Arabes sont moins farouches que les autres, et ils ignorent beaucoup de vices des nations policées. L'hospitalité est sacrée parmi eux : cette

vertu honorable est portée si loin que l'ennemi dont ils ont juré la mort s'il peut se soumettre à venir boire le café chez eux n'a plus rien à craindre pour ses jours : c'est la seule circonstance où ils oublient leur ressentiment, et où ils renoncent au plaisir de la vengeance.

La troisième espèce d'Arabes est comprise sous la dénomination générale de *Bédouins*. Habitans du désert ces peuples pasteurs remplissent les solitudes brûlantes qui s'étendent à l'orient et à l'occident de l'Egypte. Divisés en tribus ils ne cultivent point la terre; ils se nourrissent d'orge, des fruits du dattier, de la chair et du lait de leurs troupeaux; ils les conduisent dans les vallées, où ils trouvent du lait et des pâturages. Quand les productions sont épuisées ils chargent leurs tentes, leurs femmes et leurs enfans sur des chameaux, montent à cheval, et toute la tribu va former une autre habitation. Ces souverains des déserts, ennemis de toutes les caravanes, les attaquent partout où ils les rencontrent, et les forcent à payer un tribut ou à combattre : s'ils éprouvent trop de résistance ils se retirent sans appréhender la poursuite des ennemis; s'ils sont vainqueurs ils dépouillent tout le monde, partagent le butin, mais ils ne tuent jamais personne que pour venger le sang de leurs compagnons. Le voyageur qui se met sous leur protection n'a rien à craindre pour sa vie ni pour ses richesses, car leur parole est sacrée : c'est un trait qui caracté-

rise cette nation. Leur goût pour le pillage ne les a point fait renoncer aux devoirs de l'hospitalité; elle n'est pas moins honorée parmi eux que chez les Arabes cultivateurs.

L'amour actif de la liberté leur fait préférer les déserts affreux où ils vivent indépendans aux riches plaines de l'Egypte qui les rendraient esclaves : plus d'une fois le gouvernement leur a offert des terres, et ils les ont toujours refusées parce qu'il aurait fallu se soumettre à des despotes. Leur aversion pour toute domination étrangère leur fait préférer l'horreur des déserts aux établissemens les plus avantageux : la liberté a tant de charmes pour eux qu'avec elle ils supportent courageusement la faim, la soif et les ardeurs dévorantes du soleil. Les Romains, les Perses et les Ottomans n'ont jamais pu les soumettre à leur puissance.

Après les Cophtes et les Arabes les mahométans occidentaux sont les habitans les plus nombreux de l'Egypte : les uns se livrent au commerce; les autres servent dans les armées. Il ne faut pas juger leur nation sur les individus qui viennent au grand Caire : ceux d'entre eux qui embrassent le parti des armes sont des aventuriers presque tous coupables de grands crimes, et que la crainte de la justice a bannis de leur patrie. Ces soldats mercenaires sans foi, sans loi s'abandonnent à tous les excès, et se vendent toujours au bey qui leur promet une plus haute paie.

Les vrais Turcs se trouvent en petit nombre dans ce pays; les corps des janissaires et des Arabes en sont composés. Ils abusent de leur pouvoir pour piller les Egyptiens et les étrangers, et emploient tous les moyens pour amasser de grandes richesses. Quelquefois ils se rendent redoutables aux pachas et aux beys, et vendent leurs suffrages au poids de l'or. Ces troupes n'ont aucune discipline; ils ignorent absolument l'art de l'artillerie, et il leur serait impossible de résister à la tactique européenne.

Les chrétiens de Syrie (les Grecs et les juifs) s'occupent entièrement du commerce, du change et des arts : la subtilité de leur esprit les a rendus tour à tour directeurs des douanes et intendans des revenus de l'Egypte. On ne peut compter sur leur droiture; il faut être continuellement en garde contre leurs artifices : lorsqu'ils ont du crédit ils s'en servent pour opprimer les négocians européens, leur susciter des avanies et mettre des entraves à leurs entreprises. La plupart sont orfèvres, et travaillent l'or et l'argent et les pierres avec assez de perfection; plusieurs d'entre eux font des étoffes légères, bien tissues, mais qui pèchent par la teinture; les couleurs n'ont ni l'éclat ni la durée de celles de l'Inde : c'est à l'ignorance des artistes qu'il faut s'en prendre, car l'Egypte produit d'excellent indigo, et diverses substances colorantes. Il en est de même de leurs toiles : le lin d'Egypte, autrefois si renommé,

n'a rien perdu de sa qualité; il est long, doux, soyeux et formerait du linge superbe; mais le défaut de fileuses qui sachent l'employer fait qu'on ne fabrique que des toiles grossières.

Tous ces habitans, de mœurs, de nations différentes, se montent à quatre millions. Huit mille mameluks les gouvernent. On est d'abord surpris que ce petit nombre d'étrangers puisse tenir sous le joug une si grande population; mais on revient de son étonnement lorsqu'on sait que du temps d'Auguste trois cohortes suffisaient pour garder la Thébaïde. Strabon, témoin oculaire et l'un des plus sages historiens de l'antiquité, nous rapporte ces faits intéressans; il dévoile parfaitement la faiblesse des Egyptiens du temps des Romains en assurant qu'ils n'avaient jamais formé une nation guerrière. Ils n'ont pas changé depuis; un long esclavage n'a plutôt servi qu'à éteindre le peu d'énergie qu'ils avaient peut-être alors. Leur ignorance dans le métier des armes surpasse encore leur lâcheté : une nation guerrière qui attaquerait l'Egypte s'en emparerait sans obstacle; elle pourrait avec autant de facilité conquérir l'Ethiopie, s'assurer de l'or de ces contrées, et, maîtresse des eaux du Nil, les faire couler à son gré dans l'Egypte, où elles entretiendraient une abondance intarissable.

Parmi ces peuples les deux sexes vivent séparés et ne conversent point ensemble : les mœurs des

Orientaux, si différentes de celles de l'Europe, ont amené les législateurs à ne pas faire du mariage un contrat indissoluble, aussi Mahomet pour flatter l'inconstance du cœur humain a-t-il permis la répudiation. Elle est beaucoup plus rare parmi eux qu'on ne pense communément; plusieurs même se contentent d'une seule épouse. Il faut attribuer cette modération à la séparation des deux sexes, à la vie privée dont ils sentent vivement les charmes, et surtout à leur tendresse pour leurs enfans, qui, élevés au sein de la maison paternelle, deviennent l'appui et la consolation des auteurs de leurs jours.

Ce sont les parentes d'un jeune homme qui prennent soin de son établissement : elles connaissent la plupart des filles de la ville; elles lui en font le portrait; lorsque son choix est fixé on parle d'alliance au père de la future; on spécifie la dot, et s'il se décide on lui fait des présens. Quand les parties sont d'accord les parentes, les amies, les connaissances de la future épouse la conduisent au bain. Au retour on commence les festins, les danses, les chansons, et on les continue tout le reste de la journée. Le lendemain les mêmes personnes se rendent chez la future, et l'arrachent comme par violence des bras de sa mère : elles la mènent en triomphe à la maison du mari. Les baladins, les pieds attachés sur de longs bâtons, la précèdent un balancier à la main : de nombreux esclaves étalent aux yeux du

peuple les effets précieux destinés à l'usage de la mariée; des troupes de danseuses l'environnent; elle cependant paraît sous un dais porté par quatre esclaves; une longue suite de flambeaux éclaire le cortége.

Telles sont parmi les Egyptiens les lois et les cérémonies du mariage. Le pauvre comme le riche les observe scrupuleusement : la fille de l'artisan est conduite de la même manière à son époux; toute la différence consiste dans l'appareil qui l'entoure : au lieu de flambeaux on la promène à la lueur du bois de sapin, qui brûle dans des réchauds de fer, portés sur de longs bâtons; au lieu de danseuses et de musiciens elle est précédée de tambours de basque et de baladins. Enfin la fille du pauvre qui ne peut avoir un dais et un cortége emprunte un voile, marche au bruit des cymbales ou de morceaux de métal, que des malheureux agitent en cadence.

Les Cophtes observent à peu près les mêmes cérémonies; mais ils ont coutume de fiancer de jeunes filles de six à sept ans; un anneau qu'ils leur passent au doigt est le signe de cette alliance. Souvent ils obtiennent des parens la permission de les élever chez eux jusqu'à ce qu'elles soient nubiles; seulement ils ne peuvent avoir qu'une femme à la fois.

Un Musulman ne peut épouser une femme sans lui assigner une dot proportionnée à ses facultés. S'il veut s'en séparer il fait venir le juge,

et déclare en sa présence qu'il la répudie; et lorsque les quatre mois de grâce sont expirés il lui remet la dot portée dans le contrat de mariage, et les biens qu'il en a reçus. S'ils ont des enfans le mari retient les garçons, et la femme emmène les filles. Dès ce moment ils deviennent libres de contracter de nouveaux engagemens.

CHAPITRE XV.

Détails sur la température du climat de l'Egypte.

Le climat de l'Egypte passe avec raison pour très chaud : ce royaume commence à la zone torride, et se prolonge l'espace de neuf degrés dans la zone tempérée; il est vrai que les chaleurs de la Thébaïde surpassent celles que l'on éprouve dans beaucoup de contrées placées directement sous l'équateur ; le thermomètre de Réaumur quand l'haleine embrasée du vent du sud se fait sentir monte quelquefois à trente-huit degrés au-dessus du terme de la glace, et souvent à trente-six. Il faut attribuer ce phénomène à l'aridité des plaines de sables, dont la Haute-Egypte est environnée, et à la réverbération des monts qui la resserrent dans toute sa longueur. Si la chaleur était le principe des maladies le Saïd serait inhabitable : la seule qu'elle paraît occasionner est la fièvre ardente, à laquelle les habitans sont sujets, et dont ils se débarrassent avec la diète en buvant beaucoup d'eau et en se baignant dans le fleuve. Ils sont d'ailleurs sains et robustes; on y voit un grand nombre de vieillards, et plusieurs montent à cheval à l'âge de quatre-vingts ans. Le régime qu'ils observent pendant la saison brûlante contribue beaucoup

à la conservation de leur santé; ils ne se nourrissent presque que de végétaux, de légumes et de lait; ils usent fréquemment du bain, mangent peu, boivent rarement des liqueurs fermentées, et mêlent beaucoup de jus de citron dans leurs alimens. Cette sobriété conserve leur vigueur jusque dans un âge très avancé.

Aussitôt après l'inondation les champs se couvrent de moissons : les exhalaisons des eaux que le soleil élèvent pendant le jour, condensées par la fraîcheur des nuits, retombent en rosées abondantes. Le vent du nord, qui pendant l'été souffle continuellement, ne trouvant point d'obstacle à son cours dans l'étendue de l'Egypte, dont les montagnes sont peu élevées, chasse vers l'Abyssinie les vapeurs des marais et des lacs, et renouvelle sans cesse l'atmosphère; peut-être que les émanations balsamiques de la fleur d'orange, des roses, du jasmin d'Arabie et des plantes odorantes contribuent à rendre l'air salutaire; sans doute aussi que les eaux du Nil, plus légères, plus douces, plus agréables au goût qu'aucune de celles qui sont connues, ont une grande influence sur la santé des habitans. Toute l'antiquité a reconnu leur excellence : ce qu'il y a de certain c'est qu'on les boit avec grand plaisir, et la quantité ne fait jamais de mal; seulement comme elles sont imprégnées de nitre elles purgent doucement ceux qui en usent avec excès.

Dans la Basse-Egypte le voisinage de la mer, la grandeur des lacs, l'abondance des eaux amortissent les feux du soleil, et y entretiennent une température charmante. Il était réservé à quelques modernes de nous enseigner une doctrine contraire : ils prétendent que de nos jours cette contrée est devenue, par la négligence des Turcs et des Arabes, le berceau de la peste ; que la culture du riz suffit pour engendrer des maladies nombreuses. Ces assertions ont un air de vraisemblance qui pourrait imposer aux personnes qui n'ont point habité l'Egypte.

Dans des vallées formées par de hautes montagnes, où l'atmosphère ne peut être sans cesse renouvelé par un courant d'air, la culture du riz est malsaine, et les laboureurs paient souvent de leur vie les riches moissons qu'ils demandent à la terre. Il n'en est pas de même aux environs de Damiette et de Rosette ; les plaines sont presque de niveau avec la mer ; aucune éminence, aucune colline n'arrête le souffle rafraîchissant du vent du nord ; il pousse vers le midi les nuages et les exhalaisons des champs inondés ; il purifie continuellement l'atmosphère, et conserve la santé des habitans : ce qui les tourmente le plus sont les cousins et les mousquites innombrables qui, s'élevant par milliers des marais, remplissent l'air et les maisons : le jour il faut tenir sans cesse un mouchoir à la main ; c'est la première chose qu'on vous présente lors-

que vous allez en visite : la nuit on est obligé de dormir sous des mousquitaires.

Les maladies des yeux sont les plus communes en Egypte; les borgnes et les aveugles s'y trouvent en grand nombre. On ne doit pas attribuer cette calamité seulement à la réverbération d'un soleil ardent, car les Arabes qui vivent au milieu des sables ont ordinairement les yeux sains et la vue perçante; l'usage où sont les Egyptiens de dormir en plein air pendant l'été, ou sur les terrasses de leurs maisons, ou près de leurs cabanes, est sans doute l'origine de cette infirmité : le nitre universellement répandu dans l'air, les roséesabondantes des nuits attaquent l'organe délicat de la vue, et les rendent borgnes ou aveugles. La grande mosquée du Caire renferme huit mille de ces malheureux, et leur fournit une honnête subsistance.

C'est à la mauvaise nourriture surtout que l'on doit attribuer et les hideuses formes des mendians et l'air misérable et hideux des enfans du Caire. Ces petites créatures n'offrent nulle part ailleurs un extérieur si affligeant : l'œil creux, le teint have et bouffi, le ventre gonflé d'obstructions, les extrémités maigres, et la peau jaunâtre; ils ont l'air de lutter sans cesse contre la mort. Leurs mères, ignorantes, prétendent que c'est le regard malfaisant de quelque envieux qui les ensorcèle, et ce préjugé ancien est encore général et enraciné dans la Turquie; mais la vraie

cause est dans la mauvaise nourriture, aussi malgré les talismans en périt-il une quantité incroyable ; et cette ville possède plus qu'aucune capitale la funeste propriété d'engloutir la population.

Une grande partie des cécités en Egypte est causée par les suites de le petite-vérole : cette maladie, qui est très meurtrière, n'y est pas traitée par une bonne méthode. Les éruptions à la peau sont très communes dans ce climat sans cependant y causer de grands ravages.

Il faut avouer pourtant qu'il est une saison malsaine en Egypte : depuis février jusqu'à la fin de mai les vents du midi soufflent par intervalle; ils remplissent l'atmosphère d'une poussière subtile qui gêne la respiration, et chassent devant eux des exhalaisons pernicieuses; la chaleur devient quelquefois insupportable. Ce vent souffle rarement trois jours de suite; quelquefois ce n'est qu'un tourbillon impétueux qui passe rapidement, et ne fait de mal qu'au voyageur surpris dans le désert; quelquefois aussi un ouragan de cette espèce, s'élevant tout à coup, roule devant lui des torrens de sable embrasé : la sérénité du ciel disparaît; un voile épais enveloppe le firmament; le soleil paraît couleur de sang; la poussière pénètre jusque dans les appartemens, et brûle le visage et les yeux. Les habitans du Caire, plus enfoncés dans les terres, souffrent davantage de ce fléau; de pareils phé-

nomènes ont enseveli des armées et des caravanes entières.

Quelques personnes ont voulu établir parmi nous l'opinion que la peste était originaire d'Egypte ; mais cette opinion, fondée sur des préjugés vagues, paraît démentie par les faits. Nos négocians, établis depuis longues années à Alexandrie, assurent, de concert avec les Egyptiens, que la peste ne vient jamais de l'intérieur du pays, mais qu'elle paraît d'abord sur la côte à Alexandrie; d'Alexandrie elle passe à Rosette, de Rosette au Caire, du Caire à Damiette et dans le reste du Delta. Il paraît constant que son vrai foyer est Constantinople ; qu'elle s'y perpétue par l'aveugle négligence des Turcs : elle est au point que l'on y vend publiquement les effets des morts pestiférés. Les vaisseaux qui viennent ensuite à Alexandrie ne manquent jamais d'apporter des fourrures et des habits de laine qui sortent de ces ventes, et ils les débitent au bazar de la ville, où ils jettent d'abord la contagion : les Grecs qui font ce commerce en sont presque toujours les premières victimes. Aussitôt qu'elle est constatée les négocians européens s'enferment dans leur kan ou contrée, eux et leurs domestiques; et ils ne communiquent plus au dehors : leurs vivres déposés à la porte du kan y sont reçus par un portier, qui les prend avec des tenailles de fer, et les plonge dans une tonne d'eau destinée à cet usage. Si l'on veut

parler ils observent toujours une distance qui empêche tout contact de vêtemens ou d'haleine : par ce moyen ils se préservent du fléau, à moins qu'il n'arrive quelque infraction à la police.

L'on conçoit combien cet emprisonnement est ennuyeux; il dure jusqu'à trois ou quatre mois, pendant lesquels les amusemens se réduisent à se promener le soir sur les terrasses, et à jouer aux cartes.

La peste offre plusieurs phénomènes remarquables : à Constantinople elle règne pendant l'été, et s'affaiblit ou se détruit pendant l'hiver; en Egypte au contraire elle règne pendant l'hiver, et juin ne manque jamais de la détruire : elle ne remonte guère au cercle polaire, et ne passe point le tropique. Les caravanes du grand Caire, de Damas et d'Ispahan, qui quelquefois en sont infectées, ne la propagent jamais à la Mecque, et l'Yémen est à l'abri de ce fléau.

Le spectacle qu'offre cette calamité, surtout au grand Caire, glace un Européen d'effroi. Cette immense cité, au rapport des intendans des douanes, rassemble six à sept cent mille habitans; ils y sont entassés par milliers : deux cents citoyens y occupent moins d'espace que trente à Paris. Les rues sont fort étroites et toujours remplies de peuple; on s'y presse, on s'y heurte, et quelquefois on est obligé d'attendre plusieurs minutes avant de pouvoir per-

cer la foule. Un seul pestiféré communique le poison à cent malheureux ; le mal fait des progrès rapides. Les Mahométans meurent dans leurs maisons, dans les places publiques, dans les rues sans qu'aucun d'eux songe à se mettre à l'abri : *c'est la destinée*, disent-ils.

Continuellement des convois funèbres, suivis du deuil et des larmes, remplissent les rues, car les Orientaux n'abandonnent point leurs parens pestiférés ; ils leur donnent des soins jusqu'au dernier moment quoiqu'ils soient presque assurés que cette tendresse leur coûtera la vie. Ces cris du désespoir, ces pompes funèbres répandent une consternation générale, et les Français tremblent au sein de leurs asiles. Eh! qui pourrait voir sans douleur et sans effroi l'humanité gémir sous la rigueur d'un fléau si terrible! Tous ceux qui en sont attaqués ne périssent pas ; plusieurs guérissent ; mais on assure que la peste a enlevé quelquefois au grand Caire trois cent mille habitans. Conçoit-on que l'exemple des Français qui sortent sains et saufs de leurs demeures lorsque la contagion s'est dissipée ne puisse porter les Turcs à user de semblables précautions? Conçoit-on que dans toute l'étendue de l'empire ottoman il n'y ait pas un seul port où l'on fasse quarantaine? Il paraît qu'en ce moment la Porte s'occupe de cet objet, s'il est vrai qu'elle ait publié un édit pour établir un lazaret à Constantinople, et trois autres dans

l'empire; savoir, à Smyrne, en Candie et à Alexandrie. Le gouvernement de Tunis a pris ce sage parti depuis quelques années; mais la police turque est partout si mauvaise qu'on doit espérer peu de succès de ces établissemens malgré leur extrême importance pour le commerce et pour la sûreté des états de la Méditerranée.

Toute l'existence physique et politique de l'Egypte dépend du Nil; lui seul subvient à ce premier besoin des êtres organisés, le besoin de l'eau, si fréquemment senti dans les climats chauds, si vivement irrité par la privation de cet élément. Le Nil seul porte partout l'aliment de la végétation : par un séjour de trois mois sur la terre il l'imbibe d'une somme d'eau capable de lui suffire le reste de l'année. Si le Portugais Albuquerque eût pu exécuter son projet de le dériver de l'Ethiopie dans la mer Rouge cette contrée si riche ne serait qu'un désert aussi sauvage que les solitudes qui l'environnent.

Le Nil commence à croître dès les premiers jours de juin; mais sa crue n'est bien sensible qu'au solstice : à cette époque ses eaux se troublent, prennent une teinte rougeâtre et passent pour malsaines; il faut les purifier pour en boire : on y parvient en répandant de la poussière d'amandes amères broyées, et en les faisant tournoyer pendant quelques minutes avec le bras plongé au centre d'une jarre remplie. Dans

toutes les saisons les gens délicats ont soin de la parfumer.

Le Nil continue de grossir jusque vers la fin d'août et souvent jusqu'en septembre : des officiers préposés pour examiner les progrès de l'inondation en font part chaque jour aux crieurs publics, qui la proclament dans les rues du grand Caire. Le peuple, que cet événement intéresse, leur donne une légère rétribution : il devient la nouvelle publique. L'Egypte ne devant point de tribut au grand-seigneur quand les eaux ne montent pas à seize coudées on déguise souvent la vérité, et l'on ne publie qu'elles sont parvenues à ce point que quand elles l'ont dépassé.

Le moment de cette proclamation est un jour de réjouissance et une fête solennelle pour les Egyptiens : le pacha descend du château accompagné de toute sa cour, et se rend en pompe à Fostat, où commence le canal qui traverse le grand Caire; il se place sous un pavillon magnifique dressé à la tête de la digue. Les beys, précédés de leur musique et suivis de leurs mameluks, forment son cortége. Les chefs de la religion y paraissent montés sur des chevaux richement caparaçonnés. Tous les habitans, à cheval, à pied et en bateau, s'empressent d'assister à cette solennité; plus de trois cent mille hommes couvrent la terre et les eaux. La plupart des bateaux, agréablement peints,

artistement sculptés, sont ornés d'un dais et de banderolles de diverses couleurs : on reconnaît ceux des femmes à leur élégance, à leur richesse, aux colonnes dorées qui portent le dais, et surtout aux jalousies abaissées sur les fenêtres. Tout le peuple demeure en silence jusqu'au moment où le pacha donne le signal : à l'instant des cris de joie s'élèvent dans les airs, les trompettes sonnent des fanfares, et le son des timbales et des autres instrumens retentit de toutes parts. Des travailleurs rassemblés renversent une statue de terre placée sur la digue, et que l'on nomme la *Fiancée* : c'est un reste de l'ancien culte des Egyptiens, qui consacraient une jeune fille au Nil, et qui dans des temps de calamité l'y précipitaient quelquefois. La chaussée est bientôt détruite, et les eaux, ne trouvant plus d'obstacle, coulent vers le grand Caire. Le vice-roi jette dans le canal des pièces d'or et d'argent, que des plongeurs habiles ramassent sur-le-champ. Durant cette journée les habitans paraissent dans l'ivresse : on se félicite, on se fait des complimens, et l'on entend de tous côtés des cantiques d'actions de grâces. Une foule de danseuses parcourent les bords du canal, et égaient les spectateurs par leurs danses : on se livre à la bonne chère et à la joie, et le pauvre lui-même a ses festins.

Les nuits suivantes offrent un spectacle encore plus agréable : le canal remplit d'eau les grandes

places de la capitale; le soir chaque famille se réunit dans des barques ornées de tapis, de riches coussins, et où la mollesse a toutes ses commodités; les rues, les mosquées, les minarets sont illuminés; on se promène de place en place, et l'on porte avec soi des fruits et des rafraîchissemens. L'assemblée la plus nombreuse se trouve ordinairement à Lesbekie : cette place, la plus grande de la ville, a près d'une demi-lieue de circuit; elle forme un immense bassin environné des palais des beys, éclairés de lumières de diverses couleurs; plusieurs milliers de bateaux, aux mâts desquels des lampes sont suspendues, y produisent une illumination mobile, dont les aspects varient à chaque instant; la pureté du ciel, presque jamais voilé par des brouillards; l'or des étoiles, qui étincellent sur un fond d'azur; les feux de tant de lumières répétées dans les eaux font que l'on jouit dans ces promenades charmantes de la clarté du jour et de la fraîcheur délicieuse de la nuit. On est aussi obligé d'entretenir les lampes toujours allumées; l'oudi, qui rôde pendant la nuit, le fait soigneusement observer : si ce chef de la police rencontre des barques sans lumière il est en droit de couper la tête aux personnes qui s'y trouvent, et à moins d'un présent capable d'arrêter le bras des bourreaux qui l'accompagnent il exécute au moment même cette justice rigoureuse.

Depuis le grand nombre de siècles que le Nil

inonde l'Egypte il en a prodigieusement exhaussé le sol; des obélisques enterrés de quinze à vingt pieds, des portiques à moitié ensevelis attestent ce fait. Aujourd'hui que le terrain s'est considérablement élevé rarement l'inondation parvient à un point nuisible pour la culture des campagnes; lorsqu'elle demeure au-dessous de seize coudées le peuple est menacé de la famine; depuis dix-huit jusqu'à vingt-deux coudées il peut compter sur des années d'abondance. Au-dessus de ce terme les eaux, séjournant trop long-temps sur les terres, empêchent de les ensemencer à temps.

Les Egyptiens avaient rendu autrefois l'agriculture très florissante dans toute l'étendue de leur empire, témoins les travaux immenses qu'ils ont faits pour la distribution des eaux et l'arrosement des terres. Actuellement on y compte encore quatre-vingts canaux semblables à des rivières, tous creusés de main d'homme, et dont plusieurs ont vingt, trente et quarante lieues de long : six seulement ont de l'eau toute l'année; les autres, presque comblés, tarissent lorsque le Nil est bas.

Depuis douze cents ans que ce pays est soumis à des peuples qui ne sont point agriculteurs ils ont laissé dépérir la plupart de ces grands ouvrages; la barbarie du gouvernement actuel achevera de les détruire : chaque année les limites de l'Egypte cultivée se resserrent, et les sables sté-

riles s'y accumulent de toutes parts. Tel est l'état actuel du pays. On peut assurer que plus d'un tiers des terres, cultivées autrefois, se sont changées en déserts, dont l'aspect épouvante le voyageur.

Il en est de même de la population. L'Egypte ancienne fournissait à la subsistance d'environ huit millions d'habitans, et nourrissait encore l'Italie et les provinces voisines; aujourd'hui on n'en compte pas la moitié : les ruines étonnantes qu'on trouve à chaque pas et dans des lieux inhabités annoncent qu'ils ont dû être trois fois plus nombreux qu'ils ne le sont de nos jours. La population d'un état n'est jamais qu'en proportion des moyens de subsistance; elle s'accroît, diminue et s'éteint avec eux. Aujourd'hui que huit mille étrangers dépouillent à leur gré les négocians et les laboureurs les uns abandonnent les soins du commerce, les autres renoncent aux travaux de l'agriculture, et les pays se dépeuple insensiblement.

Toutes les terres appartiennent aux chefs; ils les vendent aux particuliers; à la mort des propriétaires elles retournent au fisc. Le fils est obligé d'acheter l'héritage de son père; mais il n'est pas sûr de l'obtenir : que peut faire pour l'amélioration des campagnes le laboureur qui n'est pas assuré de transmettre ses possessions à ses enfans? Il ne songe qu'à vivre, et laisse en friche une partie de ses domaines.

Un autre mal qui produit des ravages non moins funestes résulte de la vicissitude du gouvernement: tandis que les beys se font la guerre les peuples prennent part dans leurs querelles, et emploient le fer et le feu pour se détruire mutuellement.

Les chefs de la république retiennent sur le tribut qu'ils envoient chaque année à Constantinople des sommes considérables qu'ils doivent employer à l'entretien des édifices publics et des canaux; leurs dissensions continuelles, le besoin qu'ils ont d'amasser de l'or pour soudoyer des troupes et grossir leur parti les empêchent de s'occuper de ce travail indispensable. Cette négligence porte un coup mortel à l'agriculture; tout un canton qui devait sa fertilité et ses richesses aux eaux d'un canal, n'en recevant plus une quantité suffisante, devient inculte et abandonné; car partout où l'on conduit les eaux bienfaisantes du Nil la terre se couvre de trésors; elle ne demande qu'à produire.

Dans le Delta comme au Saïd on se sert de la charrue pour labourer: lorsque le bœuf y a tracé un sillon peu profond on hache la glèbe avec la houe, et on l'égalise comme celle d'un jardin; Lorsqu'on y a confié la semence on la herse légèrement : ici finissent les travaux du laboureur jusqu'à la moisson, qui est extrêmement abondante, et ne manque jamais qu'avec la crue du Nil. Lorsque l'orge et le blé sont mûrs on les

coupe et on les étend sur l'aire : un laboureur assis sur une charrette, dont les roues sont tranchantes, et traînée par des bœufs, un bandeau sur les yeux, se promène sur la paille et la hache en morceaux; on la sépare du grain avec le van : ce grain est jaune, gros et d'une très bonne qualité. Les Egyptiens en font un pain roux, à moitié cuit et mauvais, parce qu'au lieu d'employer les moulins à eau et à vent il ne se servent que de la meule à bras, et ne blutent pas assez la farine.

Le riz demande un peu plus de soin; il faut inonder le champ qu'on lui destine, en arracher les racines des herbes étrangères, l'arroser tous les jours lorsqu'il est planté : au bout de cinq mois on le coupe, et on recueille ordinairement quatre-vingts boisseaux pour un. Outre ces grains l'Egypte produit abondamment du millet d'Inde, du lin, autrefois si renommé, du chanvre et une multitude de melons exquis et de légumes, dont les peuples se nourrissent pendant les chaleurs. Dans la Basse-Egypte on sème et on recueille toute l'année; partout où l'on peut jouir des eaux du fleuve la terre ne se repose jamais, et donne trois récoltes par an. C'est là que le voyageur a sans cesse sous les yeux le spectacle charmant des fleurs, des moissons et des fruits, et que le printemps, l'été et l'automne offrent à la fois leurs trésors.

L'art avec lequel les Egyptiens font éclore les poulets leur est particulier. Leur manière d'élever

les abeilles n'est pas moins extraordinaire, et annonce beaucoup d'intelligence : comme la Haute-Egypte ne conserve sa verdure que pendant quatre ou cinq mois; que les fleurs et les moissons y paraissent plutôt les habitans de la Basse profitent de ces momens précieux; ils rassemblent sur de grands bateaux les abeilles des différens villages; chaque propriétaire leur confie ses ruches, désignées par une marque particulière. Lorsque la barque est chargée les hommes qui doivent la conduire remontent doucement le fleuve, et s'arrêtent dans tous les lieux où ils trouvent de la verdure et des fleurs : les abeilles à la pointe du jour sortent par milliers de leurs cellules, et vont cueillir les trésors dont elles composent leur nectar; elles reviennent plusieurs fois chargées de butin. Le soir elles rentrent dans leur maison sans que jamais ces travailleurs intelligens se trompent de demeure. C'est ainsi qu'après trois mois de séjour sur le Nil les abeilles, ayant moissonné les parfums de la fleur d'orange, des roses, du jasmin d'Arabie et des autres fleurs diverses, sont rapportées dans les lieux d'où on les avait enlevées, et où elles trouvent de nouvelles richesses. Cette industrie procure aux Egyptiens un miel délicieux et de la cire en abondance. Les propriétaires paient au batelier une rétribution proportionnée au nombre de ruches qu'ils ont ainsi promenées d'un bout à l'autre de l'Egypte.

CHAPITRE XVI.

Etat des Arts et du Commerce en Egypte. Réflexions sur les Hiéroglyphes.

Mais un puissant obstacle à tout heureux changement en Egypte c'est l'ignorance profonde de la nation ; c'est cette ignorance qui, aveuglant les esprits sur les causes des maux et sur leurs remèdes, les aveugle aussi sur les moyens d'y remédier. Cette ignorance répandue sur toutes les classes étend ses effets sur tous les genres de connaissances morales et physiques, sur les sciences, sur les beaux arts, même sur les arts mécaniques : les plus simples y sont encore dans une espèce d'enfance ; les ouvrages de menuiserie, de serrurerie, d'arquebuserie y sont grossiers. Les merceries, les quincailleries, les canons de fusil et de pistolet viennent tous de l'étranger. A peine trouve-t-on au Caire un artisan qui sache raccommoder une montre, et il est Européen. Les joailliers sont plus communs qu'à Smyrne et à Alep; mais ils ne savent pas monter proprement la plus simple rose. On y fait de la poudre à canon; mais elle est brute. Il y a des raffineries ; mais le sucre est plein de mélasse, et celui qui est blanc devient trop coûteux. Les seuls objets qui aient quelque perfec-

tion sont les étoffes de soie, encore le travail en est moins bien fini, et le prix beaucoup plus fort qu'en Europe.

Dans cet état des choses l'Egypte, sans arts, sans marine et gémissant sous la tyrannie de vingt-quatre beys, ne peut profiter de sa situation pour entrer en concurrence avec les Européens : ses marins ignorans ne naviguent plus dans l'Inde; à peine osent-ils parcourir l'étendue de la mer Rouge; leur plus grande expédition se borne à faire chaque année le voyage de Moka : leurs saïques, mal armées et incapables de défense, y chargent le café de l'Yemen, les parfums de l'Arabie, les mousselines et les toiles du Bengale, qui leur sont apportées par les Banians. Ce commerce borné leur procure encore de grands bénéfices.

Lorsqu'Ali-bey eut établi la sûreté des caravanes et ouvert l'Egypte aux étrangers quelques navires anglais abordèrent à Suez chargés des étoffes du Bengale, dont ils trouvèrent un débit fort avantageux; des vues politiques leur ont encore interdit ce trafic, et les Egyptiens en sont restés en possession.

Cependant l'Egypte malgré sa décadence peut reparaître avec éclat parmi les royaumes puissans parce qu'elle renferme dans son sein les vraies richesses : excepté Moka et la Mecque, où les Egyptiens laissent chaque année beaucoup de sequins, tous ceux qui trafiquent avec

eux leur portent de l'or et de l'argent ; ces métaux précieux sont en si grande quantité dans le pays qu'Ali-bey en fuyant dans la Syrie emporta quatre-vingts millions, et qu'Imaël-bey, qui quelques années après se sauva du même côté, chargea cinquante chameaux de sequins, de pataques, de perles et de pierreries.

Si l'Egypte, dépourvue de marine, de manufactures et presque réduite aux seuls avantages de son sol, possède encore de si grandes richesses on doit juger ce qu'elle deviendrait entre les mains d'un peuple éclairé. Le Caire est encore le siége d'un grand commerce : deux causes y concourent; la première est la réunion de toutes les consommations de l'Egypte dans l'enceinte de cette ville. Tous les grands propriétaires, c'est à dire les mameluks et les gens de loi y sont rassemblés, et y attirent leurs revenus sans rien en rendre au pays qui les fournit.

La seconde est la position, qui en fait un lieu de passage; un centre de circulation, dont les rameaux s'étendent par la mer Rouge dans l'Arabie et dans l'Inde; par le Nil dans l'Abyssinie et l'intérieur de l'Afrique, et par la Méditerranée dans l'Europe et l'empire turc. Chaque année il arrive au Caire une caravane d'Abyssinie, qui apporte mille à douze cents esclaves noirs et des dents d'éléphans, de la poudre d'or, des plumes d'autruches, des gommes, des perroquets et des singes. Une autre, formée aux ex-

trémités de Maroc et destinée pour la Mecque, appelle les pélerins mêmes des rives du Sénégal; elle côtoie la Méditerranée en recueillant ceux d'Alger, de Tunis, de Tripoli, et arrive par le désert à Alexandrie, forte de trois ou quatre mille chameaux; de là elle va au Caire, où elle se joint à la caravane d'Egypte. Toutes deux de concert partent ensuite pour la Mecque, d'où elles reviennent cent jours après; mais les pélerins de Maroc, qui ont encore six cents lieues à faire, n'arrivent chez eux qu'après une absence totale de près d'un an.

Le chargement de ces caravanes consiste en étoffes de l'Inde, en gommes, en parfums, en perles et surtout en café. Le Caire ne garde pas la somme entière de ces marchandises; mais outre la portion qu'il en consomme il profite encore des droits de passage et des dépenses des pélerins. D'autre part il vient de temps en temps de Damas de petites caravanes qui apportent des étoffes de soie et de coton. Dans la belle saison la rade de Damiette a toujours quelques vaisseaux qui débarquent des tabacs : la consommation de cette denrée est énorme en Egypte. D'autres arrivent encore de Marseille, de Livourne, de Venise avec des draps, des épices, du papier, du fer, du plomb et autres marchandises. Tous ces objets, transportés par mer à Rosette, y sont d'abord déposés, puis rembarqués sur le Nil, et envoyés au Caire.

D'après ce tableau, il n'est pas étonnant que le commerce offre un spectacle imposant dans cette capitale; mais si l'on examine dans quelles mains se versent ces richesses; si l'on considère que la consommation du pays consiste presque toute en objets de luxe qui ont reçu leur dernier travail on jugera que tout ce commerce s'exécute sans qu'il en résulte beaucoup d'avantages pour la richesse et le bien-être de l'Egypte.

Les hiéroglyphes sont la première langue écrite des hommes; ce sont des caractères éminatifs et allégoriques; ils diffèrent des lettres en ce que celles-ci peignent la pensée par des traits et des sons, et qu'ils la représentent seulement par des figures : leur antiquité touche aux siècles primitifs, et puisqu'on les gravait sur la pierre l'Egypte a conservé un grand nombre de ces monumens.

Ces ouvrages ne pouvaient subir le sort de tant d'autres qu'un barbare, dont le nom doit être odieux à la postérité, employa pendant six mois à chauffer les bains d'Alexandrie : mais la plupart des livres égyptiens n'en étaient que des copies; les originaux restent sculptés en mille endroits sur les marbres des temples, les obélisques et les murs des souterrains. Voilà les monumens que les savans de tous les pays devraient s'efforcer de lire. Y aurait-il quelque moyen d'arracher le voile qui les couvre, et d'expliquer les faits qu'ils contiennent? Celui qui le décou-

vrirait acquerrait une gloire immortelle en rendant aux arts, aux sciences et à l'histoire tant de découvertes perdues pour le monde : peut-être qu'un savant qui saurait parfaitement le cophte, l'arabe et l'hébreu, et qui consumerait plusieurs années à étudier sur les lieux les monumens de l'Egypte ancienne, viendrait à bout de cette noble entreprise.

Voici une autre réflexion qui doit singulièrement frapper. Les Ammoniens étaient une colonie égyptienne; les prêtres qui rendirent fameux Jupiter-Ammon avaient la même religion, les mêmes connaissances que ceux de l'Egypte : leur Dieu a cessé de rendre des oracles; mais son temple peut subsister encore; la contrée qui l'environnait, étant très fertile, doit être habitée; cette peuplade, n'ayant point éprouvé les révolutions qui depuis plus de deux mille ans ont bouleversé l'Egypte aura conservé ses usages, son culte et sa langue maternelle; il est probable que les sciences et les arts, n'y étant plus alimentés par la célébrité, se seront éteints, mais la tradition en aura gardé la mémoire. Sanchoniaton assure qu'il a puisé ses lumières sur les monumens de l'Egypte dans les livres des Ammoniens: ces livres doivent se trouver au sein de la contrée qui les enfanta, et peut-être dans le sanctuaire de ce temple antique défendu par des déserts immenses; ce serait donc vers ce lieu mémorable qu'un savant pourrait diriger ses

pas avec l'espoir du succès : le chemin qui y conduit est semé de dangers ; Alexandre, suivi d'un nombreux cortége et de chameaux chargés d'eau et de provisions, faillit d'y périr de soif ; une des armées de Cambyse y resta ensevelie sous les sables, et aucun des soldats qui la composaient ne revit sa patrie. Mais que ne peut pas un homme intrépide guidé par le flambeau et l'amour des sciences ! Enfin jusqu'à ce qu'un Européen instruit ait visité le temple d'Ammon ; jusqu'à ce qu'il ait appris aux nations éclairées ce qu'il renferme de trésors ou de débris il sera naturel de penser qu'il est entouré d'une ancienne colonie égyptienne ; qu'elle parle sa langue naturelle, et qu'elle a conservé l'intelligence des hiéroglyphes. Ce qui porte à croire que cette peuplade n'est pas éteinte c'est que les oasis sont encore habitées de nos jours, et que le bey de Girgé envoie dans celle qui répond à cette ville un cachef pour la gouverner. Un voyageur qui oserait traverser les déserts qui les séparent des rives du Nil y rencontrerait des monumens infiniment curieux, et jusqu'à présent inconnus.

CHAPITRE XVII.

Voyage de Niébur d'Alexandrie à Suez. Notice sur la jonction de la mer Rouge à la Méditerranée.

Le principal objet du voyage de Niébur était a description de l'Arabie : en y allant il traversa l'Egypte, où il fit une multitude d'observations géographiques et astronomiques, qui enrichissent sa relation. Le meilleur morceau de l'antiquité qui soit dans l'enceinte des anciennes murailles d'Alexandrie, et que les mahométans n'ont pu transporter, est, suivant Niébur, l'obélisque de Cléopâtre : il est d'un granit pur, de couleur rouge et tout d'une pièce comme tous les autres obélisques que l'on a trouvés auprès des palais et des temples des anciens Egyptiens. Une patrie est à présent fenoncée dans la terre; cependant il a encore soixante-un pieds onze pouces de haut, et sept pieds trois pouces de large au rez-de-chaussée; quelques caractères de l'écriture de Pharaon, dont il est chargé, ont encore un pouce de profondeur.

Du temps des Grecs la colonne de Pompée était vraisemblablement dans la ville, mais présentement elle est hors des murailles. Comme on ne paraît pas encore bien d'accord sur la hauteur de ce monument Niébur entreprit de la mesurer à

son tour : il trouva que la colonne entière sans compter les fondemens n'était haute que de quatre-vingt-huit pieds dix pouces. Les quatre coins de l'obélisque de Cléopâtre répondent à peu près aux quatre coins du monde; mais les coins du piédestal de la colonne de Pompée semblent décliner d'environ dix degrés. Comme les Arabes rôdent continuellement autour de la ville et parmi les ruines Niébur ne voulut pas s'exposer au risque d'être pillé pour lever le plan d'Alexandrie; mais se trouvant sur un terrain élevé qui laissait apercevoir une grande partie des anciennes murailles de la ville il en mesura quelques angles : l'un des marchands turcs qui était présent, et qui avait remarqué que j'avais dirigé, dit Niébur, l'astrolable du côté de la ville, eut la curiosité de regarder à travers la lunette; mais il ne fut pas peu alarmé en apercevant une tour renversée. Cela fit courir le bruit que j'étais venu à Alexandrie pour bouleverser toute la ville; on en parla chez le gouverneur : mon janissaire ne voulut plus m'accompagner quand il était question de prendre mon instrument avec moi. Quelque temps après un Arabe ayant aperçu à Raschid un vaisseau renversé à travers ma lunette peu s'en fallut qu'il ne jetât l'instrument par terre. Un paysan fort honnête fut présent à une observation astronomique que je fis sur la pointe australe du Delta : pour lui faire voir quelque chose d'étrange je tournai la

lunette du cadran du côté du village; il s'effraya beaucoup en voyant toutes les maisons renversées. Il en demanda la raison à mon domestique, qui répondit que le gouvernement, très mécontent des habitans de ce village, m'avait envoyé pour le détruire. Le pauvre homme s'affligea, et me pria d'attendre jusqu'à ce qu'il eût mis en sûreté sa femme, ses enfans et sa vache. Mon domestique l'assura qu'il avait encore deux heures de temps : il courut chez lui. Il n'y a pas grand sujet de s'étonner de l'ombrage que ces sortes d'observations donnent aux mahométans quand on considère jusqu'où va leur ignorance.

Après quelque séjour à Alexandrie Niébur se hâta d'arriver au Caire. On a déjà donné dans d'autres relations de l'Egypte des descriptions si détaillées des quartiers et des édifices les plus remarquables de cette ville qu'il suffit d'y renvoyer. En en décrivant les environs Niébur parle du village de Maturé, où l'on montre un sycomore qui est en grande vénération parmi les chrétiens orientaux : ils disent que cet arbre s'ouvrit de lui-même pour cacher dans son sein la sainte famille lorsqu'elle fuyait en Egypte jusqu'à ce que ses persécuteurs fussent passés. Quelques voyageurs ont raconté ce miracle : c'en serait un très grand si l'arbre qu'on indique aujourd'hui existait il y a dix-huit cents ans. Les chrétiens qui passent ne manquent pas de couper un petit morceau de cet arbre et d'en faire une relique.

On voit encore près de là une fontaine qui donna de l'eau fraîche à la sainte famille.

Niébur observe que les Egyptiens font des expériences d'après lesquelles ils prétendent déterminer d'avance jusqu'à quelle hauteur montera le Nil, et si l'on doit s'attendre à des temps d'abondance ou de disette; mais cela est si aisé que presque toutes les femmes égyptiennes, tant chrétiennes que mahométanes, s'en croient capables. C'est l'opinion générale en Egypte que vers la nuit du 17 au 18 juin le Nil commence à hausser, ou, comme l'on dit en terme du pays, que tombe la goutte qui cause la crue du Nil. Cette nuit même les femmes posent une certaine quantité de pâte sur les toits de leurs maisons, et si le lendemain matin elle n'est pas devenue plus pesante c'est signe que la goutte n'est pas encore tombée cette nuit-là; mais si la pâte est devenue plus pesante la goutte doit être tombée; et c'est après cette expérience que l'on prétend pouvoir déterminer de combien de pieds haussera le Nil, et à quel prix seront les fruits de l'année suivante. Comme la température du climat d'Egypte est très régulière il se peut que dans cette saison il tombe pendant la nuit une forte rosée qui augmente le poids de la pâte exposée; et comme les femmes exposent leur pâte pour la première fois pendant la nuit en question cela les confirme dans l'opinion qu'elles se forment de la certitude de leurs expériences. Les femmes du Caire ne

sont pas toujours d'accord sur la nuit dans laquelle la goutte est tombée. Voici une autre manière de faire le pronostic en question : on fait douze petites boîtes de papier, et l'on écrit sur chacune le nom d'un mois cophte ; on met dans chaque papier un peu de froment, mais d'un poids égal : or si dans un des papiers ce poids se trouve augmenté on en conclut que la crue du Nil sera abondante dans le mois dont le nom est marqué sur ce papier ; mais les Mahométans sensés regardent tout cela comme un amusement de femmes.

Niébur et ses compagnons furent obligés de séjourner plus long-temps en Egypte qu'ils ne se l'étaient proposé parce que pendant tout l'été les Kahirins furent en guerre avec la petite tribu des Arabes des environs de Tor; ils partirent enfin par Suès avec la caravane qui s'y rend tous les ans, et qui ne se mit en marche qu'au moment de la paix.

Le 27 août 1762, dit Niébur, nous entendîmes un coup de canon du château du Caire; en conséquence nous nous rendîmes le même jour au camp de notre seik. Le 28 au matin nous ne savions pas encore avec certitude si la caravane s'assemblerait ce jour-là ou non ; mais l'après-midi elle se mit en mouvement. Dès que nous fûmes rentrés dans le chemin du Caire à Suez nous avançâmes toujours vers l'est et très peu vers le sud; pendant plusieurs heures on ne

trouve ni maison ni eau; le chemin est frayé, et se partage en une multitude de petits sentiers battus par les chameaux, qu'on laisse marcher çà et là quoiqu'ils soient chargés. A quelques lieues nous vîmes une place carrée, maçonnée jusqu'à la hauteur de quelques pieds; c'est là que les principaux habitans du Caire viennent recevoir l'émir à son retour de la Mecque.

Notre caravane n'était pas considérable; elle consistait en quatre cents chameaux, presque tous chargés de blé ou de matériaux pour la construction des vaisseaux qui se fabriquent à Suez. Tous les voyageurs se règlent sur l'exemple des principaux marchands; quand ceux-ci campent tout le monde en fait autant, et quand ils commencent à charger tous les autres voyageurs s'empressent de les imiter sans qu'il soit nécessaire de donner aucun signal. Il n'était pas à craindre que l'on attaquât notre caravane; mais il arrive quelquefois que des voyageurs imprudens prennent trop les devans ou restent en arrière; ils courent alors les risques d'être pillés, aussi tâchions-nous d'être toujours au centre de la caravane. Dans les endroits où l'on pouvait passer en sûreté je me suis avancé quelquefois avec les marchands, tous à cheval, pour nous reposer et prendre notre repas auprès de quelque source. Il n'y avait dans notre caravane qu'un petit nombre de chameliers, qui n'avaient presque tous que des fusils sans baguettes, ou des sabres

rouillés et rompus : la plus forte escorte d'une caravane consiste dans un grand nombre de marchands; ils sont tous bien armés, et disposés à défendre vigoureusement leurs marchandises.

Mais quatre compagnons de voyage firent cette route à cheval. J'avais choisi un dromadaire par principe de curiosité, et je m'en trouvai fort bien. Le dromadaire se courbe comme le chameau lorsqu'il veut se charger de son cavalier; quand il veut se lever il commence par derrière, et alors il faut que le cavalier prenne garde de ne pas tomber en avant; on n'a pas même besoin d'arrêter le dromadaire pour le monter parce qu'il est accoutumé en marchant de baisser la tête jusqu'à terre à certain signal, afin que le cavalier puisse lui poser le pied sur le cou; et quand après cela il relève la tête il est facile de se mettre en selle pour peu que l'on y soit habitué. La selle d'un chameau qui porte une grande charge est ouverte par en haut, et les paquets pendent des deux côtés pour ne pas trop presser la bosse grasse que l'animal a sur le dos : une selle à monter un dromadaire ou un chameau ne diffère guère d'une selle à monter un cheval, et elle couvre la bosse de l'animal. J'étendais mes matelas sur la selle, et j'avais la commodité de pouvoir m'asseoir tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, tantôt droit, suivant que je voulais éviter les rayons du soleil. Le trot d'un animal de cette hauteur incommoderait sans doute extrême-

ment, mais les chameaux font de grands pas et marchent lentement, ce qui fait qu'on n'éprouve pour ainsi dire que le mouvement du berceau.

Le 29 août à quatre heures du matin nous décampâmes de nouveau, et la caravane ne s'arrêta qu'un moment avant le coucher du soleil auprès d'une haute montagne nommée *Teya*. Nous vîmes parmi les plantes arides la rose de Jéricho, qui croît en abondance entre le Caire et Suez : les femmes orientales s'en servent pour faire des expériences superstitieuses ; on en vend beaucoup même dans les villes.

Le 30 août nous étions en marche à une heure du matin ; nous arrivâmes à un petit château turc qui tombe en ruines, mais où l'on trouve de l'eau potable : après nous être rafraîchis et au bout de trois heures nous atteignîmes Bir-Suez, qui n'est qu'à une heure de chemin de la ville de Suez, éloignée du Caire d'environ trente-deux.

La ville de Suez est située sur le bord occidental du golfe Arabique : elle n'est point entourée de murailles ; mais du côté de la terre-ferme les maisons sont à l'abri d'une surprise de la part des Arabes ; elles sont tellement jointes que l'on ne peut entrer dans la ville que par deux rues. Il n'y a presque plus aucun reste du château que les Turcs ont bâti sur les ruines de la ville de Colsum : les maisons sont mal construites ; il

n'y a de bâtimens solides et étendus que quelques hôtelleries publiques. Le nombre des habitans n'est pas grand; on compte parmi eux quelques Grecs et trois à quatre familles cophtes. Les environs sont pleins de rochers; ils sont tellement arides qu'on n'y voit presque point de plantes ou de jardins : du haut des terrasses la vue portée sur la plaine sablonneuse du nord et de l'ouest, ou sur les rochers blanchâtres de l'Arabie à l'est, ou sur la mer au sud, ne rencontre pas un arbre, pas un brin de verdure où se reposer; des sables jaunes ou une plaine d'eau verdâtre, voilà tout ce qu'offre le séjour de Suès; l'état de ruine des maisons en augmente la tristesse. La seule eau potable qu'on y trouve vient d'une source située à trois heures des marche sur le rivage d'Arabie; elle est si saumâtre qu'il n'y a qu'un mélange de rhum qui puisse la rendre supportable à des Européens. La mer pourrait fournir quantité de poissons et de coquillages; mais les Arabes pêchent peu et mal; aussi lorsque les vaisseaux sont partis ne reste-t-il à Suès que le mameluk qui en est le gouverneur, et douze à quinze personnes qui forment sa maison et la garnison. La forteresse est une masure sans défense que les Arabes regardent comme une citadelle à cause de six canons de bronze de quatre livres de balles, et de deux canonniers grecs qui tirent en détournant la tête. Le port est un mauvais quai, où les plus petits bateaux ne peu-

vent aborder que dans la marée haute; c'est là néanmoins qu'on prend les marchandises pour les conduire à travers les bans de sable aux vaisseaux qui mouillent dans la rade : cette rade, située à une lieue de la ville, en est séparée par une plage découverte au temps du reflux; elle n'a aucune protection, en sorte qu'on y attaquerait impunément les bâtimens. Le chantier de Suez est peu propre à les construire ou à les réparer; on y bâtit à peine une cayasse en trois ans.

Ce sujet rappelle une question dont on s'occupe assez souvent en Europe; savoir s'il ne serait pas possible de couper l'isthme qui sépare la mer Rouge de la Méditerranée, afin que les vaisseaux pussent se rendre dans l'Inde par une route plus courte que celle du cap de Bonne-Espérance. On est porté à croire cette opération impraticable malgré le peu de largeur de l'isthme.

1° Il est bien vrai que l'espace qui sépare les deux mers n'est pas de plus de dix-huit à dix-neuf lieues communes; il est bien vrai encore que ce terrain n'est pas traversé par des montagnes, et que du haut des terrasses de Suez on ne découvre avec la lunette d'approche, sur une plaine nue et rase, à perte de vue, qu'un seul rideau dans la partie du nord-ouest; ainsi ce n'est point la différence des niveaux qui s'oppose à la jonction; mais le grand obstacle est que dans toute la partie où la mer Rouge et la Méditerranée se répondent le rivage de part et

d'autre est un sol bas et sablonneux, où les eaux forment des lacs et des marais semés de grève, en sorte que les vaisseaux ne peuvent s'approcher de la côte qu'à une grande distance : or comment pratiquer dans des sables mouvans un canal durable? d'ailleurs la plage manque de port, et il faudrait les construire de toutes pièces; enfin le terrain manque absolument d'eau douce, et il faudrait pour une grande population la tirer de fort loin, c'est à dire du Nil.

Le meilleur et le seul moyen de jonction est donc celui qu'on a déjà pratiqué plusieurs fois avec succès; savoir de faire communiquer les deux mers par l'intermède du fleuve même : le terrain s'y prête sans efforts; car le mont Maquatam, s'abaissant tout à coup à la hauteur du Caire, ne forme plus qu'une esplanade basse et demi-circulaire, autour de laquelle règne une plaine d'un niveau égal, depuis le bord du Nil jusqu'à la pointe de la mer Rouge. Les anciens, qui saisirent de bonne heure l'état de ce local, en prirent l'idée de joindre les deux mers par un canal conduit au fleuve. Strabon observe que le premier fut construit sous Sésostris : après l'invasion des Grecs les Ptolémées le rétablirent; sous l'empire des Romains Trajan le renouvela; enfin il n'y a pas jusqu'aux Arabes qui n'aient suivi ces exemples; on en trouve la preuve dans leurs historiens.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Bruce en Nubie, en Abyssinie et aux sources du Nil. Il s'embarque à Sidon; se rend à Alexandrie; il arrive au Caire, à Syène, à Cosseir, sur la mer Rouge; visite ce golfe; relâche à Masuah sur la côte d'Abyssinie.

Le voyage de Bruce en Nubie, en Abyssinie et aux sources du Nil est le plus hardi qu'on ait tenté par terre dans ce siècle. Il s'embarqua à Sidon le 15 juin 1768 sur un vaisseau français qui le porta bientôt à Alexandrie. Cette ville promet de loin un spectacle digne d'attention; mais au moment où l'on entre dans le port l'illusion s'évanouit, et l'on n'aperçoit plus qu'un très petit nombre de ces beaux monumens qui distinguaient les anciens, épars parmi les édifices, aussi mal imaginés que mal construits, qu'ont élevés les Arabes et les Turcs.

Les vaisseaux des chrétiens n'ont pas la liberté d'entrer dans ce qu'on appelle le Vieux-Port : la raison qu'en donnent les Turcs c'est qu'on veut éviter que les femmes musulmanes ne soient vues lorsqu'elles prennent l'air le soir à leurs fenêtres.

Le séjour de Bruce à Alexandrie ne fut pas long; il prit la route du Caire en passant par Rosette, que les Arabes nomment la ville orthodoxe parce qu'ils pensent que tôt ou tard Rosette doit succéder à la Mecque, et jouir de tous les priviléges célestes que la possession des reliques du prophète peut procurer.

A son arrivée au Caire Bruce y retrouva un religieux nommé le P. Christophe, qu'il avait connu à Alger, et avec qui il s'était lié d'amitié. Ce religieux lui rendit de vrais services : il en parla comme d'un médecin habile au Cophte Risk, secrétaire d'Ali-bey, qui gouvernait alors l'Egypte. Ce prince, connu à présent en Europe par tout ce qu'on a raconté de ses aventures et de son courage, avait déjà éprouvé les faveurs et les disgrâces de la fortune; et après avoir été banni de sa capitale par ses rivaux il venait de jouir de la satisfaction de les en chasser à son tour, et d'y rentrer tout puissant.

Risk se disait savant en astrologie : Ali-bey, semblable à tous les autres musulmans, croyait tout ce qu'il lui prédisait; il soumettait à cette folie son esprit et sa raison; et Risk, payé sans doute par la Porte, le conduisit de faute en faute jusqu'à ce qu'il l'eût perdu en le faisant obéir aux étoiles.

Bruce fut présenté à Ali-bey : il était assis sur un large sofa, couvert d'une étoffe cramoisie et or; son turban, sa ceinture et le manche de

son poignard étaient ornés d'une grande quantité de pierres très fines; le diamant surtout, placé sur son turban, et qui supportait un groupe d'autres brillans, était l'un des plus gros que l'on pût voir.

Le bey parla tout de suite de la guerre des Turcs et des Russes, et il demanda à Bruce s'il avait observé quel serait le succès de cette guerre. Celui-ci répondit que les Turcs seraient vaincus par terre et par mer toutes les fois qu'ils combattraient.

Constantinople sera-t-elle brûlée ou prise? demanda encore Ali. Ni l'un ni l'autre, répliqua Bruce; mais la paix se fera après qu'on aura répandu beaucoup de sang, et aucun parti n'aura retiré de grands avantages de la guerre.

A ces mots le bey frappa ses mains l'une contre l'autre, et jura en langue turque. Alors se tournant vers Risk qui était debout il lui dit : ce sera bien malheureux sans doute; mais ce qui est vrai est vrai, et Dieu est miséricordieux.

Le bey offrit ensuite à Bruce du café et des confitures, et lui promit sa protection. Quelques jours après il l'envoya chercher pour le consulter sur sa santé. Bruce lui ordonna de boire du thé vert jusqu'à ce qu'il eût bien vomi, et de prendre ensuite une tasse de café très fort, ou un verre de liqueur.

A ces derniers mots Ali le regarda d'un air de surprise, et lui dit gravement : De la liqueur?

ne savez-vous pas que je suis musulman? Oui, lui répondit Bruce; mais moi je ne le suis pas, et je vous indique ce qui est bon pour votre corps sans prétendre avoir rien à démêler avec votre religion ou avec votre âme. Ce discours le fit beaucoup rire; il parut satisfait de cette franchise, et il s'écria : voilà qui est parler en homme.

Ces entrevues mirent Bruce à portée de se procurer des lettres de recommandation d'Ali-bey, adressées aux gouverneurs et chefs des différentes provinces qui étaient de sa dépendance; des janissaires lui en donnèrent aussi pour différentes places. Il avait déjà reçu un firman du grand-seigneur qui le mettait sous la protection immédiate de la Porte-Ottomane.

Le P. Christophe se chargea de faire écrire des lettres en sa faveur aux chrétiens puissans d'Abyssinie par le patriarche grec qui réside au Caire. Muni de toutes ces ressources, et après avoir fait ses derniers préparatifs, Bruce s'embarqua sur le Nil le 12 décembre pour gagner la Haute-Egypte. Il visita les villes et les ruines qui se trouvent sur les deux rives du fleuve même à quelque distance. Ses observations sont presque toutes assez conformes à celles qu'on lit dans les relations des voyageurs, surtout dans celles de Norden, qu'il critique cependant quelquefois avec assez d'amertume. En passant sous silence ces remarques nous ne faisons qu'épargner au lecteur l'ennui qu'il y a à relire deux fois la

même chose. Enfin après une heureuse navigation Bruce arriva à Syène, que les Arabes appellent *Assouan*, c'est à dire l'éclairée, par allusion sans doute au puits dont le fond était éclairé par le soleil lorsqu'il passait directement au-dessus dans le mois de juin.

Syène est fameuse par les premières tentatives que firent les géomètres grecs pour déterminer la mesure de la circonférence de la terre. Eratosthènes, né à Cyrène environ deux cents ans avant l'ère vulgaire, fut appelé d'Athènes à Alexandrie par Ptolomée Evergètes, qui lui confia sa grande et magnifique bibliothèque. Dans les observations qu'on fit alors on détermina deux choses; l'une c'est qu'il y a exactement cinq mille stades de distance de Syène à Alexandrie, et l'autre c'est que ces deux villes sont sous le même méridien. On a démontré depuis que cette dernière observation n'était pas exacte. Il fut encore vérifié que dans le solstice d'été à midi, le soleil étant dans le tropique du cancer, et dans sa plus grande déclinaison au nord, le puits se trouvait totalement éclairé, et qu'aucun corps élevé perpendiculairement et sur une surface plate ne pouvait donner de l'ombre à cent cinquante stades autour du puits, d'où l'on conclut justement que ce jour-là le soleil passait si verticalement sur Syène que le centre de son disque correspondait immédiatement au centre du puits.

Le même jour du solstice d'été, au moment où le soleil était au méridien de Syène, Eratosthènes plaça perpendiculairement une baguette de fer dans le fond d'une sphère à demi concave, et il l'exposa en plein air à Alexandrie : si cette baguette n'eût point donné d'ombre à Alexandrie elle eût été précisément comme celle qu'on aurait plantée dans le milieu du puits de Syène, et la conséquence aurait été que le soleil passait verticalement dessus. Mais Eratosthènes trouva au contraire que la baguette donnait de l'ombre à Alexandrie; et en mesurant la distance de l'extrémité de l'ombre au pied de la baguette il en conclut qu'Alexandrie était éloignée de Sèyne d'un cinquantième de la circonférence du globe.

Cette dernière expérience est belle, mais elle contient une grande erreur puisqu'elle donne à la terre plus de onze mille lieues de tour. Si on a dit vrai en parlant d'Eratosthènes il paraît que sa mesure de l'arc du méridien fut faite avec bien plus de justesse et de succès que celle de la circonférence du globe.

Le voisinage de la dernière cataracte du Nil excita la curiosité de Bruce. Un voyageur qui a lu ce que certains écrivains ont dit de cette cataracte, et qui arrive sur ses bords, est un peu surpris en voyant que des vaisseaux la remontent, et que sa chute n'est pas assez bruyante pour occasionner, comme on l'a prétendu, une surdité à

ceux qui en approchent. Le lit que remplit le fleuve n'a pas plus d'un demi-mille de large; il forme plusieurs petits canaux que séparent de très gros blocs de granit de trente à quarante pieds de haut. Les eaux contenues pendant un assez long espace entre les montagnes de la Nubie semblent redoubler la rapidité de leur cours; leur choc contre les obstacles qu'elles rencontrent; la réunion bruyante de leurs courans opposés à l'issue des canaux, tout forme un bouillonnement, une confusion, un désordre qui porte dans l'âme plus de surprise que de terreur.

En partant de Syène Bruce redescendit le Nil, et s'arrêta à Négadé, et y attendit la caravane, qui transporte à travers le désert jusqu'à Cosseir le blé destiné pour la Mecque : il la joignit à Kenné le jeudi 16 février 1769. En sortant de Kenné on ne voit à gauche que des montagnes inhabitées : les arabes qu'on y rencontre sont pauvres et peu nombreux; ils sont logés dans des maisons singulièrement construites; elles sont faites en entier d'argile, et ont la forme d'une ruche d'abeilles; la plus grande n'a pas dix pieds de haut et six pieds de large. C'est ici le moment de n'employer que le récit de Bruce, et de l'entendre parler lui-même : «Le 17 à huit heures du matin je fis monter tous mes domestiques à cheval; nous prîmes nous-mêmes la conduite de nos chameaux, et nous nous avançâmes lentement à travers le désert. Il y avait dans notre ca-

ravane un désordre, une confusion qu'il est impossible de décrire, et nous n'ignorions pas que les gardes qui nous escortaient n'étaient qu'une troupe de voleurs; ils étaient au nombre de deux cents, tous à cheval, armés de carabines et ayant l'air de vrais lions; malgré cela cinquante Arabes auraient fait fuir ces héros à la première vue sans répandre une seule goutte de sang.»

A près de douze milles de distance on trouve une chaîne de montagnes qui ne s'élèvent pas très haut, mais qui sont peut-être les plus arides qu'il y ait au monde. Quand nous eûmes atteint ces montagnes nous marchâmes dans une petite plaine d'environ trois milles de large qui les sépare, et où il n'y a pas l'apparence d'un arbuste ni d'un brin d'herbe; on n'y aperçoit non plus nulle trace d'aucun être vivant, ni anteloppes, ni autruches, ni serpens, ni lézards, qui sont les habitans ordinaires des déserts les plus horribles; les oiseaux mêmes semblent fuir un séjour aussi désastreux; nous n'y en vîmes pas voler un seul. La surface de la terre y est absolument dépourvue de toute espèce d'eau; le soleil y darde ses rayons et y répand une chaleur brûlante. Nous essayâmes de frotter deux morceaux de bois l'un contre l'autre, et en moins d'une demi-minute ils furent en feu, ce qui prouve combien dans ce pays tout est desséché et prêt à s'enflammer.

L'après-midi il nous arriva vingt Turcs, qui

venaient de la Caramanie, qui est cette partie de l'Asie mineure située sur les bords de la Méditerranée, vis-à-vis des côtes d'Egypte : ils étaient tous très bien vêtus à la turque, montés sur des chameaux, ayant le sabre au côté, des pistolets à la ceinture, et portant une jolie carabine avec des munitions dans des gibernes; quelques-uns d'entre eux parlaient arabe. Dès qu'ils eurent appris que la grande tente appartenait à un voyageur anglais ils y vinrent sans cérémonie : ils me dirent qu'ils étaient tous voisins et amis, et qu'ils étaient partis ensemble pour aller à la Mecque en pélerinage; mais qu'ignorant le langage et les coutumes des Egyptiens ils avaient été traités assez mal depuis qu'ils avaient débarqué à Alexandrie, et particulièrement dans un certain endroit, où un de ces voleurs qui plongent dans le Nil était monté à leur bord pendant la nuit, et leur avait enlevé un petit porte-manteau contenant deux cents sequins en or; qu'ils s'en étaient plaint au bey de Girzé, et qu'ils n'en avaient obtenu aucune satisfaction; qu'enfin ils venaient d'apprendre qu'il y avait dans la caravane un Anglais, qu'ils reconnaissaient pour leur compatriote, et qu'ils venaient lui proposer de faire cause commune avec eux, et de se défendre mutuellement contre leurs ennemis.

Ces Turcs paraissaient être un peu au-dessus de la classe ordinairc du peuple; tous avaient

leur porte-manteau fort bien arrangé, et ils me firent entendre qu'il y avait de l'argent dedans; ils les attachèrent l'un à l'autre autour du poteau du milieu, précaution nécessaire, car il avait été aisé de s'apercevoir que depuis le premier moment de l'arrivée des Turcs les Arabes de la caravane n'avaient cessé d'avoir les yeux sur ces porte-manteaux.

Nous séjournâmes le 18 à Légera pour attendre la réunion des caravanes qui étaient restées en arrière, et nous en partîmes le 19 à six heures du matin : à dix heures nous passâmes auprès d'une montagne de marbre vert et rouge, et à midi nous entrâmes dans la plaine d'Hamra, où nous observâmes d'abord que le sable était rouge et tirant sur la couleur pourpre du porphire; à quatre heures nous campâmes dans un endroit où le sable était de la même couleur : nous remarquâmes que les fourmis, les seuls êtres vivans qui habitent ces déserts, étaient d'une superbe couleur rouge comme le sable.

Le 20 nous fûmes dédommagés de l'uniformité des objets que nous avions vus la veille : à midi nous entrâmes dans une plaine remplie d'acacias, plantés à égale distance. Des arbres isolés étendent leurs branches bien davantage, comme si la nature les faisait croître à proportion du besoin que les voyageurs ont de rechercher leur ombrage. A droite de la vallée d'aca-

cias nous vîmes du porphire et du granit d'une extrême beauté.

Le 21 nous partîmes de grand matin ; nous passâmes dans divers défilés, étant continuellement inquiétés par la nouvelle que les Arabes approchaient ; cependant nous n'en vîmes aucun. Les défilés que nous avions suivis nous conduisirent dans une longue plaine, à l'extrémité de laquelle nous trouvâmes une montagne, dont la plus grande partie était de marbre *verdé antico,* comme on l'appelle à Rome, et le plus beau que j'aie vu de ma vie.

Lorsque nous eûmes passé cet endroit nous vîmes presque continuellement des montagnes des deux côtés de notre chemin, et surtout à droite. Nous campâmes à midi, car nous avions besoin de repos. Les conducteurs de nos chameaux furent obligés d'aller chercher de l'eau à cinq milles ; je les accompagnai dans l'espérance de voir quelques antilopes qui vont boire la nuit dans des citernes quand elles n'ont pas pu y aller le jour. Il était près de minuit quand nous nous en retournâmes : nous apercûmes de loin nos tentes toutes éclairées, ce qui n'est pas d'usage à cette heure de la nuit ; je soupçonnai tout de suite qu'il était arrivé quelque fâcheuse aventure ; je vis en arrivant que les Turcs armés montaient la garde autour de la tente.

L'on m'apprit en me rendant compte de ce qui s'était passé que deux hommes s'étaient glissés

dans la tente de mes gens pendant qu'ils étaient plongés dans leur premier sommeil, et avaient essayé de dérober un porte-manteau; mais comme tous les porte-manteaux étaient attachés l'un à l'autre autour du poteau qui soutenait le milieu de la tente le bruit éveilla mes domestiques, qui saisirent un des voleurs. Les Turcs voulurent aussitôt se défaire à coups de sabre de ce misérable; cependant mes domestiques obtinrent avec beaucoup de difficulté qu'on l'épargnât conformément à mes ordres; car je voulais éviter autant qu'il était possible en pareille occasion d'en venir aux dernières extrémités. A la vérité je permettais à mes gens de se servir de leurs bâtons autant que leur prudence le leur conseillait; mais cette fois-ci ils avaient passé les bornes de la modération : en un mot les coups avaient été si libéralement distribués que celui qui les avait reçus ne donnait plus aucun signe de vie que par quelques gémissemens, et on l'avait jeté à quelque distance de la tente. Il paraissait que c'était un domestique de Sidi hassan, Egyptien, esclave ou domestique lui-même du scheik haman, par l'ordre de qui il conduisait et commandait la caravane, si tant est pourtant qu'il y eût là une conduite et un commandement.

A la pointe du jour la caravane fut très alarmée; on avait été informé que trois cents Arabes Atouni étaient venus puiser de l'eau; et en effet nous avions vu beaucoup de traces qui indi-

quaient qu'il y avait eu récemment du monde à la citerne où nous étions allés le soir.

Vis-à-vis de l'endroit où nous étions campés était Terfowey, grande montagne composée en partie de marbre vert et en partie de granit. A environ quarante pas, en-dedans de la vallée étroite qui sépare Terfowey de la montagne qui lui est opposée, il y avait le fût ou la tige d'un immense obélisque de marbre presque carré; sa base et son sommet étaient brisés; malgré cela il avait encore trente pieds de long et dix-neuf pieds de face; environ deux pieds de la base étaient parfaitement séparés de la montagne, et tout le reste n'était détaché que par un côté : l'entrée de la carrière avait été élargie et nivelée, et le chemin pratiqué au-dessous du bloc.

Le 22 à une heure du matin notre caravane se remit en marche pleine de terreur de l'approche des Atouni. Nous marchions du côté de l'orient, et à trois heures nous arrivâmes aux défilés : nous apercûmes une immense quantité de petits morceaux de granit de différentes qualités, ainsi que des morceaux de porphire répandus dans la plaine; ils sortaient probablement des anciennes carrières, et ils avaient été charriés là par les torrens.

A la suite de cette plaine toutes les montagnes que l'on trouve à main droite sont de marbre rouge; il y en a immensément : ce spectacle est

un des plus extraordinaires que j'aie jamais vu. Les montagnes de marbre rouge s'étendent le long de la mer, et les vaisseaux qui fréquentent la côte d'Abyssinie pouvant les observer je fus étonné que l'on n'eût pas imaginé que c'était là la raison qui avait fait donner à cette mer le nom de mer Rouge plutôt que de l'attribuer à une foule de causes invraisemblables.

A huit heures nous commençâmes à descendre rapidement, et une demi-heure après nous entrâmes dans un défilé ayant de chaque côté des montagnes de marbre vert : nous les examinâmes attentivement, et nous reconnûmes qu'à environ un tiers de leur épaisseur il y avait une grande veine de jaspe vert tacheté de rouge : ce jaspe était si dur qu'il nous fut impossible d'en détacher des morceaux à grands coups de marteau; cependant il portait les antiques empreintes de la main des hommes plus qu'aucune autre partie des montagnes que nous avions déjà vues. On aperçoit encore très facilement les canaux creusés jadis pour conduire l'eau au travers de la montagne, et qui venaient se terminer à la carrière de jaspe, preuve indubitable que l'eau était pour les anciens peuples un des moyens de couper et de détacher ces pierres si dures.

A dix heures nous descendions encore par un chemin très rapide, ayant de chaque côté du jaspe et du marbre vert, lorsque nous eûmes la première vue de la mer Rouge; une heure

et un un quart après nous arrivâmes à Cosseir.

J'avais d'abord été étonné comme tous les voyageurs en voyant la prodigieuse quantité de marbre magnifique qu'on trouve dans tous les monumens de l'ancienne architecture des Egyptiens; mais mon étonnement à cet égard cessa quand j'eus traversé en quatre jours un pays où il y a plus de granit, de porphire, de marbre, de jaspe qu'il n'en faudrait pour bâtir Rome, Athènes, Corinthe, Syracuse, Memphis, Alexandrie et une douzaine d'autres villes pareilles. Il est vraisemblable que les chemins creux des montagnes qu'on nomme défilés ne sont point l'ouvrage de la nature, mais des hommes, et qu'on a pratiqué tous ces passages afin de rendre la descente vers le Nil aussi aisé qu'il était possible. J'ai jugé que dans ces passages il n'y avait guère qu'un pied de pente par cinquante pied de chemin, de sorte que l'endroit où l'on prenait les plus pesans blocs jusqu'au Nil ils devaient être tirés avec le moins d'efforts possible, et en même temps assez retenus par le frottement pour qu'ils ne roulassent pas plus vîte qu'il n'eût fallu, et qu'ils ne fussent pas emportés avec une vélocité contre laquelle on prenait sans doute encore d'autres moyens.

Cosseir est un petit village entouré de murailles de boue sur le bord de la mer Rouge et au milieu de ces amoncèlement de sable que le vent

rassemble et disperse alternativement ; il est défendu par un château carré, construit en pierre de taille, avec des tours carreés dans les angles, où il y trois petits canons de fer et en bronze, tous en fort mauvais état : ces canons ne servent absolument qu'à épouvanter les Arabes, et à les empêcher de piller le village quand on y a déposé le blé qu'on veut transporter à la Mecque dans les temps de famine.

Ce qu'on appelle le port de Cosseir se trouve au sud-est; il n'y a qu'un rocher qui s'étend à environ quatre cents pas dans la mer, et abrite les vaisseaux. Il y a dans la ville un grand enclos, entouré de hautes murailles de terre, où chaque commerçant a un magasin pour renfermer son blé et ses autres marchandises, qui ne consistent guère qu'en toile des Indes, pour la consommation de la Haute-Egypte. C'est là tout ce qu'on porte à Cosseir depuis que le commerce du Dengola et du Sennaar a été interrompu.

J'avais des ordres du scheik haman pour loger dans le château; mais quelques heures avant mon arrivée Hussein-bey abou-kersh avait débarqué, venant de la Mecque et de Jidda, et il s'était emparé des appartemens qu'on m'avait destinés : c'était un des beys errans qu'Ali-bey avait vaincus et chassés du Caire; on l'avait surnommé *abou-kersh,* c'est à dire le père au gros ventre, à cause de son extrême grosseur; mais depuis ses revers il était devenu un peu moins gros. Mes

gens, qui me précédaient, croyant qu'un ami du bey victorieux devait jouir de plus de considération qu'un bey banni, déposèrent une partie de mon bagage dans le château au moment où ce potentat en prenait possession : soudain le sabre fut tiré, et on menaça de mort mes pauvres domestiques, qui s'enfuirent et se cachèrent jusqu'à mon arrivée.

Dès qu'ils vinrent se plaindre à moi je leur dis qu'ils avaient eu tort; qu'un souverain devait jouir partout de ses droits, et que ce n'était point à moi à juger s'il en avait le pouvoir ou non. Je me procurai facilement une maison, et j'envoyai faire mes complimens au bey par un des quatre janissaires du Caire qui s'étaient joints à moi. Je lui fis dire en même temps que je le priais de me rendre mes effets, et d'excuser l'ignorance de mes domestiques, qui ne savaient point qu'il était à Cosseir; mais que d'après le firman du grand-seigneur et les lettres du bey, et de la porte des janissaires du Caire, dont j'étais muni, ils avaient pensé que j'avais le droit de me loger dans le château s'il n'avait pas déjà été occupé par lui.

Hussein-bey fit beaucoup de questions au janissaire, qui lui dit que j'étais Anglais, protégé du grand-seigneur, du bey et de la porte du Caire, et que par humanité j'avais fourni de l'eau et d'autres provisions à des étrangers turcs avec qui nous avions traversé le désert. Hussein parut alors

très fâché de la conduite de ses gens : il ordonna de son propre mouvement à son premier lieutenant de quitter son logement, où il fit porter mon bagage. Je refusai absolument de profiter de sa politesse : je lui fis dire que je savais qu'il n'était là que pour quelques jours, et que comme j'y serais moi-même pour plus de temps je me contenterais de prendre son logement à son départ pour mettre mes effets à l'abri des Arabes; mais qu'il n'y avait aucun risque à courir pendant qu'il était dans la ville. J'ajoutai que j'irais lui présenter mon respect dans la soirée quand la chaleur serait moins forte; j'y allai en effet, et je lui portai un petit présent, auquel il ne s'attendait sûrement pas. Nous nous fîmes réciproquement beaucoup de civilités. Les Turcs qui avaient été mes compagnons de voyage étaient tous chez lui, et il me donna à plusieurs reprises beaucoup de louanges sur la générosité que j'avais exercée envers eux.

Les Turcs, trouvant une occasion favorable d'être écoutés, ne manquèrent pas de porter des plaintes contre l'Arabe qui avait tenté de les voler. Hussein-bey me demanda si cela était arrivé dans ma tente. Je répondis que c'était dans celle de mes domestiques. Pour quelle raison, me dit-il, vous autres Anglais, qui connaissez si bien ce que c'est qu'un bon gouvernement, n'avez-vous pas donné ordre qu'on fît tomber devant la porte de votre tente la tête du coupa-

ble tandis qu'il était en vos mains? Bey, répliquai-je, je sais ce que c'est qu'un bon gouvernement; mais étranger et chrétien je n'ai aucun titre pour exercer le pouvoir de vie et de mort dans ce pays : il n'est qu'un seul cas où je me le permettrais; ce serait celui où un homme attenterait à ma vie; alors je crois que je serais en droit de me défendre, quelles qu'en pussent être les conséquences pour l'agresseur. Mes gens prirent l'Arabe sur le fait : ils savaient de moi que dans ces sortes d'occasions il fallait châtier le voleur de manière à le mettre hors d'état de dérober pendant deux mois; ils le firent, et cette punition exercée de sang froid était suffisante. Pour moi, reprit le bey, je ne suis jamais de sang froid avec de pareils coquins : va, dit-il en parlant à un de ses soldats; dis de ma part à Hassan, le chef de la caravane, qu'à moins que l'Arabe qui a voulu dérober ne soit pendu demain avant le lever du soleil je le chargerai de fers lui-même, et je le traînerai ainsi jusqu'à Furshout.

Au moment qu'il eut donné cet ordre je pris congé de lui en lui disant : Hussen-bey, profitez de mes conseils; ayez un vaisseau, et faites partir tous ces Turcs pour la Mecque avant que vous ne quittiez vous-même la ville; autrement soyez certain qu'ils répondront tous de la mort de l'Arabe, et que peut-être ils seront tous dépouillés et massacrés dès que vous aurez tourné

le dos. C'était tout ce que je pouvais faire pour les mettre à l'abri du ressentiment qui les menaçait. Mes avis furent suivis, et les pauvres Turcs s'embarquèrent le lendemain matin avec beaucoup de satisfaction. Le voleur ne fut point puni; on ne lui fit rien sous prétexte qu'il s'était évadé.

Le bey ayant quitté Cosseir je me logeai alors dans le château; et comme on m'avait raconté des choses fort étranges de la montagne des Emeraudes je résolus d'y faire un voyage : je pris un homme qui avait été deux fois à cette montagne; je frétai le meilleur vaisseau qui fût dans le port, et le mardi 14 mars nous fîmes voile de Cosseir, et nous allâmes tout doucement le long de la côte.

Le 15 à neuf heures du matin nous vîmes un grand rocher qui s'élevait comme une colonne du sein de la mer : je le pris d'abord pour une partie du continent; mais je le reconnus bientôt pour une île. Cette île est à environ trois milles du rivage, de forme ovale et s'élevant tout à coup vers le milieu : on la nomme dans le langage du pays Ibbel Siberger, ce que nous rendons par montagne des Emeraudes. Le 16 à la pointe du jour je pris avec moi l'Arabe de Cosseir, qui connaissait l'île, et nous débarquâmes dans un endroit parfaitement désert : Nous trouvâmes d'abord un sable mouvant comme celui de Cosseir, et ensuite un sol plus solide, où il n'y avait

pour toutes plantes que de la rue et de l'absynthe. Nous nous enfonçâmes à environ trois milles de distance du rivage, et enfin nous parvînmes jusqu'au pied de la montagne.

A environ sept pas au-dessus de la base il y a cinq trous ou puits, dont le plus grand n'a pas quatre pieds de diamètre; c'est de là, dit-on, que les anciens tiraient des émeraudes. Nous n'avions ni le dessein d'entrer dans ces puits, ni les choses qu'il nous eût fallu pour pouvoir y descendre, d'autant que l'air y est vraisemblablement très mauvais. Après avoir satisfait ma curiosité sans avoir rencontré une seule créature vivante je repris le chemin de mon vaisseau, où je trouvai un excellent dîner de poisson tout prêt. Indépendamment d'un grand nombre de coquillages que nous ramassâmes nous choisîmes aussi plusieurs branches de corail, des coralines et plusieurs autres objets précieux d'histoire naturelle.

Ce fut le 5 d'avril qu'après avoir fait mes dernières observations sur la longitude de Cosseir je m'embarquai. Il m'était nécessaire de cacher à quelques-uns de mes domestiques que mon intention était d'aller au fond du golfe de peur que se trouvant parmi des chrétiens et non loin du Caire ils ne renonçassent à un voyage dont ils étaient fatigués avant qu'il fût bien commencé.

Dans la matinée du 6 nous arrivâmes aux îles

de Jaffaten; elles sont au nombre de quatre, jointes par des hauts-fonds et des rochers cachés sous l'eau : ces îles forment une espèce d'arc, et sont dangereuses pour les vaisseaux qui voyagent la nuit.

Après que nous eûmes passé ces îles notre pilote fit route directement à Tor, petit village dont les maisons sont dispersées, et où il y a un couvent de moines grecs dépendant du mont Sinaï. Le 11 avril à la pointe du jour nous sortîmes du port de Tor : à peine étions-nous à la pointe de la baie que nous touchâmes sur un banc de corail, ce qui nous occasionna une si violente secousse que notre mât en fut ébranlé. Comme je regardais en avant quand le vaisseau toucha, le rais étant à mon côté, je criai de toute ma force : Change de route, chien ! Le rais croyant que ces mots s'adressaient à lui parut très étonné, et me demanda ce que cela signifiait. Hé quoi ! lui répondis-je, ne m'avez-vous pas dit quand je vous ai frété que tous les rochers reculeraient devant votre navire ! Ce drôle que nous venons de heurter ne connaissait pas son devoir; il dormait j'imagine, et il nous a donné un furieux coup, aussi j'ai juré contre lui en attendant que vous veuilliez le châtier d'une autre manière. Alors il secoua la tête et me dit : A la bonne heure; vous ne voulez pas croire; mais Dieu connaît la vérité. Hé bien, où est le rocher ? ne s'en est-il pas allé? Cependant le rais

eut la prudence de mouiller au premier ancrage que nous trouvâmes; mais heureusement le vaisseau n'avait pas été endommagé.

Le 12 au lever du soleil nous remîmes à la voile; nous passâmes devant l'île de Tyronne, qui se trouve précisément au milieu de l'entrée du golfe de l'Elan, et la sépare en deux parties presque égales. Le 13 notre rais, ayant remédié à ce qui manquait à son vaisseau, remit à la voile à sept heures du matin. Là les montagnes sont très éloignées du rivage, et il n'y a point de côte plus stérile, plus désolée que celle-là. Le 14 nous passâmes d'abord une île environnée de brisans, puis trois autres plus éloignées, et nous allâmes mouiller près de la côte dans un endroit appelé la montagne du Saint.

Le 15 nous jetâmes l'ancre à Esthar, d'où nous vîmes des montagnes élevées et couvertes de rochers escarpés, qu'on nomme les montagnes de *Ruddua:* ces montagnes sont remplies de sources; toutes les espèces de fruits que l'Afrique et l'Arabie peuvent produire y mûrissent, et tous les végétaux qu'on veut prendre la peine de cultiver y croissent. C'est là le paradis terrestre des habitans d'Yambo; tous ceux qui possèdent quelque fortune y ont une maison de campagne. Le 16 nous vînmes vis-à-vis d'une mosquée ou tombe de saint, et à onze heures nous jetâmes l'ancre à l'entrée du port d'Yambo dans une eau assez profonde.

Yambo est une ancienne ville qui a tellement déchu qu'elle n'est plus qu'un mauvais village; cependant l'avantage d'un port et la protection de la forteresse y ont conduit tous les vaisseaux qui font le commerce quoiqu'elle n'ait d'autre eau que celle qu'on ramasse dans des mares lorsque la pluie tombe.

Les habitans d'Yambo sont reconnus avec raison pour les plus barbares des côtes de la mer Rouge, et les janissaires qui sont dans le château les égalent au moins pour l'injustice et la violence. Nous ne descendîmes point à terre le jour de notre arrivée parce que nous entendîmes tirer plusieurs coups de fusil, et qu'on nous apprit que les janissaires et les gens d'Yambo se faisaient la guerre entre eux depuis une semaine.

Les janissaires voulaient absolument faire entrer notre vaisseau dans le port; mais je leur dis que n'ayant point d'affaires à Yambo, et n'étant point sous le canon de leur forteresse, j'étais libre de remettre en mer sans aller du tout à terre, et que s'ils ne s'en retournaient pas de suite j'allais profiter du vent favorable qui venait de s'élever pour faire voile et les emmener malgré eux à Jidda.

A peine s'étaient-ils retirés que nous entendîmes plusieurs coups de fusil, et nous vîmes beaucoup d'illuminations dans la ville. Lorsqu'il fut nuit les mousquetades cessèrent, les feux diminuèrent, et l'émir bahar avec trois officiers

de l'aga vinrent à notre bord : ils étaient encore à plus de dix pas qu'ils nous crièrent : *salum alicum*. Je leur répondis amicalement, et nous nous assîmes tous sur le pont : les trois officiers étaient jeunes et assez agréables; ils étaient habillés comme les habitans des campagnes avec des espèces de capotes ou de manteaux jetés négligemment sur leurs épaules, et d'une étoffe à raies rouges et blanches; leurs turbans étaient mêlés de rouge, de vert et de blanc, et ornés d'une immense quantité de franges et de petits glands qui pendaient par derrière. Ils me demandèrent d'où je venais; je dis que je venais de Constantinople et du Caire; mais que je les priais de ne pas me faire d'autres questions parce que je n'étais pas libre de leur répondre. Alors ils m'annoncèrent qu'ils avaient ordre des agas de me dire que j'étais le bien-venu si c'était moi qui fusse le médecin d'Ali-bey, et celui-là même qui leur avait été recommandé par le shérif de la Mecque. Je leur répondis que si Métical-aga leur avait effectivement donné cet avis j'étais celui qu'il concernait : je les priai de porter mes respects à leurs chefs. Enfin ils m'apprirent que la garnison et les citoyens d'Yambo s'étaient battus les uns contre les autres; mais que depuis les vieillards des deux partis étaient convenus que personne n'avait tort, et que tout le mal avait été fait par un chameau : en conséquence on saisit le pauvre chameau; on le mena

hors la ville, et là on reprocha au chameau tout ce qui s'était dit ou fait. C'était le chameau qui avait tué des hommes, menacé de mettre le feu à la ville et d'incendier le palais de l'aga et le château; c'était le chameau qui avait maudit le grand-seigneur et le shérif de la Mecque comme souverains des partis divisés. Après avoir employé une partie de l'après-midi à faire des reproches au malheureux chameau, qui semblait avoir comblé la mesure de ses iniquités, chacun des assistans lui enfonça sa lance dans le corps, et on le dévoua *diis manibus et diris* par une sorte de prière en prononçant mille malédictions sur sa tête. Après cette étrange cérémonie chacun se retira chez soi, très satisfait des injures qu'il avait reçues du chameau.

Le lendemain je me rendis au palais : il y avait à la porte une garde de janissaires; ces guerriers, revenus depuis peu de la sanglante bataille du chameau, ne manquèrent pas de donner diverses marques d'insolence, qu'ils désiraient qu'on prît pour des preuves de courage.

Les deux agas étaient assis sur un banc élevé, couvert d'un tapis de Perse, et environ quarante ou cinquante hommes de bonne mine, et la plupart avancés en âge, étaient assis sur d'autres tapis étendus sur le parquet, et formaient un demi-cercle au-devant des agas. Les deux chefs se conduisirent avec moi avec beaucoup de politesse et d'attention : ils ne m'adressèrent d'a-

bord que des questions générales, comme par exemple si la mer me plaisait; s'il y avait beaucoup d'habitans au Caire; ainsi du reste. Mais comme je prenais congé d'eux le plus jeune me demanda avec une sorte de timidité si Mahomet-bey, Abou-Dahab était prêt à marcher. Comme je savais bien ce que signifiait cette question je répondis que je ne savais point s'il était prêt, mais qu'il avait fait de grands préparatifs. L'autre aga me dit alors : J'espère que vous serez un messager de paix. Je vous conjure de ne point me faire des questions, répliquai-je : j'espère que par la grâce de Dieu tout ira bien. Tous ceux qui étaient présens applaudirent à ce discours, contens de respecter mon secret; car ils imaginaient que j'en avais un, et que j'étais un homme de confiance d'Ali-bey, qui sans doute avait renoncé à ses desseins hostiles contre la Mecque.

La veille de notre départ, à neuf heures du soir, je reçus une visite du plus jeune des agas, lequel, sous divers prétextes de me consulter sur sa santé, me tira à part, et après m'avoir beaucoup recommandé le secret finit par me demander modestement quelque poison lent au moyen duquel il pût se défaire tout doucement et sans être soupçonné de son frère. Je lui dis que de pareilles propositions ne devaient point s'adresser à un homme tel que moi; que tout l'argent et tout l'or du monde ne m'engageraient pas à empoisonner le plus pauvre mendiant de la terre quand

bien même personne n'en pourrait avoir le moindre soupçon. Tout ce qu'il répondit à cela fut : Vos mœurs ne ressemblent donc point aux nôtres? Les miennes, grâce à Dieu, n'y ont aucun rapport, lui répliquai-je seulement; et nous nous séparâmes.

Le 28 avril au matin nous partîmes d'Yambo. Bientôt la mer devint grosse; nous fûmes très fatigués par le roulis. Le 29 à cinq heures du matin nous remîmes à la voile : à dix nous nous trouvâmes devant une montagne qui paraît sur la côte, et qu'on nomme Soub. Le 30 nous reprîmes notre route, mais le vent nous étant contraire nous fîmes très peu de chemin. Nous étions suivis par un grand nombre de requins, dont quelques-uns nous parurent énormes.

Le vent fraîchit, et devint favorable : à midi nous fûmes à la vue de Sabac; nous revirâmes pour y entrer, et à une heure nous y jetâmes l'ancre. Nous passâmes toute la journée du 1er mai dans ce port occupés à en dessiner le plan. Le soir l'émir Hadjé, qui conduisait les pélerins de la Mecque, campa à trois milles de nous; nous entendîmes distinctement son coup de canon de retraite.

Les habitans de Sabac vinrent nous apporter à bord des melons d'eau et des outres remplies d'eau fraîche. Le 2 à cinq heures du matin nous fîmes voile de Sabac; à neuf heures et demie nous vîmes Deneb : cette ville est facile à reconnaître

à quelques palmiers qui sont auprès. A une heure après midi nous laissâmes à un mille de distance une île appelée Hammel, et à quatre heures nous mouillâmes dans la petite île de Lajack. Le 3 à quatre heures du matin nous remîmes à la voile; après que nous eûmes doublé le cap Hateba le vent fraîchit : à quatre heures de l'après-midi nous mouillâmes dans le port de Jidda; et les officiers de la douane vinrent immédiatement se mettre en possession de notre bagage.

La baie de Jidda est très vaste; elle renferme un nombre immense de hauts-fonds, de petites îles, de rochers à fleur d'eau, entre lesquels il y a divers canaux. De quelque côté que le vent souffle on est bien abrité dans le port parce que les fonds interposés empêchent que la mer n'éprouve une trop grande agitation. Je fis à Jidda un séjour de quelques mois, et j'eus beaucoup à me louer des honnêtetés qu'on m'y fit, et de l'accueil que je reçus de mes compatriotes.

La première chose qui se présenta aux yeux du visir qui vint à la douane visiter mes malles fut le firman du grand-seigneur, superbement écrit, avec un beau titre et une suscription parsemée de poudre d'or, et bien enveloppé dans du taffetas vert. Après cela il y avait un petit sachet de satin blanc, adressé au khan des Tartares, dont M. Peyssonel, consul de France à Smyrne, m'avait chargé, et que je n'avais point remis parce que le khan se trouvait alors prisonnier à Rhodes; venait ensuite

un autre sac d'étoffe de soie brochée d'or, contenant des lettres adressées au shérif de la Mecque; puis un quatrième sac de satin cramoisi, renfermant des lettres pour Métical-aga, porte-sabre du shérif, son premier ministre et son favori. Le gouverneur trouva enfin une lettre d'Aly-bey, adressée à lui, et écrite avec la supériorité d'un souverain à son esclave.

Toutes ces choses étaient si imprévues que le visir Cabil sentit bientôt qu'il était allé trop loin : il prit aussitôt sa résolution en homme d'esprit; il recloua la malle; il ordonna qu'on lui amenât un cheval, et, accompagné d'un grand nombre de scélérats presque nus, qu'on nomme des soldats, il se rendit à la maison de la factorerie anglaise, où à l'instant tout le monde fut en alarmes.

On fit beaucoup de recherches pour trouver le gentilhomme anglais : personne ne l'avait vu; mais on dit qu'un de ses valets était dans la maison. Tranquillement assis sur ma natte je prenais une tasse de café quand on vit entrer le cheval du visir, et que la cour fut aussitôt remplie de monde. Un des commis de la douane me demanda où était mon maître. Dans le ciel, lui répondis-je. Le domestique de l'émir Bahar conduisit alors vers moi le visir, qui était encore à cheval. Celui-ci me répéta la question du commis de la douane; mais je lui dis que je ne savais point ce que signifiait une pareille demande; que j'étais la personne dont on avait transporté les équipages

à la douane, et en faveur de qui le grand-seigneur et Ali-bey avaient écrit. A ces mots il parut très étonné, et me demanda comment je pouvais être aussi mal vêtu. Votre question ne doit pas être faite sérieusement, lui dis-je; je crois qu'aucun homme ne voudrait paraître mieux habillé dans le voyage que je viens de faire; d'ailleurs vous ne m'avez pas laissé la liberté de changer de vêtement puisque tous mes effets sont depuis plus de quatre heures à la douane jusqu'à ce qu'il vous plaise de me les faire rendre. Je me levai, et nous montâmes ensemble dans l'appartement d'un capitaine nommé Thornhill : tout fut bientôt arrangé avec le visir You-sef-Cabil, et on s'employa de tous côtés à me procurer les lettres les plus pressantes pour le naïb de Masuah, pour le roi d'Abyssinie, pour Michaël Suhal, son ministre, et pour le roi de Sennaar.

On sait de quel faible avantage sont ordinairement les simples lettres de recommandation : il n'y a pas de gens qui mettent plus de civilité, plus de politesse dans leur correspondance que les Orientaux; mais leurs expressions ne signifient guère plus que celles dont on se sert en Europe, et qui prouvent seulement que celui qui écrit est un homme bien élevé.

Je cherchai donc à me procurer des lettres qui eussent de l'effet, des lettres importantes pour ceux mêmes qui les écrivaient comme pour ceux à qui elles étaient écrites, et j'essayai de faire

bien comprendre cela à Métical-aga, qui était un excellent homme, mais de peu de capacité. Mes amis lui proposèrent de me faire accompagner, ainsi que ses lettres, par un de ses officiers : il adopta cette idée, et un Abyssin, nommé Mahomet Gibberti, fut porteur de lettres particulières, et chargé d'être témoin de la réception qu'on me ferait.

Il me fallait attendre quelque temps avant que Gibberti fût prêt à faire le voyage, et comme il me restait encore à visiter une partie considérable du golfe d'Arabie je me préparai à le faire seul, et à quitter Jidda après y avoir fait un long séjour.

De toutes les choses nouvelles que j'avais déjà vues dans mon voyage aucune ne m'avait surpris autant que la manière dont se faisait le commerce de Jidda. Il y avait alors dans le port neuf vaisseaux anglais venant de l'Inde, dont la plupart valaient deux cent mille livres sterling chacun. Un marchand turc, qui demeurait à la Mecque, où l'on ne peut se rendre de Jidda que dans trente heures, et où jamais un chrétien n'ose mettre le pied, tandis que tout le continent est ouvert aux Turcs s'ils veulent s'enfuir, offrit d'acheter à lui seul la cargaison de quatre des neuf bâtimens anglais; mais un autre Turc vint tout de suite, et dit qu'il n'achetcrait aucune cargaison ou qu'il voulait les neuf ensemble. Les échantillons furent visités, et toutes

ces riches marchandises furent transportées à travers les déserts de l'Arabie par des hommes avec qui personne ne voudrait se trouver seul en rase campagne. Ce n'est pas tout ; deux courtiers indiens vinrent dans le comptoir pour conclure le marché, l'un traitant pour les capitaines anglais, et l'autre pour le marchand turc. Ces courtiers n'étaient ni chrétiens ni mahométans ; mais ils avaient la confiance des uns et des autres : ils s'assirent à terre sur un tapis, et prirent une pièce d'étoffe des Indes, grande comme une serviette, qui était sur leurs épaules, et qu'ils étendirent sur leurs mains ; en même temps ils s'entretinrent de choses indifférentes ; de l'arrivée des vaisseaux des Indes ; des nouvelles du jour, parlant comme s'ils n'avaient pas eu à traiter d'affaires sérieuses. Au bout de vingt minutes, employées à se toucher réciproquement les doigts par-dessous le shawl, le marché des neuf cargaisons fut conclu sans qu'ils eussent prononcé un mot, sans qu'ils se fussent servi de plume et d'encre. Il n'y a cependant pas un seul exemple de difficultés survenues dans ces sortes de marchés ; mais il reste encore une chose essentielle ; l'argent n'est pas compté. Un simple particulier, qui ne possédait rien que sa réputation, devint responsable du paiement des riches cargaisons des neuf vaisseaux ; son nom était Ibrahim-le-Courtier : cet homme délivra un certain nombre de sacs de grosse toile, rem-

plis de ce qu'on supposait être de l'argent; il avait marqué sur chaque sac ce qu'il était censé contenir, et apposé son cachet sur la ficelle qui le liait. En conséquence ces sacs furent pris pour ce qui était écrit dessus sans que personne en eût ouvert un seul, et de tels sacs sont reçus constamment dans toute l'Inde aussi long-temps que la toile peut durer.

Jidda est un séjour malsain, ainsi que tout le reste de la côte orientale de la mer Rouge; il se trouve entouré du désert le plus affreux : cet inconvénient et beaucoup d'autres l'auraient fait probablement abandonner depuis long-temps sans le voisinage de la Mecque et les grands avantages que produit le commerce des Indes, dont les marchandises arrivent une fois par an à Jidda pour être transportées à la Mecque, d'où on les répand dans tout l'Orient.

L'amitié et les attentions de mes compatriotes ne se démentirent pas un seul moment pendant tout le temps que je séjournai à terre : tout le rivage de Jidda était couvert de monde au moment de mon départ; on voulut voir le salut des vaisseaux anglais, et nous mîmes à la voile en compagnie d'un autre vaisseau destiné pour Masuah, et dans lequel Mahomet-Abdel-Cader, gouverneur de Dahalac, s'était embarqué pour se rendre dans son gouvernement. Ce gouverneur était un Maure, officier du naïb de Masuah : il était venu à Jidda pour obtenir de Métical-aga

son firman, et il s'en retournait tandis que Mahomet-Gibberti était destiné à m'accompagner, et à porter ce firman au naïb

Cader ne fut pas plus tôt débarqué à Masuah que, suivant le goût de son pays pour le mensonge, il débita qu'un grand ou un prince qu'il avait laissé à Jidda allait arriver incessamment; qu'il avait porté des présens considérables au shérif de la Mecque et à Métical-aga, et qu'en retour il avait reçu une somme immense en or de la part du visir. Les conséquences d'un pareil rapport pouvaient me devenir très funestes; le naïb de Masuah s'imagina voir bientôt arriver un homme qui, chargé d'immenses trésors, venait se mettre entre ses mains.

Ce fut le 8 juillet que je partis du port de Jidda : mon rais fut étonné de voir les honneurs qu'on rendait à son petit bâtiment pendant que nous traversions la flotte anglaise. Le 9 nous suivîmes une route entre des écueils; le 10 nous remîmes à la voile à cinq heures du matin avec peu de vent; à deux heures nous passâmes entre cinq îles sablonneuses : ces cinq îles sont nommées les Jardins-Blancs. Le 11 nous tournâmes un peu plus à l'est, et nous revirâmes ensuite pour pouvoir gagner la baie de Konfondah, très remarquable par une haute montagne qui est parderrière, et dont le sommet forme une pyramide dans les proportions les plus régulières.

Konfondah signifie la ville du hérisson ou du

porc-épic; c'est un petit endroit où il n'y a pas plus de cent mauvaises maisons, bâties en branchages, et couvertes de nattes de feuilles de palmiers. L'émir Ferhan, gouverneur de Konfondah, était un esclave abyssin, qui m'invita à descendre à terre et à dîner avec lui. On nous servit un repas excellent préparé à la mode du pays : je fus très satisfait de la conversation de l'émir; c'était un homme de près de cinquante ans, fort bien mis, ne portant ni armes à feu ni coutelas. Tous ses domestiques étaient habillés de manière à annoncer l'aisance du maître, et il avait dans son écurie les soixante plus beaux chevaux que j'eusse vus depuis long-temps. Il paraissait avoir une connaissance plus profonde des choses en général, et parler avec plus d'élégance qu'aucun des hommes avec lesquels j'avais conversé en Arabie.

Nous mîmes à la voile le 14 à six heures du matin; le vent était sans force; nous passâmes entre divers rochers. A cinq heures nous doublâmes le Ras-Héli, qui est la borne qui sépare l'Yemen de la province de la Mecque : là le pied des montagnes est baigné par la mer : nous jetâmes l'ancre à un mille du rivage par quinze brasses d'eau. La côte est bordée de sable et de corail. Le 15 nous reprîmes notre route en suivant la côte; à mesure que nous avancions les montagnes me parurent plus hautes. Nous passâmes devant plusieurs ports ou baies; nous

mouillâmes dans le port de Sibt, où je descendis à terre sous prétexte de chercher des provisions, et avec l'intention plus réelle d'observer le pays et le peuple qui l'habitait. Les montagnes de Kotumbal forment une chaîne le long de la côte et à peu de distance de la mer, et elles sont si élevées que nous n'en avions pas encore vu d'une si grande hauteur.

Les habitans de ce village, qui ne contient que quinze ou vingt misérables huttes de paille, semblent être un des peuples les plus brutaux qu'il y ait au monde : ils sont très maigres, mais musclés, et ayant l'air très forts. Leurs cheveux, qu'ils séparent sur le sommet de la tête, noirs et touffus, semblent, quoique assez longs, tenir de la qualité laineuse des cheveux des nègres. Leur tête est entourée d'un cordon de feuilles de palmier qui ressemble au diadême des anciens. Leurs femmes sont en général peu favorisées de la nature, et vont nues comme les hommes ; leurs lèvres, le tour de leurs sourcils, leurs fronts sont piquetés et marqués avec de l'antimoine, ornement commun aux différentes nations de sauvages qu'on trouve sur la surface du globe.

Rentrés à bord de notre vaisseau au coucher du soleil nous allâmes mouiller à un mille du rivage. A environ huit heures deux jeunes filles d'environ quinze ans partirent de terre, et nagèrent jusqu'au vaisseau : elles demandaient de



l'antimoine pour leurs sourcils; comme elles avaient pris tant de peine pour cela je leur en donnai un peu, qu'elles plièrent dans un chiffon, et attachèrent à leur cou. J'avais pris ce jour-là trois requins, dont un, très gros, restait encore étendu sur le pont. Je demandai à ces filles si en nageant elles n'avaient point peur de ces monstres : elles me répondirent qu'elles connaissaient leur voracité; mais qu'elles ne craignaient pas qu'ils leur fissent du mal. Elles nous invitèrent en même temps à manger de ce poisson parce qu'il rendait les hommes forts.

Le 16 à cinq heures du matin nous levâmes l'ancre; à six nous passâmes l'île Detégé, qui est basse et couverte d'herbe : elle est ronde comme un bouclier; c'est de là qu'elle prend son nom.

Le 18 à sept heures du matin nous eûmes la première vue des montagnes, au-dessous desquelles est bâtie la ville de Loheïa : le sol sur lequel elle est bâtie est noir, et semble avoir été abandonné par la mer. Pendant notre séjour dans cette ville nous éprouvâmes une singulière incommodité; c'était une espèce de picotement dans les jambes, que nous avions nues, picotement qui était sans doute occasionné par les particules salines dont l'air était imprégné, car dans tous les environs de cette ville la terre est imprégnée de sel.

Le gouvernement de l'iman est bien plus doux qu'aucun des autres gouvernemens des Maures

en Arabie et en Afrique; le peuple y est aussi mieux civilisé : les hommes commencent dès leur première jeunesse à s'adonner au commerce. Les femmes de Loheïa ne montrent pas moins de vanité que les femmes des nations les plus policées de l'Europe, et quoiqu'elles vivent assez retirées elles sont toujours très soigneuses de se parer : dans l'intérieur de leurs maisons elles ne portent qu'une longue chemise de toile de coton très fine et assortie à leur rang; elles teignent leurs mains et leurs pieds avec de l'henna, non seulement comme un ornement mais parce que sa qualité astringente diminue la trop grande moiteur de leur peau. Leurs cheveux sont artistement arrangés, et flottent en longues tresses sur leurs épaules.

Le 27 nous partîmes de Loheïa; le 28 nous rangeâmes la grande île de Camaran, où il y a une ville avec garnison turque, et d'excellente eau en abondance; le 29 à neuf heures du matin nous jetâmes l'ancre à la pointe du banc qui se trouve immédiatement à l'est de la forteresse nord de Moka : cette ville vue de la mer offre un aspect charmant. Le 30 à sept heures du matin nous profitâmes du vent d'ouest, et nous fîmes route pour l'entrée de l'océan indien.

La côte d'Arabie qui s'étend depuis Moka jusqu'aux détroits est presque perpendiculaire, et on peut y naviguer très près jour et nuit sans aucun danger. A mesure que nous avancions le

vent fraîchissait. A quatre heures après midi nous découvrîmes la montagne qui forme un des caps du détroit de Babel-Mandeb.

Le 31 nous mouillâmes au-dessus de l'île des Pilotes, située au-dessous du cap qui du côté de l'Arabie forme l'entrée nord du détroit. Nous prîmes là une grande quantité de poisson, plus beau que celui que j'avais déjà vu dans ces mers; mais notre raïs troubla notre plaisir en nous disant que la plupart des poissons qu'on pêchait dans ces parages empoisonnait : plusieurs de nos gens eurent peur, et s'abstinrent d'en manger. Je choisis ceux qui me parurent les plus semblables aux poissons de nos mers du Nord, et je n'eus pas occasion de m'en plaindre.

Lorsque nous voulûmes sortir du port le 1[er] août nous trouvâmes que le vent était contraire, de sorte que nous ne fîmes route qu'avec beaucoup de peine et de danger, et nous ne doublâmes la pointe de l'ouest qu'en essuyant plusieurs chocs très rudes contre les rochers. Après que nous eûmes repris la route de Loheïa nous aperçûmes trois îles de rochers, que nous laissâmes à environ un mille à gauche. A quatre heures nous vîmes une île de rochers avec des brisans à son extrémité sud : le raïs la nomma l'île de Crabes. A cinq heures nous mouillâmes tout auprès d'un cap peu élevé dans une baie où nous ne trouvâmes que trois brasses d'eau : il y

avait une petite île précisément vis-à-vis de la poupe de notre navire.

A peine y avait-il dix minutes que nous étions à l'ancre que nous vîmes venir à nous un vieillard et un enfant : ils ne portaient point d'armes, et je descendis à terre pour leur acheter une jarre d'eau. Le vieillard avait l'air d'un véritable voleur.

Il riait à chaque parole qu'il disait. Il parlait arabe, mais fort mal. Il m'assura qu'il y avait de tout en abondance dans le pays, et qu'il me servirait de guide si je voulais le suivre : il m'assura pour mieux me déterminer qu'il y avait là un roi et un peuple qui aimaient beaucoup les étrangers. Je lui demandai s'il voulait me vendre un mouton, et il me dit qu'on nous en amenait plusieurs : ces mots me firent tenir sur mes gardes. Je le priai de charrier l'eau dans mon canot : l'enfant la porta tout de suite, et je le payai avec de l'antimoine ainsi qu'il le désirait.

Le 3, une brise de terre se levant, nous mîmes à la voile, et nous gouvernâmes sur Moka pour éviter quelques îlots ou rochers, et malgré le vent contraire nous arrivâmes à Loheïa le 6. Le 1er septembre Mahomet-Gibberti arriva, muni d'un firman pour le naïb de Masuah, et des lettres de Métical-aga, adressées à ras Michaël; il portait aussi une lettre pour moi et une pour Achmet, neveu du naïb et son successeur : ces deux lettres étaient écrites par Sidi ali-Zinzimia, titre qui

signifie *gardien du puits sacré d'Ismaël à la Mecque*. Sidi-Ali me mandait dans sa lettre d'avoir peu de confiance dans le naïb, mais d'agir différemment avec son neveu Achmet, qui serait certainement bien aise d'être un de mes amis.

Tout étant prêt pour notre départ nous quittâmes Loheïa le 3 septembre 1769. La journée entière du 4 fut employée à hâler notre vaisseau pour le sortir de la rade malgré le vent contraire. Il nous restait très peu d'eau, et quoique notre vaisseau n'eût que soixante pieds de long nous étions quarante personnes à bord; nous résolûmes de nous rendre dans une île située au nord, où l'eau, disait-on, était bonne et abondante. Le 6 au soir nous jetâmes l'ancre à l'ouest de la ville de Foosht, et nous y restâmes tout le lendemain pour remplir nos outres de peau, car on ne connaît point dans ces mers l'usage des barriques.

Foosht est une île d'une forme régulière : le poisson y abonde, aussi ne fîmes-nous pas usage de nos filets; nos hameçons suffisaient pour fournir à notre provision. Il y a là des poissons peints des couleurs les plus brillantes; mais j'ai observé que, plus ils étaient beaux à voir moins ils se trouvaient bons à manger.

Les habitans de Foosht sont de pauvres pêcheurs, noirs de peau; ils vont tout nus, portant seulement une petite pagne autour des reins. Ils ne se marquent ni ne se peignent le visage. Ils ont une espèce de poisson plat qui a une longue

queue, et dont la peau est comme la peau de chagrin dont on garnit les fourreaux d'épées et les gaînes de couteaux. On pêche aussi des perles dans l'île de Foosht; mais elles ne sont ni grosses ni d'une belle eau : on les trouve dans diverses espèces de coquillages, tous bivalves; on y trouve aussi plusieurs coquillages d'une grande beauté, entre autres des *concha Veneris* de diverses couleurs, et des oursins ou œufs de mer; il y a aussi le long de la côte beaucoup d'éponges communes.

Le village contient une trentaine de cabanes faites avec des fascines de jonc qu'on entrelace avec des pieux. Les habitans parurent épouvantés de nous voir descendre à terre avec des armes : nous n'avions pas pris la précaution de nous armer à cause d'eux; mais comme nous devions passer la nuit dans l'île nous étions bien aises de pouvoir nous défendre. Le saint ou marabout de l'île me voyant passer auprès de lui se laissa tomber la face contre terre, et y resta pendant un quart d'heure, ne voulant point se relever jusqu'à ce que les fusils, que j'appris être la cause de sa frayeur, fussent renvoyés à bord.

Le 8 à la pointe du jour nous mîmes à la voile de Foosht : à mesure que nous avancions dans le canal nous rencontrâmes moins d'îles. Le 10 à sept heures du matin je découvris le premier le Jibbel-Teïr toute la matinée notre vaisseau fut entouré d'une quantité prodigieuse de re-

quins; ils étaient de l'espèce de ceux qui ont la tête en forme de marteau, et deux des plus gros semblaient se disputer l'un à l'autre à qui s'approcherait le plus de notre vaisseau. Je lançai l'un des gros requins, et je le frappai à un pied de la tête avec tant de force que tout le fer du harpon fut enfoncé dans le corps du monstre : il trembla comme s'il avait eu froid, et fit sortir par ses secousses le manche du harpon de sa douille, l'instrument étant disposé de manière à ce que cela arrivât ainsi. Le rais, qui dirigeait cette pêche, recommanda de ne pas tirer le poison à bord; mais au contraire de lui filer autant de ligne qu'il en voudrait. A la fin il se rapprocha; nous lui retirâmes quelques brasses de ligne, et peu à peu nous l'amenâmes le long du bord, et nous le saisîmes par la gorge avec un bon crampon de canot : il avait onze pieds sept pouces de long depuis le bout de la hure jusqu'à l'extrémité de la queue, et quatre pieds de circonférence dans l'endroit le plus gros de son corps. On lui trouva dans le ventre un dauphin encore tout entier, et environ une demi-aune d'étoffe bleue.

Le Jibbel-Teïr, c'est à dire la montagne de l'oiseau, est appelé par d'autres la montagne de la fumée. L'île a quatre lieues de longueur du nord au sud : il y a un pic en forme pyramidale; le sommet a quatre ouvertures par lesquelles il vomit de la fumée, et quelquefois de la flamme. L'île est

absolument déserte, et couverte de soufre et de pierres-ponces.

Le 11 nous quittâmes le Jibbel-Teïr; à sept heures du soir nous échouâmes sur un banc de corail : ce ne fut qu'après bien des fatigues et des efforts que nous parvînmes à dégager notre bâtiment. Le 13 un peu avant le lever du soleil nous reprîmes notre route en gouvernant à l'ouest le long de la côte de Dahalac. Après avoir heurté violemment contre les rochers de corail qui embarrassent l'entrée de Dobelew nous mouillâmes dans ce port au moment où le soleil disparaissait de dessus l'horizon.

Le port de Dobelew est d'une forme circulaire, et suffisamment abrité contre tous les vents; mais l'entrée en est trop étroite, et l'intérieur du port est rempli de rochers : le fond de la mer y est couvert de coraux blancs, dont les ramifications sont très étendues, et parmi lesquels il y a çà et là des pierres noires énormes. Le village contient environ quatre-vingts maisons bâties en pierre, qu'on a tirée du fond de la mer.

L'île de Dahalac n'a dans toute sa longueur que trente-sept milles, et dix-huit milles dans sa plus grande largeur; elle est beaucoup plus grande qu'aucune des îles de la mer Rouge. Il y a dans cette île des chèvres d'une espèce charmante : leur taille est petite; leur poil ras; leurs cornes sont noires et pointues : ces chèvres ont une couleur bariolée, et elles sont extrêmement agiles.

Quoique Dahalac soit presque sur les confins de l'Abyssinie elle n'a point la même température : il n'y pleut jamais depuis la fin de mars jusqu'au commencement d'octobre; mais dans les autres mois la pluie y tombe par torrens pendant douze heures de suite. Les citernes seules y conservent de l'eau; il y en a jusqu'à trois cent soixante-dix, toutes creusées dans le roc solide : c'est, dit-on, l'ouvrage des Perses. Les femmes et les filles y sont très hardies et très adroites à la pêche : plusieurs d'entre elles nagèrent jusqu'à notre vaisseau avant que nous n'eussions mis à l'ancre, et nous prièrent de leur donner une poignée de blé de riz : ce sont des mendiantes très importunes qu'il est difficile de renvoyer avec des refus.

Il y a dans Dahalac douze villes ou villages, environnés chacun d'une plantation de palmiers, dont les feuilles servent à faire les seuls ouvrages qu'on fabrique dans l'île : ces feuilles quand on les a fait sécher sont d'une blancheur si lustrée qu'on les prendrait aisément pour du satin. Les Dahaliens en font des paniers d'une beauté surprenante, peignant une partie des feuilles de rouge et de noir, et formant des figures en les tressant avec un art infini : j'en ai vu qu'on gardait pleins d'eau pendant vingt-quatre heures de suite sans qu'il s'en échappât une seule goutte.

Ces paniers sont l'ouvrage des hommes, ou

plutôt leur amusement, car ils travaillent très peu, craignant tous en général d'altérer leur santé par la moindre fatigue et les moindres soins.

A Dahalac il n'y a ni chevaux, ni bœufs, ni moutons, ni chiens; les seuls quadrupèdes qu'on y trouve sont des chèvres, des ânes, quelques chameaux et des antilopes : ces derniers sont en très grand nombre. De cette île nous aperçûmes les hautes montagnes de Hobesh, formant une chaîne unie comme une muraille, parallèle à la côte du continent. Le canal qui sépare l'île de la terre ferme est très étroit, et la marée donne une violence extraordinaire à la colonne d'eau très volumineuse qui se trouve resserrée dans un espace si étroit.

Le 17, après avoir visité notre navire et reconnu qu'il n'avait point été endommagé, nous remîmes à la voile; mais le vent devenant contraire nous fûmes obligés de jeter l'ancre. Nous la levâmes le lendemain; mais nous fûmes forcés de mouiller de nouveau dans un endroit fort peu profond, où nous attendîmes la pleine mer. La marée monta avec une force excessive, ressemblant plutôt au Nil qui se déborde, à un torrent qui tombe des montagnes, ou à un canal rapide qui fait tourner un moulin qu'au flux ordinaire de la mer. A quatre heures nous mouillâmes auprès d'une petite île appelée Surat. Le 19 septembre

nous levâmes l'ancre : nous restâmes quelques heures en calme, et vers le soir nous mouillâmes dans la rade de Masuah après dix-sept jours de traversée, y compris le jour où nous nous embarquâmes.

CHAPITRE II.

Conduite perfide du naïb pendant le séjour de Bruce à Masuah. Il est protégé par Achmet, neveu du naïb.

Masuah, dont le nom signifie le *havre des pasteurs*, est une petite île de la mer Rouge située près de la côte d'Abyssinie, et ayant un port où les plus grands vaisseaux trouvent un mouillage sûr et profond jusqu'au bord de la plage : de quel côté que le vent souffle, et quelque force qu'il ait, il ne peut les incommoder. L'île n'a pourtant que trois quarts de mille de long, et environ un demi-mille de large : un tiers est occupé par les maisons, un autre tiers par les citernes, et le dernier sert de cimetière.

Cette ville était anciennement très florissante; elle partageait le commerce de l'Inde avec les autres ports de la mer Rouge. A Masuah était l'entrepôt d'une immense quantité de denrées qui sortaient des montagnes du Tigré, contrées de tout temps inhospitalières, et presque inaccessibles aux étrangers. On vendait à Masuah de l'or, de l'ivoire, des éléphans, des peaux de buffles, et surtout des esclaves, plus chers là qu'ailleurs parce que ceux qu'on y conduisait étaient plus recommandables par leurs bonnes

qualités que les autres Africains qui avaient le malheur d'être réduits à la même condition. Masuah fournissait aussi des perles très grosses et d'une belle couleur qu'on pêchait le long de ses côtes. Enfin toutes ces marchandises précieuses et la sûreté de son port l'avaient emporté sur l'inconvénient qu'on éprouve à Masuah de n'avoir point d'eau vive.

On peut dire à peu près la même chose d'Arkeeko, grande ville située au fond de la baie de Masuah : il est vrai qu'il y a de l'eau; mais toute espèce de provisions y manque. La vaste plaine qui la borde est absolument sans culture; ce désert, qu'on appelle le *Sambar*, n'est même habité que depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril quand plusieurs tribus errantes y mènent paître leurs troupeaux; ensuite elles l'abandonnent pour repasser de l'autre côté des montagnes, où la saison des pluies les rappelle.

Mahomet-Gibberti, attaché au service de Métical-aga, s'était embarqué dans mon vaisseau; mais Abdelcader, gouverneur de l'île de Dahalac, faisant voile en même temps dans un autre vaisseau, avait été témoin des honneurs qu'on voulut bien me rendre quand je sortis du port de Jidda.

Abdelcader se rendit droit à Masuah, et, exagérant beaucoup suivant la coutume de son pays, il annonça l'arrivée prochaine d'un prince,

très proche parent du roi d'Angleterre, ne faisant point le commerce, mais voyageant seulement pour visiter les contrées et les nations étrangères.

On délibéra souvent dans le conseil du naïb, ainsi que je l'ai su depuis, pour savoir de quelle manière on recevrait ce prince : quelques-uns des conseillers, plus expéditifs que les autres, voulaient qu'on suivît la méthode ordinaire de traiter les étrangers à Masuah; c'est à dire qu'on mît à mort le voyageur anglais, et qu'on distribuât ce qu'il avait à la garnison; d'autres insistaient pour qu'on vît auparavant quelles lettres il apportait d'Arabie en Abyssinie de peur que cela ne pût augmenter la tempête prête à fondre sur l'île, et dont les avaient déjà menacés Métical-aga et Michaël-Sahul.

Cependant Achmet, neveu du naïb, fit observer qu'il y avait de la folie à douter qu'un homme tel qu'on me dépeignait n'eût des recommandations de toute espèce; mais que j'en eusse ou non mon rang devait me protéger dans tous les pays où il y avait quelque police, et même parmi les brigands qui habitent les bois et les cavernes; que la fureur du pillage avait déjà fait couler assez de sang à Masuab, et était peut-être la vraie cause de la pauvreté de cette île.

Achmet déclara donc qu'il voulait qu'on m'accueillît bien, et qu'on me traitât avec distinction jusqu'à ce qu'au moins on eût pu juger,

par l'examen de mes lettres et par ma conversation, ce que j'étais et le véritable objet de mon voyage; que si je venais pour faire le commerce, et que je ne fusse pas un de ces Francs destinés à troubler le repos du pays, il ne consentirait pas qu'on me fît la moindre insulte.

Achmet était fils du dernier naïb, et à la mort de celui qui commandait alors la souveraineté lui était dévolue. Il avait une grande influence dans le gouvernement, et il obtint que ma destinée lui fût confiée, et que le naïb et ses officiers restassent tranquilles spectateurs. Il n'avait guère que vingt-cinq ans; il était haut de cinq pieds quatre pouces, mais d'une constitution faible et grêle quoiqu'il eût la jambe assez bien faite; il se penchait beaucoup en avant; il avait le visage et le cou fort longs, le front large, les sourcils noirs et épais, les yeux noirs et, ce qui est rare et très estimé à Masuah, la barbe épaisse et frisée; enfin il était très vif, très agile, très brave et très irascible.

Mahomet-Gibberti, dont nous nous étions parfaitement assuré, et qui était bien au fait de nos craintes à l'égard du naïb, se rendit à terre le soir même de notre arrivée : comme il était Abyssin, et qu'il avait des connaissances à Masuah, il fit partir la même nuit les lettres importantes que nous avions pour Adowa, capitale du Tigré; et il manda à Janni, Grec et confident du ras Michaël, que nous venions d'arriver;

que nous avions des lettres de Métical-aga pour le ras, son maître, et pour le naïb, ainsi que des lettres particulières pour lui, du patriarche du Caire, dont je lui envoyai même un duplicata. Nous fîmes part en même temps à Janni de nos soupçons à l'égard du naïb; nous le priâmes de nous envoyer un homme de confiance qui pût nous protéger, et nous lui recommandâmes enfin d'informer la cour d'Abyssinie que nous étions amis de Métical-aga.

Janni, résidant à Adowa, méritait d'être distingué par l'honnêteté de son caractère : il avait été attaché au service de deux rois d'Abyssinie, et il s'y était fait une grande réputation. Mahomet-Gibberti se rendit en diligence auprès du naïb; ensuite il eut une conversation particulière avec Achmet, et confirma adroitement le jeune homme dans l'opinion qu'il avait eue dans le conseil de son oncle relativement à moi.

Le 20 une personne vint me chercher de la part de Mahomet-Gibberti pour me conduire à terre. Le naïb était demeuré à Arkeeko; mais Achmet s'était rendu à Masuah pour percevoir les droits sur la cargaison du vaisseau dans lequel j'étais venu. Il y avait deux chaises à bras au milieu de la place où l'on tient le marché : pendant qu'on visitait les balles de marchandises Achmet était assis sur l'une de ces chaises, et celle qui était à sa gauche restait vide; il était vêtu d'une longue chemise de mousseline à la

manière des Banians, et d'une robe blanche fort étroite qui lui tombait jusqu'à la cheville du pied. Ce vêtement n'allait pas trop bien à Achmet; mais il semblait qu'il l'avait mis comme pour un jour de fête. Aussitôt que je l'aperçus je doublai le pas : j'avais intention de baiser sa main ; mais le domestique de Mahomet-Gibberti m'avertit à l'oreille de ne pas le faire. Quand je fus près de lui il se leva; nous nous prîmes la main; nous portâmes chacun nos doigts sur nos lèvres, puis nous croisâmes nos bras sur notre poitrine, et je prononçai la salutation par laquelle commence toujours l'inférieur en disant : *salam alicum*, que la paix soit entre nous ; et il répondit soudain : *alicum salam*, la paix est entre nous. Ensuite il me montra du doigt le fauteuil qui était à côté de lui : je refusai de m'y asseoir; mais il m'y obligea.

Dans ces contrées plus on vous rend des honneurs au premier abord, plus on attend de vous un présent considérable. Achmet fit bientôt signe qu'on apportât du café; car dès qu'on vous offre à manger ou à boire c'est une preuve que votre vie est en sûreté; il commença ensuite à me parler d'un ton un peu grave. Nous vous attendions ici depuis quelque temps, me dit-il; mais nous pensions à la fin que vous aviez changé d'idée, et que vous étiez allé aux Indes. Depuis que je suis parti de Jidda, lui répondis-je, je suis allé dans l'Arabie heureuse;

j'ai visité le golfe de Moka, et je viens maintenant de Loheïa. — Comment n'aviez-vous pas peur d'entreprendre avec si peu de monde de si longs et de si périlleux voyages? — Les pays où je suis allé sont soumis à l'empereur de Constantinople, dont émane le firman que j'ai l'honneur de vous présenter; ou au bey du Caire et à la porte des janissaires, dont voilà les lettres, ou enfin au shérif de la Mecque. Seigneur, c'est à vous que j'offre les lettres du shérif, et celle de Métical-aga, votre ami, qui, comptant sur votre probité et votre délicatesse, m'a assuré que cette seule recommandation suffirait pour me mettre à l'abri de tout mauvais traitement si je ne faisais point de mal. Quant aux dangers que je puis courir en route de la part des bandits ou des voleurs mes gens sont en petit nombre il est vrai, mais tous braves et accoutumés à manier les armes dès leur enfance, et je ne redoute pas une troupe plus considérable de brigands, lâches et désordonnés.

Il me rendit alors les lettres du shérif en disant: Vous donnerez demain ces lettres au naïb; je garde celle de Métical parce qu'elle m'est adressée, et je la lirai quand je serai chez moi. En même temps il la mit dans son sein. Nous avions achevé de prendre le café, et je me levai pour prendre congé d'Achmet; mais aussitôt je fus trempé jusqu'à la peau avec de l'eau de fleur d'orange, dont deux esclaves, tenant chacun une

bouteille d'argent, m'arrosèrent à droite et à gauche.

On m'avait préparé une maison fort propre, et à peine y fus-je entré avec ma suite qu'on nous apporta un grand dîner de la part d'Achmet avec beaucoup de limons et de l'eau fraîche, devenue pour nous une chose très précieuse. Peu à peu nous reçûmes tous nos bagages sans qu'ils eussent été ouverts, ce qui me fit un très grand plaisir parce que je craignais que des curieux ne brisassent ma pendule, mes télescopes ou mon quart de cercle en les maniant avec trop peu d'attention.

La soirée était déjà fort avancée quand je reçus une visite d'Achmet : il avait quitté sa parure; il était même presque nu, n'ayant qu'une espèce de capot attaché fort négligemment sur ses épaules, une paire de culottes de calico et un bonnet de coton sur la tête. Il ne portait aucune arme; mais il me prit par la main, et nous nous assîmes sur deux coussins.

Toutes les choses dont vous m'avez fait part ce matin, me dit-il, sont très raisonnables; mais j'ai besoin de vous faire quelques questions importantes pour vous. On nous a rapporté ici que vous étiez un grand, le fils ou le frère d'un roi. Métical-aga dans la lettre particulière que Mahomet-Gibberti remit hier au soir au naïb dit entre autres choses peu ordinaires que le jour où il vous arrivera quelque accident doit être

regardé par moi comme un des plus malheureux de ma vie. Vous êtes chrétien ; Métical est musulman, et ces expressions ne sont pas celles dont se servent les disciples de Mahomet en parlant des personnes de votre religion. Dites-moi donc avec vérité si vous êtes un prince, frère, fils ou neveu d'un roi ; êtes-vous banni de votre pays? que cherchez-vous dans le nôtre? pourquoi vous exposez-vous à tant de peines et de dangers?

Je ne suis ni fils ni frère de roi, lui répondis-je ; je ne suis qu'un Anglais, qu'un simple particulier : voilà la vérité. Maintenant j'espère pouvoir vous demander à mon tour sans vous offenser pourquoi vous m'avez fait ces questions.

Pour votre sûreté, me dit-il, et pour que vous soyez respecté dans Masuah tant que j'y commanderai. Mais votre mort est certaine si vous allez parmi les Abyssins, ce peuple sans foi, ce peuple avide, barbare et continuellement livré à la guerre sans qu'on puisse en savoir la raison. Nous parlerons de cela une autre fois.

Avant de nous quitter je lui dis : On m'a assuré que je pouvais vous considérer comme mon ami, et à ce titre je vous dois une marque particulière de ma gratitude. J'ai su que l'agent que vous avez à Jidda avait cherché dans les magasins des vaisseaux de l'Inde et chez tous les marchands étrangers une paire de pistolets anglais ; je vous en apporte une paire d'un tra-

vail fini que je vous prie d'accepter; les voilà. Gardez ces pistolets, répondit Achmet, et ne les laissez voir à qui que ce soit; car nous avons ici un grand nombre de gens qui sont plutôt des diables que des hommes. La personne qui vous apportera des dattes sèches dans un mouchoir des Indes avec une aiguière de terre emportera les pistolets; vous pourrez lui remettre avec confiance tout ce que vous voudrez m'envoyer. En attendant dormez tranquille et ne craignez rien.

Bientôt après le départ d'Achmet une fille esclave se présenta chez moi, et m'apporta un mouchoir des Indes plein de dattes sèches, et un de ces pots de terre sans être verni, où l'eau se tient très fraîche. J'eus d'abord quelque crainte parce que l'esclave était d'un sexe différent de celui qu'on m'avait annoncé; mais cette fille me rassura bientôt, et emporta les pistolets d'Achmet, qui s'était déjà embarqué pour se rendre à Arkeeko auprès du naïb, son oncle.

Dans la matinée du 21 le naïb arriva à Masuah: il était vêtu d'une vieille robe à la turque, beaucoup trop courte pour sa taille; il portait sur sa tête un turban fort haut, mais si étroit que sa tête ne pouvait pas y entrer: c'est avec cette parure ridicule qu'il reçut le caftan et l'investiture du gouvernement de Masuah.

Le naïb n'était accompagné que par trois ou quatre cavaliers fort mal montés, et par une qua-

rantaine de sauvages, presque entièrement nus et à pied, mais armés de lances et de coutelas. Il alla d'abord à la mosquée précédé de deux étendards d'étoffe de soie blanche avec des bandes rouges, et ensuite il se rendit chez lui pour recevoir les complimens de ses amis. Le même jour l'après-midi j'allai lui présenter mes hommages; je le trouvai assis dans un fauteuil avec deux files de soldats qui formaient une avenue depuis la porte de sa maison jusqu'à lui. Il n'avait sur le corps qu'une grosse chemise de coton, si sale qu'il eût été impossible de pouvoir la nettoyer; et si courte qu'elle ne lui allait pas jusqu'aux genoux. Le naïb était très grand et très mince; il avait la peau noire, le nez fort long, la bouche grande et pour toute barbe une touffe de poil gris sur le menton. Ses gros yeux étaient sans vivacité; mais sa physionomie était encore plus défigurée par une espèce de sourire dédaigneux et méchant, et par un maintien à la fois stupide et brutal; aussi sa mine répondait-elle parfaitement à son caractère; car c'était un homme d'un esprit borné, cruel à l'excès, avare et ivrogne.

Je lui présentai mon firman. Le premier pacha de l'empereur turc se serait soudain levé, eût baisé le papier, et l'eût porté à son front; mais il ne le prit même pas, et il me le repoussa en disant : Lisez-le-moi d'un bout à l'autre. Je lui répondis que le firman était écrit en turc,

et que je ne connaissais pas cette langue. Ni moi non plus, reprit-il, et je crois bien que je ne l'apprendrai jamais. Je lui remis alors les lettres de Métical-aga, du shérif, d'Ali-bey, et de l'aga des janissaires du Caire. Il les prit avec ses deux mains, et les posa sans les ouvrir en disant : Vous auriez dû amener avec vous un mollah pour lire toutes ces lettres. Croyez-vous que je vais m'amuser à les lire moi-même? il me faudrait un mois de temps. Il continua à me fixer la bouche ouverte, et avec un air si idiot que j'eus peine à m'empêcher de rire.

Notre conversation fut assez courte : un moment de silence suivit, et je saisis cette occasion pour offrir au naïb un présent, qu'il reçut sans me rien dire. Assez mécontent de son accueil je pris congé de lui.

Le 29 octobre le naïb revint d'Arkeeko : il m'envoya chercher; je me rendis soudain auprès de lui, et je le trouvai dans une grande chambre qui avait tout l'air d'une grange, environné d'une soixantaine de personnes, presque nues, qui étaient les principaux officiers de l'état, et qui composaient son divan ou son grand conseil.

Une comète avait paru quelques jours après mon arrivée sur la côte d'Abyssinie; on l'avait vue auparavant tandis qu'elle était dans son périhélie : je l'avais observée à Loheïa; et après avoir passé sur le soleil et commencé à se retirer vers son aphélie elle se montrait le soir de fort

bonne heure à Masuah. Je suivis sa marche avec beaucoup d'attention; mais les longs tubes de mes télescopes inquiétèrent un peuple ignorant.

La première chose que me demanda le naïb fut ce que signifiait cette comète, et pourquoi elle paraissait. Sans me donner le temps de lui répondre il continua en disant : La première fois qu'on l'a vue elle nous a apporté la petite-vérole, qui a fait mourir plus de mille personnes à Masuah et à Arkeeko : on sait que vous avez eu des entretiens avec elle chaque nuit pendant tout le temps que vous étiez à Loheïa; elle vous a suivi ici pour faire périr sans doute le reste de mes sujets, et vous la conduisez en Abyssinie. Qu'avez-vous donc à faire de cette comète?

L'émir Achmet, frère du naïb, ajouta tout de suite qu'il savait que j'étais un ingénieur, et que j'allais joindre Michaël, gouverneur du Tigré pour enseigner aux Abyssins à fondre le canon et à faire de la poudre, et que le premier usage qu'on ferait de mes secrets serait d'attaquer Masuah. Le naïb conclut en disant qu'il m'enverrait, les fers aux pieds et aux mains, à Constantinople parce que j'avais caché que j'étais médecin. Le sardar des janissaires, qui était présent, prit ma défense : Achmet, dit-il, est l'ami de cet étranger, et m'a recommandé aujourd'hui même de prendre garde qu'il reçut aucun outrage. Achmet est malade, sans quoi il serait ici lui-même pour le défendre.

Achmet, dis-je, est mon ami et craint Dieu; et si le naïb ne m'avait pas empêché de le voir je l'aurais déjà délivré de sa maladie. En achevant ces mots je sortis sans aucune cérémonie, et j'entendis une voix qui disait derrière moi c'est un brave homme. Comme j'entrais chez moi un homme passa à mon côté, et me dit dans le langage du Tigré: « Ne craignez rien. » Cet avis, tout court qu'il était ne laissa pas que de m'inspirer beaucoup de courage.

Le 4 novembre un domestique d'Achmet, accompagné de quatre janissaires, m'apporta une lettre: Achmet me pressait d'aller le voir; il se croyait ensorcelé ou empoisonné; il avait fait l'essai de beaucoup de remèdes et de prétendus charmes sans qu'aucun eût le moindre effet. Je m'embarquai dans son canot, et nous arrivâmes à onze heures à Arkeeko.

Achmet avait grande peur de mourir ou de perdre l'usage de ses membres; car il croyait qu'une sorcière de la nation des Shibos l'avait rendu malade. Je lui donnai les choses nécessaires pour diminuer son mal de tête et fortifier son estomac: le lendemain je commençai à lui faire prendre du quinquina, deux jours après la fièvre le quitta.

Le 6 on vint m'avertir que trois Abyssins étaient arrivés du Tigré: l'un était un jeune esclave qui parlait et écrivait parfaitement le grec, et qui m'était envoyé par Janni, et les deux au-

tres étaient des serviteurs du roi, car ils portaient le petit manteau rouge garni de bleu, qui sert à distinguer les serviteurs de ce monarque. La lettre du ras Michaël au naïb était très courte : il lui mandait que la santé du roi était fort mauvaise, et qu'il était surpris qu'on ne se fût pas hâté d'accélérer le voyage du médecin, que lui envoyait d'Arabie Métical-aga, puisqu'il venait d'apprendre que ce médecin était arrivé à Masuah; il ordonnait en même temps au naïb de me fournir tout ce qui me serait nécessaire, et de ne pas me faire perdre un seul jour.

Nous fûmes de retour à huit heures à Masuah au grand contentement de mes gens, qui craignaient que le naïb ne nous jouât quelque mauvais tour. Nous mîmes toutes nos affaires en ordre sans perdre un moment, et j'achevai mes remarques sur cette île inhospitalière.

Masuah est un pays fort mal sain ainsi que toute la côte depuis l'île de Suez jusqu'au détroit de Babel-Mandel, et principalement entre les tropiques. On a coutume de brûler tous les matins à Masuah dans les maisons de la myrrhe et de l'encens avant d'ouvrir les portes; et quand on sort le soir ou le matin à bonne heure on a toujours un petit morceau d'étoffe, bien imprégné de ces deux parfums, qu'on applique à ses narines afin de se préserver du mauvais air.

A Masuah quand quelqu'un meurt ses parens, ses amis dansent : les hommes et les femmes se

placent en rond, et figurent d'un pas grave et lent une espèce de contredanse; ils n'emploient alors d'autre instrument qu'un tambour, que toutes les voix accompagnent en chœur avec une cadence très marquée.

Mahomet-Gibberti se maria à Arkeeko. Dans ces sortes d'occasions un mari est pendant quinze jours invisible pour tout le monde, excepté pour les amies de sa femme : on le tient dans un appartement très clos; on lui donne des boissons échauffantes, et on fait tout ce qu'on peut pour lui faire avoir la fièvre. Mahomet-Gibberti devint alors si maigre que je suis sûr qu'il ne pesait pas cinquante livres.

Quoique Masuah soit à l'entrée de l'Abyssinie, pays fertile et très bien cultivé, tous les vivres y sont rares et d'une qualité inférieure, parce que le naïb prélève sous le nom de droits la portion qu'il lui plaît de toutes les marchandises qu'on porte dans l'île. Les Banians étaient autrefois les principaux marchands de Masuah; mais leur nombre est maintenant réduit à six; ils sont orfévres, et fabriquent beaucoup de pendans d'oreilles pour les femmes abyssines.

Le 10 novembre je retournai à Arkeeko, que je ne voulais point quitter avant qu'Achmet fût entièrement rétabli. Le naïb venait voir son neveu plusieurs fois par jour; mais j'avais soin de l'éviter parce que j'avais résolu de profiter de notre première entrevue pour le presser de me faire partir.

Le 15 à la pointe du jour j'abattis ma tente, et je fis préparer mon bagage pour montrer que nous étions résolus à ne pas demeurer plus long-temps. A huit heures je me rendis chez le naïb; je le trouvai presque seul, et il m'accueillit d'une manière assez polie. Il me fit une longue énumération des difficultés et des périls qui m'attendaient en route; il me parla des rivières, des précipices, des montagnes, des bois par où je devais passer; du grand nombre des bêtes féroces que je rencontrerais; des nations sauvages qui habitaient ces contrées, dont les principales cependant nous rendraient service parce qu'il nous recommanderait à elles. Il dit alors à deux de ses secrétaires d'écrire les lettres qu'il nous destinait. « Puisque vous êtes absolument résolu à vous en aller, continua-t-il, partez; les chemins sont libres; je vous ferai accompagner par quelqu'un qui vous fera passer en sûreté quand même il y aurait quelque danger. Allez préparer vos équipages pendant que j'acheverai mes lettres. » A mon retour je trouvai tout prêt.

Notre guide était un fort beau jeune homme, qui avait obtenu en mariage une sœur du naïb; il était chrétien, et se nommait Saloomé. Le prix ordinaire qu'on donne à un pareil conducteur est de trois pièces de toile bleue de Surate; mais le naïb nous obligea d'en promettre treize à son beau-frère.

Je fis part de tout cela à Achmet, qui me dit

que Saloomé n'était pas naturellement méchant; mais que le naïb rendait tous les hommes qui l'approchaient aussi dangereux que lui. Achmet me fournit en même temps un autre homme pour m'indiquer où il faudrait planter ma tente, et il me prévint qu'il se chargerait lui-même de me soustraire aux cruautés du naïb.

CHAPITRE III.

Route d'Arkeeko à Dixan par le mont Taranta. Route de Dixan à Adowa, capitale du Tigré.

Nous partîmes d'Arkeeko le 15 de novembre, et conformément aux instructions d'Achmet nous prîmes notre route au sud à travers la plaine, qui n'a guère en cet endroit qu'un mille de large, et qui est couverte d'herbe dont la feuille est courte et large, mais assez semblable d'ailleurs à la feuille de nos prairies. Après une heure de marche je plantai ma tente près d'une citerne. De là les montagnes d'Abyssinie, formant trois chaînes l'une au-dessus de l'autre, présentent un singulier aspect : la première n'est pas très élevée, mais remplie d'inégalités et de précipices légèrement garnis d'arbustes et de buissons; la seconde est plus haute, plus escarpée, plus stérile; et la troisième, encore plus inégale que les autres, serait réputée très haute dans quelque partie de l'Europe que ce soit. Pardessus ces masses énormes s'élève le sommet du mont Taranta, que je regarde comme une des plus hautes montagnes du monde : son front, chargé de nuages, ne se laisse apercevoir que dans de très beaux jours; le reste du temps il est envi-

ronné de brouillards épais et ténébreux, d'où partent les éclairs, la foudre et la tempête.

Le mont Taranta est compris dans cette longue chaîne qui sert de ligne de démarcation aux deux saisons opposées : à l'orient de ces montagnes, c'est à dire du côté de la mer Rouge, la saison des pluies dure depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril; et à l'occident, c'est à dire du côté de l'Abyssinie, les brouillards, la pluie et le froid règnent depuis mai jusqu'en octobre.

Le soir nous étions encore sous nos tentes lorsqu'un émissaire du naïb vint chercher Saloomé, qu'il ramena à Arkeeko. Le lendemain matin Saloomé nous rejoignit avec Achmet, et Achmet reprit quatre hommes que nous avait fournis le naïb pour nous aider à charrier notre bagage, et il nous en donna quatre des siens.

Il entra ensuite dans ma tente, demanda du café, et pendant qu'on le lui servait il me dit : « Vous devez être persuadé de mon amitié; mais si vous ne l'êtes pas il est trop tard à présent pour vous en convaincre; cependant il faut que je vous explique les raisons de ce que je viens de faire. Vous ne passerez point par Dobarwa quoique ce soit une belle route; il vaut mieux préférer la plus sûre. Vous serez peut-être fâché contre moi quand vous suerez en escaladant le Taranta, le mont le plus haut sans contredit de l'Abyssinie, et à cet égard digne de l'attention des voyageurs; mais vous devez considérer que toute

votre fatigue sera plus que payée par la sécurité dont vous jouirez. Dobarwa appartient au naïb, et je ne puis répondre des ordres qu'il a donnés à ses esclaves; mais je commande dans Dixan, et j'y crains moins pour vous quoique les habitans soient plus méchans que ceux de Dobarwa. J'ai écrit à mes officiers; ils se conduiront bien à votre égard. Vous êtes fort et robuste; je crois donc que ce que j'ai de mieux à faire pour vous c'est de vous envoyer par un chemin difficile, mais sans embûches. » Achmet renouvela ses ordres à Saloomé; ensuite nous nous levâmes tous, et nous prononçâmes le *fedtah*, la prière de paix. Quand cette cérémonie fut achevée Achmet prit des mains d'un de ses esclaves une pièce de mousseline étroite, qu'il mit lui-même autour de ma tête à la manière dont se coiffent les mahométans les plus distingués de Dixan, et il prit congé de moi en disant : « Celui qui est votre ennemi est aussi le mien: vous recevrez de mes nouvelles par Mahomet-Gibberti. »

Le 16 et le 17 nous continuâmes notre route le long de la plaine et à travers des acacias; à huit heures et demie du matin, le soleil commençant à être excessivement chaud, nous fîmes halte à l'ombre des arbres. Nous rencontrâmes plusieurs troupes de pasteurs shihos avec leurs femmes et leurs enfans: ils descendent ainsi tous les ans des hautes montagnes d'Hobesh, et con-

duisent leurs troupeaux dans les plaines voisines de la mer pour profiter de l'herbe qui y croît en octobre et en novembre après qu'ils ont consommé et épuisé les pâturages de l'autre côté des montagnes.

Les Shihos que nous rencontrâmes étaient au nombre de cinquante hommes et une trentaine de femmes : chaque homme portait une lance dans sa main et un coutelas à sa ceinture; ils avaient tous des culottes de toile de coton, mais si courtes qu'elles ne vont qu'à moitié cuisse. Ils n'ont ni tentes ni maisons, mais ils habitent tantôt des cavernes dans les montagnes, tantôt sous des arbres ou dans de petites huttes, bâties en forme de cône avec une espèce d'herbe assez semblable au roseau.

Le 18 à cinq heures et demie du matin nous nous remîmes en marche à travers une plaine où il y avait une si grande quantité d'acacias que nous eûmes le visage et les mains tout déchirés par leurs branches épineuses; à sept heures et demie nous nous arrêtâmes sur le bord d'un ruisseau très rapide, qui courait sur un joli lit de cailloux : il nous causa un plaisir inexprimable parce que c'était la première eau bien claire que nous eussions vue depuis que nous avions quitté la Syrie; elle était excellente. L'ombre des tamarins, la fraîcheur de l'air, l'agréable verdure nous invitaient à faire halte dans cet endroit délicieux quoique ce ne fût peut-être

pas trop conforme aux règles de la prudence; car nous vîmes plusieurs familles qui avaient leurs huttes le long du ruisseau, et dont les troupeaux broutaient les branches des arbres sans se soucier de paître l'herbe qu'ils foulaient sous leurs pieds.

Je pris mon fusil, et je m'écartai un peu de ma troupe pour aller me baigner dans un petit étang; mais aucun sauvage ne sortit de sa cabane, ni ne parut faire plus d'attention à moi que si j'avais demeuré toute ma vie parmi eux, quoique assurément je dusse être l'objet le plus extraordinaire qui eût jamais frappé leurs regards.

A deux heures nous partîmes en suivant toujours le bord du ruisseau. Le 19 nous commençâmes à trouver le voisinage de l'eau un peu moins agréable: le soleil avait été très chaud toute la journée; malgré cela la nuit fut extrêmement froide.

Après avoir marché plusieurs heures nous campâmes à Tubbo: là les montagnes étaient très élevées à pic, et remplies de précipices; malgré cela Tubbo nous parut la plus agréable station que nous eussions encore vue parce que les arbres nous y donnaient une ombre épaisse et délicieuse: ces arbres de différente espèce étaient en grand nombre, et plantés de manière qu'il semblait que la nature les avait disposés pour servir de retraite aux voyageurs; chaque branche

était couverte d'oiseaux parés de mille couleurs, mais muets : d'autres oiseaux d'un plumage moins brillant fixaient encore plus notre attention par l'harmonie de leur chant.

Parmi les arbres de Tubbo il y a beaucoup de sycomores qui portent une immense quantité de figues : mais comme les sauvages habitans du pays ignorent l'art de greffer les arbres les fruits ne leur servent de rien; s'ils connaissaient cet art ils pourraient se faire une ressource très utile de ces figues dans un pays dépourvu de presque toutes les choses nécessaires à la vie.

Depuis notre départ d'Arkeeko nous avions toujours monté, mais graduellement et d'une manière presque insensible. Le 20 à six heures du matin nous nous remîmes en route, et à sept heures nous commençâmes à gagner les hauteurs qui servent de base au mont Taranta : le chemin était bordé de chaque côté de nabeas d'une grande beauté, et de sycomores dépouillés de leurs feuilles et même de leurs branches.

Tout le pays était entièrement privé d'ombrage parce que la hache des barbares habitans dégrade sans cesse les beaux arbres qui y croissent. Nous vîmes ce jour-là beaucoup de gibier; de grands troupeaux d'antilopes paissaient de tous côtés, et des perdrix d'une petite espèce couvraient les arbres; mais ni les uns ni les autres ne semblaient nous regarder comme leurs ennemis; elles se contentaient de nous considérer

pendant que nous passions au milieu d'elles. Toutefois comme nous étions sur les confins du Tigré, et que les sauvages étaient en mouvement de tous côtés pour gagner le rivage de la mer et s'éloigner de l'Abyssinie, où nous allions, un ami de leur tribu qui s'était joint à nous, sachant combien il fallait avoir peu de confiance en ses compatriotes lorsqu'ils changent de résidence, nous conseilla de ne pas tirer des coups de fusil, ni donner aucun indice qui pût faire connaître où nous étions jusqu'à ce que nous fussions sur le mont Taranta, au pied duquel nous arrivâmes à neuf heures du matin.

A deux heures et demie nous commençâmes à grimper la montagne. Le chemin était fort mauvais, si on peut donner le nom de chemin à une montée perpendiculaire remplie de grands trous et de précipices creusés par la chute des torrens, ou barrée par d'énormes fragmens de rocher que ces mêmes torrens y avaient entraînés : il était déjà fort difficile à un homme d'y passer en ne portant que son havresac et ses armes, et il semblait de toute impossibilité d'y charrier notre bagage et nos instrumens. Nous pouvions bien à la vérité laisser tomber notre tente sans risque; mais il n'en était pas de même du télescope, de la montre marine, du quart de cercle; il m'avait fallu jusqu'alors pour le porter huit hommes qui se relevaient alternativement quatre par quatre; mais lorsqu'ils eurent fait quelques cen-

taines de pas en montant le Taranta ils ne purent aller plus loin ; ils proposèrent divers expédiens, tous également dangereux, comme de traîner la caisse qui renfermait l'instrument.

J'avais avec moi un Maure nommé Yasine, plein d'esprit et d'intelligence et d'un caractère ferme et courageux : il ne faisait connaître les qualités qui le distinguaient qu'à l'heure du danger; dans tout autre moment il n'était remarquable que par sa tranquillité, par son silence et par l'attention continuelle avec laquelle il étudiait le Coran. Nous charriâmes de concert la moitié du quart de cercle, et nous le déposâmes à quatre cents pas de distance de l'endroit où le chemin avait paru le plus impraticable : nous en fîmes de même pour l'autre moitié. Nos compagnons furent étonnés des efforts que nous avions faits, car nos mains et nos genoux étaient déchirés par les pointes des rochers; mais ils furent si fort humiliés de notre supériorité qu'ils mirent aussitôt la main à l'ouvrage, et tout le monde travailla alors avec tant de courage qu'à deux heures après midi tous nos instrumens et notre bagage furent rendus à moitié chemin du sommet du Taranta.

Nous étions si las que nous n'avions pas la force de planter nos tentes; mais nous étions environnés de cavernes qui avaient servi de maisons aux premiers habitans de ces contrées, et nous y passâmes la nuit dans un profond repos.

Le 21 à six heures du matin nous entreprîmes de grimper la seconde moitié de la montagne qui nous restait encore à franchir : nous faisions à chaque pas des chutes qui nous brisaient les genoux et les mains; nous avions le visage déchiré par les branches épineuses des buissons. Nous arrivâmes enfin au haut du Taranta, où est situé le grand village de Halai, le premier que nous eussions vu depuis notre départ de Masuah.

Les habitans de Halai ne sont point noirs, mais d'une couleur foncée et tirant sur le jaune: ils vont la tête nue; mais ils portent aux pieds des sandales, une peau de chèvre sur leurs épaules et une toile de coton autour des reins. Les hommes sont toujours armés de deux lances, d'un grand bouclier de peau de bœuf et d'un grand coutelas; ils l'attachent à une ceinture de coton qui fait au moins six fois le tour du corps.

Toute espèce de bétail abonde à Halai : les bœufs et les vaches y sont d'une extrême beauté; les moutons sont d'une très grande espèce, mais tout noirs; ils n'ont point de laine, mais du poil, ainsi que tous les autres moutons qu'on trouve entre les tropiques, et ce poil est remarquable par son lustre et sa finesse.

Excédés de fatigue nous plantâmes notre tente sur le sommet de la montagne. Le 22 nous commençâmes à descendre du côté de la province de

Tigré, et après avoir quitté le Taranta nous gagnâmes une autre montagne, d'où nous pûmes contempler à notre aise la ville de Dixan, où nous arrivâmes sur les quatre heures du soir.

Dixan est la première ville qu'on rencontre en entrant en Abyssinie par le côté du mont Taranta : elle est bâtie sur le sommet d'une montagne, qui ressemble exactement à un pain de sucre, environnée d'une vallée profonde; le chemin contourne la montagne, et la spirale finit au milieu des maisons.

Il en est je crois de Dixan comme de toutes les autres villes frontières; les plus mauvais sujets des deux états contigus s'y rendent. La ville est habitée par des Maures et des chrétiens; elle est assez bien peuplée quoique l'on n'y fasse qu'un commerce fort extraordinaire, celui de vendre des enfans : les chrétiens y conduisent ceux qu'ils ont dérobés en Abyssinie comme dans un endroit sûr; et les Maures les reçoivent et vont les vendre à Masuah, d'où on les fait passer dans l'Arabie et dans l'Inde. Michaël a même permis à plusieurs cet infâme commerce, à condition d'en tirer une cinquantaine de fusils par chaque douzaine d'esclaves exportés. Ce seul article des armes à feu coûte ordinairement cinq cents esclaves par an, dont trois cents sont païens et ont été achetés dans les marchés de Gondar; les deux cents autres sont des enfans chrétiens enlevés par ruse à leurs parens.

Le 25 novembre à dix heures du matin nous descendîmes la haute montagne sur laquelle Dixan est bâti. Notre caravane fut jointe par quelques Maures qui conduisaient une vingtaine d'ânes chargés de marchandises : tous mes compagnons de voyage me promirent obéissance, et nous prononçâmes tous ensemble le *fedrah*, ou la prière des voyageurs. Sur les onze heures nous campâmes au pied d'une montagne, sur le sommet de laquelle est un village qui est la résidence actuelle d'un commandant, chargé par Michaël de surveiller et de contenir le naïb de Massuah.

Ce commandant me rendit visite dans ma tente; c'était le premier Abyssin que j'eusse encore vu à cheval : il était accompagné de sept cavaliers et d'une douzaine de gens à pied; il était d'une petite taille et de couleur olivâtre; il avait la tête rasée et couverte d'une espèce de capuchon; il portait des culottes courtes; ses jambes et ses pieds étaient nus; sa ceinture faisait cinq ou six fois le tour de son corps; son manteau, jeté négligemment sur ses épaules, était de toile de coton et malpropre. L'esprit de cet officier semblait assorti à son extérieur. Il me demanda si j'avais vu des chevaux; je lui répondis que j'en avais vu fort rarement; alors il me peignit les qualités de ces animaux; il s'excusa ensuite de ne nous avoir pas envoyé des provisions. Je lui offris un présent. Il vit un faisceau d'armes auprès du poteau qui soutenait ma tente; il me de-

manda s'il n'y avait pas de risque que ces armes partissent. Je lui répondis que cela n'arrivait que de temps en temps à des époques marquées. Aussitôt il prit le coussin sur lequel il était assis, et se plaça à la porte de la tente.

Il me vendit un cheval, à qui je donnai le nom heureux de Mirza, et qui fut un des premiers moyens que j'eus d'attirer l'attention du roi d'Abyssinie. J'avais apporté de Jidda une bride, une selle et des étriers arabes, de sorte que je fus bientôt aussi bien équipé qu'un écuyer.

Ce commandant était un homme simple, mais d'un excellent caractère, ce qui est extrêmement rare parmi les gens en place dans ces contrées. Il m'accompagna le lendemain; il était suivi par deux domestiques à pied, armés de lances et de boucliers : il ne portait point d'armes, mais il faisait marcher devant lui deux tambours et deux trompettes sonnant la charge. Je lui fis un nouveau présent, plus considérable que le premier. Les rasoirs, les couteaux, les briquets sont les articles de quincaillerie les plus précieux dans ces contrées.

Le chemin que nous suivîmes le 29 était dans une vallée profonde; nous entrâmes ensuite dans un bois fort clair, suivi d'une longue plaine où le sol est excellent; cependant il reste dans un état presque sauvage : il règne une animosité si invétérée entre les habitans des divers villages qui

la bordent qu'ils vont toujours labourer et semer les armes à la main, et qu'il est rare qu'aucun d'eux fasse sa récolte sans que ses voisins lui livrent bataille.

Comme nous arrivions dans cette plaine nous trouvâmes à terre un agazan qu'un lion venait de tuer. L'agazan est un très bel animal, de l'espèce des chèvres sauvages : il était de la taille d'un âne; son sang coulait encore, et probablement un coup de fusil que j'avais tiré avait mis en fuite le lion. Chacun de mes compagnons en coupa un morceau pour sa provision; les Abyssnis firent comme les autres : ils ont cependant une telle aversion pour les animaux qu'ils n'ont pas tués avec leurs couteaux qu'ils n'osent toucher que par l'extrémité des ailes l'oiseau tué d'un coup de fusil. Ils peuvent, disaient-ils, manger les animaux tués par le lion, mais non pas ceux qui sont tués par l'hyène, par le tigre, ou par quelque autre bête féroce.

A midi nous traversâmes la rivière de Balézat, et nous campâmes sur son bord, où nous payâmes un droit de péage. Le 1er décembre nous partîmes de Balézat, et après avoir traversé deux montagnes nous plaçâmes notre tente dans un endroit appelé le *Kella*, c'est à dire le château : c'est l'ancienne prison des descendans mâles de la famille des rois d'Abyssinie. C'est à Kella que je vis pour la première fois des couvertures de maisons faites en forme de cône.

Nous fûmes embarrassés à Kella parce qu'on ne voulut pas nous donner des provisions pour de l'argent, mais seulement pour des marchandises. Nous ouvrîmes notre boutique, étendant à terre quelques pièces de toiles, et aussitôt nous fûmes entourés d'une foule de femmes; elles nous demandèrent des grains de verre bleu de ciel, blancs, jaunes et aplatis sur les côtés. Yasine en développa un paquet : les femmes poussèrent un grand cri en les voyant; une vingtaine de mains tombèrent sur les grains, et se mirent à tirer, chacune de son côté, les cordes où ils étaient enfilés. Nos gens se mirent en colère, et firent tomber sur les mains des coups de fouet et de bâton jusqu'à ce qu'elles eussent lâché prise. Les Abyssins témoins de cette rixe riaient de bon cœur. Quelques femmes furent tellement mises en désordre qu'elles n'osèrent plus approcher de nos marchandises : il y en avait trois d'entre elles distinguées par leur volubilité, et dont les propos m'avaient singulièrement amusé. Je leur fis à chacune un petit cadeau de grains de verre.

Les hommes semblaient n'avoir aucune espèce de talent pour trafiquer, aussi ne se mêlent-ils jamais de vendre et d'acheter; cependant nous fûmes surpris le lendemain de voir les petits-maîtres du pays venir sous nos tentes avec un simple rang de petits grains de verre attaché autour de leur jambe sale et noire, un peu au-

dessus de la cheville du pied, et ils étaient aussi fiers de cette parure que si elle avait été d'or ou de diamans.

Le 4 décembre nous partîmes de Kella, et arrivâmes sur le bord de la rivière d'Angueab, que nous traversâmes. Cette rivière tire son nom d'une espèce d'arbres qui croissent sur ses deux rives, qui en font l'ornement tant par la couleur de leur écorce que par la richesse de leurs fleurs. Une grande quantité de jasmin blanc, jaune et de couleur mélangée, tapisse le reste de la plaine et même le pied des montagnes. A mesure que nous nous éloignions de Dixan l'air devenait plus frais et plus suave, et la campagne présentait un aspect plus riant.

Le lendemain nous commençâmes à découvrir les hautes montagnes d'Adowa, qui ne ressemblent en rien à nos montagnes d'Europe : leurs flancs n'offrent que des rochers nus, perpendiculaires, d'une hauteur excessive et d'une singulière variété de formes.

Quand nous eûmes traversé le fleuve Mareb nous nous arrêtâmes au pied de la montagne, sur le sommet de laquelle est une vaste plaine : nous en descendîmes par le chemin le plus escarpé et le plus dangereux que nous eussions vu depuis le mont Taranta.

Nous plantâmes notre tente sur le bord d'un ruisseau clair et rapide, appelé le *Ribieraini :* ses eaux fertilisent la campagne où elles coulent, et

y entretiennent un excellent pâturage, qui engage les caravanes de s'y arrêter; la récolte s'y fait deux à trois fois par an, car pourvu qu'on ait de l'eau en Abyssinie on peut semer dans toutes les saisons.

Le mercredi 6 décembre après trois heures de marche dans un chemin pratiqué sur des montagnes d'une inclinaison douce, et bordé de jasmin et d'un grand nombre d'autres arbrisseaux en fleurs, nous arrivâmes à Adowa, ancienne résidence de Michaël-Suhul, gouverneur du Tigré.

CHAPITRE IV.

Arrivée à Adowa. Accueil qu'on y fait à M. Bruce. Il va voir Frémona et les ruines d'Axum. Il se rend à Siré. Route de Siré à Addergey et à Gondar par le mont Lamalmon.

La villè d'Adowa est située sur le penchant d'une colline à l'occident d'une petite plaine qu'environnent de tous côtés de hautes montagnes : la plaine est arrosée par trois ruisseaux qui ne sont jamais à sec, même dans le fort de l'été; il y a plusieurs sites charmans. Adowa contient environ trois cents maisons, toutes entourées de haies et d'arbres, qui donnent à cette ville l'aspect d'une forêt.

En entrant dans la maison de Janni nous fûmes frappés de l'air de notre sensible et généreux hôte, qui avait envoyé quelques-uns de ses gens au-devant de nous, et qui vint lui-même nous recevoir à la porte. Je n'ai jamais vu une figure plus vénérable : ses cheveux blancs et courts étaient couverts d'un turban de mousseline, et sa barbe touffue, et aussi éclatante que la neige, tombait jusqu'à sa ceinture. Vêtu à l'abyssine il avait une tunique de coton blanc qui lui tombait jusqu'à la cheville du pied, avec une espèce de manteau rouge brodé en or, et il ne portait pour toute chaussure que des sandales.

Ce bon vieillard était environné d'un grand nombre de domestiques et d'esclaves des deux sexes; mais quand je m'approchai de lui il me reçut avec des marques d'infériorité qui me firent infiniment de peine. Je l'embrassai avec beaucoup de témoignages de tendresse et de reconnaissance, et je l'appelai mon père, nom dont il était singulièrement flatté, et que depuis je n'ai jamais cessé de lui donner.

Janni nous fit traverser une cour remplie de jasmin, et nous conduisit dans un grand salon où il y avait un sofa d'étoffe de soie, et dont le parquet était couvert de tapis de Perse et de piles de carreaux : la cour au milieu de laquelle était cet appartement était jonchée de fleurs et de feuillages; les fenêtres et le pourtour de la chambre en étaient ornés à l'occasion de la fête de Noël, qui s'approchait. Je m'arrêtai à la porte du salon parce que j'avais les pieds couverts de boue et de sang. Janni s'aperçut bientôt que j'étais blessé : il fut si touché quand je lui racontai que j'avais fait le voyage à pied qu'il versa des larmes, et laissa échapper les plus vifs reproches contre l'ingrat et dur naïb. On fit apporter de l'eau: il fallut me défendre contre les attentions de mon vénérable hôte, qui voulait me laver les pieds lui-même : je m'enfuis dans la cour en l'assurant que je ne le souffrirais jamais. Le même combat de politesse recommença entre les domestiques parce que la coutume en Abyssinie est de laver

les pieds à ceux qui viennent du Caire, et qu'on croit avoir été en pélerinage à Jérusalem.

On nous servit ensuite un dîner ou régnaient à la fois l'abondance et la délicatesse. Toutes mes sollicitations ne purent obtenir de mon hôte qu'il s'assît à table avec moi; il voulut rester debout avec une serviette blanche à la main : il ne dîna qu'après moi avec quelques personnes qu'avait attirées chez lui le désir de voir un homme arrivé de si loin.

L'après-midi je reçus la visite du gouverneur; c'était un homme d'environ soixante ans, grand, bien fait et fort honnête.

L'on a établi à Adowa une manufacture de grosses toiles de coton qui circulent dans toute l'Abyssinie, et servent de monnaie courante. Les toits des maisons sont en forme de cônes; les Juifs sont exclusivement en possession de les couvrir. La campagne des environs est médiocrement fertile; les rats et les mulots la désolent presque toujours : les Abyssins ne connaissent pas d'autre moyen de faire la guerre à ces animaux que de brûler les pailles dès qu'ils ont coupé leurs blés.

La province de Tigré est remplie de montagnes: ce n'est point leur excessive hauteur qui étonne; c'est leur nombre; c'est la forme bizarre qu'elles présentent aux yeux : quelques-unes ont un sommet plan, et sont absolument à pic, minces, d'une espèce de pierre calcinée, et semblent n'a-

voir pas assez de base pour résister à l'effort des vents; d'autres ressemblent à des pyramides, d'autres à des obélisques, d'autres enfin, et ce sont les plus extraordinaires de toutes, à des pyramides posées en équilibre sur leur pointe.

Le 10 janvier j'allai à Frémona voir les restes de l'ancien couvent des jésuites : il est situé sur une montagne très élevée; il a environ un mille de circonférence; et malgré tout ce qu'on a fait pour le détruire ses murailles sont encore entières à plus de vingt-cinq pieds de haut.

La bienveillance, les soins paternels de Janni ne se démentirent pas un seul instant : il m'avait déjà annoncé de la manière la plus favorable à l'ithégé, c'est à dire à la reine mère. Il avait également prévenu en ma faveur Osoro-Esther, Osoro-Athash, et surtout Michaël-Suhul, auprès de qui il avait un grand crédit. Enfin tous ceux qui pouvaient m'être utiles, Grecs, Abyssins, mahométans, étaient disposés à me bien accueillir : Janni avait su leur inspirer un grand désir de me voir.

Le 17 nous prîmes le chemin de Gondar, et le 18 au matin nous escaladâmes une des montagnes au pied desquelles nous avions couché : le chemin en était raboteux et difficile, et il nous conduisit dans une plaine où s'élevait la ville d'Axum, qui fut jadis la capitale de l'Abyssinie.

Les ruines d'Axum sont très étendues; mais, semblables à celles des autres cités des premiers

temps, elles n'offrent que des restes d'édifices publics : dans une grande place on voit quarante obélisques, dont pas un n'est chargé d'hiéroglyphes; les deux plus beaux sont renversés, mais un troisième, un peu moins grand que ces deux-là, est encore debout; ils sont tous d'un seul bloc de granit, et au haut de celui qui est debout on voit une patère supérieurement sculptée dans le goût grec : il fait face directement au midi; on l'a placé avec beaucoup de justesse, et il conserve parfaitement son aplomb jusqu'à ce jour.

Après avoir passé le couvent d'Abba-Pantaléon nous suivîmes un chemin pratiqué dans une montagne de marbre extrêmement rouge, où nous avions à gauche un mur de marbre formant un parapet de cinq pieds de hauteur : de distance en distance on voit dans cette muraille des piédestaux solides, sur lesquels beaucoup de marques indiquent qu'ils servirent à porter les statues colossales de Syrius, l'aboyant Anubis ou la canicule. Il y a encore en place cent trente-trois de ces piédestaux; mais il n'y reste que deux figures de chien très mutilées.

Il y a aussi des piédestaux sur lesquels ont été placées des figures de sphinx. Deux magnifiques rangs de degrés en granit, de plusieurs centaines de pieds de long, supérieurement travaillés et encore intacts, sont les seuls restes d'un temple superbe. Dans un coin de la plate-forme où s'élevait ce temple on voit aujourd'hui l'église

d'Axum, petite, mesquine, fort mal soignée, remplie de fiente de pigeon. Les Abyssins croient qu'on y conserve l'arche d'alliance et une copie de la loi, que Ménilek, disent-ils dans leurs légendes fabuleuses, déroba à Salomon, son père, et rapporta en Ethiopie, aussi pensent-ils que c'est là le palladium du pays.

La nouvelle ville d'Axum est bâtie au pied d'une montagne, et contient environ six cents maisons : on y fait avec des peaux de chevreau le plus beau parchemin du monde, et c'est ordinairement l'ouvrage des moines.

Nous partîmes d'Axum le 20 janvier : bientôt il nous fallut monter un chemin difficile et rempli de grosses pierres, et qui semblaient être les restes d'une ancienne chaussée ; cependant sur la fin du jour nous traversâmes un pays rempli de tous côtés de jasmins et d'autres arbustes fleuris qui embaumaient l'air : toute la campagne offrait un aspect magnifique, que le beau temps relevait encore.

Après avoir perdu de vue les ruines d'Axum nous rencontrâmes trois voyageurs qui paraissaient être gens de guerre ; ils conduisaient devant eux une vache : nos guides s'attachaient d'une manière particulière aux soldats, et eurent une petite conversation avec eux. Bientôt nous arrivâmes sur le bord de la rivière : les soldats saisirent tout à coup leur vache, et la jetèrent rudement à terre : l'un s'assit sur son cou en la

tenant par les cornes; l'autre lui lia les pieds de devant avec un licou, et le troisième, qui tenait un couteau à la main, se mit à califourchon sur le dos, et lui donna un grand coup sur le bas de la croupe.

Je dis à mes Abyssins que nous ferions bien d'acheter une partie de la vache; mais ils me répondirent qu'ils avaient appris en causant avec les trois soldats qu'ils ne la tueraient point, et qu'ils ne pouvaient pas la vendre parce qu'elle ne leur appartenait pas en entier. Cela excita ma curiosité; et je vis que les soldats tenaient à la main deux morceaux de la cuisse de la vache: j'ignore comment ils les avaient coupés parce que dès l'instant que j'avais vu donner les coups de couteau j'avais détourné les yeux. Quoi qu'il en soit ces gens-là s'y prirent fort adroitement, et après avoir coupé les deux morceaux de viande ils les étendirent sur leur bouclier.

L'un des soldats continuait à tenir les cornes de la vache tandis que les deux autres arrangeaient la blessure: ils ne firent pas cette opération d'une manière ordinaire; ils laissèrent entière la peau qui recouvrait l'endroit où ils avaient coupé de la chair, et ils la rattachèrent avec quelques petits morceaux de bois qui leur servirent d'épingles; mais ils recouvrirent bien toute la blessure avec de la boue.

Le 20 à onze heures du matin nous plantâmes notre tente sur les bords d'un ruisseau très clair

et très rapide. Un paysan avait fait de chaque côté du ruisseau un joli petit jardin; il vint nous offrir un présent de fruits, et il nous pria de le délivrer d'un grand nombre de sangliers qui ravageaient ses plantations, et dont il était aisé d'apercevoir les traces.

Je montai à cheval; dans l'espace de deux heures nous tuâmes cinq gros sangliers; l'un d'eux avait six pieds neuf pouces de long: il courut deux milles de chemin avec tant de vitesse que nos chevaux avaient peine à le suivre; et quoiqu'il fût percé de deux pesantes lances armées de fer personne n'osait s'en approcher à pied, et il se défendit plus d'une demi-heure. Nous n'osâmes pas en manger; les Abyssins ont le porc en horreur, et j'étais très attentif à ne pas les offenser, car nous n'étions pas fort éloignés de la capitale.

Nous partîmes le 21 à sept heures; nous traversâmes plusieurs petites collines que nous montions et descendions alternativement, ce qui nous occasionnait plus de plaisir que de fatigue: plus nous avancions, plus nous trouvions de jasmins; c'était l'arbuste le plus commun du pays. La campagne en cet endroit a un air de gaîté et de bonheur supérieur à tout ce que j'avais vu dans le même genre: le chemin que nous suivions était de chaque côté bordé de haies d'arbrisseaux en fleur, parmi lesquels on distinguait le chèvrefeuil; de beaux arbres de toutes les hauteurs

étaient semés çà et là, et des pampres chargés de petits raisins noirs d'un parfum délicieux pendaient en festons entrelacés d'un arbre à l'autre, comme si la main de l'homme les eût arrangés avec art.

Après avoir passé cette plaine charmante nous entrâmes dans un pays tout différent, et nous suivîmes les défilés qui servent de chemin entre des montagnes couvertes de bois et de broussailles, et deux jours après nous arrivâmes près de la ville de Siré.

La ville de Siré, plus grande que celle d'Axum, est située auprès d'une vallée étroite et profonde: toutes les maisons sont d'argile, et leur couverture de chaume forme un cône comme dans tout le reste de l'Abyssinie. Les grosses toiles de coton, les grains de verre, les aiguilles, le cohol, et quelquefois même l'encens, sont regardés comme une monnaie courante.

Tandis que nous étions à Siré nous reçumes l'heureuse nouvelle de la victoire de ras Michaël sur Fasil.

Le 24 nous abattîmes nos tentes pour nous éloigner de Siré. Le 25 nous passâmes la rivière de Maisbinni, et nous aperçûmes la montagne de Lamalmon, qu'il faut franchir pour se rendre à Gondar. Nous entrâmes le 26 dans une profonde vallée, à l'extrémité de laquelle coule le Tacazzé, qui est après le Nil le plus grand fleuve de l'Abyssinie: c'est un des fleuves les plus

agréables qu'on puisse voir; ses bords sont ombragés d'arbres majestueux et couverts d'arbustes et de plantes. Son onde est limpide et d'un goût parfait; on y pêche du poisson excellent, et on trouve beaucoup de gibier sur ses rives. Le Tacazzé reçoit dans son sein un tiers des pluies qui tombent en Abyssinie.

Quelque agréable que soit le Tacazzé il est très dangereux de s'endormir sur ses bords; tous les habitans des environs ne sont que des voleurs et des assassins. Les crocodiles y abondent ainsi que les hippopotames : je n'en vis point; mais la nuit nous les entendions ronfler et mugir; et tandis que ces monstres peuplent les eaux les lions, les hyènes remplissent les bois.

Le 27 janvier nous marchâmes quelque temps le long du fleuve; après l'avoir traversé nous trouvâmes beaucoup de bergers dans la plaine, et nous recommençâmes à trafiquer.

Les 28 et le 29 nous marchâmes à travers des bois épais, remplis de roseaux ou de bambous, qui ne sont point creux, et dont on fait les javelines légères que lancent les gens de pied et les cavaliers tant à la guerre qu'à la chasse.

Nous plantâmes notre tente sur la petite rivière de Langari-Hauza, qu'on appelle la grande ville parce qu'elle est l'assemblage de plusieurs villages; elle se trouve au milieu de plusieurs montagnes, toutes différentes les unes des autres par leur forme extraordinaire : il y en a qui res-

semblent parfaitement à d'immenses colonnes; d'autres ont l'air de pyramides et d'obélisques, et d'autres enfin forment des cônes réguliers. Hauza signifie plaisir, délices, et probablement cette ville doit son nom à la manière dont elle est placée. Peuplée de marchands mahométans elle sert d'entrepôt entre Masuah et Gondar, aussi y a-t-il des habitans extrêmement riches.

Le 30 janvier nous partîmes d'Angari. Tandis que nous faisions halte à Addergey les hyènes dévorèrent pendant la nuit une de nos meilleures mules. Les rugissemens terribles et continuels des lions épouvantaient tellement nos pauvres bêtes qu'elles n'osaient pas même manger leur fourrage.

Nous partîmes d'Addergey le 4 février, et nous fûmes bientôt rendus sur la rivière d'Angueah. Les montagnes de Waldubba étaient au nord du lieu où nous étions, à environ quatre ou cinq milles : ces montagnes sont peuplées de moines. Les grands d'Abyssinie s'y retirent lorsqu'ils tombent dans la disgrâce ou qu'ils sont mécontens de la cour : ils se font alors raser la tête, prennent une robe comme les moines, vivent dans la solitude, et font des vœux auxquels ils sont bien résolus de renoncer dès qu'ils le pourront sans danger.

Le 8 nous continuâmes de monter le Lamalmon; le sentier est très raide, et n'a que deux pieds de large : ce chemin forme une espèce de

spirale, et il y a au-dessous un précipice affreux. Nous fûmes obligés de décharger nos animaux, et de charrier nous-mêmes notre bagage. Enfin après deux heures de fatigues nous trouvâmes la petite plaine de Saint-Michel, où nous fîmes halte.

L'air qu'on respire sur cette montagne est doux et tempéré : nous sentîmes un appétit, une gaîté, une agilité qui nous prouvèrent que nos nerfs avaient repris le ton qu'ils avaient perdu dans les déserts brûlans et empoisonnés des côtes de la mer Rouge.

Le Lamalmon est le chemin par où sont obligées de passer toutes les caravanes qui vont à Gondar.

Les officiers chargés de percevoir les droits étaient au nombre de deux, le père et le fils : le jeune officier était rempli de vivacité ; il vint le soir dans ma tente, et nous apporta des provisions de la part de son père. Il parut frappé à la vue de nos armes à feu, et nous fit beaucoup de questions à ce sujet. Je le satisfis; je lui fis voir la manière de tirer au vol; je tuai plusieurs cailles qui passaient sur ma tête, ce qui le jetait dans l'admiration. Ce qui l'émerveillait surtout c'est l'air fougueux et terrible de mon cheval, et en même temps son extrême docilité. Les harnais arabes, nouveaux pour lui, excitaient aussi sa surprise. A la fin il jeta ses sandales, et, troussant sa robe autour de son

corps pardessus sa ceinture, il se mit à courir avec tant de vitesse que je ne pus m'empêcher de le soupçonner d'un peu de folie.

Il revint bientôt avec un homme qui conduisait un chevreau et un mouton, et une femme qui portait une jarre d'hydromel. Nous rentrâmes dans la tente. L'Abyssin me pria de permettre qu'il vînt me voir à Gondar : nous nous jurâmes une éternelle amitié après avoir vidé une ou deux cornes d'hydromel, et il dispensa mes compagnons de voyage des droits qu'ils devaient payer sur leurs marchandises.

Le 9 février nous escaladâmes le reste de la montagne, où nous vîmes avec étonnement une vaste plaine, dont la plus grande partie était en culture et le reste en pâturage. Les sources qui jaillissent sur ce sommet courent dans toutes les directions. Là on laboure, on sème, on moissonne dans toutes les saisons.

Parmi tous ces monts celui d'Amba-Gédéon, où réside le gouverneur, domine tous les autres : il est fameux dans ces contrées parce qu'il fut le siége de plusieurs révoltes des Juifs contre les rois d'Abyssinie.

Le 10 nous nous mîmes en marche dans la plaine qui est sur le sommet de Lamalmon ; nous traversâmes la rivière de Macara, dont le courant est très rapide : le canton de Macara est très plan, et on le regarde comme le grenier de Gondar.

Le 12 nous suivîmes un chemin qui traversait les plaines du Woggora : tout le pays était extrêmement peuplé; des troupeaux innombrables de bœufs y paissaient de tous côtés; ces animaux avaient des cornes grandes et magnifiques avec des bosses sur le dos comme des chameaux; leur poil était d'un beau noir.

Le 13 nous continuâmes à marcher le long de la plaine : nous découvrîmes bientôt vingt villages, détruits sans aucun sujet par le ras Michaël lorsqu'il marcha avec son armée du Tigré à Gondar. Nous rencontrâmes des caravanes qui se rendaient en Tigré, et de grands troupeaux de bétail qu'on conduisait dans les pâturages de Lamalmon : non seulement nous trouvions des campagnes mieux cultivées, mais un peuple plus propre, mieux vêtu et mieux nourri.

Le 14 à sept heures du matin nous nous remîmes en route, et après avoir traversé plusieurs villages qui sont très multipliés dans ces cantons nous aperçûmes sur les dix heures la ville de Gondar : le 15 nous commençâmes à gagner la montagne, et quelques heures après nous fîmes halte à un demi-mille de Gondar.

CHAPITRE V.

Arrivée à Gondar. Première audience que M. Bruce obtient du roi d'Abyssinie. Séjour à Gondar.

Nous fûmes extrêmement étonnés que personne ne fût venu au-devant de nous de la part de Pétros, frère du bon Janni; mais nous apprîmes que ce Grec, effrayé des menaces que les prêtres abyssins faisaient entendre sur ce qu'un Franc osait venir à Gondar, était parti pour savoir du ras Michaël ce qu'il avait à faire pour nous : ce départ m'embarrassa beaucoup.

Janni m'avait donné des lettres pour le négadéras Mahomet, chef des Maures de Gondar, et le principal négociant d'Abyssinie; mais il était absent; cependant un de ses frères me dit qu'il fallait continuer à porter l'habit mahométan, et me mettre en possession d'une maison qu'on avait préparée pour Mahomet-Gibberti jusqu'à ce que Pétros et le ras fussent de retour. Je suivis exactement les avis de mon nouvel ami Hagi-Saleh.

Je me rendis dans cette partie de la capitale qu'on appelle la Ville-Maure : cette ville maure contient environ trois mille maisons, dont plusieurs sont spacieuses et commodes; celle où l'on me logea était extrêmement propre. On me fournit toutes les provisions nécessaires; mais je ne pus

toucher un seul morceau de viande parce qu'elle avait été tuée par les mahométans, et que si j'en avais mangé on aurait regardé cela comme une renonciation au christianisme.

Le domestique que le bon Janni m'avait donné avait une lettre de son maître pour Aïto-Aylo, le patron de tous les Grecs et même des catholiques : quoiqu'il parût avoir une grande vénération pour les prêtres Aïto-Aylo détestait en secret ceux de son pays, et il s'était toujours montré le défenseur des Européens de toutes les communions qui avaient le malheur d'être jetés dans ces contrées.

Le 15 février il était déjà sept heures du soir lorsque Aïto-Aylo entra dans ma chambre : le commencement de notre conversation fut en arabe et un peu gêné. Aylo, très étonné de m'entendre parler aisément cette langue, dit : « Les « Grecs sont de pauvres gens; Pétros ne s'explique « pas aussi bien que cet homme. » Ensuite en s'adressant à Saleh il répéta plusieurs fois : « Allons, allons, il réussira s'il peut être écouté; « il n'y a rien à craindre pour lui; il fera son « chemin. »

Aylo m'apprit que Welled-Hawairiat, fils de Michaël, était arrivé du camp avec la fièvre, et qu'on craignait qu'il n'eût la petite-vérole. Il ajouta que Janni lui ayant mandé que j'avais sauvé la vie à beaucoup de jeunes gens d'Adowa l'ithégé désirait que j'allasse le lendemain matin voir le malade, et qu'ainsi il me conduirait au

palais de Koscam, et me présenterait à cette reine. Je lui dis que j'étais prêt à suivre ses conseils, et il me rassura sur les inquiétudes que m'inspiraient les tracasseries des prêtres.

Un de ceux que j'avais le plus à redouter était l'abba Salama : il était revêtu de l'emploi d'acab-saat, ou gardien du feu; c'est la troisième dignité de l'église, et la première place ecclésiastique de la cour; elle donne un grand revenu et beaucoup de crédit. Salama était de petite taille; il avait un teint clair et et des manières assez agréables : enfin il s'était déclaré l'ennemi mortel des Européens, qu'il désignait sous le nom de Francs.

Le lendemain matin, m'étant habillé en Maure, et accompagné par Hagi-Saleh et Yasine, je me rendis chez Aylo. Nous partîmes tous ensemble après déjeûner : je montai Mirza, mon cheval favori; le reste de la troupe était sur des mules. Aylo ignorait absolument la manière de se servir de la bride, des étriers, des éperons pour rendre docile un cheval vigoureux et emporté, aussi eut-il un plaisir extrême lorsque je lui montrai les différens pas de mon cheval.

Nous traversâmes le ruisseau de Saint-Raphaël : ayant alors devant nous le palais de Koscam, nous ôtâmes nos turbans, et marchâmes la tête nue et d'un pas beaucoup plus lent. Nous mîmes pied à terre, et on nous conduisit dans une salle basse. Aylo nous quitta, et se rendit chez la reine : il revint deux heures après, et nous dit que Welled-

Hawariat se trouvait beaucoup mieux au moyen d'une médecine que lui avait donnée un saint du Waldubba, médecine dont la vertu consistait en quelques caractères écrits avec de l'encre ordinaire sur une assiette d'étain, et qui étaient détrempés et emportés par la liqueur donnée au malade; cependant on convenait qu'il avait la petite-vérole, et on lui avait donné à manger beaucoup de viande crue.

Pétros était déjà arrivé, et je le trouvai en entrant saisi de frayeur. Quand il s'était rendu à la tente du roi il avait aperçu la peau de l'infortuné Wooskek, son ancien ami, qu'on faisait sécher sur un arbre, balancée par les vents. La crainte l'empêcha de prononcer mon nom devant le ras; mais il fut informé de mon arrivée par le ras Mahomet et un autre officier. Il leur dit que le Yagoubé demeure tranquille dans la Ville-Maure; Saleh ne permettra pas que les prêtres l'y troublent.

Le soir Pétros m'accompagna chez Aïto-Aylo : ils pleurèrent long-temps ensemble sur la fin tragique de leur ami commun. Aïto me dit qu'il avait oublié de me dire que Welled-Hawariat était fort mal, et que l'ithégé désirait que j'allasse le voir le lendemain matin.

Je me rendis avec Aylo au palais de Koscam, et pour l'amuser en chemin je lui montrai la manière dont les Arabes se servent de leur fusil quand ils sont à cheval. Il arriva à Koscam plein

d'admiration et disposé à me croire capable de réussir dans tout ce que je voudrais entreprendre.

Au moment de notre arrivée nous vîmes une longue procession de moines, ayant à leur tête les prêtres de Koscam, portant une grande croix et un tableau, dont le cadre était noir et tout sale quoique doré. A cet aspect Aylo se détourna, et alla droit à l'appartement du chambellan Aïto-Keikel, qui fut depuis un de mes intimes amis. Cet officier nous apprit qu'il était arrivé de Waldubba trois grands saints, dont un n'avait mangé ni bu depuis vingt ans; qu'ils avaient promis de guérir Welled-Hawariat en posant sur lui une croix et une image de la sainte Vierge; mais qu'ils ne voulaient pas que je me mêlasse de cette affaire. Je vous assure, dis-je alors, que j'obéirai. Je ne suis pas dans l'usage d'exercer la médecine avec de tels associés. Si ces trois saints peuvent guérir Welled par un miracle je pense que c'est la meilleure manière; mais souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire; que ce sera certainement un miracle si le malade n'est pas mort avant la soirée de demain. Nous fûmes tous d'accord sur une chose; c'est qu'il valait mieux qu'Hawariat mourût que non pas que ma présence troublât l'opération des saints.

Après que la procession fut achevée Aylo alla trouver l'ithégé : on me fit appeler; j'entrai dans l'appartement, et suivant l'usage je me prosternai devant cette princesse. Aylo me dit alors : Voilà

notre gracieuse souveraine, qui nous soutient et nous protège toujours; vous pouvez dire librement devant elle tout ce que vous avez dans le cœur.

La conversation commença à rouler sur Jérusalem, sur le saint sépulcre, le calvaire, la montagne des Oliviers, dont elle connaissait parfaitement les positions géographiques. Elle me dit alors de lui avouer avec vérité si je n'étais pas un Franc. Madame, lui dis-je, si j'étais un catholique comme vous l'entendez par Franc il y aurait à moi une grande folie de vous le cacher d'après l'assurance qu'Aïto-Aylo vient de me donner; mais je vous jure, dis-je en étendant la main sur une bible qui était ouverte devant elle, je vous jure par toutes les vérités contenues dans ce livre que ma religion diffère plus de la religion catholique que la vôtre. Comment se peut-il donc, dit-elle, que vous ne croyiez point aux miracles?

Je ne crois pas, repris-je, à de prétendus miracles qui n'ont d'autres motifs que des bagatelles, et qui ressemblent à des tours de gibecière. Cependant, dit-elle, nos livres sont remplis de ces miracles. Je le sais; mais je ne puis croire qu'un saint étant malade ait vu voler sur son assiette une paire de perdrix toutes rôties, qui venaient se faire manger. Il a lu le Sinnar, s'écria Aïto-Aylo. Je le crois, dit l'ithégé en souriant; mais y a-t-il du danger à trop croire, et n'y en a-t-il pas à croire trop peu?

L'après-midi j'appris qu'Hawariat était mort, et qu'une fièvre violente désolait le palais de Koscam. Aïto-Aylo vint me trouver de bon matin, et me dit que la reine et Ozoro-Esther me priaient de me rendre au palais de Koscam. Je lui dis que Pétros m'avait fait faire des vêtemens propres à l'abyssinienne, et qu'on allait les porter chez lui, où je les prendrais pour être sûr que je ne portais avec moi aucun germe d'épidémie, parce que depuis que j'étais dans la maison d'Hagi j'avais soigné un grand nombre d'enfans mahométans, dont la plupart allaient bien. Il me loua de cette précaution. L'on coupa mes cheveux, qu'on frisa et parfuma, et j'eus dès lors tout l'air d'un véritable Abyssin.

Avant de traiter les malades je priai Pétros, Aïto-Aylo, l'abba Christophorus, prêtre grec, et Armazikos, prêtre de Koscam et favori de l'ithégé, d'être tous présens à mes visites : je les assurai que je ferais tout ce que je pourrais pour combattre une maladie terrible, mais que c'était sous la condition expresse que le régime et la conduite des malades me seraient absolument soumis. Ils y consentirent d'un commun accord. Armazikos déclara qu'il excommuniait ceux qui manqueraient à leur parole : il me promit que j'aurais soir et matin le secours de ses prières et celles de tous les moines. Et je vis avec plaisir que plus je prenais de précautions et témoignais de scrupules, plus la confiance des princesses augmentait.

Je fis ouvrir toutes les portes et les fenêtres, laver le parquet avec de l'eau et du vinaigre, et brûler dans tous les appartemens une grande quantité d'encens et de myrrhe.

La jeune Ayabdar, fille d'Ozoro-Altash, et le fils de Mariam-Barca tombèrent malades au même instant, et furent bientôt rétablis. Aïto-Confu, fils du Kasmati Nétého et d'Ozoro-Esther, gagna la petite-vérole; enfin le fils chéri de Michaël, l'enfant de sa vieillesse, en fut attaqué.

Les inquiétudes, les craintes d'Ozoro-Esther étaient extrêmes dans toutes les occasions; elle me promettait sans cesse la faveur de Michaël, des richesses, des grandeurs pour prix des soins que je rendais à ses enfans. Nous eûmes elle et moi plusieurs conversations pendant tout le temps que dura la maladie d'Aïto-Confu; et de là naquit entre Ozoro-Esther et moi une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Quand nos malades furent convalescens on les transporta dans une grande maison hors de l'enceinte de Koscam, et on ne les ramena dans le palais que lorsque tous les appartemens eurent été bien lavés et parfumés. On me fit alors présent d'une jolie maison voisine du palais. J'allais tous les matins chez l'ithégé à son lever, et j'y voyais un grand nombre de prêtres; mais j'en trouvais rarement chez Ozoro-Esther, chez qui j'allais soir et matin.

Le 8 ou le 9 mars j'allai au-devant du ras, et

je le rencontrai à Azazo : il était couvert d'une toile de coton assez malpropre, jetée négligemment autour du corps ; et il portait une espèce de serviette roulée autour de la tête. Il était vieux, maigre ; il avait les yeux malades et l'air très fatigué ; il montait une mule excellente qui allait avec vitesse, et qui ne le fatiguait pas. Comme je vis qu'il allait s'arrêter dans un endroit marqué par quatre lances en croix, plantées sur une éminence et ayant une toile pardessus qui formait une espèce de tente, je mis pied à terre en même temps que le ras. On lui dit qui j'étais ; aussitôt les soldats ouvrirent leurs rangs. Je m'avançai vers Michaël, et pris sa main, que je baisai : il me contempla d'un œil fixe, et il me répéta en tigrien le salut ordinaire : « Comment vous portez-vous? j'espère que vous vous portez bien. » Ensuite il me montra du doigt la place où je devais m'asseoir. Mille bouches s'ouvrirent alors pour lui porter mille plaintes différentes. Il donna des ordres : je fus presque étouffé. Michaël ne fit pas la moindre attention à moi. Quelques minutes après le roi passa à notre gauche : le ras se leva, ôta la serviette qu'il avait autour de la tête, se fit soutenir sur la porte de sa tente jusqu'à ce que le monarque se fût éloigné.

J'arrivai à Koscam très mécontent de l'accueil qu'on m'avait fait. Toute la ville était dans la plus grande confusion. La première scène d'hor-

reur que Michaël y étala fut de faire arracher les yeux à douze chefs des Gallas, qu'on avait amenés prisonniers, et de les abandonner ensuite dans les champs pour qu'ils fussent dévorés la nuit par des hyènes. Je pris soin de trois de ces infortunés, je leur sauvai la vie : c'est d'eux que j'ai reçu beaucoup de renseignemens sur les mœurs de leur pays.

Le lendemain l'armée entra en triomphe dans la ville. Le ras était à cheval à la tête des troupes du Tigré; il avait la tête découverte et un manteau de velours noir, garni d'une frange d'argent, sur les épaules. Un enfant marchait à sa droite, et portait une baguette d'environ cinq pieds et demi de long. Immédiatement après le ras venaient tous les guerriers qui avaient tué quelque ennemi, ou enlevé des dépouilles; ils avaient à leurs fusils et à leurs lances autant de morceaux d'écarlate qu'ils avaient tué d'hommes.

Une chose singulière que je remarquai dans cette entrée triomphale c'est la coiffure des gouverneurs de provinces : ils avaient sur le front un large bandeau qui allait se nouer derrière la tête, et au milieu duquel s'élevait un cœur d'argent doré d'environ quatre pouces de long : on ne le porte que dans les grandes cérémonies qui suivent les victoires.

Après les officiers paraissait le roi le front ceint d'un bandeau de mousseline d'environ trois

pouces de large, qui était noué par derrière, et dont les nœuds tombaient d'environ deux pieds sur les épaules. Autour de ce prince on voyait les grands officiers de l'état et une foule de jeunes gens.

Plus loin marchait le kanits-kirzera, c'est à dire le bourreau de l'armée; ensuite on voyait au milieu des équipages du roi et du ras un homme portant la peau empaillée du malheureux Wooskeka au bout d'un grand bâton.

J'avais été me loger à Gondar dans une maison voisine de celle de Pétros. Le négadé-ras Mahomet vint un jour chez moi; il me dit que Mahomet-Gibberti était arrivé, et qu'Aïto-Aylo avait entretenu deux fois le roi à mon sujet, et qu'on avait résolu de me nommer palambaras, c'est à dire commandant de la cavalerie du roi. Je répondis à Mahomet que bien loin de me féliciter de cet avantage je me regardais si je l'obtenais comme le plus malheureux des hommes; que mon unique désir était de voir le pays; d'en connaître les productions; de converser avec les habitans comme un simple étranger, et non comme le maître ni le serviteur de personne; d'étudier les livres abyssins; surtout de visiter les sources du Nil, et enfin de vivre particulièrement chez moi et aussi solitairement qu'il me serait possible. Je lui ajoutai que la seule chose que je lui demandais en ce moment était de savoir quand je pourrais avoir

une audience du roi, et lui présenter les lettres que j'avais pour lui.

Le négadé-ras Mahomet me quitta; mais il revint bientôt avec Mahomet-Gibberti, qui me dit qu'indépendamment de la lettre de Métical-aga que j'avais pour le ras il en portait une autre lui-même dans laquelle Métical-aga informait Michaël des richesses et de la puissance des Anglais à Jidda : il lui disait que le moindre accident qui pourrait m'arriver serait non seulement une honte pour lui, mais lui occasionnerait une disgrâce pire que la mort; que j'étais un homme de considération dans mon pays; que je ne me mêlais en aucune manière d'affaires de commerce; que mes seules intentions étaient d'examiner les sources, les rivières, les arbres, les fleurs, les astres des cieux, dont je tirais des connaissances utiles à la santé des hommes.

Après avoir lu cette lettre Michaël s'écria : « Métical-aga ne connaît pas l'état de ce pays-ci : de la sûreté! et où peut-on en trouver? Tout ce que je puis faire c'est de garder cet homme auprès de moi. » Aïto-Aylo qui était présent fit mon éloge; parla de moi comme du meilleur cavalier qui eût jamais mis le pied en Abyssinie, et dit que sans perdre de temps il fallait m'employer auprès du roi. Bref on convint que les lettres qu'avaient reçues les Grecs seraient lues au roi; que celles que j'avais de Métical-aga seraient remises à Michaël, et que je serais pré-

senté au ras et au monarque aussitôt qu'ils pourraient me recevoir.

Le 14 mars j'étais sur le point de me rendre à Koscam, où les jeunes malades étaient hors de danger, mais encore faibles; le ras me fit dire d'aller lui parler et de charger un homme du présent que je destinais au roi. L'audience que je devais obtenir de Michaël était fixée à cinq heures; j'arrivai un peu avant, et je rencontrai à la porte Aïto-Aylo, qui me dit en me serrant la main : « Ne refusez rien; vous ferez comme vous voudrez par la suite; mais à présent il est nécessaire par rapport aux prêtres et à la populace que vous ayez une place qui vous donne de l'autorité; sans quoi vous courriez risque d'être volé et assassiné la première fois que vous voudriez aller à un mille de la ville. Cinquante personnes m'ont dit que vous aviez des malles remplies d'or, et que vous pouviez en fabriquer, ou au moins en faire venir des Indes autant que vous voudrez. Ce qui a donné lieu à cette opinion c'est que vous avez refusé l'or que la reine et Ozoro-Esther vous ont offert à Koscam; en quoi vous avez eu beaucoup tort. »

J'entrai, et trouvai le vieillard assis sur un sofa : ses cheveux blancs étaient frisés, et formaient plusieurs boucles; il paraissait pensif, mais assez content; il avait le visage décharné et les yeux très vifs; je jugeai qu'il devait avoir au moins six pieds de haut. Ses manières étaient li-

bres et dégagées : je voulus suivant l'usage me prosterner devant lui et baiser la terre; mais il ne parût pas s'en soucier; il me tendit la main, prit la mienne et me releva.

Le ras prit la parole le premier, et me dit: « Yagoubé, car je crois que c'est votre nom, écoutez ce que j'ai à vous dire, et souvenez-vous bien de ce que je vous recommande. L'on m'a dit que vous étiez un homme dont la principale occupation était d'errer dans la campagne et dans les endroits les plus solitaires pour y chercher des arbres et des plantes, et passer la nuit seul à observer les astres des cieux : les autres pays ne ressemblent point à celui-ci; les malheureux habitans de ces contrées sont ennemis naturels de tous les étrangers; s'ils vous voient seul chez vous leur première pensée portera sur les moyens de se défaire de vous; et quoique cela ne leur soit d'aucun avantage ils vous assassineront pour le seul plaisir de faire du mal : ainsi, poursuivit le ras, j'ai songé à vous mettre dans la situation où vous pourrez suivre vos inclinations sans être inquiété par les moines et sans craindre qu'on cherche à vous tuer pour avoir votre argent; le roi vous a nommé *baalomaal*, et commandant de la cavalerie noire. Allez trouver le monarque pour le remercier de l'emploi qu'il vous accorde; prosternez-vous devant lui, car je vois que vous êtes déjà instruit de cette cérémonie; Aïto et Keikel vous accompagneront. Le roi me témoigna

hier au soir sa surprise de ce qu'il ne vous avait pas encore vu. »

J'offris au ras un présent qu'à peine il regarda. En me retirant je distinguai dans la foule l'abba Salama. J'avais de la peine à passer quand le ras, s'apercevant que je demeurais derrière, cria : Qu'on ferme la porte. Puis il me dit à voix basse : « Avez-vous quelque chose de particulier à me dire? » Je vois que vous êtes en affaire, lui répondis-je; mais je parlerai à Ozoro-Esther. Soudain il reprit avec vivacité : « Vous avez raison. Le fils d'Esther vivra-t-il? » La vie de l'homme, repris-je, est entre les mains de Dieu; mais j'espère que le plus grand danger est passé.

En sortant de chez Ozoro-Esther je me rendis chez le roi, où je trouvai Aïto et Keikel à la porte de la salle d'audience. Técla-Mariam s'avança jusqu'au pied du trône; je le suivis, et me prosternai devant le jeune monarque. Je vous mène, dit Técla-Mariam au roi, un de vos serviteurs, qui vient d'un pays si éloigné que si vous le laissez jamais s'en retourner nous ne pourrons ni le suivre, ni savoir où il faudra l'aller chercher. Le roi ne répondit rien; il ne changea même point de contenance.

Le trône du roi était dans une espèce d'alcove. On commença à m'adresser les questions d'usage sur Jérusalem et le reste de la terre-sainte. On me demanda où était mon pays, ce qu'il m'était impossible de faire comprendre, car les Abyssins

ne connaissent pas d'autre contrée que la leur. On me demanda pourquoi je venais de si loin; si la lune et les étoiles du lieu de ma naissance, et surtout la lune, étaient les mêmes que les leurs; et une foule d'autres choses tout aussi vagues, tout aussi absurdes que celles-là.

Le roi nous retint pendant long-temps : j'étais si fatigué de me tenir debout que je m'appuyai contre le mur. Il était dix heures du soir; Aïto tombait de sommeil, et il s'esquiva pour aller se coucher : le reste des spectateurs en fit autant. Quand nous ne fûmes que neuf ou dix le roi découvrit sa bouche et tout son visage; il parla lui-même, et me fit mille questions. J'avais peine à répondre un seul mot; je déplorais intérieurement le malheur que j'avais eu d'être nommé à un emploi qui m'attachait à la cour : enfin il nous congédia.

CHAPITRE VI.

Usages et coutumes d'Abyssinie. Description d'un banquet sanglant. Religion. Circoncision.

La couronne d'Abyssinie est et a toujours été héréditaire dans une famille particulière, qui descend, à ce que disent les gens du pays, en droite ligne de Salèmon et de la reine de Saba; cependant cette couronne est élective dans cette même famille, et il n'y a ni loi ni coutume qui oblige de la décerner de préférence au fils aîné du roi : quand il meurt si ses fils sont assez avancés en âge pour être en état de régner, et qu'ils n'aient point été relégués sur la montagne, l'aîné ou le cadet, aidé par les amis de son père, s'empare ordinairement du trône. Mais si les héritiers sont sur la montagne le premier ministre choisit seul le roi, qui passe alors pour avoir été appelé par la nation : il ne manque jamais de décerner la couronne à un enfant, sous lequel il gouverne l'empire à son gré.

Le roi est à son couronnement oint d'huile d'olive, qu'on lui verse sur le sommet de la tête, et pour la faire pénétrer dans ses longs cheveux il se frotte avec ses deux mains assez indécemment, et à peu près de la même ma-

nière que ses soldats se frottent la tête avec du beurre.

La couronne des rois d'Abyssinie ressemble à une mître d'évêque : au haut de cette couronne il y a une boule de verre rouge dans laquelle il sont plusieurs clochettes de différentes couleurs. Autrefois on ne voyait jamais le visage du roi, ni aucune partie de son corps, à l'exception du pied qu'il laissait paraître de temps en temps : il s'assied dans une espèce d'alcôve ou de balcon, dont le devant est garni de jalousies ou de rideaux, et il couvre son visage toutes les fois qu'il donne des audiences publiques, ou qu'il rend la justice. Lorsqu'il craint quelque trahison son balcon est totalement fermé, et il parle par un trou qui est à côté à un officier qu'on appelle le *Kal-Hatzé*, la voix ou la parole du roi, et qui va porter les discours du monarque aux juges assis autour de la table du conseil.

Le roi va régulièrement tous les jours à l'église : ses gardes prennent alors possession de toutes les avenues et de toutes les portes par où il doit passer; et comme il est à pied personne n'a droit de l'accompagner que deux de ses chambellans, sur lesquels il s'appuie. Il baise le seuil et les côtés de la porte de l'église ainsi que les marches de l'autel, et s'en retourne tout de suite dans son palais : il monte les degrés de la salle d'audience sur une mule, et ne met pied à terre que sur un tapis de Perse qui est devant le trône.

Tous les matins avant le jour un officier s'arme d'un long fouet qu'il fait claquer devant la porte du palais; il chasse par ce moyen les hyènes et les autres bêtes féroces qui infestent la ville pendant la nuit, et en même temps il donne le signal du lever du roi. Le monarque se place à jeun sur son trône pour rendre la justice jusqu'à huit heures : quand il assemble son conseil il se tient dans une espèce de loge fermée au bout de la table du conseil; les personnes qui y assistent sont rangées autour de la table suivant leur rang, et donnent leur voix en commençant toujours par le plus jeune.

Les attributs de la royauté sont un cheval blanc, dont la tête est parée de clochettes d'argent; un bouclier d'argent et un bandeau d'étoffe de soie blanche, ou de mousseline, qui se noue par un double nœud derrière la tête, et dont les bouts flottent sur les épaules. Quand les membres du conseil ont tous opiné le monarque, toujours dans son balcon, dit ce qu'il juge à propos, et se fait entendre par l'organe du Kal-Hatzé.

Toutes les fois qu'on paraît en présence du monarque il ne suffit pas de fléchir le genou; il faut qu'on se prosterne : on commence par se laisser tomber sur les genoux, puis sur les mains, après quoi on incline sa tête et son corps jusqu'à ce que le front touche à terre; et si on attend une réponse on reste dans cette posture jusqu'à ce

que le roi ordonne de se relever. Je me souviens d'avoir vû un mahométan, envoyé par le shérif de la Mecque en Abyssinie, ne rendre hommage au roi qu'en croisant ses bras sur sa poitrine, et inclinant un peu la tête. On jugea à la cour de Gondar que ce n'était nullement manquer au roi d'Abyssinie puisque l'envoyé ne se présentait pas autrement devant son légitime souverain.

Il y a un usage bien singulier en Abyssinie; c'est qu'il faut que les portes et les fenêtres du roi soient incessamment assiégées par des gens qui pleurent, se lamentent et demandent justice à grands cris, dans tous les différens idiomes de l'empire, pour être admis en présence du monarque, et faire cesser les torts prétendus dont ils se plaignent : si par hasard il ne s'en trouve pas un assez grand nombre il y a une bande de misérables qu'on paie pour crier et se lamenter comme s'ils avaient été véritablement opprimés. Cet usage est, dit-on, établi pour l'honneur de la majesté royale et pour que le prince ne soit pas solitairement abandonné dans son palais à une tranquillité dangereuse.

Dans la saison des pluies je me renfermais quelquefois dans mon appartement pour travailler plus à mon aise, et alors j'entendais tout à coup quatre ou cinq personnes qui se mettaient à gémir, à crier, à implorer ma protection. Quand j'interrogeais quelqu'un de ces malheureux il me répondait froidement que ce n'était rien, mais

qu'il était venu avec ses compagnons crier, se plaindre sous mes fenêtres afin de me faire honneur aux yeux du peuple, et empêcher que je ne m'abandonnasse à l'ennui et à la mélancolie; qu'ainsi il espérait que je voudrais bien lui faire donner à boire pour qu'il pût continuer à crier avec un peu plus de courage.

En Abyssinie c'est un crime de haute trahison que de s'asseoir sur le siége du roi, et quiconque le ferait serait soudain mis en pièces. Par une loi fondamentale de l'état tous les enfans de la famille royale qui ont quelque difformité ou quelque défaut de corps ne peuvent monter sur le trône d'Abyssinie.

Les rois d'Abyssinie sont au-dessus de toutes les lois; toutes les terres de leur royaume et la personne même de leurs sujets leur appartiennent. Les souverains de cet empire ont pour coutume d'épouser autant de femmes qu'ils veulent; mais il n'y en a qu'une d'entre elles qui, véritablement reine, porte le nom d'*Ithégé*.

Lorsque je fus admis au nombre des officiers du roi on me donna les différens villages appartenant aux postes que j'occupais.

Dans cet empire dès qu'un prisonnier est condamné pour crime capital on ne le ramène pas en prison parce qu'on regarderait ce délai comme trop cruel, mais on le conduit immédiatement au lieu du supplice, et son arrêt est exécuté.

Le principal supplice en Abyssinie est la

croix; un supplice plus terrible encore c'est celui d'écorcher vif. Les Abyssins font aussi mourir les criminels en les lapidant; ce supplice est assez ordinairement réservé aux étrangers, qu'ils appellent *Francs*. Parmi les châtimens capitaux on doit compter celui d'arracher les yeux; c'est ordinairement la punition des rebelles : ce supplice s'opère toujours avec des pinces de fer et de la manière la plus cruelle.

Les corps des personnes qu'on fait mourir sont exposés sur les places publiques et dans les grands chemins : les rues de Gondar sont pavées des membres et des carcasses de ces malheureux, qui y attirent tant d'animaux féroces pendant la nuit qu'il est dangereux de sortir.

Je voudrais pouvoir supprimer les détails qui suivent; mais ils font partic de l'histoire du peuple barbarc que je veux faire connaître. Dans le temps des grandes pluies, où personne n'ose quitter son habitation dans la craintc d'être emporté par les torrcns qui tombent du haut des montagnes, les principaux habitans des villages, comme les citoyens des villes et les gens qui fréquentent la cour, se réunissent pour dîner ensemble.

On conduit à la porte de la salle à manger une vache ou un taureau, et quand on a bien lié les pieds de l'animal ou lui fend la peau qui lui pend sous la gorge, et on fait couler à terre cinq ou six gouttes de sang seulement : quand ils

croient avoir ainsi satisfait à la loi de Moïse ils écorchent l'animal jusqu'à la moitié des côtes et sur la croupe, puis ils dépècent la viande sans toucher aux os : les mugissemens de l'animal sont le signal qui indique le moment de se mettre à table.

Au lieu d'assiettes on sert devant chaque convive des gâteaux ronds; c'est une espèce de pain sans levain fait avec du teff. Dès que les convives sont assis les esclaves s'avancent, portant chacun dans leurs mains un grand morceau de chair crue et saignante qu'ils posent sur les gâteaux. Tous les hommes tiennent à la main le même coutelas dont ils font usage à la guerre, et les femmes ont de mauvais petits couteaux.

Les convives sont toujours placés de manière qu'un homme se trouve assis entre deux femmes. Les hommes coupent alors un morceau de cette viande où l'on distingue encore le mouvement des fibres et des esprits vitaux. Les Abyssins d'une classe au-dessus du commun n'y touchent jamais eux-mêmes. Les femmes prennent la viande, la coupent d'abord par aiguillettes de la grosseur du petit doigt, et ensuite en petits morceaux carrés, qu'elles couvrent de sel fossile et de poivre noir. et qu'elles enveloppent dans un morceau de pain de teff.

Les hommes ayant alors remis leurs coutelas dans les fourreaux appuient leurs mains sur les genoux de chacune de leurs voisines, se tiennent

le corps penché, la tête avancée et la bouche ouverte, se tournant sans cesse du côté des mains qui leur présentent le morceau : celui qui avale les plus gros et qui fait le plus de bruit en mâchant est regardé comme celui qui est le mieux élevé et celui qui sait le mieux vivre.

Dès qu'un homme a avalé le morceau présenté par une de ses voisines il se tourne vers l'autre, et va ainsi alternativement jusqu'à ce qu'il soit rassasié : il ne boit jamais qu'il n'ait achevé de manger; avant de boire il roule deux ou trois petits morceaux de viande, et il les présente des deux mains à ses deux voisines, qui ouvrent la bouche toutes les deux à la fois; c'est ainsi qu'il leur marque sa reconnaissance. Il commence à boire dans une grande et belle corne pendant que les femmes continuent de manger, et quand elles ont fini tout le monde boit à la ronde en chantant : on se livre à une gaîté bruyante et à des jeux qui finissent rarement sans querelle.

Ces cannibales se trouvent si animés à la fin de ces banquets sanglans qu'ils se livrent à tous les excès du libertinage.

Les Abyssins ne connaissent point ce que nous entendons par le mariage; quand on se convient mutuellement on se lie sans aucune cérémonie; on se quitte, on se reprend autant de fois qu'on le veut : je me souviens d'avoir vu à Koscam chez l'ithégé une femme de la première qualité; il y avait dans le même cercle sept

hommes qui tous avaient été ses maris, et dont aucun alors n'était l'époux en titre.

Voici toutes les cérémonies qu'observe le roi quand il choisit une femme : il envoie chez elle un azage, et cet officier lui déclare que le roi désire qu'elle vienne habiter à l'instant dans son palais : aussitôt elle se pare avec le plus de magnificence qu'il lui est possible, et elle obéit aux ordres du monarque. Quand ce prince déclare une de ses femmes ithégé cela ressemble un peu plus à un mariage : il ordonne à l'un des juges de prononcer en sa présence que lui le roi a choisi sa servante, qu'on nomme par son nom, pour reine, et alors on la couronne.

La polygamie a tellement multiplié les héritiers du trône, et les disputes pour la succession ont été si fréquentes qu'on a pris le parti de reléguer tous les princes de la race de Salomon sur une montagne très élevée, où le climat est salubre : on leur apprend à lire et à écrire; mais leur éducation se borne là, et dans les temps de trouble on les met à mort sur le moindre soupçon.

La maison du roi est composée d'environ huit mille hommes d'infanterie, dont deux mille sont armés de fusils. Les armées les plus nombreuses qui soient entrées en campagne n'ont jamais passé cinquante mille hommes. Les étendards de l'infanterie sont peints de deux couleurs différentes et par bandes qui se croisent en jaune et en blanc,

ou en rouge et en vert. Les étendards de la cavalerie portent un lion rouge, vert ou blanc.

Quand le roi veut entrer en campagne il fait faire trois proclamations; la première est conçue en ces termes : « Achetez vos mules, tenez vos provisions prêtes, car après tel jour ceux qui me chercheront ici ne m'y trouveront pas. » La secondea lieu une semaine ensuite; voici ce qu'elle porte : « Abattez le kantuffa dans les quatre parties du monde, car je ne sais pas où je vais. » Ce kantuffa est un arbuste qui embarrasse beaucoup dans sa marche le roi et la cavalerie, dont la longue chevelure et les habillemens flottans s'accrochent à ses épines. La dernière proclamation dit : « Je suis campé sur les bords de l'Angrab ou du Kabba; quiconque ne viendra pas m'y joindre sera puni pour sept ans.

J'oubliais de dire que les Abyssins ne mangent ni ne boivent jamais avec les étrangers quoiqu'ils n'aient maintenant aucune raison de s'en abstenir : la loi qui le leur défendait jadis est abolie; mais ils restent soumis à leur ancien préjugé. Ils brisent ou du moins ils purifient avec soin leurs vases lorsque quelque étranger s'en est servi pour manger ou pour boire. Les Abyssins ne mangent ni des oiseaux sauvages, ni des oiseaux marins, ni même des oies; personne n'y mange du veau quoiqu'on ne fasse aucune difficulté de manger des bœufs et des vaches.

Les hommes ne se mêlent en Abyssinie ni de vendre ni d'acheter; c'est une espèce d'infamie pour un homme d'aller acheter quelque chose au marché : il ne peut non plus ni charrier de l'eau ni pétrir du pain; mais il lave ses vêtemens et ceux des femmes sans que celles-ci puissent l'aider. Les hommes charrient toujours sur leur tête les fardeaux qu'ils ont à porter, et les femmes les charrient sur leurs épaules.

Dès que les Abyssines perdent un parent elles se font sur chaque tempe une incision de la grandeur d'une pièce de douze sous avec l'ongle de leur petit doigt, qu'elles laissent croître exprès pour cela, de sorte qu'en Abyssinie on voit presque toujours sur le visage des femmes quelques cicatrices, et dans la saison où l'armée est en campagne elles ont bien rarement le temps de laisser cicatriser leurs tempes.

Il n'y a pas de pays au monde où l'on ait bâti autant d'églises qu'en Abyssinie. Le roi en bâtit toujours un grand nombre : dès qu'on remporte une victoire on élève aussitôt une église au milieu du champ infecté par les cadavres des vaincus. Il est certain qu'il n'y a rien qui rende l'Abyssinie plus agréable à la vue et plus pittoresque que ces églises et ces bois de cèdre qui les environnent.

Parmi les bois de cèdre croissent de distance en distance ces autres beaux arbres que les Abyssins appellent *cussos*, qui s'élèvent à une très

grande hauteur, et qui offrent toujours un coup d'œil ravissant.

Toutes les églises sont rondes et couvertes d'un toit de chaume en forme conique. Quand on entre dans l'église on ôte ses souliers, mais on est obligé de laisser un domestique pour les garder, sans quoi ils seraient bientôt volés. On baise le seuil de l'église avec les deux poteaux de la porte, puis on s'avance; on récite la prière qu'on veut, et tout le devoir est rempli. Si l'on est curieux, et qu'on n'ait eu aucun commerce avec les femmes, ni touché le corps mort d'aucun homme, ni d'aucun animal, on peut pénétrer dans le sanctuaire; sinon on est obligé de s'arrêter au milieu des cèdres, et de dire ses prières de loin : cet assemblage d'idées est vraiment étrange.

Les Abyssins considèrent l'abuna comme le chef de leur église : il ne prend aucune part au gouvernement; sa plus grande occupation est l'ordination des ecclésiastiques et des moines. Quand il passe à cheval une troupe de gens s'assemblent à environ cinq cents pas de lui et entonnent un cantique mélancolique. Il demande qui sont ces gens portant barbe, et ils répondent qu'ils désirent devenir moines : il fait quelques signes avec sa croix de fer, souffle sur eux, et leur dit qu'ils sont moines. Tous ces moines croupissent dans une grossière ignorance, et ils perdent insensiblement l'usage des lettres.

On renouvelle tous les ans la veille de l'Epi-

phanie la cérémonie d'un baptême public. A minuit précis les moines et les prêtres se rendent tous sur le bord de la rivière, et, s'étant divisés en deux bandes, ils entonnent des cantiques et récitent leurs prières. Dès que le soleil paraît les prêtres, revêtus de leurs habits sacerdotaux, s'avancent jusqu'au bord de la rivière, et plongent leurs croix dans l'eau : bientôt la procession commence, et un des prêtres, marchant à la tête des autres, porte un grand calice plein d'eau qu'il a puisée dans la rivière; il en prend dans ses mains, et la jette de toute sa force sur les assistans, qui se parent ce jour-là de leurs plus beaux habits. Plusieurs d'entre eux ne se contentent pas d'une simple aspersion; ils prennent de l'eau dans leurs mains jointes et la boivent. Quand le calice est vide on envoie chercher d'autre eau à la rivière : cette cérémonie commence assez décemment; mais elle dégénère bientôt en farce.

Les enfans et la populace s'amusent à troubler l'eau, et à jeter de la boue sur les personnes qu'ils voient proprement mises. On porte beaucoup de plats, d'assiettes, de pots dont les mahométans ou les juifs se sont servis, et qu'on veut purifier : c'est par là que finit la cérémonie.

Les Abyssins pratiquent la circoncision. Ils ne calculent pas le temps d'après les révolutions de la lune, mais d'après la marche du soleil; ils font leurs mois de trente jours, et à la fin

du douzième mois ils ajoutent cinq jours, et tous les quatre ans ils en ajoutent un sixième.

Ils divisent le jour d'une manière bien irrégulière. Le crépuscule à Gondar est si court qu'on a à peine le temps de l'apercevoir ; dès que le disque du soleil disparaît de l'horizon il est absolument nuit, et toutes les étoiles font étinceler leurs feux. Les Abyssins choisissent le moment après ce crépuscule pour le commencement de leurs journées ; ils l'appellent *naggé* jusqu'au moment du crépuscule du matin : ils se servent du mot de *meset* pour exprimer l'instant même où le soleil commence à disparaître jusqu'à celui du lever des étoiles. Ils appellent le milieu du jour *kater*, qui signifie le faîte ou le plus haut point d'une arche ; et quand ils parlent de choses arrivées dans quelque autre moment de la journée ils indiquent du doigt l'endroit où le soleil était alors. Il n'y a peut-être rien de plus inexact que leurs calculs : chaque moine, chaque scribe se distingue particulièrement par quelque combinaison fantastique, qui prouve son ignorance profonde en arithmétique et son aversion pour l'étude.



FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

FIN DE LA TABLE.

